

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

JANVIER-JUIN 1934

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Edmond POTTIER

Membre de l'Institut,
Conservateur honoraire des Musées nationaux.

Raymond LANTIER et Charles PICARD

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME III

JANVIER-JUIN 1934

PARIS (6^e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

1934

Tous droits réservés

6. ser
3-4
1934



Digitized by the Internet Archive
in 2024

COMITÉ DE RÉDACTION

DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

- I. *Préhistoire et Antiquités Nationales*. — R. LANTIER, conservateur du Musée des Antiquités nationales, professeur à l'École du Louvre.
- II. *Orient et Céramiques antiques*. — E. POTTIER, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées Nationaux.
- III. *Préhellénisme et Religions antiques, Art grec et romain*. — Ch. PRICARD, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- IV. *Sculpture grecque et romaine*. — E. MICHON, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre.
- V. *Histoire et Institutions grecques*. — G. GLOTZ, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- VI. *Épigraphie grecque*. — P. ROUSSEL, directeur de l'École française d'Athènes.
— L. ROBERT, directeur d'études à l'École des Hautes-Études.
- VII. *Épigraphie latine*. — R. CAGNAT, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, professeur honoraire au Collège de France.
— A. MERLIN, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre.
- VIII. *Histoire et Antiquités romaines*. — J. CARCOPINO, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- IX. *Épigraphie et Antiquités gallo-romaines*. — E. ESPÉRANDIEU, membre de l'Institut, conservateur des Musées archéologiques de Nîmes.
- X. *Art gallo-romain et Numismatique*. — A. BLANCHET, membre de l'Institut, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.
- XI. *Religions orientales*. — F. CUMONT, membre de l'Institut.
- XII. *Antiquités chrétiennes*. — P. MONCEAUX, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
- XIII. *Histoire et Art byzantins*. — Ch. DIEHL, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
- XIV. *Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance*. — M. AUBERT, conservateur adjoint au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.
- XV. *Histoire générale de la Peinture*. — P. JAMOT, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre.
- XVI. *Musées et Collections*. — SEYMOUR DE RICCI.

LES FOUILLES EN ASIE OCCIDENTALE

DE 1931 à 1933

La direction de la *Revue archéologique* ayant bien voulu me demander un compte rendu annuel des fouilles en Asie Antérieure, il m'a paru que le mieux était de mettre en valeur la caractéristique de chaque fouille et l'intérêt de sa contribution, plutôt que de donner le résumé des principales explorations. Ce premier article remonte parfois à quelques années en arrière pour mieux embrasser les progrès réalisés¹.

En raison de l'importance primordiale de la Mésopotamie dans l'histoire de la civilisation de l'Asie Antérieure, c'est par elle que nous commencerons notre description.

MÉSOPOTAMIE

Pays de Sumer

Les fouilles en pays de Sumer sont représentées par la mission anglo-américaine d'Ur, la mission allemande de Warka, la mission française de Tello, puis Senkereh.

Les fouilles d'Ur² et celles d'El-Obeid³, site qui est tout voisin, avaient montré qu'avant la période des « tombes

1. Deux publications sont particulièrement précieuses à titre général pour l'Iraq : *Government of Iraq, Ministry of Education. Department of Antiquities. Report on the excavations in Iraq during the seasons 1929-30, 1930-1931 and 1931-32.* Baghdad, 1933 ; et, pour l'activité de l'Institut oriental de Chicago : J. H. BREASTED, *The Oriental Institute*, Chicago, 1933.

2. C. L. WOOLLEY, *Antiquaries journal* (Londres) octobre 1931, p. 343-381 ; octobre 1932 p. 355-392 ; octobre 1933, p. 359-383.

3. H. R. HALL et C. L. WOOLLEY, *Ur excavations, I. Al-Ubaid*. Oxford, 1927.

royales » dont le début précède la I^{re} dynastie d'Ur, on pouvait déterminer en Sumer une longue période de civilisation dont la caractéristique était la présence d'une céramique jaune-verdâtre, à décor le plus souvent géométrique qu'on appela céramique d'El-Obeid. Pendant les dernières campagnes, M. Woolley, directeur de la mission, a continué l'exploitation méthodique du site. En 1930-31 : 1^o découverte du bâtiment funéraire, malheureusement pillé, de Dungi (xxiv^e s.), construit sur le plan d'une véritable demeure et non d'un temple ; 2^o déblaiement, au sud-est de la ville, d'un quartier, maisons et boutiques, datant de la période de Larsa (xxi^e s.) ; 3^o découverte d'un palais de Nabonide (vi^e s.).

En 1931-32, les fouilles ont porté : 1^o entre le cimetière préhistorique et la tombe de Bur-Sin, où l'on a trouvé une tombe de la II^e dynastie d'Ur. A ce niveau, un cachet du type de Mohenjo-Daro a été recueilli ; le style des objets trouvés permet d'attribuer cette tombe à environ 2800 avant notre ère ; 2^o sur le terrain avoisinant le nord-est de la ziqqurat, où des restes de fondations en pierre calcaire de la I^{re} dynastie ont été rencontrées. Au-dessous, constructions en « briquettes » caractéristiques de la période de Jemdet-Nasr (cf. p. 7) et des temples de la 4^e couche d'Uruk (cf. p. 5). Cette correspondance absolue entre les fouilles d'Ur et d'Uruk à ce niveau est à signaler ; 3^o des recherches approfondies sur le sommet de la ziqqurat, qui permettront de modifier la restitution qu'on en avait supposée pour l'époque de la III^e dynastie d'Ur. A El-Obeid, de nouveaux sondages ont fait découvrir les restes d'une construction située sous les fondations de celles de la I^{re} dynastie, et quantité de cônes de terre cuite pour mosaïquer les murs, qui sont caractéristiques de la période qui précède la I^{re} dynastie.

La dernière campagne (1932-33), a eu pour but l'étude des bâtiments situés au nord-ouest et au sud-est de la ziqqurat ; en outre, au-dessous du cimetière royal, parmi des tombes de l'époque de Jemdet-Nasr (cf. p. 7), la mission a recueilli des empreintes de sceaux archaïques et un vase de calcaire sculpté représentant des lions et des taureaux de profil avec

la tête de face. Ce genre de vases est d'ordinaire daté d'une époque plus basse ; le Dr Contenau avait proposé de placer les premiers spécimens de cette série dès l'époque de Jemdet-Nasr, ce que confirme la fouille d'aujourd'hui.

A Warka¹, l'ancienne Uruk, les fouilles d'abord dirigées par le Dr Jordan, maintenant directeur du Service des Antiquités de l'Iraq, puis par le Dr Nöldeke, ont eu pour but de déterminer le substrat du niveau de la I^{re} dynastie d'Ur, qu'on peut dater d'environ 3000. On y distingue les couches suivantes en partant de la surface : I, bâtiments très abîmés, mais en briques planconvexes, cônes à mosaïque ; II et III, nécropole dont les corps enveloppés dans une mince couche d'argile, ont été brûlés dans ces cercueils. Présence des « briquettes » (briques petites, allongées = *Riemchen*), de tablettes semi-pictographiques où la numération est sexagésimale avec empreintes de sceaux du type de Jemdet-Nasr (cf. p. 7) ; IV, restes d'un temple en briquettes, à murs revêtus de plâtre coloré d'où son nom de « Temple Rouge » ; cônes à mosaïque ; empreintes de cylindres d'un fort beau style. Tablettes pictographiques à numération sexagésimale ; V, Restes d'un temple à fondations en pierre calcaire ; une seule empreinte de cylindre ; VI, Restes d'un temple appelé le « Temple blanc » et de la ziqqurat qui le supporte. De cette couche au point le plus bas atteint, on a pu relever la trace de douze niveaux de constructions superposées. Au-dessus de ce point O apparaît la céramique du type El-Obeid, et ce n'est qu'à 10 m. 50 au-dessus de ce point qu'on a trouvé des outils de cuivre. A la couche III, la céramique est du type de Jemdet-Nasr ; le gros intérêt des fouilles de Warka est d'avoir révélé pour les périodes IV et V, donc entre celle d'El-Obeid et celle de Jemdet-Nasr, la présence d'une céramique rouge polie, ou commune sans peinture, qui tranche nettement sur les deux autres.

1. J. JORDAN, *Erster vorläufiger Bericht über die von der Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft in Uruk-Warka unternommenen Ausgrabungen*. Berlin, 1930. — *Zweiter*, etc. Berlin, 1931. — *Dritter*, etc. Berlin, 1932. — Dr. Arnold NOLDEKE, *Vierter*, etc. Berlin, 1932.

Les fouilles de *Tello* reprises en 1928 par M. de Genouillac, ont été dirigées depuis 1931 par M. A. Parrot¹. Elles ont fait découvrir en 1932 quatre tombes monumentales, malheureusement violées, remontant à l'époque du fils de Gudéa, Ur Ningirsu. Ces tombes, d'une belle construction qui rappelle le monument de Dungi et de ses successeurs à Ur, sont assemblées par deux, chaque groupe est limité, à une extrémité, par un mur en arc de cercle et les deux groupes sont adossés, laissant un espace entre les deux murs. Dans cet espace consacré au culte funéraire, de nombreuses offrandes ont été découvertes. Le gros intérêt des dernières campagnes est d'avoir retrouvé à Tello le strate caractérisé par la céramique du type El-Obeid qu'on retrouve sur tous les sites mésopotamiens lorsqu'on effectue des recherches en profondeur, parfois même à fleur de sol sur les sites tôt abandonnés.

En 1933, M. Parrot a commencé l'exploration de *Senkereh*, l'ancienne Larsa, entre Uruk et Ur. Larsa joua un rôle de premier plan en Mésopotamie entre la fin de la III^e dynastie d'Ur et l'époque de l'hégémonie de Hammurabi (I^{re} dynastie de Babylone, XXI-XIX^e s.) ; les tablettes provenant de fouilles clandestines qui sont venues sur le marché, témoignent de l'ancienne importance du site. La première campagne a permis de reconnaître l'enceinte du grand temple du Soleil, de dégager une partie du palais du roi Nur-Adad, et de trouver plus de 200 tablettes ou fragments.

Le pays d'Akkad

M. Ch. Watelin dirige les fouilles de *Kish*² (aujourd'hui El-Oheimir, près de Babylone) entreprises sous les auspices de l'Université d'Oxford et du Field Museum de Chicago. Ces fouilles ont été gênées par l'infiltration des eaux dans la

1. A. PARROT, *Fouilles de Tello (campagne 1931-1932)* : *Revue d'assyriologie*, XXIX (1932), p. 45-57. — *Les fouilles de Tello et de Senkereh-Larsa (campagne 1932-33)* : *ibid.*, XXX 1933, p. 169-182.

2. *Report on the Excavations in Iraq during the seasons 1929-30, 1930-31, and 1931-32*, p. 12 et suiv.

couche la plus ancienne, sur une hauteur de 3 mètres au-dessus du sol vierge. Mais de remarquables résultats concernant l'époque préhistorique ont été obtenus à *Jemdet-Nasr*¹, site voisin de Kish. On y a trouvé, précédant la période des « tombes royales » et de la I^{re} dynastie d'Ur, une couche caractérisée par des tablettes semi-pictographiques à empreintes d'un beau style, une céramique parfois sans peinture, parfois à décor épais, polychrome. Cette céramique s'est rencontrée sur de nombreux sites et dénomme une période bien déterminée qui vient au-dessus de la période dite d'Uruk, laquelle suit la période d'El Obeid. Cette division en trois époques des civilisations ayant précédé la période historique en Mésopotamie est un des gains les plus marquants de l'archéologie, dans ces dernières années; son importance s'accroît du fait des rapports qu'on peut établir entre ces périodes et celles qu'on a reconnues en Elam, d'où la possibilité d'une chronologie relative beaucoup plus assurée.

L'Iraq Expedition de l'Institut Oriental de Chicago a commencé depuis 1930-31, sous la conduite de M. H. Frankfort assisté de MM. Delougaz et C. Preusser, à explorer les sites de Tell Asmar, (l'ancienne Eshnunna), au nord-est de Bagdad, et de Hafaje, à l'est de Bagdad, sur la rivière Diyala².

A *Tell Asmar*, grâce aux reconstructions successives d'un bâtiment qui dut être le palais royal, on a pu restituer la liste des dynastes qui ont présidé aux destinées du site depuis la fin de la III^e dynastie d'Ur; une dynastie de souche élamite s'installa alors à Eshnunna et fut supplantée par la I^{re} dynastie de Babylone. Au cours des travaux, on put reconnaître que la partie est de ces bâtiments recouvrait les restes d'un grand temple qui avait été dédié au roi d'Ur déifié : Gimil-Sin. A l'ouest du palais se trouvait un autre temple de moindre importance; tandis que les entrées des temples sont dans

1. E. MACKAY, *Report on Excavations at Jemdet-Nasr, Iraq*. Chicago, 1931

2. H. FRANKFORT, T. JACOBSEN et C. PREUSSER, *Tell Asmar and Khafaje. The first Season's work in Eshnunna 1930-31*. Chicago, 1932; H. FRANKFORT, *Tell Asmar, Khafaje and Khorsabad. Second preliminary Report of the Iraq Expedition*. Chicago, 1933.

l'axe de leur cour, celle du palais est située sur un de ses côtés. Parmi des vestiges attribuables à la fin de la dynastie d'Agadé, la mission a recueilli un cylindre orné d'un éléphant, d'un rhinocéros et d'un crocodile, d'un style tout à fait semblable aux cachets de Mohenjo-Daro; ce qui est une importante contribution pour la chronologie du site indien.

A *Hafaje*, comme sur certains points d'Eshnunna, il ne s'agit point d'un tell, mais d'un site à fleur de sol; la mission a déblayé les restes d'une construction, fortifiée d'un mur, de forme ovale, à saillants réguliers, remontant à la période sumérienne archaïque. Il s'agit d'un temple dont il reste la terrasse; en bordure de l'aire qui l'entoure sont des chambres ou magasins.

De très curieuses statuettes en cuivre y ont été découvertes; elles représentent un adorant nu posé sur un socle à quatre pieds. Sur la tête de ces personnages était fixé un objet dont on ne voit plus aujourd'hui que les points d'attache. De *Hafaje* également, provient une plaque sculptée dans l'esprit des scènes représentées sur « l'étendard » d'Ur. Un chef et sa femme sont assis, en train de festoyer au son de la musique; au-dessous, se voient des serviteurs qui apportent une lourde jarre, un pâtre et un porteur de fardeau. Le troisième registre représente le char attelé (chevaux ou ânes), qui est à la disposition du chef. Il est à remarquer que M. Woolley a trouvé à Ur un fragment de plaque¹, véritable duplicat de celle-ci, qui représente une partie de la scène du char.

ASSYRIE

A *Ninive*², le Dr Campbell-Thompson du British Museum a fait porter ses recherches sur le Palais d'Assurnasirpal (découvert en 1927-28), et sur le temple d'Ishtar dont un angle fut reconnu en 1930. De fréquents et très tardifs remaniements sont venus recouvrir le plan primitif et le

1. *Antiquaries Journal*, janvier 1928, pl. V, 1.

2. R. CAMPBELL-THOMPSON, *The British Museum Excavations at Nineveh* 1931-32. (*Annals of Archaeology and Anthropology*. Liverpool, XX (1933), p. 71-186.)

rendre à peu près méconnaissable. En revanche, la mission recueillit des briques émaillées, nombre d'inscriptions et d'intéressants spécimens de poterie peinte qui prouvent que là comme dans le Sud de la Mésopotamie, sinon les mêmes étapes, du moins des étapes correspondantes dans le progrès de la civilisation peuvent être retrouvées. Parmi les poteries découvertes, toute une série de tessons ornés d'incisions forme une classe à part.

Depuis le sol vierge qui est de peu au-dessus du niveau de l'eau, on peut reconnaître les couches suivantes : I, poterie grossière unie et incisée ; II, poterie peinte à dessins géométriques en noir brillant ou rouge sur fond abricot ou crème, associée à un outillage de pierre et d'obsidienne ; III, céramique faite à la main et polie ; outillage en cuivre ; empreintes de sceaux à images d'animaux d'un beau style ; IV, poterie à engobe rouge, comme à Uruk ; apparition du tour ; V, poterie à animaux en noir et rouge sur fond plus clair. Selon M. Thompson, cette couche correspondrait à la période des « tombes royales » d'Ur ; mais les dates qu'il assigne aux autres couches (la période I daterait d'environ 3000), paraissent difficilement acceptables.

On remarquera que la céramique de la couche V est tout à fait comparable à celle de *Tell-Billa*¹, site au nord-est de Mossoul ; dans cette fouille dirigée par M. E. Speiser, sous les auspices du Musée de Philadelphie et de l'American School of Oriental Research, sept niveaux ont pu être déterminés ; VII, céramique tantôt faite au tour, tantôt à la main, à décor géométrique et à frises d'oiseaux monochromes ; VI, céramique plutôt grise, prédominance des calices ; le décor est souvent incisé ; V, outillage de cuivre, gobelets, marmites, grandes jarres à incisions ; IV, jattes et pots allongés à même décor, avec reprise fréquente du décor géométrique peint ; III, gobelets, bols carénés à décor géométrique et animal appliqué sur des bandes circulaires dont la couleur tranche sur le fond du

1. E. A. SPEISER, *The Pottery of Tell Billa* ; *Museum Journal*, (Philadelphie), vol. XXIII, n° 3 (1933), p. 249-283.

vase ; II et I, céramique plus grossière sans décor. Selon M. Speiser, ces couches auraient les correspondances suivantes : VII et VI = Jemdet-Nasr 3200-2900, bien que la céramique polychrome soit absente à Tell Billa, (date qui me paraît un peu trop basse pour la fin de la période de Jemdet-Nasr) ; V = 2900-2700 ; IV = à comparer à la céramique anatolienne, vers 1900 ; III = période des Hurri 1600-1400 ; II, I = périodes assyriennes 1300-700.

L'intérêt des découvertes en céramique à Ninive et à Tell-Billa réside dans le fait que si des correspondances peuvent être établies avec la céramique du sud, elles sont surtout chronologiques et portent peu sur l'identité des spécimens et techniques. Si, au contraire, il faut rapprocher cette céramique de quelque autre, c'est vers le nord de la Perse, (Tépé-Hissar par exemple), qu'on pourrait jeter les yeux, argument en faveur de la diffusion des types céramiques sur deux zones que propose M. Speiser¹. Un autre résultat, non moins appréciable, est d'isoler la céramique des Hurri, déjà rencontrée à Nuzi près de Kerkouk par M. Chiera et R. F. Starr, fouillant pour le compte du Musée de Harvard et de l'American School of Oriental Research ; cette céramique, qui offre des traits communs sur toute l'aire occupée par les Hurri, (tel brûle-parfum de Billa² serait à rapprocher d'un objet semblable de Beïsan)³, s'ajoute à l'évidence fournie par la glyptique, et dans un autre domaine à l'onomastique, pour justifier l'importance de ce facteur de civilisation en Asie Occidentale.

Il convient encore de signaler en Assyrie, les fouilles de *Khorsabad*⁴, site auquel le nom de la France et de ses fouilleurs Botta et Place reste attaché. La concession a été accordée par l'Iraq à l'Institut Oriental de Chicago, et M. Frankfort a exhumé au cours des dernières campagnes certains monuments déjà décrits par les premiers explorateurs du site, mais laissés sur place, certains autres, inédits, comme le soubassement du

1. *Archaeology and the Sumerian Problem*, Chicago, 1932. Carte en face de la p. 1.

2. *Tell Billa*, pl. LXIII.

3. Alan Rowe, *Museum journal*, XVII, p. 297.

4. *The Oriental Institute*, p. 362-377.

trône de Sargon II. Une des découvertes les plus importantes, faite dans le temple de Nabu, est une liste des rois d'Assyrie, avec la durée de leurs règnes, allant du III^e millénaire au VIII^e siècle avant notre ère.

PERSE

La mission française que dirigent le P. Scheil et M. de Mecquenem a continué ses travaux à Suse¹, dont le site, bien qu'exploité depuis 1900 sans autre interruption que les années de guerre, offre encore de longues et belles perspectives. Chaque campagne apporte son contingent de trouvailles nouvelles : cylindres, céramique, tablettes, qui ont donné matière dans les dernières années à plusieurs publications. Les pièces les plus caractéristiques de la campagne de 1933 sont des récipients en pierre bitumineuse dont le manche est en forme d'animal, sans doute contemporains de la III^e dynastie d'Ur. Le remaniement de la collection élamite du Louvre et son installation dans les anciennes salles de Milet, de Magnésie du Méandre et Barye, ont permis de faire place à de beaux spécimens qu'il avait fallu conserver jusqu'ici, en magasin.

L'importance de la céramique susienne, en elle-même et par comparaison avec celle des pays voisins, nous engage à résumer brièvement les résultats auxquels on était parvenu. En contact avec le sol vierge, les fouilles de de Morgan, reprises sur un autre point par M. de Mecquenem¹, avaient fait découvrir une nécropole énéolithique (outillage de pierre et de cuivre), à céramique funéraire de pâte fine, mince, faite sans le secours du tour (mais à la tournette), de formes élégantes (grand gobelet, cratère, coupe) et dont le décor était géométrique et naturaliste (bouquetins, oiseaux, chiens, figure humaine ; etc.) ; mais ce décor naturaliste était stylisé de façon à imiter les éléments du géométrique. M. Pottier appela cette céramique le style I de Suse². Au-dessus de cette nécropole,

1. R. DE MECQUENEM, *Notes sur la céramique peinte archaïque de Suse (Mémoire de la Mission archéologique de Perse, t. XX)*.

2. E. POTTIER, *La céramique peinte de Suse (Mémoires de la Délégation en Perse, t. XIII)*.

apparaissaient des vases de pâte plus grossière, de formes moins élégantes dont le décor plus lourd, qui était parfois polychrome, était à la fois géométrique et naturaliste, mais sans la même tendance accusée, pour ce dernier, à la stylisation. Selon les points explorés, tantôt le style II suit presque immédiatement le style I, tantôt une couche stérile les sépare, tantôt entre le style I et le style II se place une « période intermédiaire » caractérisée par des vases sans peinture, à bec oblique, et à anse haute.

A 180 kilomètres à l'ouest de Suse, à *Tépé-Moussian*¹, Gautier et Lampre qui faisaient partie de la mission de Morgan, recueillirent une céramique très fragmentaire du type du Style I, mais moins parfaite, moins stylisée ; M. Pottier la considéra comme une dérivation du style I et la nomma le style I *bis*. Cette céramique a été rencontrée par la suite à Bender-Bouchir, et à Anau dans le Turkestan russe. Or, si le style I de Suse restait sans équivalent, on reconnut peu à peu : que le style I *bis* n'était autre (à part les différences dues à l'éloignement des ateliers), que le style dit d'Obeid en Mésopotamie ; que la « période intermédiaire » correspondait à la période caractéristique d'Uruk, ; et que le style II de Suse à son début avait son équivalent dans la céramique polychrome de Jemdet-Nasr. Mais malgré l'importance donnée à ces recherches, on n'avait jamais eu la chance de rencontrer les trois styles, I, I *bis* et II sur le même site et dans leur relation supposée.

En 1932, une mission française conduite par le Dr Contenau en collaboration avec M. Ghirshman, ancien fouilleur de Tello, et dirigée en 1932 par M. Ghirshman seul, s'est installée au *Tépé-Giyan*², butte de ruines située à quelques kilomètres de Néhavend, au nord du Louristan.

Le tépé, qui a été tout d'abord une installation, puis est devenu une nécropole, a fourni un matériel céramique qui a

1. J.-E. GAUTIER et G. LAMPRE, *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. VIII.

2. G. CONTENAU et R. GHIRSHMAN, *Rapport préliminaire sur les fouilles de Tépé-Giyan, près Néhavend (Perse) : Syria*, XIV (1933), p. 1-11.

permis de serrer de plus près la chronologie des types céramiques en Elam et de préciser la position de la céramique par rapport à celle de la Mésopotamie. A la partie la plus profonde du tépé, de nombreux tessons et quelques vases qui ont pu être reconstitués, ont été découverts. La couche, de 8 à 9 mètres d'épaisseur, indique une civilisation de longue durée ; l'outillage, au bas de la couche, est de silex, un peu plus haut de silex et d'obsidienne ; vers la fin, on y rencontre un peu de cuivre. Or, tandis que dans les deux tiers inférieurs de cette couche, on recueille une céramique comparable à la céramique de Moussian dite *I bis* (qui elle-même est comparable à celle du type dit El-Obeid), ce n'est que dans le tiers supérieur, et associée au cuivre, que se rencontre la céramique qui s'apparente au style connu à Suse sous le nom de style I. Bien plus, dans le niveau suivant, on rencontre au Tépé-Giyan une céramique à comparer au style II de Suse, mais sur de nombreux spécimens, on relève la présence simultanée, à côté de motifs du style II, de motifs empruntés au style I. Par conséquent, la chronologie relative des céramiques de l'Elam archaïque est la suivante : 1^o ce qu'on appelait autrefois *I bis*, caractérisé par une variété de Tépé-Moussian ; 2^o le style I de Suse. La présence simultanée de motifs des styles I et II sur la céramique de Giyan, montre que là, du moins, la « période intermédiaire » de Suse (qui correspond en Mésopotamie à ce qu'on nomme la période d'Uruk), n'existe pas.

M. E. Pottier¹ a proposé, en raison de ce bouleversement de la chronologie, d'appeler l'ancienne céramique *I bis*, céramique proto-iranienne ; il faudra évidemment modifier les appellations suivantes I et II puisque le style I de Suse n'est qu'un brillant et tardif atelier de la céramique proto-iranienne.

Les couches supérieures de Tépé-Giyan relèvent plus de la céramique iranienne que de celle de Suse. On y a découvert en partant des couches les plus profondes, une céramique rouge

1. Communication du 29 décembre 1933 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

à décor géométrique dont le type caractéristique est la tasse à anse et le vase à profil concave reposant sur trois pieds ; puis viennent des récipients cylindriques, en forme de cratères, de cornets carénés et à anse, de bocal sphériques à pied, ornés de zones de quadrillé, de rosaces en soleils, et d'oiseaux en forme de coqs. En partie confondus avec les précédents, se voient des récipients d'à peu près même forme, mais en terre plus blanche, ornés de lignes horizontales diversement groupées, comme on le voit sur la céramique mycénienne de basse époque. La céramique suivante est d'une terre noire luisante sans décor, les récipients s'ornent parfois d'un long bec versoir. Dans ces dernières couches, on note la présence d'une céramique commune, des mêmes formes, qui devient de plus en plus abondante vers le sommet du tépé. Ce dernier a été rasé à une époque indéterminée, de façon que les antiquités rencontrées à fleur de sol correspondent au début de l'âge du fer, soit au ^{xii}^e siècle environ, avant notre ère.

Les fouilles de *Tépé-Hissar* (1931-1932) près de Damghan¹, au sud-est de la Caspienne, cherchaient l'Hécatompylos des Parthes ; il ne semble pas qu'elle ait été rencontrée, mais le directeur du chantier, M. E. Schmidt a apporté une utile contribution à notre connaissance de la céramique de l'Iran. A la couche la plus profonde (I) du tépé appartiennent des récipients aux formes carénées s'inspirant évidemment de récipients de métal, dont le décor géométrique (quadrillé en damier et lignes ondulées posées verticalement), et animal (panthères, bouquetins stylisés), est d'une belle facture. Cette céramique est associée à un outillage de métal (bronze). Les deux couches suivantes sont représentées, par une céramique noire ; dans la première de ces deux couches (II), si la pâte a changé de couleur, les formes sont souvent celles de la couche la plus profonde. Dans la seconde (III), les formes sont plus évoluées (bouteilles, coupes à long pied, récipients à

1. E. F. SCHMIDT, *Tepe Hissar, Excavations 1931 : The Museum Journal* (Philadelphie), vol. XXIII, n° 4, 1933, p. 323-487.

versoir), et souvent décorées par lissage ; M. E. Schmidt n'a point rencontré de fer avec cette céramique.

A *Tureng-Tépé*, près d'Astrabad¹, à l'extrémité sud-est de la Caspienne, site connu par la découverte d'un trésor que la *Revue archéologique* a jadis mentionné², M. F. R. Wulsin, qui travaillait pour le William Rockhill Nelson Trust of Kansas City, a découvert une céramique noire souvent décorée au peigne, de formes rappelant celles de la couche III de Tépé-Hissar (bouteilles, coupes à pied), etc. Cette céramique, associée à des figurines en argile rouge comparables à celles de l'Égée, est contemporaine de la fin de l'âge du bronze ; dans deux tombes seulement, presque superficielles, M. Wulsin a trouvé un peu de fer.

Près de *Persépolis*, sur un site dit néolithique³, M. E. Herzfeld a découvert dans des ruines d'habitations et d'ateliers de potiers, une céramique plus proche de celle du style I de Suse que de Tépé-Moussian, mais de style plus large, de combinaisons plus variées et plus imprévues, où le décor géométrique et le décor naturaliste se combinent en motifs nouveaux, cursifs ; on a pu en reconstituer de nombreux spécimens. Dès l'époque de la découverte, M. Herzfeld présenta d'ailleurs cette céramique comme antérieure au style I ; le bien fondé de cette thèse, qui fut alors contestée, repose sur ce que M. Herzfeld n'a point trouvé de cuivre dans sa fouille ; mais au début de la période énéolithique, le métal est rare et l'on voit, à Suse, quelle petite quantité on en peut trouver alors que son usage est assez habituel pour que la fabrication soit déjà parfaite. La céramique de M. Herzfeld présente une stylisation au moins aussi poussée que celle de Suse et ne paraît pas lui être antérieure.

1. FR. WULSIN, *Excavations at Tureng Tépé, near Asterabad* (Supplement to the *Bulletin of the American Institute for Persian art and archaeology*, vol. 2, n° 1 bis), New-York (mars 1932).

2. S. REINACH, *La représentation du galop* (*Revue archéologique*, XXXVII (1900), p. 252, fig. 72-82).

3. E. HERZFELD, *Iranische Denkmäler*, I, 1-2. *Vorgeschichtliche Denkmäler. Steinzeitlicher Hügel bei Persepolis*. Berlin (D. Reimer), 1932.

Un autre chantier est ouvert à Persépolis même, où le même archéologue, directeur d'une mission de l'Institut Oriental de Chicago, déblaye les ruines des palais achéménides, dont la base est, de temps immémorial, ensevelie sous une couche peu épaisse de sable. Le premier résultat de ces fouilles est d'avoir retrouvé sur le côté nord-est de la terrasse de l'*apadana* de Xerxès et au nord de la grand'porte donnant accès à l'aire des palais, deux escaliers dont les sculptures préservées par l'enfouissement, sont dans un état de fraîcheur extraordinaire¹. On a pu y vérifier une fois de plus, en même temps que la maîtrise des artistes perses, leur faculté d'invention limitée, ces bas-reliefs n'étant que la répétition de motifs connus par ailleurs. Certaines sculptures portent encore des touches de couleur, notamment de rouge foncé, qui les avivaient par endroits. Au cours de ces recherches, quelques inscriptions de Xerxès et Artaxerxès III ont été découvertes².

ASIE MINEURE

Les fouilles allemandes de *Boghaz-Keui*³, interrompues pendant de longues années, ont été reprises sous la direction de M. Kurt Bittel qui a poursuivi le dégagement d'une construction découverte sur le point dit Büyük Kale. Les fouilles ont apporté une importante contribution en textes hittites ; 800 fragments de tablettes en 1932, et 2.600, dit-on, en 1933, provenant des archives.

Un gros effort a été fourni par l'Institut Oriental de Chicago en Asie Mineure : MM. von der Osten et E. Schmidt, puis M. Von der Osten seul, ont dirigé plusieurs campagnes sur le site d'*Alishar Hüyük*⁴. Elles ont eu pour principal résultat

1. *Illustrated London News*, 11 février, 23 mars 1933, 27 janvier 1934 et *The Oriental Institute*, p. 310-336.

2. *Oriental Institute's Studies in Ancient Oriental Civilization*, n° 5. Chicago, 1932.

3. *Forschung und Fortschritte*, IX (20 janvier 1933), p. 33-34.

4. H. VON DER OSTEN, *Discoveries in Anatolia 1930-31* (*Oriental Institute Communications*, n° 14. Chicago, 1933) ; E. SCHMIDT, *The Alishar Hüyük, Seasons of 1928 and 1929*, part. I. Chicago, 1932.

de déterminer les étapes de la civilisation en Asie Mineure. Deux sortes de témoins nous les donnent : la forteresse remaniée au cours des âges, et la céramique qui joue une fois de plus le rôle de fil conducteur. Les dernières publications parues sur les fouilles mettent au point certains flottements des rapports antérieurs et établissent la succession suivante : à 19 mètres au-dessous de la surface, on rencontre une céramique noire, bien cuite, polie (analogue à celle trouvée par M. Delaporte à *Has-Hüyük*¹) ; cette couche est nommée néolithique, mais par comparaison avec la céramique de Troie I, il semble qu'elle appartienne à l'Ancien Bronze. La couche I renferme de la céramique rouge lustrée, notamment le calice sans pied à deux anses et des idoles analogues à celles de Troie et de l'archipel. A la fin de la couche apparaît le décor peint géométrique : les couches II et III sont en partie synchrones ; le strate II répond à l'époque caractérisée par les tablettes cappadociennes, c'est-à-dire aux entours de 2000 et au début du II^e millénaire ; on y trouve la même céramique à godrons, à longs versoirs, à anses hautes évidemment inspirées de prototypes de métal qu'à Kül Tépé² ; on y a rencontré des tablettes de la série dite cappadocienne et des cachets dont les sujets sont comparables aux empreintes de ces tablettes. La couche III répond à la période hittite : tasses à anse haute, à fond conique, à peinture géométrique noire ou rouge sur fond clair ; jarres à anses latérales à même décor. Le strate IV qui correspond à la période qui suit immédiatement la chute de l'empire hittite (XII^e siècle), présente une céramique à peinture plus fine, à motifs plus élégants que dans le strate précédent ; les sceaux sont en forme de disques renflés, sur les deux faces desquels sont gravés des hiéro-

1. L. DELAPORTE, *Grabung am Hashüyük 1931* (*Archäol. Jahrb., Anzeiger*, 47, 1932, col. 230-233). A Hashüyük, à environ 35 km. de Kirshehir, l'auteur a retrouvé, depuis la profondeur, les trois couches de céramique : noire et polie, café au lait et rouge souvent ornée de dessins ; cette couche a plus de 10 mètres d'épaisseur.

2. F. HROZNY, *Rapport préliminaire sur les fouilles tchécoslovaques de Kullépé* (*Syria*, VIII, 1927, p. 1).

glyphes hittites. La présence d'assez nombreux objets en fer, dans cette couche, interdit cependant de lui attribuer une date plus haute, comme la qualité des autres objets inviterait à le faire.

SYRIÉ

Bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler de fouilles, nous ne devons pas manquer de signaler les *prospections*¹ par avion du P. Poidebard, qui lui ont permis de retrouver d'anciennes routes, des restes de constructions invisibles du sol, et de restituer ainsi l'ancienne physionomie du pays.

A *Doura-Europos*, site exploré sous les auspices de l'Université de Yale et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sous la direction de MM. Ch. Hopkins et Du Mesnil du Buisson, la mission a mis au jour, il y a deux ans, une chapelle chrétienne² avec décoration murale. Doura, cité de caravanes, fondée par les Grecs vers 300 avant J.-C. fut détruite en 256 de notre ère. Les travaux de défense accumulés le long de la muraille protégèrent, en la recouvrant, l'église du temps d'Alexandre Sévère (1^{re} moitié du III^e siècle). On y a retrouvé des fresques représentant David et Goliath, le Bon Pasteur, Jésus et le paralytique, Jésus marchant sur les eaux ; ces découvertes sont de première importance pour l'histoire de l'iconographie chrétienne. Citons encore un sanctuaire d'Artémis, du début de notre ère, un prétoire et, dans une tour de l'enceinte, un sanctuaire du dieu Aphald, de Anat sur l'Euphrate. Le dieu est représenté en guerrier, debout sur deux lions, un prêtre sacrifiant devant lui.

L'an dernier, découverte près de la chapelle, d'une synagogue³, chambre de 8 mètres sur 13 séparée de la rue par une cour avec portique formant une sorte de vestibule ; des bancs de plâtre sont disposés autour de la salle. Des fresques repré-

1. A. POIDEBARD, *Recherches sur le limes romain (Syria, XII, 1931, p. 274).*

2. *Syria*, XIII (1932), p. 223 ; *Illustrated London News*, 13 août 1932 et 29 juillet 1933.

3. *Syria*, VIII, 1932, p. 313.

sentent des scènes de l'Ancien Testament : la vision d'Ézéchiel, un prêtre, les mains couvertes, debout sous la représentation du Soleil et de la Lune, le retour de l'Arche; de nombreuses tuiles peintes ornaient le plafond : elles sont décorées de trèfles à quatre feuilles, de poissons-chèvres, etc... Au-dessus de la place du grand-prêtre, l'image du chandelier à 7 branches. Les fouilles de Doura ont montré la forte influence qu'avait exercé l'art palmyrénien dans toute la région.

A *Palmyre* même¹, sous les auspices de M. Seyrig, Directeur du Service des Antiquités de Syrie, consolidation de l'arc triomphal et continuation du déblaiement du temple de Bel. Une inscription fixe sa consécration à 32 de notre ère.

A *Tshatal-Hüyük*², dans la plaine du lac d'Antioche, l'Institut Oriental de Chicago a entrepris, sous la direction de M. Cl. Prost, conservateur du Musée d'Antioche, des recherches sur un tépé plus grand que le tell de Mégiddo, où les fouilleurs espèrent retrouver Kunulua, la capitale du pays de Hattinu ; le site est méthodiquement décapé, et il y a lieu d'espérer qu'à la prochaine campagne, un niveau intéressant sera atteint.

A *Arslan-Tépé*, près de Malatia³, à 270 kilomètres au nord d'Alep. M. Delaporte, attaché au Musée du Louvre, exécute des fouilles depuis deux ans. Il a découvert, dans un palais hittite du XIII^e s. avant J.-C. dont la porte nord était flanquée de lions en pierre, des bas-reliefs représentant un prince offrant une libation à diverses divinités ; ces bas-reliefs font partie de la série qui est conservée au Musée de Stamboul ; ils sont sous l'influence de l'art anatolien de Boghaz-Keui. Du même endroit, provient une statue royale colossale, plus récente, sculptée sous l'influence assyrienne.

A *Hama*, la mission danoise que dirige M. H. Ingholt,

1. H. SEYRIG, *Antiquités syriennes* (Syria, XIV, 1933, p. 152 et suiv.).

2. *The Oriental Institute*, p. 301-309.

3. L. DELAPORTE, *Malatia* (*Revue hittite et asianique*, juillet 1933, p. 129-154); *Fouilles de Malatia 1932* (*Archäol. Jahrb., Anzeiger*, 1933, p. 183-188).

professeur d'archéologie à l'Université américaine de Beyrouth, déblaie méthodiquement le tell; certains cylindres, dont le style rappelle semblables monuments de Karkémish, ont bien augurer de la suite des fouilles.

PHÉNICIE

A *Ras-Shamra*¹, MM. Schaeffer et Chenet subventionnés par les Musées nationaux, le Ministère de l'Éducation nationale et le Gouvernement de Lattaquié, ont poursuivi leurs recherches. On sait assez l'intérêt de ce site qui, par ses textes sémitiques en alphabet dérivé du cunéiforme, et ses vocabulaires avec termes hurri, nous fait connaître la plus ancienne littérature phénicienne et atteste le mélange profond de la population. Trois niveaux peuvent être distingués à Ras-Shamra : l'un (I) correspond à la seconde moitié du II^e millénaire ; un autre (II), à sa première moitié ; le niveau III correspond au III^e millénaire. Au I^{er} niveau, où l'on trouve des imitations égyptiennes, on constate aussi un apport chypriote, notamment dans des coupes d'or dont le répertoire est expliqué par l'influence de l'île. Cette particularité appelle la nécessité de sondages dans l'île de Chypre, notamment à Enkomi qui est en face de la côte syrienne. Les fouilles anglaises en ce point, déjà anciennes, ont donné d'intéressants résultats, mais il faut reporter les objets découverts par elles aux XIII^e et XIV^e siècles, au lieu du VIII^e comme certains le proposaient.

Au II^e niveau, se rencontre une céramique cananéenne qui atteste l'unité de la céramique allant de Ras-Shamra jusqu'à la Palestine. Dans cette couche, les objets ne sont plus des imitations, mais des importations égyptiennes ; c'est le cas d'un groupe de la XII^e dynastie, au nom du vizir Senousrit-Ankh.

Les deux nécropoles de Minet-el-Beïda, l'ancien port et celle du tell lui-même, ont fait connaître de nombreuses tombes en pierre soigneusement appareillées ; la mission a

1. *Fouilles de 1931 et 1932 (Syria, XIII, 1932, p. 1-27 et XIV, 1933, p. 93-127).*

également mis au jour des constructions rituelles à deux étages, comportant un système de conduites pour que les libations pussent parvenir à l'étage inférieur où de nombreux objets, notamment des vases, étaient enfouis. Cette installation était d'intention magique et destinée à provoquer la pluie si désirée en ces régions.

Les travaux de *Djebail* (l'ancienne Byblos) effectués sous les auspices du Gouvernement Libanais et du ministère de l'Éducation nationale, se poursuivent sous la direction de M. M. Dunand¹. Peu à peu, la physionomie des anciennes constructions découvertes dans ces dernières années, achève de se préciser. C'est ainsi que le bâtiment aux colosses est d'époque romaine ; sous lui se trouve une construction dont un bassin a été comblé de tessons hellénistiques. M. Dunand a découvert une nécropole énéolithique à sépultures au deuxième degré (tantôt les ossements sont au complet, tantôt ils sont mis en tas, tantôt il en manque). Le mort a été déposé dans une jarre ornée d'un cordon au tiers de sa hauteur, ayant deux poignées en haut et deux poignées en bas ; avec lui, est inhumée une vaisselle soit unie, soit décorée d'incisions. Cette nécropole est de l'époque de Kha-Sékémouï.

Dans une jarre de fondation du Moyen Empire : des armes (haches), des divinités soit en or, soit en argent recouvert d'une feuille d'or, de petits animaux en fritte, imitation syrienne d'une technique égyptienne.

Enfin, la mission a, sur 50 mètres, déblayé le rempart qui date du Moyen Empire égyptien ; ce rempart, à redans, est muni d'un talus de défense.

PALESTINE

Force nous sera, dans cette revue générale, de n'insister que sur l'activité des grands chantiers². Mentionnons cependant les fouilles de Miss Garrod au *Wadi el Mugharah* dans la région

1. *Syria*, XIII (1932), p. III ; XIV (1933), p. 88.

2. Millar BURROWS, *Palestinian and Syrian Archaeology in 1931* (*Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, février 1932, p. 20-32).

du Carmel, dues à l'École Britannique d'Archéologie et à l'École Américaine de Recherches préhistoriques, qui ont fait découvrir des ossements attribués à la race de Néanderthal.

Un peu au Sud de Gaza, Sir Flinders Petrie commença des recherches en 1930 à *Tell-el-Ajjul*¹, sous les auspices de l'École Britannique d'Archéologie d'Égypte, et de l'Université de New-York. La première occupation du site semble remonter à la VI^e dynastie ; on peut attribuer à cette période un tunnel de 165 mètres de long. Après un hiatus dans le temps, s'ouvre une période cananéenne, à maisons en grandes briques crues, et chapelles avec bassins pour les ablutions. Même civilisation à la période hyksos. Céramique faite sur place associée à celles d'Asie Mineure, de Syrie et de Chypre, importées. Dans les sépultures, on trouve, ensemble, des squelettes d'hommes et de chevaux.

Tell-es-Sultan est le nom moderne de l'ancienne *Jéricho*² où M. Garstang, ancien directeur du Service des Antiquités de Palestine a dirigé quatre saisons de fouilles depuis 1930, qui l'ont amené aux constatations suivantes : Jéricho a son origine vers 2500 à l'époque de l'Ancien Bronze, mais ce n'est que vers 2000, au Moyen Bronze, que les premiers essais de fortifications font place à un mur en briques crues de près de 12 mètres d'épaisseur, avec porte étroite, défendue par une tour. A la période hyksos (1800-1600), c'est, semble-t-il, l'apogée de la ville. Les fortifications présentent un glacis de pierre, un parapet, un fossé extérieur. Trace de nombreux magasins et, comme de coutume à cette époque, nombreux scarabées dits hyksos. A la fin de la période la cité fut détruite, sans doute par les Égyptiens. Au xv^e siècle, les murs furent reconstruits ; de cette époque, on a recueilli des scarabées de Thoutmès III et d'Hatshepsout et, dans une tombe, plus de 500 vases. Selon M. Garstang, les murs de Jéricho auraient été abattus vers 1400 non par la mine, mais par un tremble-

1. *Ibid.*, p. 26.

2. J. GARSTANG, *Jericho. City and Necropolis* (*Annals of Archaeology and Anthropology*. (Liverpool), XX (1933), p. 3-42.)

ment de terre ; c'est à ces murs que la Bible fait allusion. Cette explication entraîne la sortie d'Égypte au milieu du xv^e siècle, au lieu du xiii^e comme le veulent d'autres archéologues ; le P. Vincent, s'est, notamment, élevé contre la chronologie de M. Garstang¹ ; il estime que la durée de Jéricho peut être reconnue jusque vers l'an 1200.

Une expédition de l'Université de Harvard avait, autrefois, trouvé les palais d'Omri et d'Achab à *Samarie* (aujourd'hui Sebastiyeh)². Mr. Crowfoot, pour l'École Britannique d'Archéologie, M. Lake pour l'Université de Harvard, le Dr Sukenik pour l'Université Juive de Jérusalem, ont continué les travaux ; rien d'antérieur au temps d'Omri n'a été découvert, mais on a mis au jour une partie de la muraille qui entourait l'acropole à la période israélite. Un temple dédié probablement à Perséphone, une palestine appartenant à la période romaine et hérodiennne ont été découverts. De magnifiques ivoires, ayant une ressemblance étroite avec ceux qui ont été trouvés en 1928 à Arslan-Tash, ont été recueillis dans une couche, datable par ses tessons, du ix^e au viii^e siècle.

Le tell de *Megiddo*³, aujourd'hui Tell Mutesellim, au sud-est de Caïffa, est exploré par les soins de l'Institut Oriental de Chicago ; les fouilles sont dirigées par M. P. L. O. Guy. La méthode employée est celle qui a été aussi suivie à Alishar ; la surface du tell a été divisée en carrés de 25 mètres, et la fouille consiste dans un décapage méthodique du terrain. A Mégiddo, comme ailleurs, la céramique constitue le plus important repère chronologique. La mission a mis au jour du côté est du tell, des restes d'habitations très anciennes d'époque énéolithique avec une partie de la muraille de la ville, et, dans ces vestiges, un certain nombre de crânes dolichocéphales. A l'ouest de la ville, on a rencontré le système de canalisations qui distribuait l'eau ; il était en rapport avec un puits terminé par un tunnel menant à une source ; ce dispositif était sans

1. H. VINCENT, *Céramique et Chronologie* (*Revue Biblique*, 1932, p. 266-276).

2. MILLAR BURROWS, *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, février 1932, p. 22-23.

3. *The Oriental Institute*, p. 234-264.

doute prévu pour le cas où la ville aurait été assiégée.

Sous la ville datant de l'époque de la monarchie, dont une des plus curieuses constructions consiste en écuries pouvant contenir des centaines de chevaux, celles que M. Guy identifie aux écuries de Salomon mentionnées dans l'Ancien Testament, se voient les restes d'une installation cananéenne qui dut précéder l'arrivée des Israélites, et dont l'exploration est commencée.

*Beisân*¹, jadis Beth-Shean, répond au moderne Tell-el-Hosn. Les fouilles y ont été dirigées successivement par MM. Cl. Fisher, Alan-Rowe et G. M. Fitzgerald. Dans les campagnes précédentes, le niveau (N° 9) contemporain des Thoutmès avait été atteint, et des sondages profonds avaient été effectués ; ils ont été étendus sur certains points dans les dernières campagnes, en même temps que l'on déblayait sur d'autres des monuments des couches 5 et 6 (la couche 6 étant considérée par la mission comme contemporaine de Séti I^{er} : 1313-1292).

L'École américaine d'Archéologie de Jérusalem, et le Xenia Theological Seminary, ont entrepris des fouilles à *Tell-Beit-Mirsim*² au sud-ouest de Hébron depuis 1926, sous la direction de M. W. F. Albright, qui pense y trouver le site de la biblique Debir ou Kiriath-Sepher. C'est un site peu élevé, plusieurs fois détruit et reconstruit, d'environ 2300 à l'époque de la Captivité. Le guide constitué par la céramique s'est révélé particulièrement fidèle, et en accord avec les résultats de même ordre obtenus à Mégiddo. Le site a été divisé en profondeur en strates, dont celui qui est marqué G correspond au XVIII^e siècle environ. Au strate E, contemporain du début de la période hyksos, on a découvert un rempart en pisé (terre battue), avec mince mur de pierre dont le type, selon M. Albright, après avoir pris naissance dans l'est de l'Europe et dans le Turkestan, vint en Asie occidentale aux XVIII^e et

1. *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, février 1932, p. 22.

2. W. F. ALBRIGHT, *The fourth joint Campaign of Excavation at Tell-Beit-Mirsim* (*Bulletin of American Schools of Oriental Research*, n° 47 (octobre 1932), p. 3-17).

xvii^e siècles. De cette période datent un cylindre, des scarabées et une belle poterie polie à formes carénées. Dans la couche D, qui se termine au plus tard vers la fin du xvi^e siècle, céramique, scarabées, sont caractéristiques de la fin du Moyen-Bronze.

En résumé, les fouilles en Mésopotamie, Iran, et Anatolie ont permis, grâce à l'établissement d'une chronologie céramique concordante, de mieux connaître les périodes proto-historiques et de les relier aux périodes historiques ; en conséquence, on a reconnu l'existence d'une grande civilisation à traits communs, sur toute cette aire, dès l'époque la plus reculée à laquelle nous puissions remonter.

En Phénicie et en Palestine, la période historique a plus particulièrement bénéficié de nouvelles fouilles ; là aussi, la céramique s'est révélée d'une belle homogénéité, et a pu servir de guide dans l'établissement des périodes.

Dr G. CONTENAU.

LA NÉCROPOLE ARCHAÏQUE DE TREBENISCHTE

(Pl. I-VIII)

En 1918, pendant l'occupation étrangère d'une partie de la Serbie, les troupes bulgares firent une merveilleuse découverte archéologique près du lac d'Ochrida. On exhuma à Trebenischte (plutôt à Gorenci), sept tombeaux fort riches en objets d'or, d'argent, de bronze, et d'autres documents appartenant à la fin du VI^e siècle av. J.-C. La trouvaille fut publiée plus tard par l'archéologue bulgare B. D. Filow¹. En 1930, le signataire de cette étude découvrit à son tour, près de ces premiers tombeaux, un huitième. Le contenu était presque semblable, mais beaucoup plus riche : on recueillit un masque en or, avec une ornementation différente de celle des deux masques trouvés par les Bulgares (pl. I, 1), deux sandales en or sur lesquelles, dans un cadre de méandres, sont figurés deux sphinx et une tête de Méduse (pl. I, 2) ; un gant en or avec le même ornement ; une tablette en argent doré, avec la représentation d'un sphinx entre deux serpents, deux aigles, et un lion ; une splendide corne à boire en argent détaillée d'ornements dorés (pl. I, 3), trois coupes en argent avec les mêmes ornements dorés (pl. II, 4) ; plusieurs épingles en argent d'une forme élégante, probablement pour le vêtement (pl. II, 5-7), des bracelets (fig. 8) et des fibules en argent ; un lécythe attique avec des figures humaines ; en outre, un superbe casque en bronze, avec une

1. Et. K. SCHKORPIL, *Die archaische Nekropole von Trebenischte*. Berlin, de Gruyter, 1927.

belle décoration représentant deux cavaliers et une scène de chasse, les deux en or (pl. III, 9 et 10) ; on recueillit un magnifique cratère en bronze avec son trépied, lui aussi en bronze (pl. IV), l'un et l'autre œuvres de premier ordre : sur le cratère qui a deux anses en forme de volutes montées



Fig. 81. — Bracelets en argent.

sur des Méduses (fig. 13-14), on voit quatre cavaliers nus sur des chevaux galopant autour du col, tandis que le trépied repose sur trois appuis en forme de Méduses ailées et agnouillées, flanquées des deux côtés par un quadrupède. En outre, apparurent dans le même tombeau plusieurs ustensiles en bronze, une épée en fer, un flacon en verre colorié et beaucoup de grains d'ambre².

En 1932, j'ai repris les fouilles de la Nécropole de Tre-

1. Cf. les planches I-VIII pour les figures 1-7, et pour toutes celles qui ne figurent pas dans le corps de l'article.

2. N. Vulić, *Ein neues Grab bei Trebenischle* (*Jahreshfte d. österr. arch. Inst.*, XXVII (1931).



Fig. 13. — Détail de la volute du cratère de bronze, pl. IV.

benischte ; j'eus la chance de trouver quatre nouveaux tombeaux, dont trois étaient riches et le quatrième pauvre (ou peut-être pillé ?). De ces sépultures, provient un grand nombre d'objets précieux : un nouveau masque en or, avec la même décoration que sur les masques trouvés pen-



Fig. 14. — Gorgone des anses du cratère en bronze, pl. IV.

dant l'occupation bulgare (fig. 15), deux ou trois sandales en or avec des ornements, deux très belles épingles avec une tête en forme de couronne en or (fig. 16), une pendeloque en or, ovale et couverte d'ornements (fig. 16), et plusieurs pendeloques en or, en forme de pyramides et couvertes de petits grains (*ibid.*, 16), un grand nombre de boucles d'oreille



Fig. 15. — Masque d'or trouvé en 1932 à Trebenischte.

en or, massives et creuses (fig. 17-18), de grandes épingles en argent, identiques à celles trouvées dans les tombeaux précédents, plusieurs bracelets en argent, ouverts et ayant aux deux extrémités des têtes de serpents, des fibules en argent, une hydrie de bronze à manche orné de deux lions (singes ?), un grand plateau en bronze avec deux manches, deux tré-

pieds en bronze, un bel encensoir en bronze (pl. V, 19), trois petits sphinx en bronze (pl. V, 20), qui servaient sans doute comme décoration d'un ustensile, une dizaine de boules en verre constituant un collier (pl. VI, 21), deux flacons de verre colorié (*ibid.*, 22-23), beaucoup de grains en ambre,



Fig. 16. — Têtes d'épingles et pendeloques en or.

amorphes ou ayant une forme spéciale, une coupe attique avec des beaux ornements (fig. 24) et un lécythe attique avec des figures humaines, enfin, une tenaille et une pelle, en fer, tous deux d'une longueur de 0 m. 70 à 0 m. 80 (fig. 25).

Enfin, les travaux furent repris en 1933¹. Cette fois aussi

1. CRAI, 1933, p. 430-432.

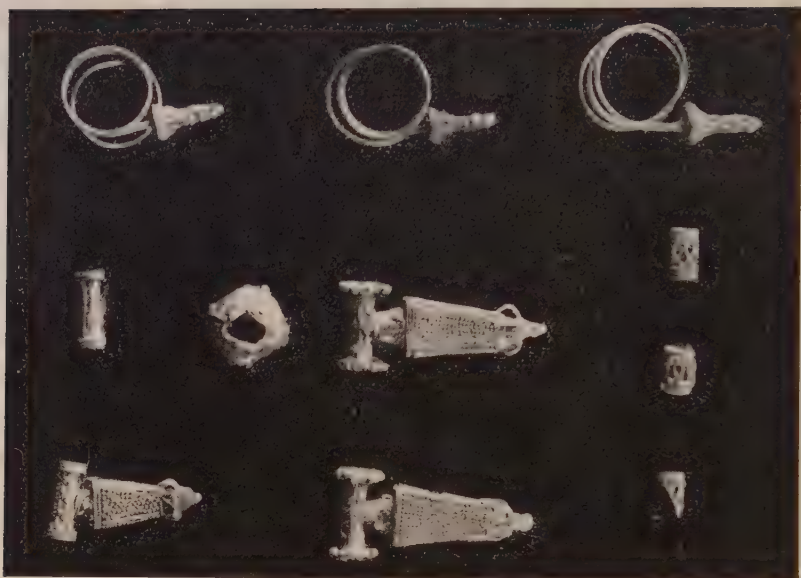


Fig. 17, 18. — Boucles d'oreilles en or : Nécropole de Trebenischte.

j'ai découvert quatre tombeaux : l'un dans la nécropole elle-même, et les trois autres à une distance de cent mètres de là. Le premier, le plus riche, ressemblait à ceux dont nous venons de parler, tandis que les autres étaient bien pauvres (d'ailleurs ces trois derniers tombeaux n'ont pas été trouvés intacts). Dans le tombeau riche, il ne fut rencontré aucun



Fig. 24. — Coupe attique, Nécropole de Trebenischte.

objet en argent, tandis qu'on y trouva assez d'or. Manquaient les épingles, les fibules, les bracelets, mais les ustensiles en bronze étaient plus nombreux que dans les autres sépultures. Les objets en or sont des rubans d'une longueur de 0 m. 17, et d'une largeur de 0 m. 05. Ils sont ornés comme les rubans représentés par B. D. Filow, *l. l.*, taf. IV, 2 et 3. On ne peut pas dire d'une manière catégorique à quoi ils servaient. Dans le même tombeau, était ensevelie une belle coupe attique représentant une Sirène entre deux béliers aux têtes abaissées. Mais ce qu'il faut surtout mentionner, entre les objets qui gisaient dans cette tombe, c'est un superbe trépied en bronze (pl. VII). Il comporte trois tiges

d'appui et deux cercles, dont l'un est orné de trois petits lions, et l'autre de trois *protomés* de chevaux et de trois personnages couchés tenant en main une patère. Ce meuble est un chef-d'œuvre de la toreutique archaïque grecque. Il ressemble d'une façon singulière à un autre, provenant de Métaponte et conservé aujourd'hui au Musée des Antiques de Berlin¹. Ajoutons qu'on ne trouva dans les trois tombeaux pauvres que quelques petits vases (un de provenance grecque, sans décoration), plusieurs bracelets en bronze de travail ordinaire, un certain nombre de lances en fer; peu d'ambre et deux grains en verre, restes probablement d'un collier.

Il n'y a pas de doute que la Nécropole de Trebenischte

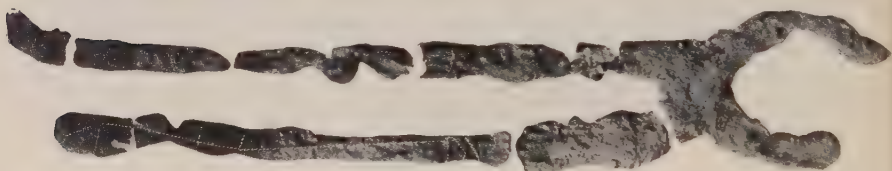


Fig. 25. — Tenaille.

soit datée de la fin du ^{vi}e siècle av. J.-C. Une preuve en est, si on laisse de côté les autres, dans la présence des vases grecs, tous de cette époque. D'autre part, de provenance grecque sont, non seulement ces vases, mais encore plusieurs autres objets caractéristiques : le grand cratère et son trépied, le casque, l'encensoir, l'hydrie. Même, certains documents plus grossiers pourraient être encore des produits d'importation, achetés seulement meilleur marché. Au contraire, d'autres trouvailles représentent assurément l'art local : certaines épingles, des vases, la tenaille et la pelle. Il n'est pas interdit de penser que même quelques objets d'un travail raffiné appartiendraient à l'industrie indigène : les pendeloques en or, les épingles en or avec une tête en forme de couronne, les boucles d'oreille. Les masques ont été faits peut-être dans le pays même : d'aucuns avec une estampille grecque,

1. *Führer durch das Antiquarium (Staatl. Museen zu Berlin)*.

et l'un d'eux même avec une estampille locale (pl. I, 1). Selon l'avis de certains savants (Filow, Neugebauer, Praschniker) quelques objets de Trebenischte sont d'origine corinthienne¹. Nous venons de voir que les vases sont attiques. Par conséquent, les Illyriens de Trebenischte étaient en rapport commercial avec deux centres importants d'industrie grecque.

Dans la Nécropole de Trebenischte, gisaient sans doute les restes d'indigènes des environs. On avait d'abord pensé à des généraux grecs qui auraient conduit leurs mercenaires à quelque roitelet local, et qui seraient tombés dans un combat sur la place même où se trouve actuellement la Nécropole. Mais les fouilles postérieures nous apportèrent une preuve incontestable que les morts de Trebenischte étaient bien des indigènes, par conséquent des Illyriens. Car dans une tombe on trouva les ossements *d'une femme*, qui d'après les études des anatomistes, avait une taille de 1 m. 55, l'âge de 22 à 23 ans, et qui souffrait de rachitisme. Deux autres tombes étaient aussi probablement des tombes de femmes, étant donné qu'elles ne contenaient aucune arme et qu'on y trouva toute une série de parures.

On se demande où se trouvait l'habitat de ces Illyriens, — disons de ces princes, car ils furent fort riches, pour avoir été enterrés avec tant d'objets précieux. Je croirais que leur résidence se trouvait à un kilomètre et demi de la Nécropole, tout près du village actuel de Gorenci. En faisant là des



Fig. 26. — Fragment d'anse de vase.

1. [Le défilé de *petits* cavaliers sur *longs* chevaux (pl. IV), avec le contraste marqué des proportions, évoque le cratère corinthien reproduit, par E. Pfuhl, *Malerei u. Zeichn.*, III, p. 41, n° 176, cf. par 211 sqq.]

fouilles, j'ai constaté que, sur une place assez étendue, on se heurte à chaque pas à des constructions souterraines primitives. Mais on pourrait aussi penser à une vieille forteresse qui se trouve à distance de deux à trois kilomètres de cet endroit sur une colline assez haute. On y voit des murailles imposantes. Malheureusement, sans fouilles, nul ne peut déterminer l'époque où cette forteresse fut bâtie.

Il nous reste à dire quelques mots sur la forme des tombeaux de Trebenischte. Nous ne savons pas bien quel aspect présentaient les sept sépultures découvertes d'abord. Mais il semble qu'un monceau de pierre sur la surface du sol était visible à l'endroit de chacune. Les tombeaux que j'ai exhumés ensuite manquaient d'un tel repère, mais c'est probablement le travail des siècles qui a fait disparaître les aspects de la surface. Sous le sol, j'ai trouvé toujours une couche épaisse (de 1 m. 50 à 2 mètres) de pierres, qui arrivaient jusqu'au fond de la tombe. Sur le fond gisaient les objets qu'on a recueillis ; une fois seulement, le sol était aménagé avec des dalles aplaties. Les tombeaux de Trebenischte étaient donc des *tumuli* en pierres, d'une longueur de 5 mètres et d'une largeur de 2 à 3 m. Étant donné que les os humains y étaient très rares, on est autorisé à penser que les morts étaient brûlés et non enterrés. Mais on arrangeait les objets, comme il paraît, de la façon que voici : on les posait là où ils auraient dû se trouver si le cadavre eût été présent ; le masque là où devait se trouver la tête, par exemple, les sandales où l'on imaginait les pieds, etc. Les gros ustensiles et la poterie étaient placés près des pieds. Si l'on admet cet ordre, nous avons à Trebenischte deux orientations des morts : dans certains cas, la tête se trouvait du côté Est et les pieds du côté Ouest, tandis que dans les autres, la position du défunt était inverse. Il faut encore noter que les huit premiers tombeaux forment un groupe, tandis que les autres constituent un second ensemble, à une distance de 50 à 60 mètres du premier (les tombeaux des pauvres s'associent, eux aussi).

A priori, il faut admettre que de pareils tombeaux existent

ailleurs, dans les environs de Trebenischte, et non seulement à Trebenischte même. Les trafiquants grecs qui venaient de Grèce ne faisaient pas sans doute ce long voyage, seulement pour vendre leurs produits aux habitants de Trebenischte ; mais ils les répandaient aussi dans les environs, où il y avait des gens assez riches pour acheter. D'ailleurs, nous avons, semble-t-il, des preuves directes qu'un tel commerce n'était pas limité à Trebenischte. L'auteur de cet article a entre ses mains une partie d'un ustensile en bronze qui ressemble tout à fait aux objets trouvés sur place (fig. 26). Or, on assure que ce fragment d'anse de vase provient du village Donja Belica, à une dizaine de kilomètres de Trebenischte, et on peut garantir qu'il n'a pas été trouvé à Trebenischte même. Il est vrai que j'ai tenté, à Donja Belica, des fouilles sans résultat : mais cela ne prouve rien, et une autre fois, l'archéologue qui reprendra les recherches à cet endroit aura peut-être plus de chance.

On pourrait même penser que les commerçants grecs pénétraient à la fin du ^{vi}e siècle beaucoup plus profondément dans l'intérieur de la Serbie méridionale qu'on ne l'aurait cru d'après les trouvailles de Trebenischte (ou de Donja Belica). On découvrit en 1933, à Tetovo, une intéressante tombe, où l'on trouva une statuette en bronze qui décorait un ustensile en bronze. La statuette, qui représente une Ménade (pl. VIII), est sans doute un produit d'art grec de la fin du ^{vi}e siècle av. J.-C. : elle serait contemporaine des objets de Trebenischte. Il faut pourtant noter une grande différence entre la construction des tombeaux ici ou là. Tandis que les premiers ne représentent qu'un monceau de pierres, celui de Tetovo est une chambre funéraire bâtie en blocs quadrangulaires¹.

1. Voir S. RADOJČIĆ, *Glasnik skopskog naučnog društva*, dans *Skoplje*, 1933 p. 243. — [On notera la ressemblance de la Ménade de Tetovo (pl. VIII), avec un bronze de Dodone, corinthien (?) — Max. Collignon, *Sc. gr.*, I, p. 327, fig. 165, — où l'on s'était sans doute trop pressé de voir (*sic*, E. Langlotz, *Frühgr. Bildhauersch.*), un produit spécial de l'art spartiate.]

La Serbie du Sud est un pays de la plus grande importance, pour l'archéologie méditerranéenne et autre. Les savants yougoslaves devront consacrer toute leur attention à cette contrée. Les environs d'Ochrida et de Tetovo cachent peut-être d'autres documents de premier ordre¹.

N. VULIĆ.

1. Cf. l'article qui paraît par ailleurs dans les *Österr. Jahreshefte*, XXVIII, 2, 1933, p. 164-186.



1

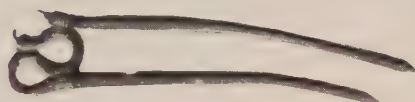
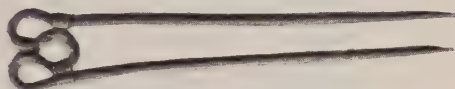
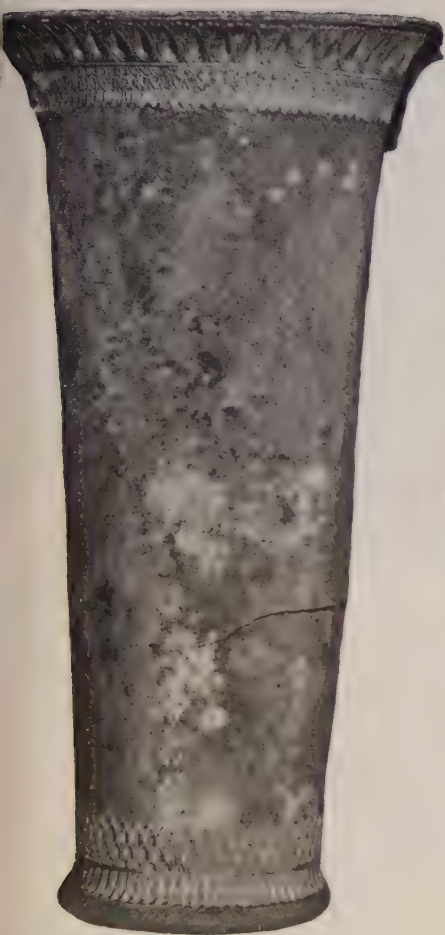


2



3

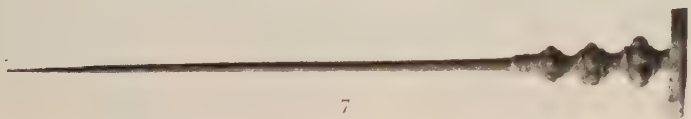
Nécropole de Trebenischte. — Fig. 1 : masque d'or ; fig. 2 : sandale en or ;
fig. 3 : corne à boire en argent avec ornements d'or.



5



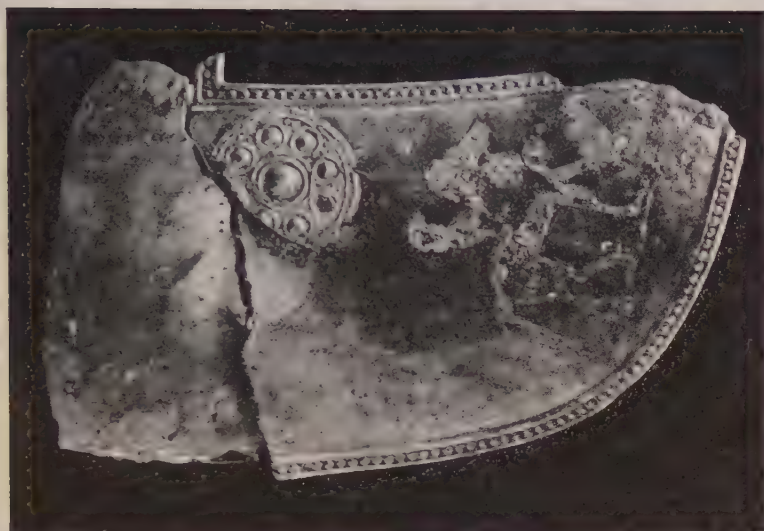
6



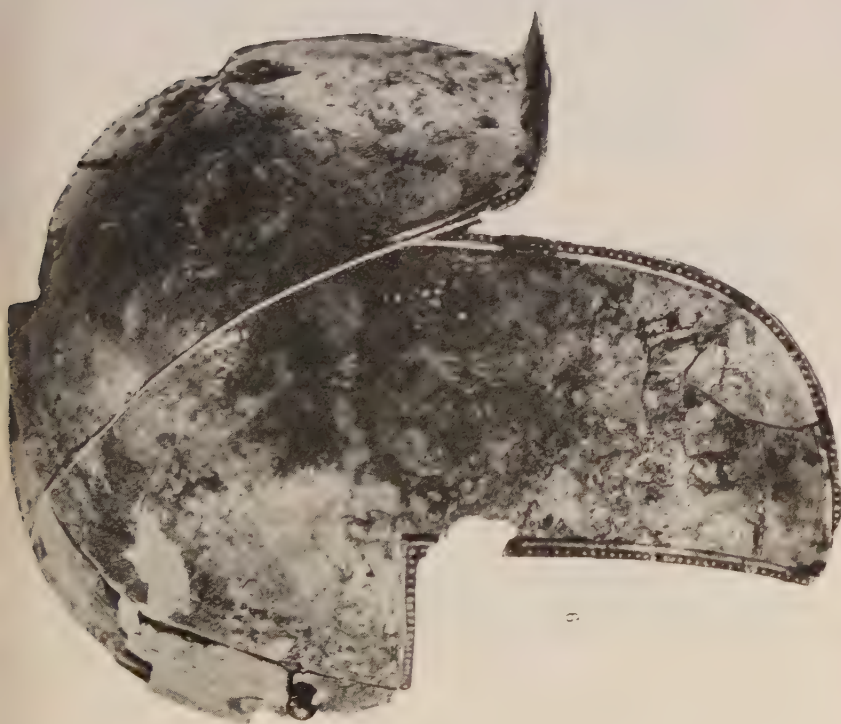
7



Nécropole de Trebenische. — Fig. 4 : coupe en argent à ornements dorés ;
fig. 5-7 : épingles d'argent.



10



9

Nécropole de Trebenischta. — Fig. 9 et 10 : Casque de bronze, avec garde-joues décorés (cf. à droite).



Nécropole de Trebenischte. — Fig. 11, 12 : Cratère de bronze :
ensemble et détail du col.



Nécropole de Trebenischte. — Fig. 19 : Encensoir en bronze ;
20 : sphinx d'applique en bronze.



Nécropole de Trebenischte. — Fig. 21 : Collier de verre
22, 23 : Vases en verre polychrome.



Trépied en bronze de Trebenische (1933).



Ménade de Tctovo (1933), inédite.

UN RÈGLEMENT MILITAIRE DE L'ÉPOQUE MACÉDONIENNE

Au cours des travaux exécutés pour approfondir le lit du Strymon dans la région d'Amphipolis, à peu près en face du lieu dit *Marmara*¹, la drague a rencontré au fond du fleuve les restes d'une sorte de barrage qui en coupait transversalement le cours dans toute sa largeur². Les assises qui subsistaient étaient faites de blocs de marbre remployés, provenant sans nul doute d'anciens édifices, et reliés solidement les uns aux autres³. Quelques-uns de ces blocs étaient inscrits : la plupart des inscriptions, d'un intérêt médiocre, appartiennent à l'époque impériale⁴. Mais l'une d'elles est beaucoup plus ancienne et mérite d'être signalée sans retard⁵.

Elle était gravée jadis en plusieurs colonnes : il n'en reste actuellement que les sept dernières lignes de trois colonnes. La pierre unique qui les porte est longue de 1 m. 45, large de 0 m. 40, haute de 0 m. 20 ; elle est brisée obliquement à

1. Sur ce lieu, cf. *BCH*, LV, 1931, p. 184.

2. La destination de cette construction demeure assez énigmatique ; il y aura lieu d'y revenir ultérieurement, lorsqu'on aura toutes les indications nécessaires. Faute de mieux, je l'ai désignée provisoirement sous le nom de barrage.

3. La drague a arraché les uns des autres ces blocs en les ramenant à la surface ; mais les crampons qui les unissaient subsistent souvent encore.

4. Au cours d'un voyage fait dans la région en juin 1933 par MM. Collart et Lemerle et par moi-même, nous avons copié une dédicace à Caracalla émanant d'une cité qui doit être Amphipolis. D'autres textes ont été sortis de l'eau, ainsi que des fragments sculptés parmi lesquels je signalerai un bas-relief mutilé représentant les Dioscures et les restes d'une divinité fluviale avec dédicace au Strymon (II^e s. ap. J.-C. ?).

5. M. l'ingénieur Tsatsos, de la Société Monks-Ulen qui exécute ces travaux, m'en a communiqué les excellentes photographies d'après lesquelles ont été faites les reproductions ci-jointes ; je l'en remercie très vivement.

droite. Il me paraît douteux qu'elle ait été retaillée à la partie supérieure lors du remploi¹ : je croirais plutôt qu'elle faisait partie d'une assise dans une construction indéterminée et que les assises supérieures portaient le début de trois colonnes. L'inscription pouvait aussi s'étendre à droite et à gauche sur des pierres assemblées avec celle qui nous est parvenue. Les lettres sont hautes d'environ 0 m. 012, les lettres rondes étant de plus petite dimension ; elles sont ornées d'*apices*.

- I
 μηθὲν ἀποκρινομένους τοῖς ἐφόδοις, ἀλλὰ μετὰ σιωπῆς
 αὐτοὺς ἀποδεικνύοντας ὅτι μένουσιν ὀρθοί.
 Ἐφ' ὧδων·
 Ἐφοδεύειν δὲ τὴν μὲν στρατηγίαν ἐκάστην κατὰ μέρος
 5 τοὺς τετράρχας ἄνευ φωτὸς καὶ τὸν συγκληθέμενον ἢ κα-
 [θεύδον]τα φύλακα <ι> ζημιούτῳσιν οἱ τετράρχαι καθ' ἐκάστην
 ἄταξι[α]ν δραχμῇ καὶ οἱ γραμματεῖς ποιείσθωσιν τὴν προ-

 II [ξιν.....]

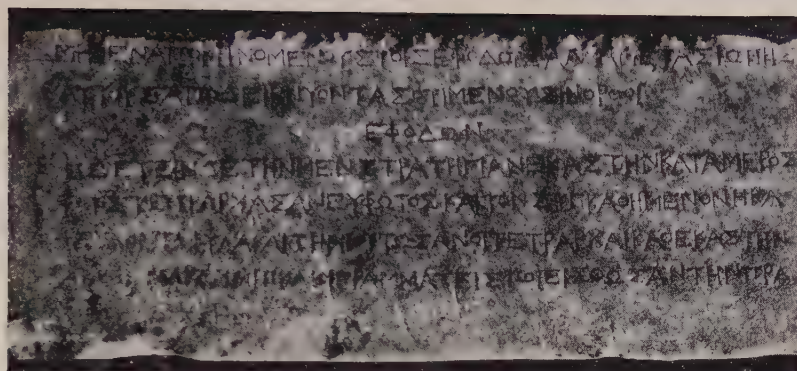
 λει τοὺς ἀτακτοῦ(ν)τας, ζημιούσθωσ<θ>αν δωδεκαίοις
 τρισὶν καὶ διδύσθωσιν τοῖς ὑπασπισταῖς ἐὰν φθά-
 σωσιν εἰσπέμψαντες οὗτοι τὴν τῶν ἀτακτοῦ(ν)των γραφὴν.
 Περιστεγνοποίας·
 5 Ὅταν δὲ τὸν φραγμὸν συντελέσωσιν τῷ(ι) βασιλεῖ
 καὶ τὴν ἄλλην σκηνοποιίαν καὶ γένηται διάστασις,
 εὐθὺ τοῖς ὑπασπισταῖς ποιείτωσιν ἐκκοίτιον

 III
 [στ]ρατηγίαν(?) ἐπ.....αν...-ΙδηΛΖΙΙ ενΙ...
 χετο στέφανος διπλῆν λαμβάνειν τὴν μερίδ[α τῆς ? ὦ-]
 φελίας, τῷ δὲ χειριστᾷ(ι) μηδὲν διδύσθαι, κρ[ίνειν ? δὲ]
 τοὺς φίλους τοῦ βασιλέως.
 5 Συνο[ημά]των·
 Λαμβανέτωσιν δὲ καὶ τὸ σ[ύνημα]..... ἔταν ?]
 κλείωσι τὰς διόδους τοῦ φ[ρουρίου ?.....]

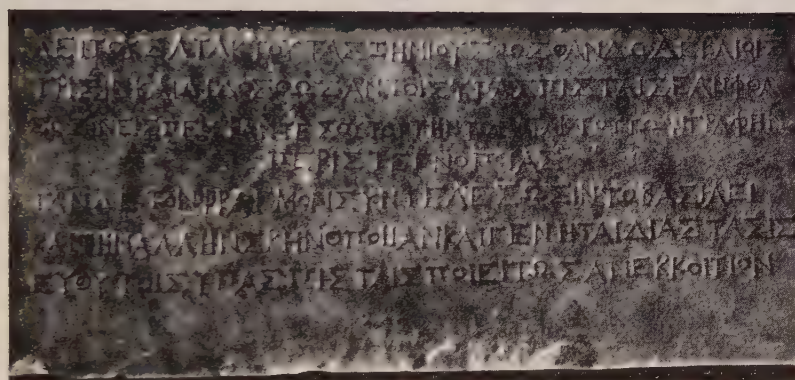
N. C. — L'inscription est soigneusement gravée ; mais le

1. J'en juge ainsi uniquement d'après la photographie : la ligne supérieure est exactement parallèle au bord de la pierre, ce qui n'arriverait pas, semble-t-il, si l'on avait débité le bloc pour un remploi assez grossier.

1



2



3

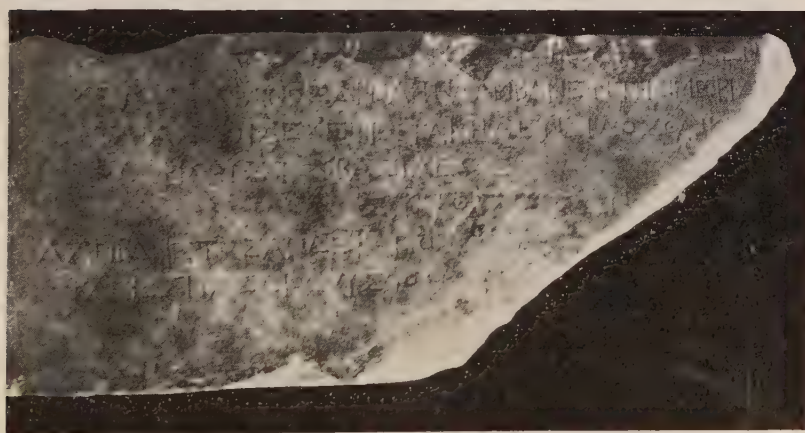


Fig. 1. — Règlement militaire
(Bas des col. I, II, III, gravés sur le même bloc)

lapicide a commis des erreurs certaines dont quelques-unes s'expliquent peut-être par des habitudes de langage propres à la région. — I, l. 6 : ΦΥΛΑΚΑΙ. — II, l. 1 et 3 : on a omis deux fois le *v* au participe présent d'ἀτακτέω, ce qui peut être caractéristique. — A la l. 1 aussi, le lapicide s'est embrouillé dans la forme de l'impératif passif de ζημιώω. — L. 5 : omission du iota adscrit de l'article. — III, l. 1 : quelques lettres sont en partie brisées ; d'autres ont entièrement disparu. — L. 2 : on a gravé, semble-t-il, ΧΕΤΩ ; mais je ne sais comment accorder cette finale d'impératif avec στέφανος qui suit et avec le reste de la phrase. Peut-être faudrait-il corriger ; ΧΕΙ ὁ στέφανος ; mais le complément [(οὔτος) ὃ ὑπάρ]χει ὁ στέφανος n'est guère satisfaisant. — L. 3 : ΧΕΙΡΙΣΤΑ, d'une forme χειριστάς ? — A la fin de la ligne, on croit distinguer après le K, la boucle d'un P. — L. 7 : fin. Le Φ est peu visible.

*
* *

Il s'agit manifestement d'un règlement militaire qui devait être affiché à l'intérieur de quelque place forte. Il y a apparence que les pierres remployées dans le lit du Strymon provenaient de la grande cité voisine, Amphipolis¹ ; nous pouvons attribuer la même origine au règlement et examiner d'abord si le contenu s'accorde avec cette hypothèse.

Le règlement était divisé en plusieurs paragraphes, ayant chacun leur intitulé. A la première colonne, il reste d'abord les deux lignes finales d'un paragraphe qui concernait à coup sûr des sentinelles : nous apprenons seulement qu'au passage des rondes, les sentinelles n'avaient rien à répondre² : elles se montraient en silence afin qu'on pût constater qu'elles se tenaient droites à leur poste. Le paragraphe suivant règle le service des rondes³. Pour chaque corps de troupe sous les ordres

1. Cf. p. 1, note 4.

2. Elles n'ont donc pas à répondre à un mot d'ordre.

3. Emploi analogue du terme ὁ ἔφοδος, désignant celui qui fait une ronde, dans POL., VI, 36, 6.

d'un στρατηγός,¹ ce sont les τετράρχαι qui à tour de rôle assurent ce service. Dans l'armée macédonienne, quatre files (λόχοι) de la phalange forment une τετραρχία, commandée par un τετράρχης lequel a ainsi 64 hommes sous ses ordres². Les τετράρχαι, qui sont donc des officiers subalternes de l'armée régulière, doivent faire leurs rondes sans lumière³ pour surprendre les sentinelles au cas où elles seraient assises ou endormies. La punition est une amende d'une drachme,

1. Pour reconnaître la portée du règlement que nous étudions, il importe au premier chef de déterminer le sens de στρατηγία. On admet que le territoire de la Macédoine, ou tout au moins des pays qui dépendaient de la Macédoine propre « était réparti en un certain nombre de régions ou de circonscriptions militaires commandées chacune par un στρατηγός » (M. HOLLEAUX, *Rev. Ét. grecques*, XI, 1897, p. 454 ; cf. W. W. TARN, *Antigonos Gonatas*, p. 195, note 96 ; F. CHAPOUTHIER, *BCH*, XLVIII, 1924, p. 271, note 1 ; Ad. WILHELM, *Attische Urkunden III, Sitzb. Wien. Akad.*, t. CCII, fasc. 5, p. 8 et suiv.). Je ne crois pas qu'il s'agisse ici d'une de ces circonscriptions, lesquelles porteraient le nom de στρατηγία. Outre que cette appellation ne se rencontre que tardivement, par exemple chez PLINÉ, *Hist. nat.*, VI, 27, où on lit : *dividitur quod certum est in praefecturas quas strategias vocant*, il faudrait admettre que notre document valait pour tous les territoires macédoniens et déterminait la manière dont on devait faire les rondes dans tous les districts militaires, ce qui est fort improbable. Un autre sens de στρατηγία s'offre à nous : c'est celui qu'il a dans le serment des mercenaires pergaméniens, *OG I*, 266, l. 53 et suiv. : Εὐνόησω Παρχαίοναι καὶ τοῖς ἡγέμοσι καὶ τοῖς ἄλλοις τοῖς ἐμμίθοις τοῖς ἐν τῇ στρατηγίᾳ τῇ ἐμ Φιλεταιρείᾳ τῇ ὑπὸ τὴν Ἰδὴν ὑπὸ Παράμονον ταχθεῖσιν. Là, στρατηγία a été avec raison interprétée par Dittenberger : *corpus numerumque militum qui eidem στρατηγῶι pareant* (cf. M. HOLLEAUX, *BCH*, XLVIII, 1924, p. 14, note 4 : *corps de troupe commandé par un stratège*). Tous les στρατηγοὶ n'étaient pas des gouverneurs provinciaux. Ce sont les chefs d'unités importantes, qu'il s'agisse d'armée régulière ou de mercenaires ; cf. M. ROTSTOVITZEFF, *Rev. Ét. anc.*, XXXIII, 1931, p. 12. Il est probable que le titre des στρατηγοὶ-gouverneurs était toujours précisé par l'addition du nom de la circonscription qui leur était soumise. Les villes mêmes étaient commandées par des *épistates* (voir en dernier lieu M. HOLLEAUX, *BCH*, LVII, 1933, p. 27, note 2). A l'époque de Persée, Diodoros devait être épistate d'Amphipolis (ci-dessous, p. 9) ; mais la garnison pouvait comprendre différents corps dont chacun était soumis à un simple στρατηγός. Selon ARRIEN, *Tact.*, IX, 8 et AELIEN, *ibid.*, la στρατηγία comprendrait 4.096 hommes ; mais ce chiffre ne doit pas valoir ici.

2. Cf. ASCLEPIODOTOS, *Tact.*, II, 8 ; AEL., IX, 2. Le τετράρχης est ainsi à la tête de 64 hommes.

3. L'absence de lumière semble bien ici déterminée par le désir de ne pas donner l'éveil aux sentinelles négligentes. Ailleurs il est prévu aussi qu'on doit περιδεύειν ἄνευ λαμπτήρος, mais c'est pour ne pas donner l'éveil aux ennemis (AEN. *Tact.*, XXXVI, 3).

répétée à chaque infraction et encaissée par des γραμματεῖς qui sont des secrétaires militaires¹.

Au début de la col. II, il est encore question de gens qui gardent mal leur poste. Mais, bien que le terme δῆτακτοῦντες (l. 1 et 3) rappelle l'ἀταξία mentionnée à la dernière ligne de la col I, rien ne prouve que là même faute soit visée ni que nous ayons ici la fin des dispositions relatives aux rondes. Au reste, il ne s'agit pas d'une amende infligée à ces δῆτακτοῦντες eux-mêmes, mais bien à ceux que les auraient dû dénoncer et qui se sont laissés prévenir par d'autres², en l'occurrence par les ὑπασπιστάι que nous allons retrouver tout à l'heure. L'amende recouvrée sur ces personnages négligents profite alors aux ὑπασπιστάι. Elle est exprimée en une unité monétaire dont nous n'avons pas à ma connaissance d'autres exemples et qui doit correspondre à deux drachmes³ : le montant en est donc assez faible (six drachmes).

Un autre paragraphe, peut-être complet en trois lignes, est intitulé περιστεγνοποίας, mais ce terme qui ne s'est pas encore rencontré, est peu clair⁴ et le contenu du paragraphe ne peut être interprété avec une entière certitude. Il s'agit sans doute de l'installation du quartier royal : on établit une enceinte (φραγμός) où l'on dresse la tente du roi ; un espace libre (διάστασις) est ménagé, à la limite duquel on

1. Sur les γραμματεῖς dans l'armée macédonienne, cf. BERVE, *Das Alexanderreich*, I, p. 195 où il ne s'agit que des secrétaires supérieurs. Pour l'Égypte, cf. PREISIGKE, *Wörterbuch*, section 8 (*Militär*), s. v. γραμματεὺς.

2. Dans un texte inédit qui provient de l'Eubée, il est prévu aussi que, si le roi est instruit d'une infraction commise dans une garnison avant que le phrourarque ne l'en ait informé, celui-ci sera frappé d'une amende. C'était une manière de stimuler le zèle.

3. La monnaie macédonienne comprend des drachmes, didrachmes, tétradrachmes, etc. (Cf. pour les derniers rois Philippe et Persée, A. MAMROTH, *Zeitschr. f. Numismatik*, XXXVIII, p. 1 et suiv. ; XL, 1930, p. 277 et suiv. J'admets que le δωδεκαῖος (cf. δραχμαῖος ?) corresponde à douze oboles ou au didrachme.

4. Στεγνῶν et στεγνόν's'appliquent souvent à des réparations faites à des toitures. cf. *I G*, XI, 2, n. 161, A, l. 114 et 155 : τὸ τέγος στεγνῶσαντι ; XII, 7, n. 62, l. 25 : τέγη στεγνὰ παρέξει. Le *Thesaurus* d'H. ESTIENNE établit une équivalence entre περιστεγνῶν et περιστεγῶν et traduit d'autre part στεγνοποιέω par : domum facio. Περιστεγνοποία pourrait donc désigner la construction d'un abri protégé par une enceinte.

construit un bivouac (ἐκκοίτιον)¹ pour ses gardes du corps². Mais qui est chargé de cette installation et où se place-t-elle ? Je suppose — ce n'est qu'une hypothèse — qu'il n'est pas question ici d'un campement en rase campagne, mais d'un aménagement fait par les troupes de la garnison³ quand le roi séjourne dans la place forte qui dépend de son autorité. Il faut se représenter en effet que les citadelles ne contenaient qu'un nombre limité de constructions permanentes, magasins ou casernes. Objectera-t-on qu'à Amphipolis, cité considérable, le souverain devait avoir une résidence stable ? Je ne considère nullement comme assurée l'existence de ce palais royal⁴, construit dans la cité même et je croirais volontiers que le roi, durant ses séjours à Amphipolis, se tenait dans la citadelle⁵.

Plus obscures encore sont les quatre lignes mutilées au début de la col. III. Elles ont trait à la répartition du butin, puisque tel est le sens du terme [ὦ]φελία dont la restitution ne peut être mise en doute⁶. Une double part est assurée apparemment à une catégorie de soldats : ce sont ceux qui, comme les λευκίνοι des mercenaires pergaméniens, ont reçu une couronne à titre de récompense militaire⁷. Par contre,

1. Le terme d'ἐκκοίτιον n'est pas attesté : mais on connaît ἐκκοιτία, Cf. AEN. TACT., XIII, 3 ; PHIL., Bell., 93, 5 ; DIOD. SIC., XXX, 10.

2. Sur les ὑπασπισταί, cf. BERVE, *op. laud.*, I, p. 122 et suiv. Il doit s'agir ici des ὑπασπισταὶ βασιλικοί, qui sont dits aussi σωματοφύλακες.

3. Le pluriel συντελέσωσιν doit se rapporter à ces troupes.

4. C'est à Amphipolis que meurt Philippe V (T. LIV., XL, 56, 8). D'autre part, Tite-Live, rapportant le dernier séjour de Persée à Amphipolis, écrit : *Rex inde* (c'est-à-dire de l'assemblée du peuple) *domum se recepit*, et dans l'édition Weissenborn, on commente : *in seinem Palast* (XLIV, 45, 12) ; mais rien ne prouve que le texte de Tite-Live corresponde exactement au texte grec qu'il transcrit, ni même que *domum* suppose l'existence d'un palais royal.

5. Sur Amphipolis, voir les ouvrages cités par P. COLLART et P. DEVAMBEZ, *BCH*, LV, 1931, p. 172, note 1. Si la situation de la ville n'est pas douteuse, on ne sait rien encore de la disposition ; on ne connaît guère que l'emplacement des nécropoles.

6. Sur cet emploi d'ὦφέλια chez Polybe, voir le *lex. Polybianum* de SCHWEIGHÄUSER, s. v.

7. *OGI*, n. 266, l. 14 et suiv. ; cf. A. J. REINACH, *Rev. arch.*, XII, 1908, p. 215 et suiv. Alexandre paraît déjà avoir distribué à ses vétérans des couronnes d'or ; cf. ARR., *Anab.*, VII, 10, 3. Pour la difficulté que présente ici notre texte, voir les *Notes critiques*.

le χειριστής ne reçoit rien : ce personnage devait appartenir à l'intendance¹ et on imaginera volontiers qu'il était chargé, tout au moins pour la partie matérielle, de ce que Polybe appelle l'οἰκονομία τῶν λαφύρων², la répartition en parts ou la transformation en numéraire des objets hétéroclites qui constituaient le butin. Il était admis sans doute que cette opération lui rapportât un bénéfice certain ; c'est pourquoi on ne lui réservait aucune part. Le rôle des φίλοι τοῦ βασιλέως ne peut qu'être conjecturé. Dans tous les royaumes nés de la conquête macédonienne, on rencontre des personnages portant ce titre³ : ils sont chargés des fonctions les plus diverses. Ici il est possible qu'ils aient présidé au partage du butin.

Le dernier paragraphe réglait la communication des mots d'ordre (συνθήματα)⁴. On aperçoit seulement qu'un mot d'ordre était distribué lorsqu'on fermait les accès (de la citadelle ?)⁵.

*
* *

La paléographie permet d'assigner une date approximative à l'inscription : on peut hésiter entre le dernier quart du III^e siècle et le début du II^e. Et si quelques détails n'inspiraient une certaine réserve⁶, on préférerait nettement la

1. L'emploi le plus précis de ce terme se rencontre dans l'inscription d'Eubée à laquelle j'ai déjà fait allusion : on y voit que des clés des magasins militaires sont gardées par οἱ διὰ τῶν οἰκονόμων χειρισταί.

2. Cf. POL., IV, 86, 4.

3. Nous ne savons pas jusqu'à quel point, il existait chez les Macédoniens une hiérarchie aulique aussi précise que celle que nous rencontrons en Égypte au II^e siècle : cf. U. WILCKEN, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyrusk.*, I, 1, p. 7. Sur la catégorie des προτιμωμένοι φίλοι, supérieurs aux simples φίλοι, cf. M. HOLLEAUX, *BCH*, LVII, 1933, p. 31 et suiv.

4. Le σύνθημα est soit un mot d'ordre donné verbalement (PLUT., *Aral.*, VII, 1 : καὶ σύνθημα παραδοῦς Ἀπόλλωνα Ὑπερδέξιον), soit une tablette portant l'indication nécessaire (POL., VI, 34, 8 : λαβὼν τὸ σύνθημα, τοῦτο δ' ἐστὶ πλατεῖον ἐπιγεγραμμένον). Voir aussi AEN. TACT., XXIV.

5. AEN. TACT., XX, 5 : ἔταν δὲ αἱ πύλαι κλεισθῶσιν, τοῖς φύλαξι σύνθημα καὶ παρασύνθημα δόντας ἐπὶ τὰ φυλάκια διαπέμψαι.

6. Particulièrement l'absence intermittente du iota adscrit.

date la plus ancienne. Le règlement a dû être gravé sous le règne de Philippe V de Macédoine¹.

Nous n'avons qu'un renseignement sur la garnison d'Amphipolis : il se rapporte aux derniers jours de la monarchie macédonienne. Quand Persée, vaincu à Pydna, chercha un refuge temporaire dans la ville du Strymon, elle avait pour gouverneur un certain Diodoros et le gros de la garnison était constitué par 2.000 Thraces, qui inspiraient les plus grandes défiances². Il est possible que déjà sous les règnes précédents, la garnison, composée surtout de mercenaires, ait renfermé de nombreux éléments barbares. Elle était organisée à la macédonienne et comprenait plusieurs corps de troupes. La discipline ne paraît pas y avoir été particulièrement rigoureuse et l'on s'étonne un peu qu'une simple amende ait puni d'assez graves fautes. A coup sûr, il doit s'agir du service courant : des mesures spéciales étaient prises en présence de l'ennemi. En temps normal, le régime prévu, sans concorder avec celui qu'indique, trop brièvement à notre gré, Aeneas le Tacticien³ pour une époque antérieure aux temps hellénistiques, ne comporte pas plus de peines corporelles.

Athènes, janvier 1934.

P. ROUSSEL.

1. Il aurait été intéressant de comparer notre texte avec l'inscription d'Amphipolis mentionnant le roi Philippe et les divinités égyptiennes (*BCH*, XVIII, 1894, p. 416, n. 1) ; mais je n'ai pas revu cette base à Jénikieui.

2. *T. Liv.*, XLIV, 44, 4 : Diodorus, qui praeerat urbi, metuens ne Thraces, quorum duo milia in praesidio erant, urbem in tumultu diriperent....

3. XXII, 28-29. Sans entrer dans le commentaire détaillé de ce passage qui est obscur (voir la note de l'édition Loeb, p. 118-119), on remarquera que là aussi, il n'est question que d'amende. C'est sur ce point seulement qu'il y a une analogie avec notre document.

NOTES DE NUMISMATIQUE ET D'ÉPIGRAPHIE GRECQUES

I. — SUR UNE MONNAIE DE SYNNAIDA

Parmi les listes des magistrats qui ont fait inscrire leur nom, à l'époque impériale, sur les monnaies de Synnada en Phrygie, on relève le nom d'Ἀρτέμων, fils de Τροφεύς¹. Il accompagne deux types différents, datant de l'époque de Claude, qui sont ainsi décrits :

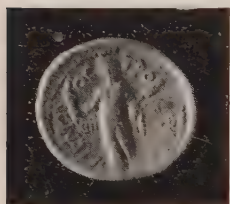


Fig. 1
Monnaie de Synnada

1) Tête laurée de Claude, à droite.
Κλαύδιον Καίσαρα Συνναδίτης.

Rev. : Demeter debout, de face, portant dans sa droite une torche, dans sa gauche deux épis de blés. Ἐπὶ Ἀρτέμωνος Τροφέως².

2) Tête d'Athéna, à droite Συνναδέων.

Rev. : Chouette sur une amphore. Ἀρτέμωνος Τροφέως³.

Sous le règne de Claude également, le même Ἀρτέμων a fait frapper d'autres monnaies avec le type de Demeter et il a fait suivre son nom de son titre de grand-prêtre du culte impérial : Ἐπὶ Ἀρτέμωνος ἀρχιερέως⁴. Il est certain, à mon

1. R. MÜNSTERBERG, *Die Beamtennamen auf den gr. Münzen*, p. 171 ; 187 ; 233 ; HEAD, *BMC, Phrygia*, p. xcix ; p. 399, n° 38 ; *Inv. Coll. Waddington*, nos 6523 et 6535, et p. 503 et 522.

2. *BMC, Phrygia*, 399, n. 38 ; *Inv. Waddington*, 6536. Je reproduis (fig. 1) l'exemplaire de la Collection Waddington.

3. *Inv. Waddington*, 6523.

4. *BMC*, 399, n. 37.

avis, que Τροφῆως n'est pas le nom du père d'Artémon, mais, comme ἀρχιεφῆως, un titre porté par Artémon, et il faut transcrire : Ἐπὶ Ἀρτέμωνος τροφῆως. Il est vrai que ce titre, de même d'ailleurs que le pseudo-nom de personne Τροφεύς, ne paraît pas ailleurs sur les monnaies, mais il s'est rencontré plusieurs fois sur des inscriptions de l'Asie Mineure de l'époque impériale.

L'approvisionnement en blé jouait un grand rôle dans les préoccupations des cités d'Asie Mineure ; les disettes, dues surtout à la difficulté des transports par terre, n'étaient pas rares¹. Très souvent les inscriptions honorifiques mentionnent les magistrats spécialement chargés de l'alimentation de la ville : agoranomes, euthéniarques, sitônai², eubosiarques³. Pas de meilleur moyen peut-être de se faire aimer du peuple que de lui faire de fréquentes et abondantes distributions de blé, ἐπιδόσεις σίτου ; toute occasion était bonne pour cela, entrée en charge d'un magistrat, consécration d'une statue honorifique ou d'un édifice, anniversaire, fête ; faire construire des édifices pour recevoir le beau titre de κτίστης, donner des jeux gymniques ou musicaux et être un σιτοδότης ou un σιτομέτρης, c'est par là qu'on devenait le premier de sa cité. Certaines monnaies conservent le souvenir de ce souci : à Hiérapolis paraît, désignée par une légende, la Fertilité, Εὐδοσία ou Εὐποσία⁴ ; comme Tyche, elle tient le gouvernail et la corne d'abondance ; sur la corne, un enfant joue avec des grappes de raisins⁵ ; à Nysa, la légende Εὐποσία entoure une corne d'abondance garnie d'épis, de pavots, de raisins,

1. Les inscriptions font souvent allusion à des σιτοδείξει, à des ἐνδειξι σίτου. Voir surtout M. ROSTOVZEFF, *Gesellschaft u. Wirtschaft im röm. Kaiserreich*, 164-165, 295-297. Le texte littéraire le plus important est le discours 46 de Dion Chrysostome. Parmi les inscriptions, voir spécialement celle d'Antioche de Pisidie, *JRS*, 1924, 179 sqq. ; *Comptes-rendus Acad. Inscr.*, 1925, 227-237.

2. Voir Is. LÉVY, *REG*, 1901, 365-366.

3. Voir STERRETT, *Wolfe Expedition*, 317 = CALDER, *AJA*, 1932, 454. Cf. L. ROBERT, *BCH*, 1928, 415-416.

4. Cf. l'inscription d'Hiérapolis *Allertümer von Hierapolis*, 26 ; *IGR*, IV, 810 : [Θ](ε)οῖς (correx.) Σεβαστοῖς [καὶ] τῷ δήμῳ θεὰν Εὐποσίαν Ζευξίς Ζευξίδος τοῦ Μενεστράτου φιλόπατρις ἀγορανομήσας ἐκ τῶν ἰδίων ἀνέθηκε.

5. *BMC, Phrygia*, 233 ; pl. XXIX, 11.

avec l'enfant Ploutos¹ ; sur des monnaies de la même ville, le mot Κορός, Abondance², accompagne une gerbe à cinq épis³. Quand ne régnait pas le Κορός, mais la disette, dans « les moments difficiles », comme disent les inscriptions, l'aristocratie municipale, composée en bonne partie de riches propriétaires terriens, faisait des distributions gratuites de blé ou le vendait au-dessous du cours, soit que les évergètes l'achetassent pour le distribuer, soit qu'ils le tirassent, comme c'était, je crois, souvent le cas, de leurs vastes domaines ; ils « nourrissaient » le peuple. A Apameia, des personnages sont honorés pour avoir nourri la ville dans des moments difficiles : εὐεργέτην γενόμενον τῆς πατρίδος καὶ ἐν πᾶσι δημοφελῇ καὶ θρέψαντα τὴν πόλιν ἐν δυσχρήστοις καιροῖς σείτου τε ἐπ[ιδό]σει⁴ ; θρέψαντά τε τὴν πόλιν ἐν δυσχρήστοις πολλάκις καιροῖς⁵. Les expressions sont plus précises à Pericharaxis en Mysie⁶ : καὶ ἐν ἀναγκαίῳ καιρῷ παρασχόντα διὰ παντὸς τοῦ ἐνιαυτοῦ ἀφθόνως καὶ λυσιτελῶς τὰς τροφὰς τῇ πατρίδι ; mêmes mérites de Σωσθένης à Métropolis de Phrygie : πολλάκις ἐν τε [ἐνδείαις] λυσιτελεῖς παρασχόντα τροφὰς καὶ ἐν ἐτέροις πόλλοις εὐδοκιμήσαντος (sic)⁷. C'est assurément pour avoir généreusement distribué du blé que des bienfaiteurs sont appelés « nourriciers », τροφεύς. A Pergame, on traite de τροφεύς un personnage qui a été

1. IMHOOF-BLUMER, *Lydische Stadtmünzen*, 108-109 ; 182-183 ; cf. HEAD, *BMC, Lydia*, LXXXII, note 3 ; K. REGLING, dans *Nysa ad Maeandrum*, p. 80, n° 69.

2. Cf. l'emploi du mot dans les inscriptions des agoranomes d'Éphèse : Κόρος, ἀγνεία (*Ephesos*, III, 10-18 ; *SEG*, IV, 518).

3. IMHOOF-BLUMER, *loc. cit.*, 109. C'est lui qui a reconnu que Κόρος n'était pas un nom de magistrat. Cf. aussi HEAD, *Lydia*, n° 22 ; K. REGLING, *loc. cit.*, p. 78, n° 45.

4. *BCH*, 1893, p. 302, n. 2, l. 8-9 ; RAMSAY, *Cities and bishoprics of Phrygia*, 466, n. 300 (qui donne σείτου τε π[ρά]σει) ; *IGR*, IV, 785 (où on cite le texte de Ramsay, mais sans signaler ni utiliser ses lectures).

5. *BCH*, *loc. cit.*, 314, l. 10-12 ; RAMSAY, *loc. cit.*, 464, n. 299.

6. E. KALINKA, *Arch. ep. Mitt. Oesterr.*, XVIII (1895), 228, l. 11-15 ; copie en majuscules d'après l'Ἀρμονία de Smyrne dans *BCH*, 1894, 541. Sur Pericharaxis (Balía Maden) cf., outre les quelques indications de Kalinka, Th. WIEGAND, *AM*, 1904, 268-272.

7. *MAMA*, IV, 130, l. 8-10.

agoranome et *τριτευτής* en son nom et à celui de ses enfants¹. Rien ne peut mieux nous faire comprendre comment on donnait ce titre prétentieux et honorifique de « nourriciers » à de généreux agoranomes que cette inscription d'Amastris, dont le formulaire sort tout à fait de l'ordinaire² :

Ὁ δῆμος
μαρτυρεῖ Παρμενίσκῳ
καὶ Φαρνάκῃ, τοῖς Δαι-
μένους τοῦ τρις ἀρχι-
5 ερέος κατὰ τὸ ἐξῆς καὶ
ἀγωνοθέτου υἱοῖς, ἀρ-
χιερῶσιν καὶ εὐθηνιάρ-
χαις καὶ ἐπιστάταις καὶ
(ἀγορα)νόμοις <ἀγορανομῶν> καὶ
10 εὐχεταὶ Διὶ Στρατηγῶ
καὶ Ἡρᾷ τοῖς πατρίοις θε-
οῖς καὶ προσετῶσιν τῆς
πόλεως τοιοῦτους γεί-
νεσθαι τοὺς ἀγορανό-
15 μους πάντας ὅποιοι ἐγέ-
νοντο Παρμενίσκος κα[ὶ]
Φαρνάκης οἱ τροφεῖς.
Ἔτους βλρ'.

Aussi ne peut-on hésiter sur le sens à donner à *τροφεύς*, dans un texte des environs d'Amastris, au sanctuaire de Zeus Bonitenos, où un *γενεάρχης καὶ προστάτης καὶ κτίστης καὶ τροφεύς*

1. *AM*, 1910, 477, n. 64; *IGR*, IV, 1680 : [τρο]φέα, *τριτευτήν ἐπὶ τε ἑαυτῶι καὶ παισὶν τοῖς ἑαυτοῦ, ἀγορανόμον ἐφ' ἑαυτῶι καὶ παιδί*. La fonction de *τριτευτής* (de *τριτεύς*, mesure de froment) est connue à Pergame et à Thyatire; les mêmes personnages sont souvent en même temps agoranomes ou *sitónai*; les boulangers de Thyatire (*IGR*, IV, 1244) honorent un personnage *τριτεύσαντα καὶ ἀγορανομήσαντα*. Sur le *τριτευτής*, cf. essentiellement, outre BOECKH, H. HEPDING, *AM*, 1910, 477 et W. H. BUCKLER, *Rev. phil.*, 1913, p. 312.

2. G. HIRSCHFELD, *Sitzungsber. Berl. Akad.*, 1888, 876, n. 27 (*IGR*, III, 89); KALINKA, *Jahrshefte*, XXVIII (1933), *Beiblatt*, 70, n. 17 (avec fac-similé). Date : 68 après J.-C.

καὶ ἀρχιερεὺς τοῦ Πόντου, ἄρξας τὴν μεγίστην ἀρχὴν τῆς λαμπροτάτης Ἀμαστριανῶν πόλεως est fils d'un προστάτου καὶ γενεάρχου ἐκ προγόνων καὶ κτίστου τῶν ἱερῶν καὶ τροφέως [ἀ]συνκρίτου καὶ πρώτου ἄρχοντος¹.

Artemon à Synnada, comme les évergètes connus par les inscriptions d'Amastris et de Pergame, a donné du blé au peuple, sans doute pendant qu'il était agoranome ; ses concitoyens l'en ont remercié en le proclamant leur τροφεύς. Peut-être n'est-ce pas sans intention qu'Artemon a choisi comme type d'une de ses émissions une Demeter aux épis .

II. — PROSDEKTOS DE MITYLÈNE

Un bronze de Mitylène, frappé sous Sévère Alexandre, porte ce nom de magistrat² :

ΕΠΙ ΤΡΑ. ΑΥ. ΠΡΟΣΔΕΚΤΟΥ ΠΑΡΑΔΟΞ

Wroth a classé Προσδεκτος Παραδοξ dans la liste des monétaires. R. Münsterberg a vu que, plutôt qu'un nom, ΠΑΡΑΔΟΞ était l'abréviation d'un titre : παραδοξονίκης³. Il a vu juste en reconnaissant dans παραδοξ un titre agonistique ; seulement, à παραδοξονίκης, mot rare⁴, il faut préférer παράδοξος,

1. G. DOUBLET, *BCH*, 1889, 312. R. Cagnat a bien vu que ce τροφεύς avait donné du blé à ses frais (*IGR*, III, 90 note 4 : *Qui frumentum civibus suis sua pecunia emendum curaverat*). Dittenberger, qui a reproduit cette inscription, *OGI*, 531, a préféré une interprétation impossible (suivi par F. DURRBACH, *Choix d'inscr. de Délos*, p. 179) : le τροφεύς serait le *nutritor numinis fanique* de Zeus Bonitenos.

2. WROTH, *BMC, Troas, Aeolis and Lesbos*, p. 211, n. 220, pl. XLII, 3. La même personne paraît aussi sur des monnaies portant l'effigie de *Julia Mamaea* ; cf. MÜNSTERBERG, *Die Beamtennamen*, p. 80.

3. *Jahreshefte*, XVIII (1915), *Beiblatt, Verkannte Titel auf gr. Münzen*, 312 : « Obwohl ein Eigenname Παράδοξος nicht unmöglich scheint (vgl. die freilich nur äusserlich ähnlichen Namen Εὔδοξος, Ἐπίδοξος) wird doch παραδοξ zweifellos als Abkürzung von παραδοξονίκης zu erklären sein ; ähnliches findet sich auf Münzen von Philadelphieia Lyd. und Aegae Aeol. ὀλυμπιονίκης, in Aegae auch νεμεονίκης ; παραδοξονίκης bei Plut. (comp. Cim. et Luc., 2), *IG*, XIV, n. 747, 6 u. ö. ».

4. En dehors des auteurs, je ne vois que *IG*, XIV, 747, 6, inscription du pancratiaste Archibios d'Alexandrie, ἀρχιερέα διὰ βίου τοῦ σύμπαντος ξυστοῦ, παραδοξονίχην, que cite aussi Münsterberg ; quand il ajoute, « und öfters », je ne vois pas à

dont les exemples se comptent par dizaines. Tout athlète ou musicien se parait de cette épithète de *παράδοξος*, « étonnant ». Nous sommes assurés que Prosdektoz a bien porté ce titre, car l'athlète Prosdektoz de Mitylène, sans qu'on l'ait reconnu, apparaît dans un autre document. Un papyrus d'Hermoupolis, de 194 après J.-C., est une communication de l'association générale des athlètes, informant qu'elle a accepté comme membre un certain Herminos d'Hermoupolis¹ : les dignitaires de l'association, *ἀρχιερεῖς, ἄρχοντες, ἀρχοροπαυίαις, ἀρχοροπαυαεῖς*, ont signé ce document : c'étaient tous des célébrités de l'époque : aussi doit-on s'attendre à les retrouver dans les documents de ce temps ; de fait, plusieurs ont déjà été reconnus dans des textes épigraphiques² : le pancratiaste M. Aurelios Demetrios d'Alexandrie à Rome³, le pancratiaste M. Aurelios Demonstratos Damas de Sardes à Sardes, à Rome, à Delphes, à Éphèse⁴, Quintilius Carpophoros d'Éphèse à Delphes⁵, le lutteur Photion de Laodikeia à Éphèse⁶. Il n'est pas douteux que le stratège de Mitylène, sous Sévère Alexandre, *Προσδεκτος παράδοξ(ος)* ne soit l'ἄρχων de la fédération athlétique en 194, *Προσδεκτος.....ος Μυτιληναῖος δρομεὺς παράδοξος*. On voit que Prosdektoz parvint aux suprêmes honneurs dans sa ville natale, fière d'avoir donné le jour à un athlète aussi illustre et, sans doute, aussi riche et capable de magnifiques générosités, telles que les cités grecques, à l'époque romaine, les attendaient de leurs Crésus qu'elles adulaient : Prosdektoz devint président du collège des stratèges et, à ce titre, son nom fut inscrit sur les monnaies.

quels textes il peut faire allusion : ce qui est fréquent, c'est *παράδοξος*. Dans ses *Begeleitennamen*, p. 252, Münsterberg avait pensé à *παράδοξολόγος*, comme épithète de magistrat : dans ses additions manuscrites à cet ouvrage, publiées par W. KUBITSCHKE, *Num. Zeitschr.*, 1926, 95, il notait : « *παράδοξος* oder *παράδοξολόγος* ».

1. *Pap. Lond.*, III, 1178 = WILCKEN, *Chrestomathie*, 156. Cf. W. H. BUCKLER, *Rev. phil.*, 1913, 313-314 et les références données ci-dessous.

2. Cf. L. ROBERT, *BCH*, 1928, 420-422.

3. *IG*, XIV, 1102 et 1104.

4. Voir plus loin, p. 59.

5. Cf. L. ROBERT, *BCH*, 1928, 420-421.

6. Cf. L. ROBERT, *Rev. phil.*, 1930, 38-41.

Le cas n'est pas unique d'un athlète nommé sur des monnaies. A Aigai d'Aiolide, sous les Flaviens, un certain Ἀπολλώνιος est νεμεονίκης¹, et, sous Hadrien, on trouve un Olympionique :

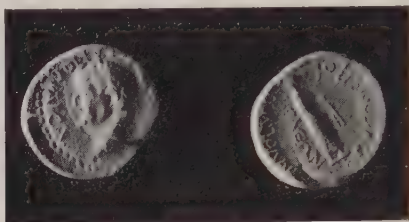


Fig. 2. — Monnaie d'Aigai

[Ἐπὶ Δει]φίλου ὀλυμπιονεῖ[κου]². A Philadelphiea de Lydie, sous Caligula, Ἑρμογένης, sur les monnaies, mentionne son titre d'ὀλυμπιονίκης, et le symbole qu'il a choisi, la palme, est une claire allusion à ses succès agonistiques³.

III. — PEIOS DE DALDIS

Je puis ajouter un autre exemple. Dans une autre ville de Lydie, à Daldis⁴, une monnaie du temps de Gallien porte l'inscription :

ΕΠΙ Μ. ΑΥΡ. Σ. ΗΕΙΟΥ ΟΛΥΜ

Head commente⁵ : « Possibly the title Ὀλυμπιονίκης », en citant la monnaie de Philadelphiea datée d'Hermogenes l'Olympionique ; Münsterberg⁶ transcrit Ὀλυμ, et non ὀλυμ-,

1. Ἐπὶ Ἀπολλωνίου νεμεονείκου ou νεμεονίκου : IMHOOF-BLUMER, *Z. f. Num.*, XX (1896), 276, nos 3-5, Pl. X, 13. Ajouter *Inv. Waddington*, 1262, dont je donne la reproduction, fig. 2.

2. [Ἐπὶ Δει]φίλου ὀλυμπιονεῖ[κου] : IMHOOF-BLUMER, *Antike gr. Münzen* p. 31, n° 85 (*Rev. suisse Num.*, 1913).

3. IMHOOF-BLUMER, *Lydische Stadtmünzen*, p. 117, n. 13 ; pl. V, 7, et p. 183 ; HEAD, *BMC, Lydia*, 195, n. 53 ; pl. XXII, 2.

4. Le site a été fixé par K. BURESCH, *Aus Lydien*, 192 ; cf. J. KEIL et A. VON PREMERSTEIN, *I^e Reise in Lydien*, 64 sqq.

5. *BMC, Lydia*, XLIX.

6. *Beamtennamen*, 135.

et a classé Ὀλυμ- dans les noms propres¹, et non dans les titres². Il faut bien lire Ὀλυμ(πιονίκου), non seulement à cause des exemples déjà cités, mais parce que l'olympionique Πείτος de Daldis est connu par une inscription. On a trouvé en effet à Philadelphieia cette inscription, sur la base de la statue d'un athlète vainqueur aux grands concours de Philadelphieia³ :

Ἀγαθῇ Τύχηι.
 Μ. Αὐρ. Πείτος Σω-
 κράτους Δαλδι-
 ανὸς βουλευτῆς
 5 καὶ Ἀθηνᾶϊος,
 Ὀλυμπιονίκης
 Πεισαῖος, παρὰ-
 δοξος,
 νεικήσας τὰ με-
 10 γάλα Δεῖα Ἀλεια
 Φιλαδέλφεια.

Si l'inscription permet d'interpréter correctement et sûrement la légende de la monnaie, la monnaie à son tour permet de dater approximativement l'inscription. Les autres monnaies de Daldis, de l'époque de Gallien, portant Ἐπὶ Πείτου⁴, doivent être rapportées, je pense, au même personnage.

On voit qu'il y a intérêt, pour les études et de numismatique et d'épigraphie, à ne pas s'ignorer. Ces identifications de magistrats nommés sur des monnaies avec des athlètes connus par des inscriptions sont intéressantes pour la question du recrutement des athlètes. On sait les honneurs rendus aux athlètes par les cités ; statues, droit de cité, dignité de membre

1. *Ibid.*, p. 221 et 224.

2. Absent, *ibid.*, p. 252, où figurent le νεμεονίκης d'Aigai et l'Ὀλυμπιονίκης de Philadelphie. Dans ses additions manuscrites (*loc. cit.*, 82), il notait : « Ὀλυμ(πιονίκου ?) ».

3. *CIG*, 3427 ; plus complet dans Le Bas-Waddington, III, 645.

4. IMHOOF-BLUMER, *Lyd. Stadtm.*, p. 63, n. 7 ; *BMC, Lydia*, 73, n. 19-22 ; au Cabinet de France.

du conseil étaient prodiguées par les villes aux athlètes qui venaient participer à leurs fêtes ; elles étaient spécialement généreuses en honneurs envers ceux de leurs enfants devenus d'illustres athlètes. Les raisons en sont multiples et également fortes : passion pour les spectacles, gloriole de s'attacher des gens illustres, d'où que vint leur célébrité, intérêt aussi, car un athlète en renom était toujours un richard et on pouvait attendre de lui des cadeaux multiples et superbes. On comprend donc aisément qu'une cité ait facilement porté aux honneurs des personnages aussi honorifiques et aussi utiles. Cela pourrait suffire à rendre compte des cas où nous voyons des athlètes magistrats éponymes ou monétaires de leur ville. Mais j'ai remarqué qu'il n'est pas rare que les athlètes appartiennent à l'aristocratie ploutocratique des villes d'Asie Mineure ; nés dans des familles riches, considérées, et qui sont ornées des dignités publiques, ils se consacrent aux sports et y font une carrière ; les victoires athlétiques confèrent encore le prestige dont elles auréolaient autrefois les vainqueurs aux beaux temps de la Grèce ; d'ailleurs ces athlètes de bonne famille se consacrent moins à la boxe ou au pancrace, d'où l'on sort avec des oreilles déchirées ou tuméfiées, ou à la lutte, qu'à la course ; ce sont surtout des *δρομεῖς*. Je reviendrai là-dessus prochainement en parlant de trois coureurs, qui obtinrent le titre envié d'*ἄριστος Ἑλλήνων* pour avoir remporté la victoire à la course armée dans les *Eleutheria* de Platées¹. Parmi les inscriptions que l'on pourrait citer, j'en donnerai seulement quelques-unes, bien significatives.

Dans la liste des stéphanéphores de Milet figure, comme éponyme en 11-12 après J.-C., *ὁ ὀλυμπιονίκης καὶ ἀρχιερεὺς Νικοφῶν Τρύφωνος*² et une épigramme d'Antipatros de Thessalonique célèbre ce Milésien : *ἄνδρας ἡνίκα | πυγμὰν ἐνίκα Νικοφῶν Ὀλύμπια*³. A Chios, dans une liste, à côté du roi Antiochos IV

1. J'ai ainsi expliqué ce titre dans *REA*, 1929, 13-20.

2. *Delphinion*, 127, l. 34. Cf. aussi *II^{er} Bericht*, 45, 2 : à Didymes, ἐπὶ προφήτου Ποπλίου Αἰλίου Γρανιανοῦ Φανίου Ἀρτεμιδώρου περιοδονεῖκου.

3. *Anth. Pal.*, VI, 256.

de Kommagène et de sa femme Iotape, est nommé Ἀπολλώνιος Ἀρχεστράτου φιλόκαισαρ τὸ τρίτον περιοδοδείκης¹. A Philadelphéia voici dans quelle famille apparaît un périodonique et xystarque : Πομπηίαν Πρείσκαν τὴν καὶ Συλλεΐναν Σμυρναίαν καὶ Φιλαδελφίδα, Κορ. Ὀνησίμης τριῖς ἀρχιερείας ἐγγόνην, Ῥουπυλίας Συλλεΐνης, τῆς Σελλίου Σύλλα τοῦ ἀξιολογωτάτου Ἀσιάρχου καὶ θαυμασιωτάτου ῥήτορος² ἀδελφῆς θυγατέρα, καὶ Πο. Πομπείου Εὐτυχοῦς τοῦ καὶ Νινάρου β' περιοδοδείκου ξυστάρχου θυγατέρα³. Du lutteur Ῥοῦφος de Smyrne et d'Élis, deux fois périodonique⁴, on nous dit⁵ : οὗτος δὲ ἐγένετο καὶ γένους ὑπατικῶν. Il faut citer encore cette famille de Magnésie du Méandre⁶ : Σιλίκιον Ἱεροκλέα παλαιστὴν παράδοξον, γραμματέα τοῦ δήμου, υἱὸν Λευκίου Σιλικίου Φέρμου Μανδρογένους παγκρατιστοῦ, περιοδονικοῦ ἀλείπτου⁷, ξυστάρχου, στεφανηφόρου, Σιλικία Χαιρημονίς ἀρχιερεία καὶ στεφανηφόρος ἡ ἀξιολογωτάτη τὸν ἴδιον ἀδελφόν. A Pergame, parmi les hymnodes d'Auguste et de Rome, ὕμνωδοὶ θεοῦ Σεβαστοῦ καὶ θεᾶς Ῥώμης, tous gens de bonne famille et fortunés, est nommé Μόσχος Μόσχου ὀλυμπιονείκης⁸. Dans la même ville, Τι. Κλ. Μελιτίνη⁹, prêtresse d'Athéna, est la fille de Τι. Κλ. Μιλάτος, δρομεὺς παράδοξος, νικήσας ἱεροὺς εἰσελαστικoὺς ἀγῶνας δέκα, hymnode du dieu Auguste, premier stratège, πάσας ἀρχὰς καὶ λειτουργίας ἐκτελέσας ἀ[μέμ]τως ; la femme de Milatos est prêtresse de la déesse Faustine et a donné des courses de taureaux (ταυροκαθάρψιν)¹⁰ pendant deux jours. Sous le règne de

1. *IGR*, IV, 940.

2. Je parlerai prochainement d'un rhéteur, Αὐρ. Ἀθήναιος (*Ephesos*, IV, 14).

3. *IGR*, IV, 1643.

4. Cf. le ridicule et amusant décret des Éléens, *Sylloge*³, 1073. Sur la famille des Ῥοῦφοι, cf. G. GLOTZ, s. v. *Xystos* dans le Dictionnaire de Saglio-Pottier ; L. ROBERT, *Rev. Phil.*, 1930, 50, note 2.

5. *IG*, XIV, 1107.

6. *I. von Magnesia*, 199.

7. Cf. L. ROBERT, *Rev. arch.*, 1929, II, 35, n. 1.

8. *I. von Pergamon*, 374 ; VON PROTT, *Leges Sacrae*, I, 27 ; *IGR*, IV 353, A, 1. 14.

9. *I. von Pergamon*, 460 ; *IGR*, IV, 523.

10. Cf. O. LIERMANN, *Analecta epigraphica et agonistica*, 27-35.

Trajan ce [Τι.] Κ. Μεΐλατος est nommé, en qualité de stratège, sur des monnaies de Pergame¹.

IV. — DAMIANOS DE SARDES

On voit par l'exemple de Milatos de Pergame qu'un athlète ne porte pas nécessairement ses titres athlétiques sur les monnaies. C'est pourquoi je propose de reconnaître un autre

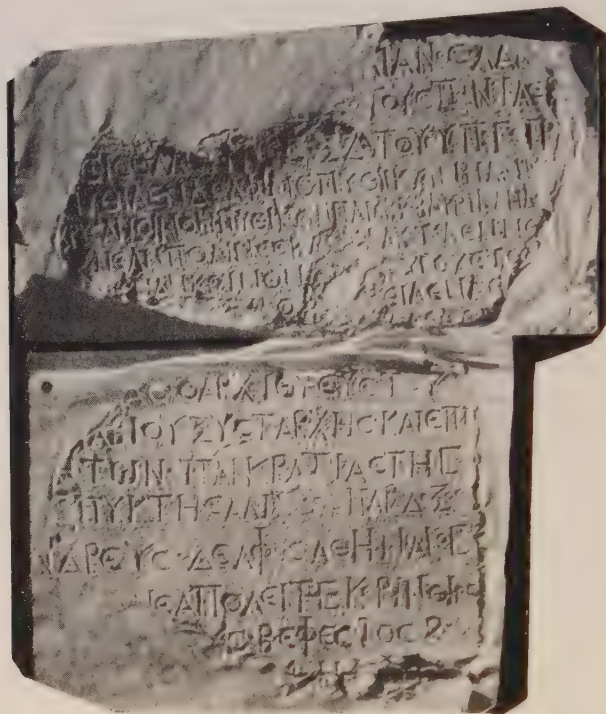


Fig. 3. — Inscription de Delphes

athlète, sur une monnaie de Sardes, bien qu'il n'y porte aucun titre agonistique. Des documents trouvés en divers points

1. A. Münich, Vienne et Leningrad ; H. von Fritze, *Die Münzen von Pergamon*, *Abhandl. Berl. Akad.*, 1910, p. 93 et 97-98 ; il admet l'identification avec le personnage connu par l'inscription elle ne peut faire aucun doute.

du monde antique nous ont fait connaître un pancratiaste de Sardes, M. Aurelios Demonstratos Damas, qui florissait dans la seconde partie du II^e siècle et au début du III^e : le même papyrus d'Hermoupolis qui m'a permis d'identifier Prosdekto de Mytilène, des inscriptions de Rome¹, de Delphes², de Sardes³, d'Éphèse⁴. M. Aurelius Demonstratus Damas avait quatre fils, dont les noms sont connus parce qu'ils élevèrent la statue de leur père à Sardes, leur patrie ; tous étaient aussi des athlètes (A, l. 23-31) ;

- 23 ἀναστησάντων τὸν ἀνδριάντα Αὐ[ρηλίου]
 Δαμᾶ ἀρχιερέως τοῦ σύμπαντος ξ[υστοῦ]
 25 διὰ βίου, ξυστάρχου καὶ ἐπὶ βαλ[ανείων]
 [τ]οῦ Σεδάστοῦ, πλειστονείκου π[αραδόξου],
 καὶ Μάρκου Δημοστρατιανοῦ π[λειστο]-
 νείκου παραδόξου, καὶ Δημο[στράτου]
 Ἡγεμονίδου πλειστονείκου[ο παραδόξου]-
 30 ξου, καὶ Δαμιανοῦ ξυστάρ[χου],
 τῶν πα[ίδων].

Le papyrus que Demonstratos Damas a signé en qualité d'ἀρχιερεὺς τοῦ σύμπαντος ξυστοῦ, date de 194 ; l'inscription de Sardes mentionne les distinctions qu'il a obtenues des empereurs Marc-Aurèle et Commode, Septime-Sévère et Caracalla. Or des monnaies de Sardes, datant du règne de Sévère Alexandre, portent le nom du stratège Δαμιανός : au British Museum :

Ἐπὶ στρ(ατηγοῦ) Δαμιανοῦ⁵ ;

Ἐπὶ στρ(ατηγοῦ) Μ. Αὐρ(ηλίου) Δαμια[νοῦ]⁶ ;

1. *IG*, XIV, 1105.

2. *Fouilles de Delphes*, III, 1, 556 et 557, corrigé par L. ROBERT, *Rev. phil.*, 1930, 44-48. Je donne ici, figure 3, ma photographie des estampages de deux fragments de l'inscription 557 ; l'écriture est caractéristique de l'époque, et le style des lettres est tout différent de celui de l'inscription de Sardes.

3. J. KEIL et A. VON PREMIERSTEIN, *I^e Reise*, 27 ; *IGR*, IV, 1519, corrigé par L. ROBERT, *loc. cit.*, 44-49 ; *Sardis*, VII, *Greek Inscriptions*, 79 ; fig. 66, 67, Pl. XII.

4. Inscription inédite trouvée par J. Keil.

5. *BMC, Lydia*, p. 266, n. 175 ; Tyche.

6. *Ibid.*, 267, n. 176 ; Tyche devant la Kore de Sardes. Sur la Kore de Sardes et

au Cabinet des Médailles¹, une monnaie porte, avec cet objet que l'on appelait autrefois « urne des jeux » et qui est main-



Fig. 4. — Monnaie de Sardes

tenant dénommé « couronne agonistique »², avec le nom des concours $\chi\rho\upsilon\sigma\alpha\nu\theta\iota\nu\acute{\alpha}$ et celui de la ville, $\Sigma\alpha\rho\delta\iota\alpha\nu\omega\tilde{\nu}\ \beta'\ \nu\epsilon\omega\kappa\acute{o}\rho\omega\nu$, le

son idole, v. surtout G. RADET, *Kybebe*, p. 69-93, pl. II-IV, et IMHOOF-BLUMER, *Nomisma*, VIII (1913), *Alle Kultbilder*, p. 20-22, pl. II, 27-32. G. Radet s'était demandé un moment si les fêtes $\text{KOPAI}\alpha$ de Sardes ne tireraient pas leur nom d'un lieu Kora ou Koros, et non de la déesse Kore; pour diverses raisons, il ne s'est pas arrêté à cette conjecture (*loc. cit.*, 70, note 2); il suilit, pour assurer l'identification de l'idole de Sardes avec Kore, de rapprocher les deux dédicaces de Rome : *IG*, XIV, 1008 : $\Theta\epsilon\acute{\alpha}\nu\ \text{K}\acute{o}\rho\eta\nu\ \Sigma\alpha\rho\delta\iota\alpha\nu\omega\tilde{\iota}\varsigma\ \Lambda.\ \text{A}\acute{\upsilon}\rho.\ \Sigma\acute{\alpha}\tau\upsilon\rho\omicron\varsigma\ \acute{\alpha}\pi\epsilon\lambda\iota\epsilon\upsilon\theta\epsilon\rho\omicron\varsigma\ \Sigma\epsilon\delta\alpha\sigma\acute{\iota}\tau\omicron\upsilon\ \acute{\alpha}\nu\epsilon\theta\eta\rho\kappa\epsilon\nu$; 1009 : $\Theta\epsilon\acute{\alpha}\nu\ \text{K}\acute{o}\rho\eta\nu\ \Sigma\alpha\rho\delta\iota\alpha\nu\omega\tilde{\iota}\varsigma\ \text{M}\acute{\alpha}\rho\kappa\omicron\varsigma\ \text{A}\acute{\upsilon}\rho\acute{\eta}\lambda\iota\omicron\varsigma\ \Sigma\acute{\upsilon}\mu\phi\omicron\rho\omicron\varsigma\ \Sigma\epsilon\delta\alpha\sigma\tau\omicron\upsilon$. Les $\Sigma\alpha\rho\delta\iota\alpha\nu\omega\tilde{\iota}$, auxquels ces deux affranchis impériaux offrent une statue de la grande déesse de Sardes, sont des gens de Sardes établis à Rome et groupés en une association. Il en faut rapprocher le décret de Nysa pour l'affranchi impérial Alkibiades, qui a comblé de bienfaits, non seulement Nysa, mais les Nysaiens établis à Rome : *BCH*, 1885, 128, l. 35 sqq. : $\tau\acute{o}\ \tau\epsilon\ \kappa\omicron\lambda\lambda\acute{\eta}\gamma\iota\omicron\nu\ \kappa\alpha\lambda\omicron\upsilon\mu\epsilon\nu\omicron\nu\ \acute{\epsilon}\kappa\ \tau\omega\nu\ \alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon\ \pi\omicron\lambda\epsilon\iota\tau\omega\nu\ \acute{\epsilon}\nu\ \tau\eta\ \beta\alpha\sigma\iota\lambda\epsilon\upsilon\omicron\upsilon\sigma\eta\ \text{P}\omega\mu\acute{\alpha}\iota\omega\nu\ \pi\acute{o}\lambda\epsilon\iota\ \sigma\upsilon\sigma\tau\eta\sigma\acute{\alpha}\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma\ \kappa\alpha\iota\ \chi\rho\acute{\eta}\mu\alpha\tau\alpha\ \kappa\omicron\iota\nu\acute{\alpha}\ \pi\alpha\rho'\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon\ \kappa\alpha\theta\acute{\iota}\epsilon\rho\omega\sigma\alpha\varsigma\ \kappa\alpha\iota\ \pi\omicron\lambda\lambda\acute{\alpha}\varsigma\ \kappa\alpha\iota\ \mu\epsilon\gamma\acute{\alpha}\lambda\alpha\varsigma\ \acute{\epsilon}\pi'\alpha\upsilon\tau\omicron\ \tau\epsilon\iota\mu\acute{\alpha}\varsigma\ \kappa\alpha\tau\alpha\sigma\tau\eta\sigma\acute{\alpha}\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma\ \acute{\iota}\nu'\ \acute{\omega}\sigma\pi\epsilon\rho\ \acute{\alpha}\pi\omicron\iota\kappa\acute{\iota}\alpha\ \tau\iota\varsigma\ \acute{\eta}\ \delta\eta\mu\omicron\varsigma\ \acute{\eta}\mu\epsilon\tau\epsilon\rho\omicron\varsigma\ \omicron\upsilon\ \acute{\xi}\epsilon\nu\omicron\varsigma\ \omicron\upsilon\delta'\acute{\alpha}\lambda\lambda\acute{o}\tau\rho\iota\omicron\varsigma\ \acute{\alpha}\lambda\lambda'\ \acute{\epsilon}\gamma\chi\acute{\omega}\rho\iota\omicron\varsigma\ \pi\alpha\racute{\alpha}\ \text{P}\omega\mu\acute{\alpha}\iota\omicron\iota\varsigma\ \acute{\alpha}\epsilon\iota\ \delta\iota\alpha\tau\epsilon\lambda\acute{\eta}$. Sur les collègues de même sorte établis à Pouzzoles, cf. DUBOIS, *Pouzzoles antique*, 83 sqq. Sur l'inscription de Nysa, v. les corrections de K. KOUROUNIOU et Ad. WILHELM, *SEG*, IV, 418; j'ai revu au Musée de Smyrne la partie B; à la fin des lignes 11 et 12, il n'y a pas de place pour rien restituer, et il faut modifier les suppléments; aux lignes 11-12, au lieu de $\tau\omega\nu\ \acute{\epsilon}\kappa\ \pi\alpha\lambda\alpha\iota\omicron\tau\acute{\alpha}\tau\omicron\upsilon\ \gamma\epsilon[\gamma\epsilon|\nu\eta]\mu\acute{\epsilon}\nu\omega\nu$, il faut, je pense, la forme vulgaire $\gamma\epsilon[|\nu\alpha]\mu\acute{\epsilon}\nu\omega\nu$. Cf. L. ROBERT, *Rev. phil.*, 1934, fasc. 3.

1. *Inv. Waddington*, 5267. Voir ci-joint la figure 4.

2. J'essaierai de montrer que son nom exact est $\beta\rho\alpha\delta\epsilon\tilde{\iota}\omicron\nu$.

nom d'un stratège, où je reconnais aussi Damianos : [Ἐπιστ]ρ(αττηγοῦ) Μ. Αὐρ(ηλίου) Δαμιανο[ῦ]. Il me paraît à peu près certain que Δαμιανός ou Μ. Αὐρ. Δαμιανός, stratège de Sardes sous Sévère Alexandre, est le xystarque, quatrième fils de Μ. Aurelios Demonstratos Damas¹.

(A suivre.)

LOUIS ROBERT.

1. On parle souvent de la décadence de l'athlétisme à l'époque impériale, de sa transformation sous l'aspect professionnel. Au contraire W. SCHUBART (*Amtliche Berichte aus den Königl. Kunstsamml.*, XXXIX, 1917-18, 152) écrit : « Dies Athletentum blieb allerdings vornehm und ein Vorrecht echten Hellenen; insofern muss es scharf vom Wesen oder Unwesen heutiger Boxer oder Preisringer scheiden; es war ein Sport von Männern der guten Gesellschaft (z. B. der Kaiserliche Prokurator Plution, der Gönner von Hermupolis), wie es heute zutage etwa Rudern und Segeln sind. » On voit que les inscriptions apportent des confirmations à cette opinion. Je reprendrai la restitution et l'interprétation de quelques passages du papyrus publié, *loc. cit.*, par W. SCHUBART (*Sammelbuch*, III, 6222), curieuse et amusante lettre d'un pancratiaste improvisé.

LA FAMEUSE INSCRIPTION DU RETABLE DE L'AGNEAU

L'*Adoration de l'Agneau*, l'immortel chef-d'œuvre des frères van Eyck, a fait l'objet d'innombrables commentaires et discussions ; pourtant bien des choses encore restent à dire

Je ne m'occuperai ici que du texte de l'inscription, sur laquelle des observations récentes ont de nouveau appelé l'attention. A ma connaissance, la meilleure étude sur ce texte est celle que lui a consacrée Théodore Reinach, dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1910. En faveur de l'extrême importance historique du principal témoignage écrit relatif au créateur de la peinture moderne, on m'excusera de revenir sur la question, et même de l'examiner dans tous ses détails.

Je n'ai pas la prétention de trancher en tous points le débat, mais seulement d'en poser nettement les termes, d'examiner aussi complètement que possible les solutions vraisemblables, avec leurs conséquences. Cela nous permettra d'en éliminer le plus grand nombre.

L'inscription figure, rappelons-le, sur la face extérieure des volets, au bas des cadres, sous les portraits des donateurs et les images des deux saints Jean. Elle a été remise au jour, à Berlin en 1824, à la suite de l'enlèvement de la couche de peinture verte qui la cachait depuis longtemps.

Comme elle présente une lacune étendue et de nombreuses obscurités, elle a, dès sa découverte donné lieu à divers essais de reconstitution, dont nous aurons à nous occuper. Les données initiales sont doubles : d'un côté le texte mutilé (et

peut-être remanié ?) qui se lit actuellement sur les cadres ; de l'autre une ancienne copie faite à une époque où l'on peut présumer le texte en meilleur état ; celle-ci est l'œuvre de Christophe van Huerne, juriste et antiquaire gantois, auteur d'un recueil d'épithaphes relevées dans le dernier quart du xvi^e siècle et au commencement du xvii^e.

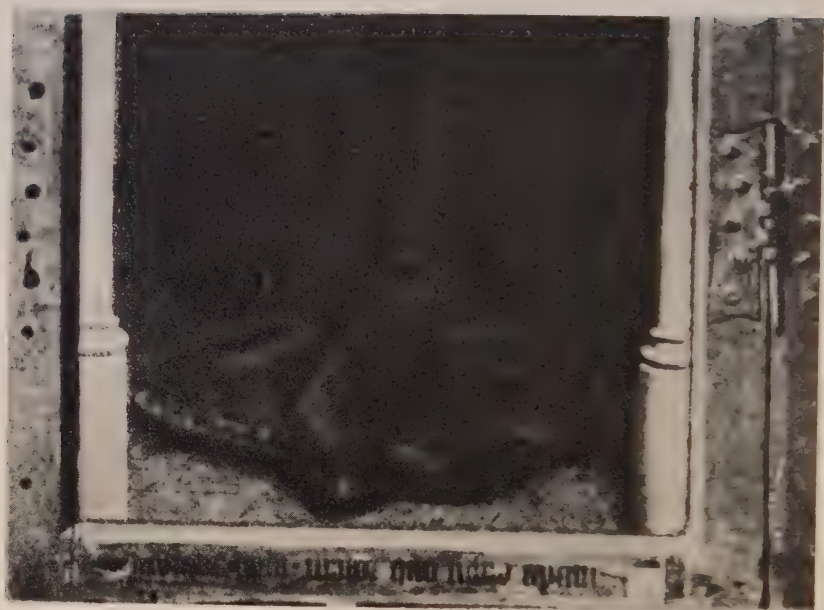
Tout juste en un point important ces deux témoignages se contredisent ; de plus, chacun pris à part, est entaché d'un ou plusieurs motifs de suspicion.

Commençons par faire abstraction de la copie de van Huerne, pour n'examiner que ce qui se voit sur le cadre.

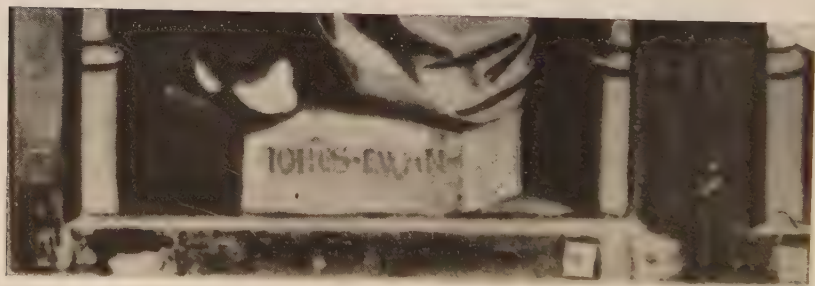
Tracée en caractères gothiques de la première moitié du xve siècle, l'inscription a beaucoup souffert ; elle est illisible par endroits. Les photographies anciennes faites à Berlin et encore utilisées dans l'édition de 1898 du catalogue du musée, montrent qu'alors les cadres étaient percés de nombreux trous, actuellement bouchés avec soin. Malheureusement quelques-uns de ceux-ci avaient attaqué la partie qui porte l'inscription. La plus grande des lacunes, une cavité large et profonde, qui ne paraît pas due à un accident, mais peut avoir été l'emplacement d'une serrure, se trouvait près du bord du volet senestre, là où devait être le commencement du troisième vers du quatrain. Un autre trou assez grand entamait la hampe de l'initiale de *Hubertus*, ainsi que la majeure partie du mot *Pictor* qui précède. Le troisième trou, plus petit, oblitérait tout le centre de la première lettre du mot suivant, qu'on a lu généralement (mais sans doute à tort) *ceyck*.

En dehors de ces destructions radicales qui ont atteint le support lui-même, plusieurs lettres sont plus ou moins complètement usées, effacées ; de quelques-unes, les traces sont trop faibles pour permettre l'identification.

Ces défauts n'entraînent pas nécessairement le doute quant à la lecture du mot qu'elles affectent : ainsi le mot *secundus* est un des plus usés ; de son *s* terminal il ne reste que la petite boucle du haut ; l'*u* qui le précède est défiguré. La mutilation du premier *u* a permis à certains auteurs de le transcrire par un *o* (sans doute pour accentuer la rime



A



B

Fig. 1, A-B. — Parties des cadres, avant restauration, montrant : A) les trous au premier vers (*Pictor et d de deyck*) ; B) la cavité au début du troisième vers.

avec *pondus*) mais ils ont eu tort, car les pointes inférieures des deux jambages de l'*u* subsistent.

Dans la transcription qui suit, je soulignerai d'un point chaque lettre gravement mutilée mais dont l'identification est indiscutable et remplacerai par des points les traces de lettres méconnaissables. Le début détruit du troisième vers sera représenté par un blanc entre crochets. Enfin j'écrirai en italiques les lettres suspectes que l'on a cru lire, mais qu'il y aura lieu de discuter (fig. 1) :

P..tø. Hubertus eeyck . maior quo nemo repertus
 Incepit . pondus . qꝛ Johannes arte secundus
 [].....ciſ . Judoci Vyd prece fretus
 Versu sexta Mai . vos collocat acta tueri

Dans le dernier vers qui constitue un chronogramme, les lettres M, C, L, X, V et I sont écrites en couleur rouge. Leur addition donne pour date l'année 1432.

Le texte est composé de quatre hexamètres avec césure penthémimère. D'autre part les vers restés complets sont de la forme dite *léonine* : dans les deux premiers, la rime intérieure est même fort riche, tandis qu'elle est indigente dans le quatrième, sans doute par suite de la difficulté du chronogramme.

La ponctuation mérite une attention spéciale qui ne semble pas lui avoir été accordée jusqu'à présent. Dans beaucoup d'inscriptions, on trouve tous les mots séparés par des points ; ce système n'a pas été suivi ici. A l'intérieur des vers du quatrain il n'y a que cinq points ; quatre de ces points sont placés à chaque césure, au milieu du troisième pied. L'intention systématique de mettre par là en relief la césure éclate dans le fait qu'au deuxième vers l'auteur n'hésite pas, pour placer son point, à séparer *que* du mot qui le précède¹.

Le seul point restant, clairement visible, entre *incepti* et *pondus*, doit être d'une autre nature : il ne peut avoir

1. Chose surprenante, Théodore Reinach qui remarque l'emplacement de ces points croit pourtant qu'il « n'y a peut-être là qu'une simple coïncidence » !

qu'une signification grammaticale, marquant la fin d'une proposition. Nous verrons tantôt la portée de cette constatation.

Soit pour le sens précis, soit pour la forme, chacun des quatre vers présente une ou plusieurs difficultés.

Le premier a été généralement accepté comme de lecture facile et sûre. En effet, malgré l'altération du premier mot, il ne présente pas de difficulté pour le sens : ce mot était sûrement *Pictor* (sans abréviation), tel que le montre

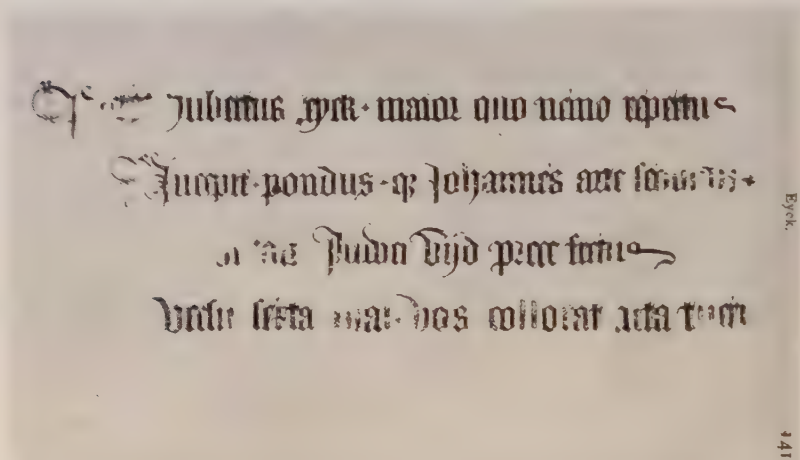


Fig. 2. — Copie du quatrain faite pour le catalogue du musée de Berlin, après la restauration des cadres.

l'ancienne copie, digne de foi sur ce point, car du P initial seule la boucle fait presque entièrement défaut ; la hampe, ornée de fioritures calligraphiques, subsiste ; il reste un fragment de l'i, rien du c, mais nettement la partie supérieure du t avec sa traverse, le sommet et le pied de l'o, enfin un petit fragment de l'r. Ce qui demeure suffit à l'identification indubitable du mot. Nous traduisons donc sans hésitation :
Le peintre Hubertus d'Eyck, plus grand que lequel nul n'a
[été trouvé]

Mais ce vers d'apparence limpide contient une très sérieuse difficulté tant au point de vue de la métrique que de l'ortho-

graphie. Le point placé entre *eyck* et *maior* marque la césure, qui doit être précédée de deux pieds et demi. Le premier pied est un dactyle : *Pīclōr Hū* / ; mais comment scander le deuxième ? Le *us* final du nominatif *Hubertus* est bref. Pour former un nouveau dactyle il faudrait qu'il fût suivi d'une autre syllabe brève, mais *e* = *ex* est long !

Comment se tirer de là ? Peut-on supposer que l'auteur a cru que l'*us* formant la rime intérieure jouissait du même privilège au point de vue de la quantité que celui qui termine le vers ? A-t-il pu scander : *Pīclōr Hū* / *bērtūs* / *ēeyck*. ?

La synérèse de *ēeyck* est admissible, mais pourquoi s'être mis dans cette difficulté, alors qu'on l'aurait évitée en écrivant tout simplement : *Pictor Hubertus de Eyck* ? Ainsi la finale de *Hubertus* se trouverait allongée par la consonne suivante, tandis que la voyelle de *de* s'éliderait tout naturellement devant *Eyck*.

Même en dehors de la question de métrique, *ēeyck* est étrange ; d'abord la préposition exprimant l'origine s'écrit *ex* devant une voyelle et non *e*, ensuite dans l'inscription où tous les mots sont séparés par des intervalles, pourquoi coller *e* à *eyck* ? Enfin la forme latine habituelle du nom des peintres *van Eyck* est *de Eyck*, *de* étant d'ailleurs la traduction généralement usitée de *van*.

Cette difficulté a attiré l'attention de Théodore Reinach qui croyait la surmonter en admettant que la préposition a été omise et que *ēeyck* représente non pas *e*[*x*] *eyck* mais le substantif *eyck* tout seul. « Il faut, dit-il, considérer le redoublement de la voyelle *e* comme un simple artifice graphique destiné à obtenir la scansion dissyllabique *ēēyck* nécessaire au mètre. » Il invoque le fait que « dans les comptes de Philippe le Bon on trouve la graphie *van der Eecke* qui présente également le redoublement de l'*e* initial ».

Aucun Flamand n'aurait pu concevoir cette explication, ni ne pourra l'admettre un seul instant. La graphie *ēeyck* = *eyck* est une monstruosité linguistique. Les dialectes thiois présentent pour le nom du chêne deux formes : dans l'idiome

mosan on emploie la forme *eik* ; en Flandre, la forme *EEK*. La forme *van der Eecke* est une traduction d'un dialecte dans l'autre, par assimilation à un nom de famille très répandu en Flandre ; mais on ne peut pas plus mêler les deux formes qu'on ne pourrait combiner les lettres du mot picard, *quesne* : avec celle du français *chesne*.

La métrique n'y gagnerait d'ailleurs rien, car si, en flamand, le mot *eyck* était possible, il ne formerait tout de même qu'une seule syllabe : selon l'orthographe thioise, ces deux *e* ne pourraient qu'être la notation d'un *e* long ; jamais ils ne pourraient fournir la scansion *ēyck* que l'éminent philologue français veut y trouver.

La graphie *eyck* qu'on veut lire dans l'inscription est donc à tous égards anormale ; elle conduit à des difficultés inextricables. C'est ce qui fait naître le soupçon que le texte primitif est ici altéré. Rappelons que le caractère soudé à *eyck* et qu'on interprète par *e*, était détruit, ou peu s'en faut, par un trou dans le bois : il ne nous est garanti que par l'ancienne copie. Il est vrai que l'espace est insuffisant pour qu'il y ait eu *de eyck*, mais si nous tenons compte du fait que le *e* de *de* devait être élide¹, nous serons amenés à admettre que l'auteur avait écrit *deyck* (la forme habituellement employée quelques années plus tard pour le nom de Barthélemy, le peintre du roi René).

Un peu plus loin, dans le mot *Judoci* (comme ailleurs chez Johannès van Eyck), on voit que le *d* est conjoint avec l'*o* qui le suit. Le mot *deyck* peut avoir été écrit de la même façon : dès lors si la partie supérieure du *d* vient à être effacée, ce qui reste ne pourra plus être distingué d'un *c* ou d'un *e* dont la partie déliée aurait disparu comme il arrive si souvent.

S'il avait jamais existé, le trait délié qui distingue l'*e* du *c* était sûrement absent au XIX^e siècle (se rappeler le

1. En Flandre l'article *de* s'écrit en entier devant une voyelle mais s'élide toujours dans la prononciation : *de aalmoes*, *de ekster*, etc., se prononcent *d'aalmoes*, *d'ekster*, etc. L'auteur prononçait sans doute de même le nom *de Eyck*.

trou); mais le *d* peut avoir été endommagé dès le temps de Christophe van Huerne.

Cette conjecture fournit une solution si simple et si naturelle qu'elle me paraît s'imposer et que je n'hésite pas à proposer de lire le premier vers :

Pictor Hubertus deyck . maior quo nemo repertus

Dès le deuxième vers éclate le désaccord des lectures :

Incepit . pondus . q3 Johannes arte secundus

Faut-il lire : *Incepit, pondusque Johannes...* ? — ou bien : *Incepit pondus, quod Johannes...* ?

La leçon *quod* est déjà celle de Chr. van Huerne : plusieurs auteurs partagent son interprétation. Elle suppose que la forme de l'abréviation *q3* soit l'effet d'une retouche. On objecte surtout, contre la lecture proposée *que*, le fait que cette conjonction régulièrement se colle au mot précédent, avec lequel elle fait corps, tandis qu'ici le signe *q3* en est séparé par un intervalle et même par un point. De plus, en lisant *quod*, on donne à *incepit* un complément : *pondus*.

Ces arguments sont loin d'être décisifs : la leçon *que* s'impose pour les raisons suivantes :

1^o Le signe abrégatif employé ne présente aucune apparence d'altération : c'est, bien clairement tracée, l'abréviation consacrée de *que* ;

2^o Raison de métrique et d'orthographe : *quod* suivi de *Johannes* constituerait une syllabe longue, qui forcerait à scander :

Ince/pit pon/dūs quōd / Johānnēs / arte se/cundus

tandis que *que* donne :

Ince/pit pon/dūs qūe Jō/hānnēs / arte se/cundus

Certes la synérèse de *quā* est admissible, puisqu'on la rencontre même chez Horace (*quoad*), mais si l'auteur de notre

quatrain y avait eu recours, il aurait sûrement orthographié *Joannes* et non *Johannes*¹. Les deux formes étaient également usitées à cette époque et l'*h* avait habituellement la fonction d'indiquer la diérèse ; ainsi au x^v^e siècle on rencontre, pour le nom de la puissante maison de Croy, l'orthographe *Crohy*, qui a pour but de bien marquer que ce nom contient deux syllabes et ne se prononce pas comme roy ou croix ;

3^o L'objection tirée de l'adhérence habituelle de *que* au mot précédent, tombe devant le fait que l'auteur, dans chacun des quatre vers, met systématiquement en relief la césure en la marquant d'un point : c'est pour faire place à celui-ci qu'il a écarté *que* de *pondus* ;

4^o Par contre le point qui précède *pondus* et suit *incepit* n'est pas à négliger. Nous l'avons déjà dit, ce ne peut être qu'un vrai signe grammatical de ponctuation, marquant après *incepit* la fin de la proposition. Pour le sens d'ailleurs *incepit* ne s'accorderait pas trop bien avec *pondus* (commencer un faix, une charge). C'est vraisemblablement l'attrait de la rime riche qui a fait préférer *pondus* à *opus*, mais il vaut mieux qu'il ne se rattache pas à *incepit* : rien n'empêchait l'auteur de remplacer *incepit* par un synonyme s'accordant mieux avec l'image. *Suscepit* précisément a le sens qu'il aurait fallu, puisqu'il signifie à la fois soutenir et entreprendre, commencer (voir Cicéron : *suscipere negotium*, *suscipere bellum*, *suscipere iter*).

En réalité, *Incepit* a ici pour complément sous-entendu le tableau lui-même : comme les *fecit*, les *invenit* qui devinrent de style courant chez les peintres et les graveurs. On ne peut objecter que Johannès van Eyck écrivait : *me complevit* sous le portrait de sa femme : ici c'est la personne qui parle. Ailleurs il écrit tout aussi bien au passif *completum* (Vierge de Ince Hall), *actum* (Portrait Leal Souvenir à Londres) sans autre sujet que le tableau ; de même ici *incepit* sans autre complément.

1. Aussi Van Huerne qui transcrit *quod* au lieu de *que*, retire-t-il son *h* à *Johannes* *Quod Joannes arte secundus*.

Quoi qu'il en soit de cette controverse, la portée n'en est pas grande quant à la signification générale, ni au point de vue du raccord grammatical avec ce qui suit.

C'est au troisième vers que se présente la grosse difficulté : tout le premier membre du vers fait défaut ; aussi est-ce le lieu où se sont produites les plus grandes divergences d'opinions.

Rappelons-nous que les anciennes photographies faites à Berlin montrent que la première partie de la lacune était occupée par un trou, une large cavité encore béante alors ; donc ici destruction complète. Ce trou était suivi de quelques traces de jambages qui doivent avoir appartenu au deuxième mot du vers : ces traces ne permettent pas de reconnaître ce mot. Tout ce que j'oserais affirmer, c'est que la trace qui précède le point de la césure se présente comme la partie supérieure d'un t, avec sa traverse. Plusieurs auteurs croient pouvoir lire ...*cit*.

Pour ce vers, la copie de van Huerne donne :

Frater perfectus Judoci Vyd prece fretus

Il y a donc nettement contradiction entre la leçon de van Huerne et les traces de lettres actuellement visibles.

Le Catalogue du Musée de Berlin adopte le texte de van Huerne en corrigeant *perfectus* en *perfecit*, ce qui pourrait s'accorder avec les traces conservées, mais alors le vers n'aurait pas de rime intérieure ; d'autre part *perficere pondus* (parfaire le poids, compléter la charge) est une alliance de mots bien malheureuse ; enfin comment expliquer que van Huerne ait substitué à *perfecit* qui fournit un sens et satisfait à la construction grammaticale, le participe *perfectus*, qui avec le contexte ne donne aucun sens ni aucune construction ?

Chacun des deux témoignages contradictoires étant ainsi suspect à des titres divers, il vaut mieux s'appuyer principalement sur les seuls éléments bien établis, qui nous sont fournis par le contexte :

1^o Point de vue de la métrique : toutes les parties intactes prouvent que le quatrain était écrit en hexamètres avec césure penthémimère marquée par un point. Ce point se voit encore

devant *Judoci*. La partie manquante comprenait donc deux pieds et demi ;

2° Vers léonins : dans les vers complets la rime intérieure se trouve placée à la cinquième syllabe du vers, que celle-ci soit ou non à la césure. Il nous faut donc une rime en *tus* (ou au moins en *us*). La partie manquante se scandera, soit

— — / — — / *tus* . *Ju* / *docī*...

soit

— — / — — *tūs* / *est* (ou *et*) . *Ju* / *docī*...

3° Construction grammaticale de la proposition dont *Johannes* est le sujet et *pondus* le complément direct : ce complément *pondus* ne peut se rattacher au verbe du quatrième vers, *collocat*, puisque celui-ci est déjà pourvu du complément *vos*, donc le verbe doit s'être trouvé dans la partie manquante, soit sous la forme du parfait d'un verbe actif : *suscepit*, *pertulit*, *complevit*, *finivit*, *perfecit* — soit sous la forme du participe passé d'un verbe passif ou déponent. Dans ce cas, ce sera lui qui aura fourni la rime en *tus* et il aura été le deuxième mot du vers ;

4° Pour le sens, le verbe doit avoir exprimé une idée de continuation ou d'achèvement, d'accomplissement du travail commencé. Il peut avoir eu ce sens, soit seul, par lui-même : *perfecit*, *pertulit*, *suscepit*, *complevit*, etc. (alors s'il occupait la première place dans le vers, il aurait été suivi d'un qualificatif en *tus* s'appliquant à *Johannes*, par exemple *laetus* ou *pletus*, — soit ensemble avec un autre verbe à l'infinitif : *complere conatus*, *finire adeptus*, *perferre profectus*, *fungi deditus*, etc.

Si nous combinons les exigences de la construction grammaticale, du sens probable, de la métrique et de la rime, plusieurs de ces groupes de mots seront éliminés.

L'auteur ayant pris pour règle de placer la rime à la cinquième syllabe, si elle se trouvait à la césure, elle devait être précédée de deux spondées. Étaient ainsi exclus, pour le mot initial, les infinitifs réguliers de la troisième conjugaison, par exemple : *pērgērē cōmpēclūs*, car avec un premier pied dactyle, la rime *tus* serait rejetée à la sixième syllabe.

Les infinitifs des autres conjugaisons actives ne sont admissibles que si le *-rē* final est suivi d'un mot débutant par une voyelle, ce qui donne lieu à élision :

fīnī/re ādēp/lūs (ayant réussi à finir)

pērfer/re ēxpēr/lūs (ayant essayé de mener à bout)

Mais si le premier mot était un infinitif, il est plus probable qu'il était de forme déponente (par exemple *fungi* suivi d'une consonne ou *perfungi* suivi d'une voyelle).

Si nous supposons la rime en *lūs* placée dans le deuxième pied, comme le *Hubertus* du premier vers, nous devons la supposer suivie d'une syllabe longue telle que l'auxiliaire *est* ; et, comme alors la terminaison du nominatif *lūs* est brève, le deuxième pied sera un dactyle :

Fūngī /dēdītūs /ēst . Jū /dōcī /etc.

(s'est appliqué à accomplir...)

ou bien :

Pērfer/re āddītūs /ēst

(s'est attaché à, acharné à mener à bonne fin).

Cette dernière conjecture expliquerait le *t* final qu'on trouve à la césure, tout en fournissant une rime léonine. Même ce que Th. Reinach et d'autres ont lu ... *cit* peut être un *est* dont l'*s* est mutilé, mais on ne s'expliquerait pas les traces de jambages précédant sans intervalle ces trois lettres.

Dans ces exemples nous avons complètement fait abstraction de la copie de van Huerne. C'est ce qu'a fait aussi le Dr Traube quand il a jadis proposé la leçon *Suscepit laetus*. Celle-ci ne se recommande que par la richesse de la rime.

Cette conjecture qui a rencontré une faveur injustifiée¹, offre, il est vrai, l'avantage que *suscepit* fait bon ménage avec *pondus*, ayant entre autres significations celle de soutenir quelque chose qui pourrait tomber : Johannes recueillit la

1. Elle a eu un tel succès qu'elle a été reproduite sur le cadre actuel du tableau entre les deux registres de la partie centrale !

charge, soutint le fardeau laissé par son frère. Pourtant le choix du mot est tout arbitraire : *pertulit laetus* serait au moins aussi bon, sinon meilleur, puisqu'il signifie littéralement porta jusqu'au bout le fardeau, donc mena à bonne fin la lourde tâche.

Ce qui choque le goût dans cette leçon, c'est *laetus*. M. Traube entend : Johannes fut heureux de pouvoir achever l'œuvre ; mais cet étalage de sentiment dans une telle inscription paraît bien suspect.

On a du reste fait remarquer qu'aussi bien, il aurait pu mettre : *suscepit fletus* dont la rime est plus riche encore : *fletus... fretus* ! On verrait alors Johannes affligé, pleurant son frère...

Mais ces conjectures ne tiennent aucun compte, ni des traces de lettres sur le cadre, ni de la copie de van Huerne ; car *suscepit laetus* ne peut jamais avoir été lu : *frater perfectus*. Même si on suppose le mot *frater* inventé par le copiste, il resterait que *laetus* est bien trop court pour prendre l'air de *perfectus*.

Frater peut-il être une interpolation du copiste ? Ce n'est pas invraisemblable, si cet endroit était déjà illisible : même s'il n'était pas encore creusé pour insérer la serrure, il faut songer que, placé à la fermeture des volets, il est le plus exposé aux mauvais traitements de toute sorte. Or chacun sait que dans la lecture nous sommes très sujets à des influences psychologiques. En présence d'une lacune ou d'un mot indéchiffrable l'idée de *frater* devait naturellement se présenter à l'esprit à la suite du mot *secundus* qui précède. La preuve de cette attraction, de ce pouvoir de suggestion, nous est fournie précisément par M. Traube, qui, dans le second vers n'hésite pas à remplacer *Johannes arte secundus* par *Johannes frater secundus*, bien que le mot *arte* soit parfaitement sain et clair.

L'écriture gothique, dès qu'elle est quelque peu entamée, est souvent favorable aux confusions : le mot *Finiit* écrit avec l'abréviation habituelle de l'n : *Fīiit* peut avoir été pris pour une abréviation de *frater* (*Frāt*), puisque de part et d'autre nous avons un F initial et un t final, entre lesquels trois jambages courts.

Frater n'est pas certain, mais ce n'est pas une raison suffisante pour le rejeter sans motif grave. Il est recommandable de prêter au copiste le minimum d'écarts. Par contre *perfectus* est sûrement impossible ; ce mot doit contenir une erreur, mais il est raisonnable de supposer que cette erreur est naturelle, qu'un mot endommagé avait une apparence telle que van Huerne a pu s'y méprendre et le lire *perfectus*.

Cherchons quel mot remplit ces conditions en procédant par élimination. Les possibilités sont en nombre limité, tâchons de les envisager toutes ; nous verrons le champ se rétrécir progressivement.

La première syllabe du mot peut avoir été écrite en abrégé ; or les abréviations *p* (per) *p* (pro) et *p̄* (prae) se ressemblent suffisamment pour qu'un domage efface la différence et ne laisse qu'un *p* simple que van Huerne peut avoir mal interprété.

Pourtant le mot ne peut avoir été *profectus* (ayant entrepris de) qu'exclut la métrique puisque *prō* y est bref ; *praeffectus* (commis à, chargé de) irait bien pour le sens, mais se construit avec le datif, ne peut donc aller avec *pondus*.

Vu la facilité de prendre un *l* pour un *f* défectueux, on pourrait aussi songer à *praelectus* (choisi de préférence) mais ce mot ne conviendrait que si Johannes avait évincé son frère, au lieu de lui succéder. — Il faut donc renoncer à chercher l'erreur dans la première syllabe.

C'est sur la deuxième que doit se concentrer notre attention.

Déjà M. Alfred Hirsch¹ a proposé la conjecture *perveclus*. Invoquant Cicéron : *Ad exitus pervehimur optatos*, il attribue à *pervehi* le sens de mener à bonne fin, qui permettrait d'y rattacher *pondus* ; mais sa traduction fausse le sens : le passif *pervehimur* ne signifie pas nous menons, mais nous sommes menés, nous parvenons. Certes *pervehi* peut se construire avec l'accusatif de lieu : *perveclus littora* (ayant atteint le rivage)

1. *Repertorium für Kunstwissenschaft*, t. 42 : *Zur Datierung des Genter Altars von S^t Bavo*.

pour marquer où l'on parvient, mais non avec un complément direct ; M. Hirsch ne peut pas s'autoriser de l'exemple de Tacite : *Lacus et Oceanum pervehitur usque ad...* (il est transporté à travers les lacs et l'océan jusqu'à...) car ici, il faut comprendre : *vehitur per lacus et Oceanum*. On ne peut *vehi per pondus*. La conjecture est donc grammaticalement insoutenable. D'ailleurs, au point de vue graphique, la confusion des deux jambages courts de *u* avec la lettre longue à un seul jambage *f* est peu vraisemblable.

Quels sont donc les mots qui, moyennant de légères altérations peuvent le mieux prendre l'aspect de *perfectus* ? Ce sont *perlaetus* (avec *ae* conjoints) et *perfletus* (si on suppose l'*f* un peu endommagé du haut et l'*l* amputé de sa partie supérieure, ce qui peut avoir été causé par le même frottement). Voilà qui nous ramènerait, avec un renforcement, au Jean qui pleure ou Jean qui rit, dont nous avons déjà signalé l'in vraisemblance. Mais il reste une possibilité graphiquement idéale : *perlectus* du verbe *perlicio* = *pellicio*, attirer par des paroles, induire, gagner ; *perlectus* appliqué à Johannes, annoncerait alors le *Judoci Vyd prece fretus* qui en serait le commentaire¹.

Malheureusement *perlectus*, comme *perlaetus* et *perfletus* excluerait *frater*, car à sa place il faudrait le verbe signifiant exécuter ou accomplir : *fungi perlectus* (ayant été persuadé d'accomplir) ou bien *fecit* ou *finiit perlectus* (il fit ou il finit y ayant été induit, engagé). Il a déjà été montré comment *finiit*, écrit *fūit*, peut facilement avoir été lu *frāt*[*frater*].

Déjà la conjecture *perlectus* me paraît préférable à celles qui ont été proposées, mais voici une dernière hypothèse, qui m'a été suggérée par mon collègue et ami M. Faider, et qui permet de conserver le mot *frater* de van Huerne tout en donnant un sens parfait, c'est le mot *perfunctus* (ayant accompli) probablement écrit *perfūctus*, avec abréviation usuelle de l'*n*. Il suffit ici de l'oblitération d'une seule lettre :

1. Il est à remarquer qu'avec la conjecture *perlectus*, on pourrait aussi lire ... *perlectus Judoci Vyd prece /fretus versu...*

perf.clus. Ayant sous les yeux le mot dans cet état, il est tout naturel que van Huerne y ait vu le vocable si fréquent *perfectus*, et il n'est pas moins naturel que, commettant la même erreur d'interprétation, mais choqué par l'absence de sens et de grammaire, quelqu'un ait ensuite cru devoir le corriger en *perfecit*, dont les traces seraient restées.

Pour le sens et la grammaire, *perfunctus* est irréprochable : on trouve chez Fronton¹ : *perfungi onera*, où le mot *onus* éveille tout juste la même image (poids, charge) que *pondus*.

Quant au verbe principal, à l'indicatif, il se trouve dans le quatrième vers : *collocat*.

Concluons : en partant de la copie de van Huerne la reconstitution la plus probable du texte original est :

...pondus . que Johannes arte secundus
Frater perfūctus . Judoci Vyd prece fretus...

(et la tâche, Johannes second par l'art, son frère, l'ayant accomplie, à la prière de Judocus Vijd).

Cette hypothèse a pour condition nécessaire que les traces mutilées, et notamment le *l*, soient en tout ou en partie des corrections, des retouches postérieures à la copie de van Huerne.

Si, par contre, il était prouvé que lesdites traces faisaient partie du texte original, il faudrait en tirer la conséquence qu'un *perfecit* (peut être plus ou moins difficile à lire) a été par van Huerne, sciemment ou inconsciemment, changé en *perfectus* ; cela, à cause de la rime.

Notre examen du troisième vers a permis de conclure négativement au rejet de certaines conjectures ; il n'a pas permis de conclusion positive, unique et ferme, parce que les données initiales sont contradictoires. Personnellement je ne dispose pas des moyens de décider entre elles, mais la question n'est peut-être pas insoluble.

La leçon *perfecit* suppose une infraction au système des rimes léonines : un philologue familiarisé avec la littérature

1. Éd. Naber, p. 135.

du xiv^e siècle ou du commencement du xv^e pourrait peut-être en apprécier la probabilité. Les conjectures fondées sur la copie de van Huerne supposent des retouches sur le cadre : peut-être qu'une exploration matérielle à l'aide des rayons infra-rouges ou ultra-violets, ou bien encore l'analyse micro-chimique permettraient d'établir si le t et les traits qui précèdent appartiennent au texte primitif ou constituent des remaniements.

Le dernier vers lui-même présente plusieurs difficultés qui demandent discussion :

Versu sexta Mai . vos collocat acta tueri

Le verbe *collocat* à première vue surprend ; à cet endroit on attendrait plutôt *convocat*. Peut-être l'auteur aurait-il employé ce dernier, n'étaient les exigences du chronogramme : il fallait un mot fournissant 300 ans (c + l + l + c) ; or *convocat* n'en aurait donné que 205 (c + v + c).

Dans quel sens *collocat* est-il pris ? — Ce ne peut être au sens primitif et matériel de placer. Certes *collocat* serait le mot propre, s'il s'agissait du retable : *collocare tabulas pictas* (mettre en place des tableaux). Mais d'abord c'est chose qu'on ne peut faire par le moyen d'un vers : *versū* ; et de plus le complément du verbe est non le retable, mais bien *vos*, le public auquel le vers s'adresse. — Aussi s'agit-il ici d'un tout autre sens du mot, celui qui se trouve dans l'expression juridique *collocare judicem* (constituer juge).

Par ce vers [Johannes] vous constitue [juges, arbitres] pour examiner ce qui a été fait.

Théodore Reinach nous renseigne de la façon la plus heureuse sur la source où l'auteur a puisé ce terme ; c'est au latin de la Vulgate qu'il l'a emprunté : *collocavit eum rex sedere secum* (1. Macc. 10, 62) exemple où on voit, comme ici, *collocare* construit avec un infinitif.

Moins heureuse est la traduction qu'il donne : « ... le sens de *convier* » dit-il. Il n'y a pas moyen de faire dériver ce sens du primitif, et d'ailleurs dans le passage cité, il ne s'agit pas d'un acte de politesse : Jonathas n'est pas « convié à s'asseoir »

mais « appelé à siéger » aux côtés du roi Alexandre. Il n'est pas question d'une invitation (relation privée), mais d'un acte public et solennel du souverain, d'une constitution en dignité, d'une investiture.

Nous n'avons pas en français, à la fois pour l'étymologie et pour la signification, un équivalent exact de *collocare*, mais le mot *installer* a semblablement passé d'une idée de lieu (placer dans une stalle), au sens de la manifestation publique d'une collation d'autorité (installer un pape, un président de cour, un jury). *Collocavit sedere secum* est tout voisin de *collocare judicem* (constituer un juge), et le *vos collocat tueri* de Johannès van Eyck ne s'en écarte point, car c'est bien un jugement qu'il attend de l'examen du public.

Il faut se rappeler que, selon l'usage du xve siècle, à la réception de l'œuvre d'art commandée, celle-ci était soumise à l'examen d'autorités du métier. Ces experts avaient à voir si le contrat était loyalement exécuté : ils pouvaient éventuellement conclure à un rabais ou même au refus ; ils pouvaient aussi, inversement, allouer un supplément au prix convenu, si l'œuvre surpassait sensiblement ce qu'on était en droit d'attendre. C'est à cet usage que Johannès van Eyck fait allusion en instituant examinateurs de l'ouvrage tous ceux qui assisteront à l'inauguration du 6 mai.

Dans notre langue du xvii^e siècle, le verbe *constituer*, suivi de la préposition *à*, rendait avec une grande propriété ce sens du latin *collocare*¹ :

Par ce vers, le six mai, [il] vous constitue à l'examen de ce qui
[a été réalisé]

Reste la question : quel est le sujet de *Collocat* ?

Deux interprétations sont en présence : *Sexta Mai* est pris par les uns pour un nominatif, par les autres pour un ablatif.

Si c'est un nominatif, le sens est : « Par ce vers le six mai vous constitue ... » La date est alors personnifiée comme

1. Molière, dans *L'Avare*, III, 1 : « Je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles » (cité par Littré).

lorsque nous disons : le Quatorze Juillet voit Paris en fête.

Si, au contraire, on prend *sexta Mai* pour un ablatif, le sujet ne peut être que *Johannes*, même avec la lecture *perfecit*, car il est grammaticalement nécessaire que si le verbe n'a pas de sujet exprimé dans la proposition même, il se rapporte au sujet de la proposition précédente. Avec la leçon *perfunctus*, ou autre analogue, il n'y a qu'une seule proposition, dont le verbe à l'indicatif *collocat* a pour sujet *Johannes*.

Le sens est alors :

Par ce vers, le six Mai (il) vous constitue [juges] pour examiner
[ce qui a été fait]

Versu va mieux avec *Johannes* qu'avec *sexta Mai*. On voit moins bien une date se servant d'un vers.

Une fois de plus c'est la technique de la versification qui doit faire pencher la balance : comme l'a de *sexta* est bref au nominatif et long à l'ablatif, il en résulte une différence dans la scansion du vers :

1^o (Sujet *sexta*) :

Vērsū / sēxtā Mă / ī . vōs / cōllōcāt / āctā tū / ērī

Le deuxième pied est alors un dactyle. Pour l'admettre il faut faire violence à la quantité de *Ma* qui dans le mot *Mājus* est syllabe longue ;

2^o (Sujet *Johannes*) :

Vērsū / sēxtā / ⁽ Mai-vōs / cōllōcāt / āctā tū / ērī.

Cette lecture implique la synérèse de *Mai* et la rime devient encore plus pauvre.

Or, puisque le type de vers léonin choisi dans ce quatrain place la rime intérieure à la cinquième syllabe, indépendamment de la coupe de l'hexamètre, cette seconde leçon est seule admissible : c'est bien *Johannes* qui *collocat* ; *sexta Mai* se rapporte à *lueri*. Cette interprétation est en même temps la plus satisfaisante quant au sens.

Un mot du dernier vers demande encore quelque commentaire : *Sexta Mai*. Ce n'est pas ici, comme dans d'autres peintures de Johannès, la date de l'achèvement, ni celle du

commencement comme pour le portrait de Jan de Leeuw, mais bien celle de l'inauguration du retable : *vos collocat acta tueri*, celle du jour où le public sera appelé à juger et non celle du dernier coup de pinceau. C'est que cet important retable a été inauguré avec solennité. Aujourd'hui quand on inaugure officiellement une statue, celle-ci a été achevée et placée quelque temps d'avance, mais couverte d'un voile qui ne tombe qu'au jour de l'inauguration : cet événement est annoncé au public par voie d'affiches et d'insertions dans les journaux. C'est de cette publicité nécessaire pour appeler le monde que l'inscription tient lieu : sachez tous que le 6 mai 1432 le retable sera pour la première fois présenté ouvert aux spectateurs.

Avec la grande majorité des auteurs, je lis : le 6 mai. — D'après M. Alfred Hirsch¹, c'est le vendredi 16 mai qu'il faudrait lire :

Sexta ne signifierait pas le sixième jour du mois, mais bien *sexta feria*, c'est-à-dire le vendredi.

D'autre part, *Mai* ne représenterait pas *Maii*, mais constituerait un renvoi à la formule mnémonique du *Cisiojanus*, dont chaque syllabe désigne un jour déterminé de l'année, soit pour le mois de mai :

Philip crux Flor Got Johan Latin Epi Ne Ser Et Soph Majus In Hac Serie Tenet Urban In Pede Cris Can.

Le 1^{er} = Phi, le 2 = lip, le 3 = crux, le 4 = Flor... le 30 = Cris, le 31 = Can.

Maj, dit-il, y est la seizième syllabe, désigne donc le 16 mai et *Sexta Maj* = vendredi 16 mai.

Or, il se fait que, consultant le calendrier pour l'année 1432, M. Hirsch trouve qu'effectivement le 16 mai 1432 était un vendredi. Il y voit la confirmation de sa conjecture. La coïncidence est certes troublante ; pourtant, je pense qu'elle est fortuite.

Notons d'abord que, pour soutenir sa thèse, l'auteur a dû couper arbitrairement les syllabes de *Majus* qui, sans doute,

1. *Loc. cit.*

se décomposait non en *Maj + us*, mais bien en *Ma + jus*.

Ensuite, si on peut admettre que dans certains cas les artistes aient fait usage d'inscriptions plus ou moins cryptographiques, ici, où le peintre s'adresse à la foule, au grand public, ce serait aller à l'encontre de son but de publicité d'avoir recours à un mode de dater mystérieux.

Enfin, il y avait une raison spéciale, très sérieuse, pour que l'inauguration se fit le 6 mai : ce n'est nullement un jour pris au hasard ou pour des raisons de convenance personnelle, mais bien, comme l'a fort justement fait ressortir M. Edmond de Bruyn¹ la fête : *S. Johannes ad Portam latinam*, c'est-à-dire l'une des deux fêtes solennelles de saint Jean l'Évangéliste, celle du martyr de l'huile bouillante.

Rappelons à ce propos que si l'église même était dédiée à *saint Jean Baptiste*, auquel par conséquent était consacré le maître autel, la chapelle de Joos Vyd était la chapelle de *saint Jean l'Évangéliste*. C'est donc sur un autel dédié à ce dernier que le retable est placé et c'est pour cela qu'à l'extérieur des volets on voit, à la fois les images des saints patrons de l'église et de la chapelle.

L'art associe fréquemment les deux grands saints du nom de *Johannes* : le Précurseur et le disciple bien-aimé, voir entre autres le retable de Memling à l'hôpital Saint-Jean de Bruges. Mais ici il y a une raison spéciale et locale et c'est, je pense, la même raison qui a fait choisir l'*Agneau mystique* comme point central de ce retable de la Rédemption par la Grâce. En effet l'Agneau est un trait commun aux deux saints. L'ensemble de la composition s'inspire de la liturgie de la fête de Tous les saints et, par l'intermédiaire de celle-ci, de l'Apocalypse de saint Jean l'Évangéliste, patron de l'autel. Le peintre y a choisi le passage où il est question de l'Agneau au milieu de l'affluence de l'humanité sauvée.

Mais d'autre part l'Agneau est le symbole habituel de

1. *La Revue catholique des idées et des faits*, 12^e année, n^o 7 : Le 6 mai 1432 p. 11-12.

saint Jean Baptiste, (*Ecce Agnus Dei*) et c'est à l'*Agnus Dei* que s'adresse le geste traditionnel de l'index tendu.

Au registre supérieur du retable, on voit saint Jean Baptiste dirigeant cet index vers le Christ en Majesté.

Les deux idées de l'Agneau de l'Apocalypse et de celui du Précurseur se sont unies à tel point dans l'iconographie du Moyen Age que souvent saint Jean Baptiste est représenté debout tenant sur son bras l'Agneau *couché sur le livre aux sept sceaux* (Apocalypse de l'Évangéliste).

L'Agneau mystique était le trait d'union entre les iconographies des deux saints Jean, le patron de la chapelle et celui de l'église; et cela montre bien que c'est pour cet autel et non pour un autre que l'ensemble a été conçu, sinon il faudrait supposer qu'ailleurs existaient les mêmes raisons. Ce n'était le cas ni à Utrecht ni chez Guillaume de Bavière.

La fête du 6 mai était si bien choisie pour l'inauguration que le propre du jour dans le Bréviaire (*lectio VI in secundo Nocturno*) contient des textes dont certains éléments de la partie centrale du retable semblent l'illustration directe : *modo venerunt ad fontes. repleti sunt claritate, alleluia, alleluia. In conspectu Agni amicti sunt stolis albis, et palmae in manibus eorum.*

Enfin c'est grâce à l'inefficacité du martyre du 6 mai *ad portam latinam* que l'Évangéliste a pu avoir sa Vision et écrire l'Apocalypse¹.

Nous nous sommes occupés du texte du quatrain : reste à considérer l'importante question : quelle en est la date ? et qui en est l'auteur ?

Celui qui l'a fait tracer peut avoir eu recours à l'aide d'un ami, spécialiste de la versification ou du chronogramme, mais dans ce cas il doit au moins l'avoir inspiré quant à son contenu.

La plupart des commentateurs de l'inscription, notamment en dernier lieu M. Duverger, admettent que c'est, soit le clergé de Saint-Jean, soit le donateur Joos Vydt qui a fait inscrire ces vers sur le cadre. Plusieurs pensent même que

1. Edm. de Bruyn, *loc. cit.*

qui s'est fait après le 6 mai 1432. — C'est ce que je ne puis admettre d'aucune façon.

D'abord, quant à la *date* de l'inscription :

Le dernier vers n'a de sens, de raison d'être, que s'il est antérieur au 6 mai 1432, sinon que signifierait cette indication du jour jointe aux mots *est collocat acta lueri* ? — C'est bien l'annonce d'une chose future : l'inauguration du retable ; le vers ne peut s'adresser qu'à des gens qui pourront venir le 6 mai examiner et juger l'œuvre¹.

Jehanais a achevé le retable dans son atelier à Bruges ou à Gand. Il l'a fait porter à l'église où on l'a installé sur l'autel. Tout cela doit s'être passé avant le 6 mai puisque ce jour est la fête du saint auquel l'autel est consacré ; c'est à cette occasion que l'œuvre doit être inaugurée, sans doute par une messe solennelle. — Il y a lieu d'admettre que le retable se sera trouvé fermé sur l'autel quelque temps avant la fête : cela même était déjà un événement dans le milieu paillard de l'époque, où les spectacles et attractions n'abondaient pas. On peut être sûr que les habitants sont allés en foule contempler cette belle *Annunciation*, si naturelle dans sa galerie où se joue un rayon de soleil, et telle qu'on n'en avait jamais vu de pareille : ces statues en trompe-l'œil des deux saints Jean, semblables à de la pierre, et ces deux donateurs, si vivants, personnages notables d'ailleurs, bien connus dans la ville. — C'est aux curieux accourus que le quatrain s'adresse, leur annonçant la date de l'inauguration, et c'est pour cela que ce quatrain se trouve écrit à l'extérieur des volets : on n'aurait pu utilement placer le même chronogramme à l'intérieur.

Cet emplacement, soit dit par parenthèse, est cause que, dans la suite, l'inscription est passée inaperçue de visiteurs

1. Il n'y a pas lieu de s'arrêter à des fantaisies d'après lesquelles le quatrain serait un faux du xvii^e siècle, à la fois exécuté publiquement et pourtant avec un luxe de raffinements deroutants, dignes d'un roman policier : œuvre d'un inconnu qu'il faudrait supposer en même temps singulièrement retors et tout à fait désintéressé !

de marque, lesquels semblent bien n'avoir vu le retable qu'ouvert.)

Si le quatrain s'adressait à la postérité, que signifierait pour elle le *sexta Mai vos collocat acta lueri* ? La date de l'inauguration que le texte annonce n'avait plus aucun intérêt après l'événement.

Et maintenant l'autre question : quel est l'auteur ou l'inspirateur du quatrain ? — Le clergé ? Joos Vydt ?

C'est *Johannes* qui est le sujet de *collocat*. Lui seul pouvait faire appel au public et le constituer juge de ce qui a été fait. C'est donc lui qui parle par le truchement du vers (*versù*) Il est au moins présenté comme en étant l'auteur.

Mais, même à défaut de cet argument d'ordre grammatical, il resterait un argument moral, psychologique qui est décisif,

Représentons-nous les circonstances ; tâchons de les revivre en imagination.

Voici Joos Vydt qui, pour l'achèvement de son grand retable resté incomplet, s'est adressé au prestigieux peintre du duc, alors dans tout le rayonnement de sa gloire et l'a prié (*Judoci Vydt prece*) d'achever la lourde tâche léguée par son frère. Il a tout lieu d'être heureux du résultat. En 1432 (le bon duc Philippe en est témoin), dans l'opinion générale, *Johannès* passe pour le plus grand des peintres et même les Italiens vont faire écho à cette opinion.

En tous cas, tout de suite, ce seront les figures d'Adam et Ève, sûrement apport personnel de *Johannès*, qui frapperont le plus les spectateurs.

Peut-on dès lors supposer que le clergé de Saint-Jean ou Joos Vydt aient trouvé de bon goût de dire publiquement et à deux endroits à la face du peintre vivant : « Ne vous y trompez pas, c'est votre frère que nous tenons pour le grand homme, vous n'êtes que sa doublure ? »

Ce serait une insolence, et une insolence gratuite, que rien n'expliquerait, car même s'il l'avait pensé, ce qui est improbable, Joos Vydt se serait gardé de le proclamer. Quel besoin avait-il d'établir des comparaisons de mérite désavantageuses au survivant ?

Dans la bouche de Johannès, au contraire, le *Maior quo nemo repertus* et le *arte secundus* ne sont qu'un hommage à son frère et initiateur décédé. Il s'efface devant lui, lui laisse la préséance, le salue d'un dernier éloge. Lui seul pouvait écrire ces mots sans se diminuer ; loin qu'il l'humilie, cet acte de piété l'honore. Nul ne peut valablement apprécier sa propre mesure ; pour soi-même chacun est hors comparaison ; et d'ailleurs Johannès était *arte secundus* par le seul fait qu'il avait suivi son frère aîné dans sa voie. Il pouvait se découvrir devant son initiateur et l'inventeur de l'œuvre, même s'il avait conscience de l'avoir surpassé à certains égards.

Enfin (et ici encore je suis heureux de me rencontrer avec Théodore Reinach), il me paraît très vraisemblable que Johannès a lui-même composé le quatrain, soit seul, soit avec l'assistance d'un ami : il passait pour lettré, selon les témoignages les plus anciens. Il avait sûrement appris le latin, faisait même un certain étalage de son érudition, en affectant de se servir de l'alphabet grec, pourtant peu connu de son temps. Il aimait orner ses tableaux ou leurs cadres d'inscriptions de formes variées et parfois originales (Époux Arnulphini. Portrait de Jan de Leeuw), même rimées (Vierge du chanoine van der Paele, portrait de Leeuw). Il n'est pas jusqu'au goût pour les chronogrammes qui ne se retrouve ailleurs (portrait de Jan de Leeuw).

Ce dernier trait est particulièrement à retenir, car les chronogrammes ne semblent pas avoir été fort répandus à cette époque. Je crois bien que ces deux chronogrammes, sur des tableaux de Johannès van Eyck, sont parmi les plus anciens qui nous aient été conservés.

C'est une erreur grave, bien que fort répandue, de se représenter les peintres du Moyen Âge étroitement tenus en lisière : on leur laissait au contraire beaucoup d'initiative, à preuve le fait que sur le cadre de la *Vierge van der Paele*, on retrouve, s'appliquant à Marie, tout juste les mêmes épithètes que sur le retable de Gand.

Ce n'est donc pas le chanoine donateur, non plus que le clergé de S. Donatien, qui ont dicté au peintre ces textes,

de préférence à tant d'autres dont la liturgie offrait le choix ; car ces ecclésiastiques brugeois n'ont rien de commun avec le clergé de Saint-Jean, à Gand, ni avec les donateurs du *Retable de l'Agneau*.

Cette preuve pourrait être renforcée par d'autres nombreuses¹.

HULIN DE LOO.

1. On se reportera avec intérêt, dans les comptes rendus de la *Société nationale des antiquaires de France*, à la communication de M. Faider, professeur de l'Université de Gand, sur l'état actuel de la question des frères Van Eyck, 28 avril 1934.

[M. Seymour de Ricci, qui a examiné l'inscription assez longuement, en 1912, nous fait savoir qu'il a lu très clairement le mot PICTOR, dont toutes les lettres lui ont paru certaines, et plus loin le mot PERFECIT, dont toutes les lettres sont endommagées, mais dont aucune ne lui a paru douteuse. N. D. L. R.]

VARIÉTÉ

Voyages dans l'Anatolie septentrionale.

En 1932 j'ai effectué un voyage en Carie aux frais de l'*American Society for archaeological research in Asia Minor* ; un rapport sommaire va paraître dans l'*American journal of archaeology*, 1934 et les résultats en seront présentés dans leur ensemble dans un volume des *Monumenta Asiae Minoris antiqua : Recherches en Carie*. Parallèlement à l'étude détaillée de la Carie que j'ai ainsi entamée, j'ai employé quelques semaines à diverses recherches dans le Nord de la Péninsule, principalement en Mysie ; j'y ai été conduit par des études de géographie historique et je voudrais y consacrer une série de voyages ; c'est une région très peu explorée, où il reste énormément à faire, comme d'ailleurs dans toutes les parties septentrionales de l'Anatolie. Les fonds nécessaires m'ont été fournis par l'École française d'Athènes.

Lors de deux visites aux sites de Cyzique et d'Artake, en juin et en août, j'ai copié quelques nouveaux textes, notamment une longue liste de mystes, de 58 lignes, en partie sur deux colonnes, analogue à celles que l'on connaît déjà. Une autre liste de 39 noms est récemment parvenue au Musée de Stamboul ; je l'ai copiée et la publierai avec l'autorisation de S. E. Aziz bey, directeur du Musée.

Près de la route de Bandırma à Susurlu, à l'Est du lac Manyas, entre les villages d'Aksakal et d'Ergili, j'ai trouvé un nouveau site antique. Le sol, couvert de tessons, semble avoir fourni beaucoup de pierres travaillées, qui ont été concassées en menus morceaux pour faire le chemin voisin. De là proviennent beaucoup de stèles funéraires ; quelques-unes sont parvenues au Musée de Stamboul, un bon nombre au Musée de Smyrne. Au village d'Ergili, qui contient beaucoup de pierres antiques anépigraphes, j'ai copié deux nouvelles épitaphes avec bas-reliefs. Sur le site même de l'agglomération antique, dans les champs, j'ai relevé, sur un fragment d'architrave de marbre blanc, long de 3 m. 42, la dédicace d'une exèdre et d'un portique, avec les noms des épimélètes ; malheureusement le nom de la communauté qui éleva ces édifices a presque entièrement disparu ; on ne lit plus que : — ἱται.

De Balıkesir, j'ai commencé l'exploration de la région voisine.

A l'Est, je suis allé à Kepsut, au site antique d'Assar Kale près de Bey Köy et à Keçideresi; il m'est apparu de façon évidente, comme à Hasluck, que le site proche de Bey Köy ne peut marquer la place d'Hadrianothérai, comme l'avait proposé Munro. Au Nord, j'ai consacré six jours à parcourir une région en partie inconnue. D'Ömer Köy, je suis passé par Ali bey et Paşa Köy (il faut intervertir les noms de ces deux villages sur les cartes de Kiepert et de Philippson), Gökçe Köy, Asmalı dere, Yağla bair, Kamçılı, Şamlı (leur position sur les cartes est tout à fait inexacte), Hisar alan, Ilica Köy. Les principaux sites antiques de la région sont : Ali bey, avec une acropole caractéristique et un décret d'époque impériale très difficile à déchiffrer; — à une demi-heure au Sud-Est, à Kapaklı Kale, un vaste site byzantin; — la forteresse byzantine d'Hisar alan, déjà signalée par Th. Wiegand; — Ilica Köy. Dans toute cette région, les antiquités byzantines sont particulièrement abondantes. Au point de vue épigraphique, ma trouvaille la plus précieuse a été celle de deux dédicaces émanant du rhéteur Aelius Aristide; l'endroit exact où elles ont été trouvées m'étant connu, on peut préciser la question des domaines mysiens d'Aelius Aristide et peut-être du λόος Ἄττος.



Fig. 1
Le Lykos et Gördük Kale

De Balıkesir, j'ai gagné Akhisar par Bigadiç et Sındırgı. Un problème de topographie historique m'avait attiré à Thyatire (Akhisar); j'y ai passé huit jours, visitant aux environs les sites des colonies attalides d'Attaleia et d'Apollonis et les villages de Yayaköy, Sindeli et Dereköy. Je suis allé à Attaleia sur les bruits qui couraient à Akhisar de découvertes récentes; en fait, il ne s'agissait que d'un grossier pavement de mosaïque¹, et je n'ai trouvé, à Selçikli et aux cimetières de Kodja mesar et de Frenkli, que des inscriptions déjà connues². Je n'ai point pourtant regretté d'avoir fait cette excursion.

1. Sans doute le même qu'avaient déjà vu J. KEIL et A. VON PREMIERSTEIN, *II^e Reise in Lydien*, 61.

2. *Ath. Mitt.*, 1899, 223, n. 53 (= *I G R*, IV, 1170); n. 54; 225, n. 56 (= *I G R*, IV, 1171); *B C H*, 1886, 422 (= *Ath. Mitt.*, 1899, 224, n. 55); 1887, 476, n. 50 (ajouter que, au-dessous de l'épithaphe, est gravée une couronne, entre deux feuilles de lierre; le père de l'enfant défunt se nommait Κισσίων). Comme inédite, seulement la fin d'une interdiction : [εἰ δέ τις — κατ' ὀνόματι] οὖν τρώπον, ἐπαρατὸν αὐτὸν εἶναι —.

La position approximative d'Attaleia de Lydie¹, dans la haute vallée du Lykos, au Nord-Est de Thyatire, a été établie par G. Radet², son site précis, près de Selcikli, par C. Schuchhardt³ et J. Keil et A. von Premierstein⁴. La comparaison du petit site de Gördük Kale, où G. Radet voulait à tort placer Attaleia, et du site d'Attaleia m'a paru fort suggestive pour comprendre l'établissement des colonies des Attalides. G. Radet voulait placer Attaleia au fort byzantin de Gördük Kale, parce que cette position défend l'entrée, étroite, de la vallée supérieure du Lykos, et qu'ainsi, sur cette pointe, « Attaleia gardait les pyles du Lykos ; elle commandait le passage qui faisait communiquer



Fig. 2. — L'acropole de Tion, vue de l'ouest

la vallée supérieure de la rivière avec la plaine de Lydie » ; les considérations stratégiques auraient ainsi tenu le premier rôle dans le choix du site de la nouvelle fondation⁵. Or le site d'Attaleia, près de Selcikli⁶ consiste, au fond de la vallée, en une colline, dépourvue de toute valeur stratégique ; elle n'a un rôle ni de forteresse, ni de guette dominant la région ; ce n'est pas un poste militaire. D'autre part, la ville est dans une vallée écartée. « Elle ne se trouvait pas sur la route directe de Sardes à Pergame ; elle était un peu à

1. Il n'y a jamais eu qu'une ville du nom d'Attaleia en Lydie ; on admet l'existence d'une seconde Attaleia lydienne, non connue par les textes, sur l'Hermos au bourg d'Adala (cf. J. KEIL et A. VON PREMIERSTEIN, *III^e Reise in Lydien*, 9-10) ; j'espère avoir montré dans mes *Villes d'Asie Mineure* qu'Adala n'a pas été une Attaleia et l'avoir identifiée exactement.

2. *B C H*, 1887, 168-175.

3. *Ath. Mitt.*, 1888, 13.

4. *II^e Reise in Lydien*, 61. J'approuve entièrement cette identification.

5. Voir la figure 1. Devant Gördük Kale, le Lykos, avec son lit caillouteux, et une étroite bande de terre.

6. Contre la localisation à Gördük Kale et sur le site de Yaran tepe, près de Selcikli, voir les observations décisives de J. KEIL et A. VON PREMIERSTEIN, *loc. cit.* Tout le Yaran tepe, en partie planté d'oliviers, est semé de tessons de céramique et de briques. La terre est épaisse et il est probable que les restes antiques sont assez bien conservés.

l'écart. On s'explique ainsi qu'elle n'ait été mentionnée que rarement¹. — Elle ne pouvait avoir de rôle commercial un peu important : la haute vallée du Lykos n'était pas une voie de passage ; elle aboutit à une belle chaîne de montagne, qui la sépare, barrière puissante, de la vallée du Makestos². « La plaine qu'enferme la clôture de collines et que traverse le Lycus est couverte de bouquets d'arbres, de champs cultivés, de jardins³. » Sur place, on est frappé du caractère exclusivement agricole de cet établissement. Les colonies militaires des Attalides n'ont pas été des forteresses, mais des centres ruraux :

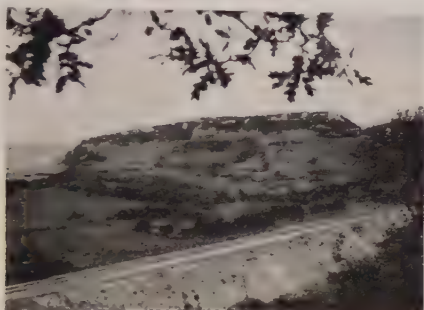


Fig. 3. — Acropole de Tion, vue du théâtre

on les créait, non point pour garder quelque défilé ou être un « Gegenpost » à quelque fondation séleucide⁴, mais pour donner des terres aux colons militaires : δώσειν τόπον εύφυῇ πρὸς κατοικίαν. On avait fondé Attaleia parce que, dans cette vallée du Lykos, fertile, on pouvait donner aux κατοικοί de bonnes terres à blé, à oliviers, à vignes : c'est aussi pourquoi les riches plaines du Caïque et de l'Hermos ont été semées, à l'époque hellénistique, de fondations militaires, d'établissements de Macédoniens et de Mysiens, comme déjà les belles terres de la Lydie, du Caïque, de la Mysie Hellespontique

1. G. RADET, *loc. cit.*, 175.

2. La montagne, couverte d'une belle forêt de pins, et, dans les fonds parcourus par quelque ruisseau, de platanes, est fort abrupte sur la vallée du Makestos et descend en pentes plus douces vers le Lykos ; elle sépare deux mondes. A la fin septembre, en la traversant, de Sindirgi à Akhisar, j'ai quitté un pays de chaleur tempérée, de cultures rappelant celles de l'Europe, pour retrouver, avec l'olivier et les cultures méditerranéennes, la chaleur accablante. La chaîne a dû être aussi peu peuplée dans l'antiquité que de nos jours et a dû abriter surtout, avec peut-être des bûcherons et charbonniers, des bergers et leurs troupeaux. Dans les puits qui bordent le chemin, c'est à la hauteur de Körtelmus, à peu près, que réapparaissent les pierres antiques.

3. *Ibid.*, 174.

4. Selon la théorie constante de Radet, Ramsay, Schuchardt.

avaient été peuplées de colons perses¹. — Je parle d'Apollonis dans le chapitre de mes *Villes d'Asie Mineure* consacré à Kamé et j'y publie deux petits fragments de catalogues éphébiques.

A Thyatire même, comme dans la région², le soin admirable avec lequel J. Keil et A. von Premerstein s'étaient acquittés de leur mission épigraphique en 1908³ ne me laissait que peu d'espoir de trouver beaucoup d'inscriptions. Les cimetières grecs et arméniens



Fig. 4. — Partie Sud de l'Acropole de Tion

détruits en ces dernières années n'ont guère fourni d'inscriptions antiques ; malgré le zèle obligeant d'un ami des antiquités, Mehmet Emin bey, si j'ai retrouvé un assez grand nombre de textes déjà connus, je n'ai pas copié beaucoup d'inédits : quelques inscriptions honorifiques, une dédicace à Auguste par son prêtre, le relief d'un rétiaire Στέφανος, une intéressante épitaphe de soldat et, surtout, la très curieuse épitaphe d'une prêtresse, gravée sur l'autel funéraire

1. J'étudie la colonisation perse dans l'Anatolie occidentale dans un chapitre de mes *Etudes anatoliennes : Sur un passage de Diogène le Tragique*.

2. Je regrette de n'avoir pu visiter le village de Sakar Kaya, sur les pentes de la montagne, à l'Ouest de Dere Kôy, que n'ont pas visité plus non J. Keil et A. von Premerstein, et où, m'a-t-on dit, il y aurait des inscriptions.

3. *II^e Reise in Lydien*, pp. 11 sqq.

élevé par les mystes. J'ai photographié, avec quelques sculptures décoratives, la tête d'un *archiereus* du culte impérial avec couronne à portraits.

Dans la seconde partie de novembre, j'ai fait, sur la côte de Bithynie, un voyage qui a été contrarié par le mauvais temps. J'ai examiné les ruines de Tion, patrie de Philetaïros, près de l'embouchure du Filios çay. Le site est très intéressant et le remarquable état de conservation de plusieurs monuments mériterait qu'un architecte les prît pour sujet d'étude. J'en donnerai une description plus détaillée que celle des voyageurs précédents¹ et surtout un choix abondant de photographies. La figure 2, vue prise en revenant par le sentier côtier de Tion à Zonguldak, montre, au fond, l'acropole de Tion, sur un cap, établissement grec côtier typique. La figure 3 est une vue de l'acropole (on voit un peu l'enceinte, avec ses tours très bien conservées) prise du théâtre; j'ai laissé au premier plan la voie du chemin de fer en construction qui doit relier Filios (Tion) à Ankara, en pensant au mot: « Ceci tuera cela »; le théâtre de Tion était jusqu'à ces dernières années dans un état de conservation remarquable; tous les gradins ont été employés à bâtir le tunnel qui est à peu de distance

des ruines. Figure 4: extrémité Sud de l'Acropole; tout à fait à gauche, la grande porte; au centre, tour médiévale et tour d'appareil hellénique. J'ai copié onze inscriptions nouvelles; certaines complètent heureusement des inscriptions publiées récemment par E. Kalinka, *Jahreshefte*, XXVIII (1933), *Beiblatt*, 90-94 (copiées en 1896). Je publie ici aussitôt, figure 5, ma photographie d'une épitaphe métrique, que je laisse aux spécialistes le soin de restituer; elle est gravée sur une plaque de marbre blanc, brisée à gauche, trouvée près du village d'Hisar Önü: haut., 0 m. 56; largeur maxima, 0 m. 35; épaisseur, 0 m. 055; hauteur des lettres, $2\frac{1}{2}$ 5; la photographie permet de juger et de l'écriture et des corrections (l. 6 et 9) et des ornements (feuilles et palme). Elle devait être encastrée sur le

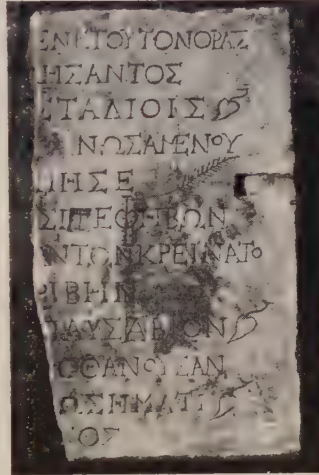


Fig. 5
Épigramme funéraire de Tion

1. Notamment von Diest, G. Mendel, E. Kalinka.

devant d'un sarcophage ; j'ai vu, près de la plage, un sarcophage monolithique, en calcaire, long d'environ 2 m. 55, large de 1 m. 50, haut de 1 m. 10, qui porte, sculptés sur la face, de gauche à droite : une quenouille et des fuseaux, un calathos d'osier, un coffret, un alabastré et un peigne, un miroir ; entre le calathos et le coffret, un encastrement rectangulaire avait reçu une plaque de marbre inscrite, aujourd'hui disparue.

Je dis dans mon rapport de l'*American Journal of Archaeology* ce que je dois aux personnes qui m'ont aidé dans mes voyages anatoliens. Pour la région qui m'occupe ici, je tiens à remercier spécialement Sedat Hakkı bey, müdür du nahije d'Ömer Köy, et M. Louis Lagarde, consul de France à Zonguldak. — Les résultats de mes recherches seront publiés partie dans mes *Villes d'Asie Mineure* (*Mémoires de l'Institut français d'archéologie de Stamboul*, t. II), partie dans mes *Études anatoliennes*.

Louis ROBERT.

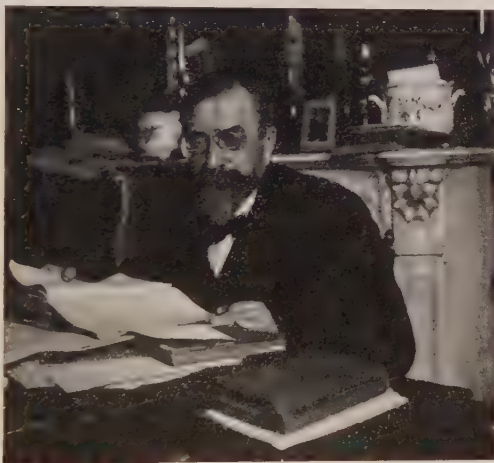
NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

CAMILLE JULLIAN (1859-1933).

En Camille Jullian ses élèves perdent un maître bienveillant et cher, un incomparable éveilleur d'esprits ; la France, le plus fécond, le plus complet de ses historiens de l'antiquité romaine.

Sa production est immense, comme le fut sa faculté de travail. Elle compte ou passe dix mille pages : livres entraînants ou techniques ;

éditions commentées et articles originaux ; d'innombrables notes jetées à pleines mains dans tous les fascicules de la *Revue des Études anciennes*, que Jullian avait fondée, avec la collaboration de Georges Radet, en 1899, et qui, sous son impulsion, est devenue l'un des meilleurs périodiques de la philologie et de l'archéologie contemporaines. Elle s'achève en un monument impérissable : les huit



volumes de l'histoire de la Gaule qui parurent de 1908 à 1926, et où revit, avec une intense couleur, le passé de notre pays, depuis les périodes les plus reculées des âges de la pierre jusqu'à la chute de l'Empire romain.

C'est une œuvre originale et solide. Elle témoignera devant la postérité en faveur de la science et des lettres françaises. Elle atteste la richesse et la diversité des dons que Camille Jullian possédait naturellement, et qu'il a cultivés par l'étude, poursuivie avec acharnement, jusqu'à l'extrême limite des forces humaines, dans toutes les direc-

tions qu'avaient ouvertes à sa curiosité les initiateurs géniaux de sa jeunesse. A Berlin, Théodore Mommsen lui avait révélé l'étendue et la précision de l'érudition allemande. Mais à Paris, auparavant, Fustel de Coulanges et Vidal-Lablache, avec leur clarté, leur rigueur, leur réalisme, lui avaient montré la manière française de s'en servir. Du premier, dont Jullian conquit l'estime au point d'être désigné pour en terminer et publier les ouvrages posthumes, il tenait le goût des problèmes et le sens des textes, sans lesquels il n'y a pas de véritable historien. Du second, il avait appris à prolonger l'enseignement des documents, non seulement par la connaissance des hommes, dont la psychologie ne varie guère, mais par celle de la terre, qui nourrit les hommes et dont les transformations superficielles qu'ils lui imposent parfois n'arrivent jamais à changer les caractères fondamentaux. C'est ainsi qu'envoyé à notre École de Rome, Jullian y composa une thèse sur *Les transformations de l'Italie sous les Empereurs* ; que nommé ensuite à Bordeaux il y rédigea un recueil des inscriptions romaines de l'ancienne Burdigala ; et qu'enfin appelé au Collège de France, dans la chaire des antiquités nationales, il étendit son talent à la Gaule entière. Jullian n'aurait point consenti à scruter un passé qu'il n'eût pas été à même de fixer sur un sol immuable et familier ; et dans les tomes V et VI de son histoire, les plus denses peut-être et les plus animés de l'ensemble, le géographe et l'historien se prêtent en lui un mutuel appui pour ranimer, sous les traits des provinces françaises, les figures évanouies des cités gauloises, images successives de la France éternelle.

Mais, bien plus qu'à ses devanciers, c'est aux trésors de sa propre personnalité que Camille Jullian doit la merveilleuse réussite de son entreprise. Ce Marseillais issu d'une famille cévenole, était harmonieusement doté de qualités contradictoires : la pénétration de l'analyse et l'ampleur des synthèses, une critique aiguisée et une imagination fougueuse, une verve méridionale et un enthousiasme concentré, un coup d'œil infaillible et une imperturbable mémoire verbale, une surprenante agilité à rapprocher les données les plus éloignées et à en tirer des découvertes imprévues, comme le jour où, d'un mot que les copistes de Diodore avaient estropié, mais qu'il sut rétablir, il a fait sortir un royaume jusqu'alors ignoré : celui des princes gaulois dont les Césars avaient hérité les domaines impériaux de l'antique Lectoure ; par dessus tout, cette sincérité passionnée qui communiquait aux enquêtes de Jullian un élan irrésistible, à son récit un mouvement et une chaleur extraordinaires, à ses conclusions l'énergie d'une foi. Il est naturel que l'œuvre de Jullian soit vivante, puisqu'il n'a cessé de vivre en elle de tout son cœur : Jullian fut le disciple de Fustel qui, par l'audace de la vision, ressemble le plus à Michelet.

On la lui a souvent reprochée. Elle ne saurait pourtant affaiblir

sérieusement la confiance que sa parole nous inspire. Assurément, il n'est pas prouvé qu'il faille rendre compte des alignements de Carnac par l'espoir de nos ancêtres préhistoriques en un paradis situé sur l'océan, au delà des horizons du Morbihan, et par le désir qu'ils auraient éprouvé, en élevant leurs menhirs au bord de la mer occidentale comme autant de symboles commémorant leurs morts, de rapprocher les défunts qu'ils avaient aimés de la paix bienheureuse qui leur était promise dans l'autre monde. Mais puisque les hommes qui érigeaient les pierres de Carnac n'ont pas dit leur secret, nous ne pourrons jamais que le deviner, et l'hypothèse de Jullian s'élève au-dessus de toutes les autres sur un coup d'aile de la plus émouvante poésie. Certes aussi il est possible qu'en son libéralisme intraitable, Jullian ait nourri trop d'illusions sur les vertus de Caton le Jeune et les capacités de Pompée, ou encore qu'avec son ardent patriotisme il ait eu tendance à méconnaître les bienfaits que, de l'aveu des Gaulois eux-mêmes, la Gaule a reçus de la conquête romaine. Mais d'abord Jullian a motivé non seulement ses jugements, mais ceux qu'il tâchait à reviser ; et l'on ne peut le combattre qu'à l'aide des armes qu'il a rassemblées lui-même, en cohortes pressées de notes et de références, au bas de ses pages. Enfin, loyal critique de lui-même, il a pris soin d'ôter à ses affirmations ce qu'elles pouvaient avoir d'excessif et d'injuste : « Je songe à la parole de Cerialis engageant les Trévires à la soumission : huit cents ans de bonheur et de discipline ont élevé notre empire ; il ne peut être renversé sans écraser de sa ruine ses destructeurs. Les Gaulois l'avaient compris. Il semble qu'on voie s'éveiller dans leurs âmes et y prendre forme ce patriotisme romain de l'immensité, cette intelligence de la solidarité universelle du monde civilisé... qui fléchit dans d'autres provinces. » Ces lignes où s'affirme l'authentique grandeur de Rome figurent à la dernière page de la lettre-préface que Jullian a signée le 30 novembre 1930 pour le *Manuel d'archéologie gallo-romaine* d'Albert Grenier, et qui est, aussi, la dernière page qu'il ait écrite. Jullian continuait : « Que de choses encore j'aurais eu à vous dire et j'aurais voulu vous dire ! Mais le temps passe et la maladie menace. Il faut m'arrêter... Adieu donc, mon cher ami. Allez à la destinée qui vous est réservée en continuant votre œuvre de vrai savant et de bon Français. » Jullian, dès lors, se savait perdu. Mais il considérait la mort, sans peur ni forfanterie, avec la sérénité du chrétien, et il ramassait ses dernières forces pour encourager ses cadets et affermir l'expression définitive de sa pensée. Oh ! la belle, l'heureuse existence qui, vouée à la recherche désintéressée et remplie d'œuvres qui ne passeront point, s'arrête, comme à la cime la plus lumineuse et la plus haute, sur ce trait de noblesse morale.

JÉRÔME CARCOPINO.

(*Le Figaro*, 14 décembre 1933.)

ÉMILE CHATELAIN (1851-1933).

A l'Académie des Inscriptions (séance du 15 décembre 1933) le Président M. F. Brunot a rappelé en ces termes la longue et belle carrière du savant qui vient de disparaître.

« Le confrère que nous avons perdu nous appartenait depuis trente ans, c'était un des doyens de notre érudition. Si depuis quelques années il avait à peu près cessé de produire c'est qu'il était miné par la douloureuse maladie qui l'a emporté. Aussi bien est-il étonnant que dans l'avant-dernière partie de sa carrière il ait trouvé le temps de publier encore, tant l'accablaient de lourdes besognes, qu'il était dans sa nature et son caractère d'accepter dans l'intérêt général. Successivement secrétaire de l'École des Hautes Études, directeur de la Revue de Philologie, conservateur de la Bibliothèque de l'Université, il s'appliquait à ses fonctions de toute la force de son zèle, de tout son amour de l'ordre, de l'utilité, du progrès. Un seul fait peut faire voir combien il avait peu de souci de faire montre de ses propres travaux : quand Charles Thurot, notre maître à tous deux, mourut subitement, il s'attacha à l'œuvre qui était en train de paraître et fit le précieux index de l'*Histoire de la prononciation française*. Sans quelques mots de Gaston Paris, les lecteurs ignoreraient ce bienfait.

« Je crains bien que sa mémoire ne tire pas non plus grand lustre de ces bibliographies destinées à faire connaître les trésors de la Bibliothèque et à les mettre en valeur : catalogues des Incunables, des Périodiques, etc., auxquels il a donné tant de temps et de peine, et sacrifié des études qui étaient proprement les siennes.

« Car Émile Chatelain fut et resta avant tout latiniste, latiniste pratiquant d'abord. Il se plaisait dans cette langue, il l'eût jadis parlée, il l'écrivait, s'y jouait, y avait de l'esprit ou de la tendresse. Comme Goelzer, comme d'autres encore qui m'écoutent, il entretenait avec les Muses d'Horace un commerce qui n'était pas toujours clandestin.

« Il eût voulu que cette tradition se continuât. De là, sa prosodie, sa grammaire, ses lexiques, qui étaient à ses propres yeux, non des travaux de librairie, mais les catéchismes d'un culte auquel il aurait voulu rallier les jeunes générations.

« Pour l'Institut, ce qui comptait surtout, c'était, suivant le mot de Gaston Boissier, le latiniste militant, entendez : l'homme convaincu qu'il y avait encore dans les textes anciens, même dans les plus connus, matière à étude et qui entendait pour sa part, les rechercher sous leur forme vraie et les remettre dans leur pureté. Sa *Paléographie des classiques latins* est née de cette pensée. Rien ne lui coûta pour rendre ce magnifique recueil digne de son objet, ni les voyages,

ni les dépenses, ni les efforts. Il parcourut et épuisa les bibliothèques de l'Europe pendant vingt ans. Mais grâce à lui, nous possédons sur les manuscrits des principaux écrivains une collection de documents incomparables, éclairés par des études sur l'âge, le caractère, l'origine de chacun d'eux.

« On pense ce que des commentaires et des classifications de cette valeur exigeaient de connaissances précises des écritures anciennes. Chatelain a fait l'histoire de l'une d'entre elles, l'onciale, dans son Traité intitulé : *Uncialis scriptura codicum latinorum novis exemplis illustrata*, dont la première partie a paru en 1901, et où défilent sous nos yeux deux cents manuscrits en onciale ou semi-onciale, qui n'avaient jamais été rassemblés ni comparés.

« Il était le spécialiste d'une autre écriture beaucoup moins accessible, celle des notes tironiennes. Tant dans des articles de détail que dans l'exposé auquel il a donné le titre modeste d'*Introduction à la lecture des notes tironiennes* (1902), il a fourni un véritable traité de cette antique forme de sténographie, traité que des planches appuient et éclairent, et où sont démêlées les variétés des procédés d'abréviation, usités dans les diverses écoles, jusqu'au ^x^e siècle.

« Mais sa curiosité passionnée le portait plus loin, jusqu'à désirer non seulement lire dans les textes, mais lire sous les textes. Avant les rayons ultra-violets, sa pénétration lui a permis, avec des moyens rudimentaires, de déchiffrer plusieurs palimpsestes. Celui qu'il avait trouvé à Autun, et dont il tira, non ce qu'on avait un moment espéré : un texte de Gaius, mais du moins le Commentaire fait par quelque professeur du Bas-Empire de morceaux du célèbre jurisconsulte, attira sur lui les regards de tous les juristes et de tous les historiens du monde.

« Le volume de « Mélanges » qui lui a été offert le 15 avril 1910 le prouve. Il témoignerait à lui seul de l'étendue qu'a eue sa renommée. Ce ne sont pas seulement ses amis, ce sont ses admirateurs, ce sont les Bibliothèques de tout l'Univers qui ont formé la masse des quatre cents souscripteurs à cet hommage.

« Il n'est, en effet, presque pas un des écrivains latins, des classiques comme Lucrèce, Catulle, Horace, Cicéron, des post-classiques comme Tacite, ou des hommes de la décadence, tels que Solin, Hygin, etc., qui ne doivent à Chatelain quelque éclaircissement.

« Je ne puis songer à passer en revue tous les articles, notes, comptes rendus où notre confrère a déployé tant d'ingéniosité critique et d'esprit d'observation. Je ne m'arrêterai pas non plus à ces épithalames nés d'une pensée digne d'un savant de la Renaissance, pensée gracieuse et grave à la fois, qui consistait à attacher, lors d'un mariage d'un ami, au souvenir d'un jour de bonheur la fleur immarcescible d'un écrit scientifique.

« De toutes ces productions, grandes et petites, une bibliographie a été dressée, qui ne renferme pas moins de 342 numéros, quoiqu'elle s'arrête à 1923, c'est-à-dire à la cinquantième année du travail.

« Je ne voudrais plus que rappeler d'un mot ce Cartulaire de l'Université de Paris, entrepris et exécuté avec le P. Denifle. C'est un monument digne de la matière, précieux non seulement pour l'histoire de l'Université et de Paris, mais pour l'étude de la vie intellectuelle au Moyen Age. L'œuvre était digne d'attirer notre confrère, d'abord elle convenait à un homme qui a joué dans l'Université d'aujourd'hui un rôle important ; en outre elle se rattachait directement aux travaux de ce Charles Thurot, qu'on m'excusera de citer encore une fois, qui avait jeté sur l'enseignement du Moyen Age les premières clartés. »

F. BRUNOT.

JEAN EBERSOLT (1879-1933).

On apprendra avec une vive émotion la mort subite de Jean Ebersolt, qui disparaît à cinquante-quatre ans, et dont la perte sera durement ressentie dans le monde des érudits byzantinologues et des



hellénistes. Né à Montbéliard, le 22 juin 1879, ancien pensionnaire de la fondation Thiers, il s'était distingué par de nombreuses missions, en Orient et en Russie notamment. Ses découvertes, à Constantinople et en Turquie d'Europe, entre autres, lui ont permis de renouveler notre connaissance du passé de Byzance par une série de livres qui, tous, font autorité. On citera seulement ici : *le Grand Palais de Constantinople* et *le Livre des Cérémonies*, 1910 ; *Sainte-Sophie de Constantinople, étude de topographie d'après les Cérémonies*, 1910 ; puis diverses enquêtes historiques et

topographiques : sur les *Eglises de Constantinople*, 1913 (avec Thiers) ; *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant*, 1919. On lui doit encore deux traités excellents sur les *Sanctuaires de Byzance*, 1921, et sur les *Arts somptuaires de Byzance*, 1923. — Savant modeste autant que courtois, Jean Ebersolt comptait de nombreux amis qui appré-

ciaient sa réserve distinguée et la probité de son jugement scientifique. Il a été le collaborateur assidu et précieux de nombreuses revues, le *Bulletin de correspondance hellénique*, la *Revue numismatique*, *Byzantion*, etc. Il a rendu comme secrétaire général les meilleurs services à l'Association des Études grecques, et venait d'être distingué par l'université de Bruxelles qui avait fait appel à sa haute compétence pour un enseignement régulier. Il laissera d'unanimes regrets.

Ch. P.

(*Le Temps*, 12 décembre 1933.)

PAUL RICHER (1849-1933).

Le Dr Paul Richer, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, est décédé, à l'âge de 84 ans, en décembre 1933. Ancien chef de laboratoire de la clinique des maladies nerveuses, le Dr Richer appartenait depuis 1898 à l'Académie de médecine. Il avait été nommé, en 1903, professeur d'anatomie à l'Ecole des Beaux-arts. Il y a enseigné vingt ans. Le Dr Richer était lui-même un sculpteur de talent, qui appartenait à l'Académie des Beaux-Arts. On lui doit entre autres, le monument de Charcot à Lamalou et la statue de Vulpian.

Le Dr Richer était l'auteur de nombreux ouvrages : notamment, *Les Démoniaques dans l'art* (avec Charcot), 1888; *L'art et la médecine* (Prix Bordin de l'Académie des Beaux-Arts); *Anatomie artistique* (chez Plon); *Nouvelle anatomie artistique*, en 4 volumes : *L'Homme*, *La Femme*, *Attitudes et mouvements*; *Les Animaux* : 1. *Le cheval*. Il inaugura ensuite une série intitulée : *Le nu dans l'art*, dont trois volumes ont paru successivement : *Les arts de l'Orient classique* (Égypte-Chaldée-Assyrie), 1925; *L'art grec*, 1926; *L'art chrétien depuis les origines jusqu'à la Renaissance*, 1929.

Ces études ont condensé une somme considérable de réflexions, faites par un homme des plus compétents, puisqu'il était à la fois médecin et sculpteur; le Dr Richer ne croyait pas que la statuaire fut réductible à des surmoulages; et il professait que l'art grec (l'art du Parthénon, notamment, pour lequel il avait l'admiration la plus vive) avait su, tout en étant le plus voisin du nu, rester le plus inspiré, par la personnalité et le style de l'artiste. Enseignement fort utile à méditer, en une période où certaines théories trouvent, dans la déformation, le but et le mérite suprême de l'art.

Ch. P.

EMMANUEL RODOCANACHI (1859-1934).

Emmanuel Rodocanachi disparaît, brusquement enlevé, le 10 janvier 1934, par une fièvre typhoïde. Ce descendant d'une vieille famille

grecque fut un parisien de Paris où il était né le 5 septembre 1859 et avait fait ses études au lycée Condorcet. De ses origines, il avait gardé un sentiment profond pour l'étude des civilisations de la Méditerranée, et c'est à l'Italie et plus spécialement à Rome, la Rome des Papes de la Renaissance, qu'il a consacré la plus large part de son œuvre. Le livre qu'il publia sur *Byron* est une exception, et encore fut-il amené à s'occuper du poète par les séjours de celui-ci en Italie. Son œuvre historique est considérable : de *Cola de Rienzi*, son premier volume, aux *Pontificats d'Adrien VI et de Clément VII*, le dernier en date, la liste est longue de ses études romaines : *Le Ghetto à Rome*; *Les corporations à Rome depuis la chute de l'Empire romain*; *Les Institutions communales de Rome sous la Papauté*; *Rome au temps de Jules II et de Léon X*; une *Histoire de Rome*, publiée en 1922. L'archéologie l'avait également tenté et lui on doit les *Monuments de Rome* et *Le Capitole romain antique et moderne*. A l'histoire de France se rattachent des livres comme *Renée de France, duchesse de Ferrare*; *Les derniers temps du siège de la Rochelle*; *Les infortunes d'une petite-fille d'Henri IV*; *Un ouvrage de piété inconnu de la Grande Mademoiselle*; etc.

Les honneurs ne l'avaient pas oublié : membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, dans la section des membres libres, il avait reçu la cravate de commandeur de la Légion d'honneur quelques jours avant sa mort.

R. L.

LE MARQUIS DE FAYOLLE (1851-1933).

Le marquis Gérard de Fayolle, conservateur du Musée de Périgord, président de la Société historique et archéologique du Périgord, inspecteur général de la Société française d'Archéologie, etc., avait occupé une grande place parmi les érudits qui étudient le passé de nos provinces. Il devait un peu de cette notoriété au poste d'attaché au Musée du Louvre qu'il avait occupé pendant quelque temps, dans sa jeunesse ; car, il avait acquis là des notions générales, développées avec le temps, qui faisaient de lui un connaisseur très fin des objets mobiliers. La fréquentation des Congrès archéologiques de France, pendant tout près d'un demi-siècle (1884-1933), fit de lui un archéologue suffisamment versé aussi dans les questions d'archéologie monumentale ; il s'intéressa également aux antiquités romaines et aux souterrains-refuges, dont il explora lui-même des galeries inconnues.

Aussi, les assises provinciales ne manquaient pas de recourir à ses connaissances variées, alliées à une aimable urbanité, et il fut un des directeurs des Congrès des sociétés savantes du Sud-Ouest, et un des conseillers des archéologues provinciaux.

S'il ne publia jamais d'ouvrage important, il consacra de nombreuses études à des objets d'orfèvrerie (reliquaire de saint Mommo, œuvres d'orfèvrerie en Auvergne, autres exposées à Tulle, en 1920, trésor de Saint-Nectaire), à des églises monolithes, très négligées avant lui, et à divers sujets d'archéologie locale tels que Saint-Front de Périgueux, les églises de Saint-Etienne-de-la-Cité, de Grand-Brassac, etc. Sa bibliographie dépasserait la place dont on peut disposer ici.

Très actif, même encore l'année dernière, c'est après avoir assisté au congrès archéologique de Nancy, qu'il mourut subitement, loin de sa demeure et des siens, dans un hôtel d'Agen, un peu avant d'avoir accompli sa quatre-vingt-deuxième année.

Adrien BLANCHET.

GUSTAVE CHAUVET (1840-1933)¹.

Le nom de Gustave Chauvet, décédé à Poitiers le 3 avril 1933, restera attaché aux temps héroïques de la préhistoire, parmi ceux de cette phalange de chercheurs qui, dans la seconde moitié du siècle dernier, ont jeté les bases de la plus ancienne histoire de notre pays.

Né, le 17 février 1840, à Pérignac (Charente-Inférieure), Chauvet exerça la profession de notaire à Edon, puis à Ruffec. Il était fort bien préparé par d'excellentes études aux travaux d'archéologie auxquels il devait consacrer sa longue existence. La région charentaise a été le théâtre presque exclusif de ses explorations : fouilles de la grotte de Mélieux, de La Quina, de Châteauneuf-sur-Charente, dans la caverne sépulcrale néolithique de la Gelie, des tumulus de la forêt de la Boixe, découverte du dépôt de haches de Chébrac, de la cachette de Mondouzil, etc. La préhistoire et l'archéologie gallo-romaine lui ont fourni la matière de nombreux travaux, parmi lesquels il faut signaler : *Les Polissoirs de la Charente* (1882) ; *la Cachette d'objets en bronze trouvés à Venat, commune de Saint-Yrieix, près d'Angoulême* (1894) ; *les Stations quaternaires de la Charente* (1896) ; *Analyses des bronzes anciens du département de la Charente* (1903) ; *Os, ivoires et bois de renne ouverts de la Charente* (1910) ; *Trésors de l'étang de Nesmy* (1915) ; *La Grotte du Chaffaud* (1919) ; *Une ville gallo-romaine près Saint-Cybardeaux* (1902) ; *Le temple romain de Sanxay et le culte des empereurs* (1924). Toutes ces monographies qui, lors de leur publication, furent souvent considérées comme des modèles du genre, sont abondamment illustrées, accompagnées d'une documentation bibliographique précise et témoignent d'une rigoureuse méthode.

1. Voir la bibliographie dressée par M. E. PATTE, dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXX, 1933, p. 411-416.

Ses travaux de statistique et ses catalogues gardent encore tout leur intérêt, soit qu'à propos des *Vieilles lampes charentaises* (1904) il dresse la liste des lampes paléolithiques alors connues, soit qu'à propos des *Rapports entre l'ancienne Gaule et les civilisations orientales* (1907) il établisse l'inventaire des objets en pierre polie à perforation centrale.

Collectionneur avisé et libéral, il se dessaisit, en faveur des musées d'Angoulême et de Civray, de séries importantes et son désintéressement se manifesta lors de l'acquisition de ses collections et de sa bibliothèque par l'Institut de préhistoire de l'Université de Poitiers.

R. L.

A.-M. RUTOT (1837-1933).

Avec Aimé-Louis Rutot, décédé à Bruxelles le 3 avril 1933, disparaît l'un des plus anciens préhistoriens de la Belgique. Né à Mons, le 6 août 1847, il embrassa tout d'abord la carrière d'ingénieur des Mines, des Arts et des Manufactures ; mais de bonne heure la préhistoire le prit tout entier et il exerça les fonctions de conservateur au Musée du Cinquantenaire. Les classifications du préhistorique belge qu'il présenta au XII^e Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, tenu à Paris en 1900, (*Sur la distribution des industries paléolithiques dans les couches quaternaires de la Belgique*), sont aujourd'hui oubliées et n'ont plus qu'un intérêt historique. Il revint à plusieurs reprises sur cette question dans son livre sur *Le Préhistorique dans l'Europe centrale* (1904) et dans sa *Classification de l'époque néolithique en France et en Belgique* (1907). Il fut aussi l'un des plus ardents défenseurs des éolithes. De son énorme production scientifique, il faut bien avouer qu'il restera peu de choses : Rutot manquait d'esprit critique et plus d'une fois sa crédulité fit le jeu des faussaires. On ne saurait cependant oublier qu'il fut l'un des premiers à signaler l'importance du Tardenoisien et à reconnaître le caractère autonome de cette industrie.

R. L.

JOSÉ RAMÓN MÉLIDA Y ALINARI (1852-1933).

José Ramon Mélida est mort à Madrid, le 30 décembre 1933 et avec lui disparaît l'une des figures les plus représentatives de l'archéologie espagnole. Il eut le très grand mérite, dans un temps où les disciplines archéologiques n'étaient pas très en honneur au delà des monts, de reconnaître la nécessité de réformes profondes et il s'y donna tout entier. Ce petit homme, aux épaules voûtées, aux traits fins, cachait sous de frêles apparences une patiente énergie. Son labeur

est considérable : fouilles de Numance et de Mérida, réorganisation du Musée de moulages et du Musée national des antiquités, établissement de catalogues scientifiques, enseignement de l'archéologie à l'université de Madrid. Par la plume et par la parole, don José a puissamment contribué au développement des recherches archéologiques dans la Péninsule. Les nombreux savants étrangers qu'attirèrent l'originalité de ses civilisations pré- et protohistoriques n'oublieront pas la courtoisie de l'accueil de cet homme aimable et bon, qui leur ouvrait si largement les portes de son Musée et de ses chantiers et mettait tout en œuvre pour faciliter, dans la plus large mesure, la réussite de leurs travaux. Membre de l'Académie nationale de San Fernando depuis 1899, l'Académie de l'Histoire l'appela à elle en 1905. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui avait décerné, en 1929, le prix Duseigneur.

José Ramón Mélida était né, le 26 octobre 1852, à Madrid, où il fit toutes ses études.

Après avoir obtenu le diplôme d'archiviste-bibliothécaire, il entra comme assistant au musée archéologique national, où il devait revenir comme directeur en 1913. Chef du département des Antiques, il entreprit et mena à bien le classement des antiquités ibériques, en particulier celui des sculptures du Cerro de los Santos. Nommé en 1901 à la direction du Musée de moulages, il y entreprit la refonte des collections qu'il enrichit considérablement. De 1912 à 1928, don José occupa la chaire d'archéologie à la Faculté de philosophie et des lettres de Madrid et, de 1898 à 1905, il enseigna l'histoire de l'art à l'École des Hautes-Études de l'Ateneo madrilène. Il s'était chargé de la préparation des fascicules concernant les vases antiques du Musée archéologique national dans le *Corpus vasorum antiquorum*.

Mélida a beaucoup publié et une partie de son œuvre est dispersée dans les revues espagnoles et étrangères. La plupart traitent de l'archéologie ou de l'histoire de l'art¹ ; mais il a encore écrit de nom-



1. Bibliographie : *Sobre los vasos griegos, etruscos e italogriegos del Museo arqueologico nacional* (1882) ; *Sobre les esculturas de barro cocido griegas, etruscas y romanas del Museo arqueologico nacional* (1884) ; *Historia del casco* (1887) ;

breux articles de critique d'art, principalement dans *El Correo* dont il fut longtemps le collaborateur.

R. L.

Les fouilles de Petersfels.

Les fouilles entreprises au Petersfels, près d'Engen, dans le Hegau badois, viennent de se terminer par l'exploration des pentes situées en avant de l'abri. Cette partie du gisement qui comprend, entre un revêtement extérieur d'humus et une couche de gravier calcaire (Würm II), trois niveaux dont le plus récent appartient au stade de Bühl, a fourni un outillage de silex caractérisé par des lames et lamelles à troncature, des burins, des grattoirs et des perçoirs. Dans l'outillage osseux, on remarque principalement des harpons, le plus souvent à double rangée de barbelures, des pointes de sagaies et des aiguilles à chas. Les objets de parures sont très nombreux, perles et pendeloques en jayet, coquilles perforées.

L'art est attesté par de nouvelles figurines en jayet représentant des silhouettes de femmes, et par une pendeloque en forme de scarabée. Le décor gravé, très pauvre, consiste en chevrons ou incisions parallèles. La civilisation ainsi reconnue se place dans la première moitié du Magdalénien supérieur. (E. Peters et V. Töpfer, dans *Prähistorische Zeitschrift*, 23, 1932, p. 155-199.)

R. L.

Sépultures à bois de cerf dans l'île de Hoëdic.

Les fouilles que dirigent à Hoëdic (Morbihan) Mme et M. Saint-Just Péquart, ont amené la découverte de quatre nouvelles sépultures à bois de cerf, semblables à celles explorées précédemment à Téviec (*L'Anthropologie*, XLIII, 1933, p. 646-647). Le dispositif de la tombe est cependant quelque peu différent, les ramures, au lieu de recouvrir le squelette, forment autour du mort comme une sorte d'encadrement. Malgré cette variante, il n'est pas douteux qu'on se trouve

Historia del arte egipcio ; *Historia del arte griego, viaje a Grecia y Turquía* (1898) ; *la Colección de bronce antiguos de D. Antonio Vives* (1902) ; *las Esculturas del Cerro de los Santos* (1906) ; *Excavaciones de Numancia* (1908, 1912, 1929) ; *Arquitectura dolménica ibérica. Dolmenes de la provincia de Badajoz* (1914) ; *El teatro romano de Mérida* (1915, 1917, 1932) ; *Excavaciones en el anfiteatro de Mérida* (1919) ; *Excavaciones en el circo romano de Mérida* (1925) ; *Excavaciones de Mérida*, (1921, 1928) ; *Monumentos romanos de España* (1925) ; *la Escultura hispanocristiana de los primeros años de la era* (1908) ; *la Ermita de San Baudilio en termino de Casillas de Berlanga* (1907) ; *la Iglesia de San Juan de la Rabanera en Soria* (1910) ; *los Velasquez de Villa Hermosa* (1905) ; *Un recibo de Velasquez* (1906) ; *Goya y la pintura contemporánea* (1907) ; *Catalogos monumentales de Badajoz y Cáceres* ; *Excursion a Numancia pasando por Soria* (1922) ; *Manual de arqueología española* (1929) ; etc.

en présence d'un rite funéraire en usage, au Mésolithique, chez les populations qui occupaient alors les ilots du golfe du Morbihan.

R. L.

Un village néolithique de la vallée du Rhône.

Dans les *Cahiers d'Histoire et d'Archéologie*, (1933, p. 49 et suiv.), MM. l'abbé Sautel et S. Gagnière publient une étude sur la colline de Saint-Laurent, à Courthézon (région d'Orange).

Dans une plaine, où toutes les parties basses étaient inondées pendant une partie de l'année, cette hauteur constituait un lieu d'habitation intéressant. Dans sa partie abritée contre le mistral, un village néolithique a été découvert et fouillé par M. Emile Chabran dont les auteurs résument les travaux. Quarante fonds de cabane, creusés dans la couche de surface, ont été mis au jour renfermant des cendres, des déchets de cuisine et des restes de céramique. Dans leur voisinage, le fouilleur rencontra des silos creusés profondément dans le grès helvétique sous-jacent. Les auteurs donnent le plan de ces habitations ainsi qu'une planche montrant, en coupe, la forme des silos, identique à celle des fosses mises au jour dans les stations néolithiques de la vallée du Rhin.

Les objets recueillis dans les silos de Saint-Laurent sont assez nombreux. L'outillage en silex se compose de flèches, de perçoirs et de lames ; les haches polies sont rares, par contre les lissoirs, mortiers, meules et molettes, accompagnées des percuteurs pour le repiquage, très fréquents.

L'industrie osseuse comprend des poinçons, des manches d'outils et des bâtonnets. Les ossements appartiennent aux espèces suivantes : bœuf, mouton, sanglier ou porc, lapin et loup ; le cheval est rare.

La céramique abondante s'apparente étroitement par ses formes à fond sphérique aux vases de certains gisements néolithiques de l'est de la France, rencontrés le long des grands cours d'eau. C'est la civilisation dite palafittique ou de Michelsberg qu'on retrouve dans la vallée supérieure du Rhin et les régions voisines.

Certains vases de Saint-Laurent permettent de reconnaître nettement le prototype en cuivre, le décor rappelle parfois les coutures ou les cordes ayant traversé les anses funiculaires pour la suspension des récipients. Peu de vases décorés ; les quelques tessons ornés montrent des impressions digitales alignées, des traits incisés, disposés en forme de losange, des cordons ou des pastilles en relief. La pâte est grossière, rougeâtre ou noirâtre, avec dégraissants pour les vases de grande taille.

Au fond d'un silo les restes remaniés de deux squelettes humains ont été rencontrés ; ils appartiennent à deux adultes. L'un des

crânes est intact, mais n'offre, d'après les auteurs, pas de caractères particuliers. Il aurait été utile de le reproduire ou d'en donner l'indice céphalique, ou mieux, un diagramme permettant de juger de sa forme. Le maxillaire du second crâne présente un fort prognathisme alvéolaire avec un menton assez effacé.

Ces fouilles constituent une excellente contribution à l'étude du Néolithique en France. Il serait notamment utile d'établir les relations ethniques ou autres ayant pu exister entre les néolithiques de Saint-Laurent et ceux de l'est de la France, de la Suisse et de l'Allemagne du sud dont les habitations, la céramique et l'outillage offrent tant de similitude avec ceux décrits par les auteurs.

Cl. F. A. S.

Découverte d'une sépulture néolithique à Viry-Châtillon (Seine-et-Oise).

Les ouvriers de la sablière Longuet ont mis au jour, en novembre 1933, au lieu dit « cimetières des ladres » deux grandes dalles en calcaire couchées à plat à 1 mètre de profondeur et dont l'une mesure 3 m. 30 × 2 m. 80 × 0 m. 60. Elles reposaient, au dire des ouvriers, sur des « murets » hauts de 0 m. 30 faits de plaquettes de la même roche. Avertis de cette découverte par Mlle de Pitteurs, directrice du Préventorium de Sillery, nous avons pu constater, en compagnie de M. Champion, qu'il s'agit d'une sépulture néolithique. En effet, sous les dalles se trouvaient enfouis, sans aucun ordre apparent, un très grand nombre de squelettes humains accompagnés de quelques rares tessons d'une poterie grossière, d'éclats de silex, de lames et de haches polies, également en silex. Les crânes, en assez mauvais état, paraissent être mésocéphales et montrent une dentition remarquablement saine avec la forte usure caractéristique de l'époque néolithique résultant d'une puissante mastication d'aliments à base végétale. Les ossements dénotent des individus d'assez grande taille, fortement charpentés. La couche des squelettes, atteignant 0 m. 40, repose sur des sables jaunes mêlés de gravier fin qui constituent le sous-sol de toute cette région riveraine de la Seine. Les deux dalles, pesant plusieurs tonnes et recouvrant la sépulture, paraissent avoir été amenées de la région de Morsang-sur-Orge, distante de 8 kilomètres ; leur transport représente un travail considérable.

Il s'agit ici d'un type de sépulture assez particulier et très primitif. Les petits « murets », qui semblent avoir supporté les deux grandes dalles, avaient sans doute cédé sous leur poids ce qui a provoqué l'écrasement des squelettes dont les os gisaient dans un désordre inextricable.

Cl. F. A. S.

Volubilis préhistorique.

Sous ce titre, M. Armand Ruhlmann, inspecteur des Antiquités du Maroc, a consacré un article aux antiquités préhistoriques de Volubilis dans le *Bulletin de la Société préhistorique du Maroc* (t. VII, 1933).

Le site où s'éleva la ville romaine a été occupé dès le Néolithique. Des collines qui se dressent le long du Djebel Bou Kennfound, celle qui porte les ruines de l'un des quartiers romains offre toutes les caractéristiques d'un habitat néolithique. C'est un petit promontoire flanqué sur deux de ses côtés par deux cours d'eau, l'oued Kroumane et son affluent, l'oued Fertassa. Le vaste plateau qui le couronne est défendu, au sud, par une pente abrupte. Au reste les trouvailles préhistoriques ne manquent pas à Volubilis. M. Ruhlmann vient d'en dresser l'inventaire. La hache cylindrique de pierre polie est l'outil classique et la nature des roches utilisées pour leur fabrication témoigne d'échanges avec les régions du Rif ou du Prérif. La présence d'une houe, d'un soc de charrue rudimentaire en pierre, rapprochée de la découverte d'une meule dormante, témoigne en faveur des occupations agricoles de la population.

De même qu'à la grotte d'Achakar, au cap Spartel, la civilisation de Volubilis à cette époque montre un parallélisme remarquable avec celle d'Alméria, de l'autre côté du détroit de Gibraltar. Dans les mobiliers espagnols et marocains, on remarque l'absence de pointes de flèches en silex et la présence de poteries à panse ovoïde allongée. C'est là une preuve nouvelle de relations certaines entre l'Afrique mineure et la Péninsule ibérique.

R. L.

Du nouveau en assyriologie.

On annonce de Mossoul la découverte d'un document très important. Une mission archéologique américaine qui, depuis quelque temps, explore le site de Khorsabad, a trouvé dans le temple de Nebo une liste complète des rois assyriens, depuis les temps les plus reculés jusqu'au VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Le nom de chaque souverain est suivi de signes indiquant la longueur de son règne. En outre, pour quelques-uns d'entre eux — ceux qui régnèrent au début du second millénaire — on trouve à côté du nom et de la date quelques brèves indications historiques. En tête de la liste figurent plusieurs noms de rois qui, jusqu'à présent, étaient tout à fait inconnus.

M. Henry Frankfort, qui dirige les travaux de la mission, pense que cette liste fut établie sur l'ordre de Sargon et placée par lui dans le temple du dieu Nebo, à qui les Assyriens attribuaient l'origine de l'écriture. Le palais de Sargon, situé sur la même colline que ce

temple, fut découvert aux environs de 1840 par Place et Botta, qui avaient également mis au jour le temple de Nebo, sans le fouiller complètement.

Khorsabad, que les indigènes appellent encore aujourd'hui *Dur Sargina*, la ville de Sargon, est située au nord-est de Mossoul. C'est là que Sargon fut assassiné, dans le palais qu'il n'avait pas encore fini de construire.

X.

(*Débats*, 28 juillet 1933.)

Aviation et archéologie en Grande-Bretagne.

L'intérêt que présente pour l'archéologie la photographie aérienne semble avoir été beaucoup trop négligée jusqu'à ce jour par les archéologues français, et ce n'est pas sans raison que M. O. G. S. Crawford, dans un article, *Some recent air discoveries*, publié dans *Antiquity* (VII, 1933, p. 290-296) termine par cet avis : *French papers please copy*.

Dans le Middlesex, à Greenfield common, un érudit du ^{xviii}e siècle avait signalé l'existence d'un prétendu Camp de César; puis la découverte fut oubliée, jusqu'au jour tout récent où l'aviateur G.W.C. Allen put le photographier. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'un camp romain. Dans le même article, on trouvera d'excellentes photographies aériennes du double retranchement de Dover-Canterbury road, à Womenswold (Kent), d'un tronçon de la route romaine aux limites des Fenland. Dans la haute vallée de la Tamise, le Major Allen a reconnu l'existence de fossés circulaires, restes de tumulus de l'Age du Bronze détruits par les travaux agricoles; entre Foxley Farm et Eynsham, on peut en compter vingt-six sur le même cliché. Ailleurs ce sont les restes de cultures anciennes ou d'établissements agricoles.

Ne pourrait-on espérer qu'un jour, pas trop lointain, le Ministère de l'Air, en France, s'intéressât lui aussi à ces questions de prospection aérienne, dont la nécessité ne paraît pas avoir encore retenu l'attention du ou des services compétents?

R. L.

Tombes à chambre de Mycènes.

De 1920 à 1923, M. A.J.B. Wace, et ses collaborateurs de l'Ecole anglaise d'Athènes, avaient fouillé un certain nombre de sépultures autour de Mycènes, cependant qu'ils poursuivaient, tant sur l'Acropole qu'à travers la région des *tholoi*, d'autres recherches, déjà publiées dans le ^{XXV}e volume de l'*Annual* (B. S. A.). Aux tombes « à chambre », M. A.J. B. Wace vient de consacrer un magnifique volume spécial

Chamber-tombs at Mycenae, édité par la Société des Antiquaires de Londres, 1933¹. Cet ouvrage, compte-rendu de fouilles, dressé avec une conscience minutieuse, donne les descriptions des sépultures (avec les plans, là où la stratification des couches a pu être observée : nos 517, 529), et une étude très complète des objets trouvés. Suivent des considérations sur la structure des vingt-quatre tombes explorées, sur les méthodes d'ensevelissement qu'elles révèlent pour l'helladique récent. L'hypothèse de Tsountas n'est pas contredite, d'après qui les tombes « à chambre », groupées par paquets, étaient les sépultures — familiales — des clans dépendant de l'Acropole, résidence royale ; une demi-douzaine de celles que M. A.J.B. Wace a dégagées sont restées en usage de l'helladique récent I à la fin de l'helladique récent III. Il n'y a pas trace, en ces temps, notons-le, de querelles locales ni de changements graves dans la population. Les proportions des *dromoi* donnent d'utiles indices chronologiques, qui correspondent, nous dit-on, à ceux de l'exploration d'Asiné. Les *dromoi* des tombes en usage dès le récent helladique I ou II sont relativement courts et étroits ; ils s'allongent et s'élargissent plus tard : comme ceux des *tholoi*, pense M. A.J.B. Wace. Les sépultures demeurées le plus en usage, ont été, hélas ! sévèrement pillées. Au cours de l'helladique récent III, on voit à Mycènes reparaître des formes de vases, voire des dessins de l'helladique moyen, qui avaient cessé d'être en faveur dans les deux sous-périodes précédentes. Il y a de très curieuses pierres gravées, et tout un lot précieux de vases ; le n° 5 de la tombe 521 (pl. 18) n'est pas beau, mais ses naïves silhouettes au trait, hommes et animaux, annonçant le décor géométrique dès l'helladique récent III, sont instructives. Le livre répond à ce qui était attendu d'un historien du préhellénisme compté parmi les plus compétents.

Ch. P.

L'archéologie en Grande Grèce.

Les *Alli e Memorie della Società Magna Grecia*, pour 1931, sont, en 1933, publiés sous la forme d'un élégant fascicule grand in-4°, qui fait honneur à la direction du Nestor de l'archéologie sud-italienne, P. Orsi, et à la science de nos confrères, servie diligemment par M. Zanotti-Bianco, l'animateur de la belle Association *Grande-Grèce*. Rappelons que, sans cette compagnie, les fouilles d'Himère, de Sybaris, les récents travaux d'Agrigente, etc., etc., n'auraient sans doute pas pu avoir lieu. On connaît trop peu en France un périodique si indispensable... à tous les hellénistes, notamment ! Le fascicule de 1931, contient

1. *Archaeologia*, vol. LXXXII, XII + 242 p. ; 50 fig. dans le texte, 58 pl., (dont 9 en couleurs, dues à un mécène de Washington).

une intéressante étude (p. 1-147, nombreuses planches) de P. Marconi : *La civiltà di Agrigento*, concernant d'abord le nouveau sanctuaire, si riche, des divinités chthoniennes, et le temple dit des Dioscures ; puis le temple dit de Vulcanus (G), à l'intérieur duquel, obliquement, subsistent les fondations d'un plus petit naos archaïque, décoré de terres-cuites architectoniques polychromes. Une étude sur l'architecture primitive à Agrigente accompagne le relevé de ces découvertes, qui ont eu pour point de départ les travaux de 1927. Deux mémoires plus courts font suite : l'un de M. E. Galli, sur un petit taureau en bronze de Lavinium Bruttiorum, qui permet quelques observations sur les aspects de l'art hellénistique en Calabre (p. 155-158, 1 pl.) ; l'autre de M^e Zancani-Montuoro sur la « Perséphone » de Tarente, tendant à faire de Tarente une patrie pour la statue de déesse assise du Musée de Berlin (1^{er} quart du V^e siècle) : p. 159-174. (Cf. ici, P. Willeumier, 1933, II, p. 330.) La Société « Grande-Grèce » fondée en 1921, comptait en 1931, dix ans d'existence : elle peut rappeler avec orgueil ce qu'elle a déjà fait. Son action féconde continue à se manifester. Elle annonce la publication imminente du livre de P. Orsi, *Templum Apollinis Alaei ad Crimisa promontorium* ; l'acrolithe si précieuse dit de Ciro (Calabre) était la statue de culte de ce sanctuaire.

Ch. P.

Dans Alexandrie d'Égypte.

M. E. Breccia a publié sous les auspices de la Municipalité d'Alexandrie un volume de comptes-rendus sur l'activité du *Musée gréco-romain* pour 1925-1931. Rien n'est plus propre à montrer avec quel soin ont été tirés du sol d'une ville particulièrement dévastée — *etiam penitus ruinata*? — les documents d'art qui peuvent témoigner sur le passé. Du centre d'Alexandrie à la périphérie, les découvertes faites chaque année ont enrichi le Musée, qui a maintenant de nouvelles salles, dans lesquelles on a pu reclasser la sculpture ; les cénocéphes de balustrade hellénistiques, les ivoires ont dû aussi, par ailleurs, une meilleure présentation aux soins de M. E. Breccia et de son zélé continuateur, M. A. Adriani. Dans le *Musée gréco-romain*, on suivra avec une particulière attention les recherches entreprises pour localiser auprès de la mosquée Nebi Daniel, l'emplacement du Tombeau d'Alexandre. Dans la Nécropole de l'Ouest a été reconnue une tombe contenant un sarcophage en forme de lit : il occupait une niche à colonnes sculptées, richement décorée de peintures (pl. XXV). Parmi les mosaïques récemment entrées au Musée, l'une est signée

1. *Musée d'Alexandrie : le Musée gréco-romain 1925-1931*, 102 p., 63 pl., 13 fig. Bergamo, 1932. Cf. *Rev. Arch.*, 1933, I, p. 137.

par Sophilos et représente (cf. le frontispice en couleurs) une cité personnifiée en jeune femme, et qui doit être Alexandrie, *coiffée d'un avant de navire*. De bonnes sculptures, notamment une intéressante tête de bronze d'Hadrien, ont été exhumées. — Si l'on songe que nous devions à M. E. Breccia, depuis peu, un second gros fascicule des *Monuments de l'Égypte gréco-romaine*, avec des études précieuses sur les terres-cuites d'Alexandrie¹; si l'on note aussi que le *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie* nous apporte régulièrement des études archéologiques et papyrologiques du plus vif intérêt², on louera une fois de plus l'effort archéologique italien dans la cité des Lagides.

Ch. P.

Archéologie suisse : Genava, XI (1933).

Le XI^e tome de la *Revue du Musée d'art et d'histoire de Genève* paraît avant la fin de l'année, comme à l'ordinaire, avec un contenu important. Les acquisitions des collections en 1932 y sont recensées tout d'abord par l'actif directeur, M. W. Deonna (archéologie, armures, musée de moulages, séries lapidaires). M. L. Gielly s'est occupé des beaux-arts, M. A. Dufaux des arts décoratifs, M. A. Roehrich du cabinet de numismatique, M. L. Blondel, du vieux Genève. Des mémoires substantiels accompagnent ce répertoire : une chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève; et de M. L. Blondel aussi, l'étude du retranchement préhistorique de Sainte-Victoire, sur le Vuache. M. W. Deonna a commenté un miroir étrusque, une tête en marbre de jeune Romain époque julio-claudienne, des objets mobiliers de Martigny (Valais). De M. L. Blondel encore, des notices sur la mosaïque de Nyon, sur les premiers édifices chrétiens de Genève, jusqu'à la fin de l'époque romane. M. G. Contenau, du Louvre, a joint une étude sur les bronzes du Louristan, à propos de la collection même de Genève. Il y a, aux pages 102-232, quinze autres mémoires érudits, attestant que la Genève moderne n'intéresse pas moins que la Genève antique les érudits suisses. Tout est à lire.

Ch. P.

Archéologie genevoise.

Sous le titre : *Au Musée d'art et d'histoire*, M. Deonna a réuni en 1933 toute une série d'études publiées par lui avec un zèle infatigable; elles forment ici un total de 310 pages. — M. W. Deonna est

1. *Terre-cote*, 1932.

2. 1932 : papyri Vitelli; statue du Nil assis, etc.

on peut se contenter de se tenir à la lire... et retire. Si l'on disjoint le premier article, spécial — reedité là, nous dit-on, par erreur — l'auteur du *Journal* avoua que l'auteur est un archéologue complet, non, à notre époque peut-être, des stations magdaleniennes de l'époque aux temples du style gothique et Renaissance; de l'âge des métaux à celui de la plus moderne Genève! Il y a, dans le recueil, des études de typologie (sur le Sarnaro, sur le motif du quadrigé, sur les bases des colonnes, sur les corniches), des essais plus généraux sur la numismatique, l'histoire de la sculpture dans l'art grec, etc.; des notices très personnelles pour les pièces antiques récemment entrées au Musée de Genève; tout cela nous donne, d'année en année, l'impression de la vivante activité des collections du Musée, si bien dirigé par l'auteur même.

Ch. P.

Le César d'Acireale.

Acireale, que les indigènes nomment plus simplement Jaci, est une ville assez médiocre située sur la côte orientale de Sicile. La douceur du climat y attire quelques hivernants; des malades viennent y prendre les eaux sulfureuses; les archéologues et les artistes s'y accablent pour admirer la plus belle collection de monnaies siciliennes, après celle du musée de Syracuse; elle a été formée par le baron Salvatore Pennisi di Florestella et demeure en la possession de ses héritiers.

Un numismate allemand, M. Behringer, qui était venu l'étudier, entra par curiosité à la bibliothèque de la ville et tomba en arrêt devant un buste de marbre blanc dont l'intensité de vie et la profondeur d'expression le frappèrent. Il s'informa: l'ouvrage a été trouvé dans les environs il y a quelques deux cents ans; on y a vu d'abord un Faune, puis un Cicéron, et nul ne s'en est plus soucié. Le servant, à qui sont familières toutes les effigies romaines, s'écrie: « Mais c'est un portrait de César, et je n'en connais pas de plus beau! »

Le fait est qu'il n'y en a guère: un buste de basalte au musée de Berlin, une médiocre statue en pied au palais des Conservateurs, le César en *Pontifex Maximus* du musée Chiaramonti, au Vatican, et c'est à peu près tout. J'allais oublier la curieuse tête ceinte d'un bandeau qu'on voit à Rome au petit musée Baracco; et pourtant c'est elle surtout qu'évoque en mon esprit le buste d'Acireale. Dans l'une comme dans l'autre, la vision de face et celle de profil révèlent deux expressions tout à fait différentes. De face, on reconnaît l'*Imperator*, maître, dominateur, dont le front soucieux contient tout l'univers. Le profil gauche fait ressortir au contraire l'élégance, la finesse, la séduction de l'homme et de l'artiste. Le César d'Acireale a dépassé la cinquantaine; il est à l'apogée de son génie et de sa puissance. La

facture, de caractère hellénistique, vise moins à la perfection plastique qu'à la vérité, au réalisme de l'expression. M. Boehringer ne doute point que l'artiste, un Grec (?), n'ait été en contact direct avec son modèle, et que nous n'ayons enfin, avec le buste retrouvé en Sicile, un portrait incontestable de Jules César.

M. P.

(*Débats*, 7 décembre 1933.)

Mediolanum Santonum.

A l'occasion du transfert et du reclassement du Musée lapidaire de Saintes, son conservateur, M. Ch. Dangibaud, vient de consacrer deux études à l'histoire de la ville romaine (*Mediolanum Santonum*. I, *Le Municipium*; II, *Les Ruines (le Musée)*; Saintes, Laborde, 1933).

La cité antique occupe l'emplacement de la bourgade celtique, capitale de la nation des Saintons. Elle s'étend sur l'esplanade couronnant un promontoire d'où la vue embrasse la campagne environnante et qu'un pont relie à la Charente. C'est avant tout un gîte d'étape sur la route de la Garonne et un carrefour où se croisent deux voies venant de l'intérieur du pays. Par le *Portus Santonum* (voir *Rev. archéol.*, 1933, I, p. 255), la ville est en relations avec le dehors.

Malgré son importance, la topographie antique de la ville reste encore assez mal connue. C'est qu'en effet — et on ne saurait trop regretter le manque d'une sévère législation sur la protection des antiquités — toutes les substructions antiques découvertes ont été « démolies, irrémédiablement, sans que personne ait pris soin d'en lever le moindre plan, de sorte que nous sommes privés de tout témoin, de tout moyen de déterminer l'emplacement des temples, des basiliques et des tombeaux... » (p. 6). Le territoire actuel de la paroisse de Saint-Vivien semble bien correspondre à l'emplacement de la cité gallo-romaine qui ne pouvait pas occuper plus de 800 à 900 mètres carrés de superficie. « La topographie imposa la forme à donner à la nouvelle ville. Une rue devait forcément suivre la crête de la colline — du sud au nord — *cardo maximus* — partant de la terrasse dominant le vallon du futur amphithéâtre, se prolongeant jusqu'au fief des Sables par la rue de La Roche qui est une voie romaine reconnue. Une autre, non moins obligée, commençait à la tête Ouest du pont et montait, en ligne sans doute droite, vers la précédente qu'elle coupait à un point voisin de notre champ de foire. C'est le *decumanus maximus*. L'intersection de ces deux voies principales marquait l'emplacement du forum. Le petit autel à Mercure, provenant d'un terrain proche de la rue Notre-Dame (route de Rochefort), les lagènes à graffiti trouvées à la place des Petits-Champs (Cayenne), la rivière, bornent la largeur de la cité. L'amphithéâtre,

les petits bains dits de Saint-Saloine, les Sables indiquent les points extrêmes en étendue. Notre rue du Bas-Médoc devait être déserte » (p. 25). Les tombes situées entre la place du Maréchal Foch et la route de Bordeaux, le long de la route de Saint-Georges, au faubourg Saint-Eutrope, permettent de préciser les limites de l'agglomération.

Mediolanum Santonum était une petite ville d'une dizaine de mille habitants, qui comprenait deux quartiers assez distincts l'un de l'autre : la population qui s'était installée au Nord-Est semble être restée attachée à ses dieux et à ses coutumes celtiques, les fouilles des silos et des puits ont fourni surtout des divinités indigènes, le petit autel à Maia et nombre d'objets ménagers. De semblables pièces sont plus rares au quartier Saint-Macou, sur la colline Saint-Vivien et les terrains dominant l'amphithéâtre. A partir de la fin de l'époque romaine la ville subit le sort commun des cités gallo-romaines et la muraille qui entourait la petite ville restaurée nous a conservé les vestiges les plus importants du Mediolanum gallo-romain.

R. L.

Le cimetière gallo-romain de Soings-en-Sologne.

La presse parisienne a signalé, au mois de novembre 1933, les fouilles exécutées par MM. le Dr Filloux et Pradel dans le cimetière gallo-romain de Soings-en-Sologne (Loir-et-Cher), au lieu dit « Le Châtelier ». La nécropole, connue depuis les premières recherches de M. de La Saussaye, en 1822, s'étend sur une ondulation de terrain à quelques centaines de mètres du petit lac de Soings. Les tombes les plus anciennes, à incinération, remontent à la fin du 1^{er} siècle après J.-C. ; les plus récentes, à inhumation, au 4^e. Les unes et les autres ont fourni d'abondants mobiliers funéraires : vases en terre commune, *sigillata*, gobelets cylindriques décorés à la roulette ; statuettes de Vénus en terre blanche de l'Allier ; flacon en terre vernissée jaune figurant une biche assise ; hochet en forme de colombe. La verrerie est représentée par de nombreux petits flacons et quelques bouteilles des 1-11^e siècles. Trois gobelets ornés d'un décor serpentiforme appliqué sur la panse appartiennent au 4^e siècle. Les monnaies recueillies sont frappées aux effigies de Néron, Vespasien, Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux, des deux Faustine, d'Alexandre Sévère, de Constance II.

Le cimetière de Soings, s'il n'a pas encore fourni de pièces d'un caractère artistique ou archéologique exceptionnel, est cependant des plus intéressants pour l'étude des rites funéraires en Gaule pendant les trois premiers siècles de notre ère. Il est particulièrement déplorable que les fouilles aient été poursuivies sans aucune espèce de méthode. Aucune description des tombes, qui souvent se superposent,

n'existe ; aucun inventaire sépulture par sépulture n'a été tenu ; aucun plan n'a été dressé ; enfin seules ont été recueillies les céramiques et les verreries en bon état de conservation, le reste étant abandonné sur place.

Il est à souhaiter que la nouvelle réglementation des fouilles, actuellement à l'étude, mette un terme à de pareilles et inutiles déprédations.

R. L.

La réapparition des mosaïques de Sainte-Sophie.

Les mosaïques de Sainte-Sophie, cachées depuis dix siècles sous le plâtre ou le badigeon, viennent de reparaitre à la lumière.

Ces chefs-d'œuvre de la technique byzantine admirés encore par les voyageurs après la prise de Constantinople, avaient été voilés comme contraires aux principes coraniques. Une croyance répandue dans l'Islam assure, en effet, qu'Allah voit avec défaveur, les représentations des figures d'hommes ou d'animaux. Ce serait, disent les croyants, une impiété de chercher à rivaliser avec la Divinité en reproduisant des êtres qu'anime le souffle vital ; d'ailleurs cette figuration ne risque-t-elle pas, comme le prétendaient déjà les iconoclastes, d'encourager l'idolâtrie ? Il ne faudrait pas exagérer la rigueur d'une interdiction, qui constitue, bien plutôt qu'un article de foi, une tradition. Elle n'a cessé de comporter, en effet, de fréquentes exceptions. Les miniaturistes de l'Orient musulman, mésopotamiens, persans, indiens et tures, n'ont-ils pas l'habitude, sur tant d'exquises enluminures, que se disputent aujourd'hui les musées et les collectionneurs, de reproduire des scènes de cours ou de batailles, les chasses de Selim 1^{er} ou d'Akbar, les exploits de Bahrâm Gûr ou les amours de Leïla et de Medjnoun ? Et les sultans osmanlis, bien que khalifes et défenseurs de la foi, hésitaient-ils à commander leurs portraits à des artistes d'Occident ? Si, pour leurs mosquées, les Turcs n'ont employé que des décors de fleurs, de lettres et d'arabesques, dans les églises chrétiennes qu'ils utilisent pour leur culte, ils ont souvent laissé soit subsister, soit restaurer, les mosaïques ou les fresques retraçant des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament : au voisinage du faubourg d'Eyoub (l'un des lieux les plus sacrés de l'Islam), les fidèles, tournés vers la Mecque, procèdent à leurs prières et à leurs génuflexions dans la petite église byzantine de Kahrié Djami, tandis que le Pantocrator et la Madone les suivent de leurs yeux de verre... Pourquoi n'en serait-il pas de même dans la basilique bâtie par Justinien ? Que les amis de l'art se rassurent vite ! Les mosaïques restituées à notre admiration, grâce à l'initiative d'un groupe d'amateurs des Etats-Unis, avec la haute approbation du gouvernement kémaliste, ne seront plus voilées à nouveau...

C'est au mois d'avril 1932 qu'avec les fonds du « Byzantine institute of America », dont le siège est à Boston, et qui possède à Paris, 4, rue de Lille, une annexe avec une importante bibliothèque, un très distingué byzantinologue américain, M. Whittemore, a commencé les travaux. Pressenties par l'adroite diplomatie de M. Whittemore, les autorités d'Ankara, soucieuses de conserver dans la limite de leurs moyens et des nécessités budgétaires les monuments du passé, totalement étrangères, d'autre part, à tout fanatisme religieux, n'ont pas hésité à lui accorder leur concours.

Il était guidé dans sa tâche par les documents très précis que nous possédons sur quelques-unes des mosaïques de Sainte-Sophie. En effet, sous le règne du sultan Abdul Medjid, des réparations furent effectuées, sous la direction de l'architecte italien Fossati, pour consolider l'antique édifice ; un archéologue berlinois, Salzenberg, chargé de mission par le roi de Prusse, profita de cette occasion et des échafaudages dressés à l'intérieur de la basilique pour examiner et décrire la précieuse décoration momentanément débarrassée des enduits qui la dissimulaient. Son ouvrage (*Baudenkmäler von Constantinopel*, Berlin, 1854) reproduit, avec le coloris brutal que permettait seule la typographie de l'époque, mais nous pouvons le constater aujourd'hui, avec une remarquable exactitude, quelques-unes des plus importantes mosaïques. La grande mosaïque du narthex, que nous a rendue récemment M. Whittemore, se trouve, en particulier, figurée dans cet ouvrage comme dans le petit manuel d'art de M. Bayet (p. 53) et dans celui de M. Diehl (p. 507).

C'est au narthex (vestibule) que M. Whittemore s'est tout d'abord attaqué. Pendant plus d'un an nous l'avons vu, dès l'aube, monter sur des échelles, pour procéder, derrière une barricade de planches, à ses manipulations avec un mystère qui n'allait pas sans susciter quelques critiques et beaucoup de jalousies. Nul visiteur n'était admis à suivre les ouvriers sur leurs échafaudages, et ces derniers n'étaient déplacés qu'après que de larges feuilles de papier collées sur la paroi eurent dissimulé les parties découvertes. Je ne connais guère que deux ou trois privilégiés qui réussirent à voir lever l'impitoyable consigne... Mais le résultat me semble apporter à M. Whittemore une éclatante justification pour l'œuvre entreprise et les méthodes employées. Celles-ci, m'a-t-il assuré, sont uniquement mécaniques : afin d'enlever la couche de peinture, ni acides, ni liquides, dont l'action mystérieuse et prolongée risque d'attaquer la matière même de la pâte de verre ou de la ternir, mais seulement un grattage et un brossage minutieux.

Les mosaïques du narthex, les premières, sont donc aujourd'hui complètement visibles. Au-dessus des huit portes latérales, se détachant sur un fond d'or uni, ce sont de grandes croix d'un rouge brun,

d'une élégance souveraine. Au-dessus de la porte centrale, dans un large demi-cercle, une composition décorative, le Christ sur un trône ; à gauche, un médaillon de l'archange Mikael ; à droite, un médaillon de la Vierge ; à ses pieds, l'empereur, à genoux, dans une humble posture d'adorateur et de suppliant. Deux larges bandes de couleurs différentes, brun et verdâtre, représentent sans doute l'horizon terrestre ou marin. Point d'accessoires inutiles, mais une simple majesté. Les figures paraissent sensiblement plus grandes que nature. La beauté et la noblesse des visages, l'harmonie des étoffes aux larges plis, en font incontestablement l'une des plus importantes parmi les mosaïques connues : certains seront peut-être plus émus par les figures émaciées des Vierges de Murano et de Torcello, par les compositions de Ravenne, de Salonique, de Saint-Luc en Phocide, de Daphni, ou plus sensibles aux somptueuses décorations florales de Damas — la mosaïque de Sainte-Sophie me paraît pourtant être parmi les plus parfaites. Comment en serait-il autrement ? Elle a été composée, non pour une ville de province, mais pour la capitale elle-même, et, dans cette capitale, non pour une église secondaire, mais pour la basilique impériale par laquelle Justinien entendait, au dire de Procope, avoir surpassé le temple de Salomon...

La date de la composition ne peut encore être fixée avec précision. Une tradition, transmise par Salzenberg et Fossati, voudrait que l'empereur représenté fût Justinien lui-même. M. Whittemore croit reconnaître dans l'image agenouillée Léon le Sage (886-912). D'autres prétendent que ce serait plutôt son prédécesseur, l'empereur Basile, qui « accomplit en Orient et en Occident une grande œuvre de civilisation »¹ et fit effectuer d'importantes réparations à l'entrée de la basilique, à moins que le revêtement et la décoration du narthex, commencés par Basile, n'aient été terminés par Léon.

Des influences orientales me paraissent manifestes dans la richesse un peu barbare du trône divin, comme dans la prosternation de l'empereur, presque couché aux pieds du Christ...

Quelle que soit la date précise de l'œuvre qui vient d'être rendue à notre admiration, il semble difficile de ne pas la situer entre la fin du IX^e siècle et le début du X^e siècle de notre ère.

Plus heureuses que tant de surfaces murales incrustées de cubes de verre par l'école byzantine, de Palerme à Kiew et de Damas à Saint-Germain-des-Prés, les mosaïques de Sainte-Sophie de Constantinople furent protégées par le badigeon turc contre les outrages des hommes et du temps. Elles ont échappé aux tremblements de terre qui endommageaient la Nea Moni de Chio, au feu qui emportait la nef de Saint-

1. A. VOGT, *Basile I^{er} et la civilisation byzantine à la fin du IX^e siècle*, p. 337.

Démétrius à Salonique, à la dynamite qui, hélas ! fit disparaître à jamais la Dormition de Nicée. Elles ont même réussi à éviter les soins pieux ou maladroits des restaurateurs, que durent subir la Chora de Stamboul, la Daphni d'Athènes, et Saint-Marc de Venise.

Ici, M. Whittemore n'a eu à procéder à aucune réparation et il s'est gardé de donner à la noble composition, par un excès de nettoyage, un éclat imtempestif. C'est dans une parfaite harmonie qu'elle revit au milieu des marbres blancs, gris et verdâtres, patinés par dix siècles, au-dessus des frises de feuillages stylisés. M. Whittemore a travaillé en homme de goût : de cela aussi nous lui devons une infinie reconnaissance. Et nous sommes sans crainte pour la tâche considérable qui lui reste à accomplir sur les parois de l'immense église, où l'on devine sous le plâtre et le badigeon les prophètes, les évangélistes et les anges qui aspirent à réapparaître autour de la Vierge et du Christ. Déjà, dans l'exonarthex, d'autres papiers collés sur le mur, au-dessus de la porte d'entrée, nous disent que le travail est en cours, et qu'une autre mosaïque, celle-là entièrement inconnue, nous sera bientôt révélée. D'autres grandes joies nous attendent.

J'entends, parfois avec surprise, des touristes proclamer que, depuis qu'elle a perdu la couleur orientale des costumes, l'ancienne capitale des basileis et des khalifes ne mérite plus d'être visitée. Comme si, pour nous dédommager du fez, des femmes voilées, des caïques et d'un pittoresque de bazar, il ne restait pas les murailles byzantines, les mystérieuses citernes aux mille colonnes, le vieux sérail et sa charmante « turquerie », la mosquée de Soliman le Magnifique et celle du sultan Achmet, aux six minarets, des musées qui s'enrichissent chaque jour, la beauté du ciel et de la mer...

Mais, parmi tant de curiosités dignes d'émouvoir l'historien, le peintre, ou le passant le plus indifférent et blasé, à lui seul vaudrait un voyage le temple élevé à la Sainte Sagesse par Justinien, au milieu duquel les colonnes vertes d'Ephèse, le rouge porphyre d'Egypte, les marbres pâles et les mosaïques d'or enferment, sous les voûtes qu'ils soutiennent, une si prodigieuse atmosphère de beauté, de recueillement et de lumière. Rendons grâce à l'archéologue qui vient, après tant de siècles, par son travail ingénieux, de rendre un attrait inédit et une vie nouvelle à ce chef-d'œuvre.

Jean Pozzi.

(*Le Temps*, 10 décembre 1933.)

Une tablette de jeu de l'époque des Vikings en Irlande.

Parmi les objets découverts dans les fouilles faites à Ballinderry, comté de Westmeath, dans l'Irlande centrale, celle d'une tablette de jeu en bois d'if (*taxus baccata*) est d'une certaine importance pour

l'histoire des relations artistiques entre l'Irlande et la Scandinavie à l'époque des Vikings. La pièce conservée au Musée national de Dublin et dont un moulage vient d'entrer dans les collections du Musée des Antiquités nationales, a été étudié par M. O'Neill Hencken dans les *Acta archaeologica* (IV, 1933, p. 85-104).

La tablette de forme carrée ($24.9 \frac{\%}{m} \times 24.3 \frac{\%}{m}$) est entourée d'une bordure formant relief, divisée en sept compartiments dont la décoration reproduit divers motifs empruntés à des combinaisons de tresses. Au centre de deux des côtés l'ornement consiste en des triangles ouverts. A l'opposé de ces motifs et au rebord extérieur, sont fixées deux têtes en ronde-bosse : l'une reproduit les traits d'un animal fantastique qui n'est pas sans offrir de ressemblances avec celles du bestiaire scandinave ; l'autre représente un personnage au visage allongé que termine un lourd menton proéminent ; un bandeau semi-circulaire entoure le haut de la tête comme un nimbe.

Quant au jeu pour lequel la tablette avait été exécutée, il rentre dans la série du jeu du renard et de la cigogne. Le plateau est perforé sur l'une de ces faces de sept rangées de sept petits trous ; un cercle gravé entoure l'ouverture centrale de la rangée médiane et quatre « chiens » défendent les quatre trous situés aux angles.

La comparaison des tresses décoratives et des figures en ronde-bosse avec la décoration des croix britanniques contemporaines permet de reconnaître dans cet objet une production de l'art celto-nordique de l'île de Man dans le troisième quart du x^e siècle de notre ère.

R. L.

Le Groenland au moyen âge.

Les visiteurs de la dernière Exposition coloniale se souviennent peut-être encore des curieuses photographies, exposées dans le pavillon de la section danoise, qui représentaient, dans un extraordinaire état de conservation, les costumes découverts au Groenland dans les fouilles entreprises par le Danemark. M. Paul Nörlund vient de publier dans la *Revue historique* (t. CLXXI, 1933, p. 409-421) les résultats de ses explorations à Herjolfsnes et à Gaedar.

Ce sont de véritables garde-robes qui, dans cette première station, ont été retirées de la terre glacée : robes longues, chausses, chaperons munis sur la nuque d'un long et mince cordon de rubans, bonnets dont un en forme de cône allongé, contemporain du règne de Louis XI. Fait remarquable, ces habillements loin d'être adaptés aux rigueurs du climat groenlandais, reproduisent, tissée dans une rude étoffe de fabrication locale, les modes européennes des xiv^e et xv^e siècles. Ces découvertes sont fort importantes si l'on veut bien se rappeler

l'extrême pauvreté de nos musées en vêtements courants du moyen âge. Le bois étant rare au Groenland, la plupart des morts avaient été déposés sans cercueil dans leur sépulture, enveloppés dans les habits qu'ils avaient portés pendant leur vie. Au point de vue de l'histoire locale, ces costumes témoignent de relations suivies avec le continent jusqu'à la fin du ^{xv}^e siècle ; mais à partir de cette époque les rapports cessent complètement. Déjà au siècle précédent, les navires européens ne touchent plus que rarement ces parages. Cette absence de communications amena la ruine définitive de la colonie, d'autant plus qu'il semble bien que, dans le même temps, le pays ait subi un changement de climat. L'abaissement de la température, en entraînant un dessèchement progressif du sol, amena la destruction des troupeaux, relativement importants, dont les habitants tiraient leur subsistance. Privés des secours du dehors, les colons disparurent peu à peu. Les squelettes découverts montrent une race dégénérée, épuisée par les privations et les mariages entre consanguins.

Mais la colonie avait connu des époques heureuses et prospères. Dans cet Etat, fondé par Erick le Rouge vers 985, la population atteignit trois mille habitants, répartis dans à peu près trois cents fermes, tirant leurs ressources non seulement de l'élevage du cheval, des bovidés, des porcs et des moutons, mais aussi de la chasse du renne et des grands animaux marins, phoques, baleines et morses. On reste étonné, malgré les dangers que présentait alors la navigation polaire, de l'activité des échanges économiques entre le Groenland et la Norvège qui monopolise, à partir de 1261, le commerce de la colonie soumise, comme l'Islande, à la couronne. C'est qu'en effet les pelleteries, en particulier le cuir d'ours, dont on faisait des cordages, et la dent de morse étaient particulièrement recherchés. Cette dernière matière était, pour tout le nord de l'Europe, un succédané de l'ivoire véritable alors fort difficile à se procurer et c'est en dents de morse que les Groenlandais payaient leurs redevances au pape.

Les échanges se faisaient à Herjolfsnes, la vieille place de commerce où abordaient les navires étrangers. Le siège épiscopal et la cathédrale se trouvaient à Gaedar, centre agricole le plus important du pays. L'une et l'autre de ces stations ont été fouillées. La demeure de l'évêque présente un intérêt particulier. Elle comprenait, avec le palais épiscopal, de vastes étables pouvant contenir plus de cent têtes de bétail, des écuries, des porcheries, des granges et une petite forge pour le traitement du fer extrait de la limonite des marais. La forme de la maison reproduit le plan de l'habitation islandaise. Le plus ancien type était construit en longueur, les pièces placées dans le prolongement les unes des autres ; aux ^{xii}^e-^{xiii}^e siècles apparaît une forme nouvelle, mieux adaptée aux conditions climatiques, celle de la maison à couloir central.

L'histoire de la colonisation du Groenland n'est pas sans offrir certaines analogies avec les entreprises lointaines des colons et prospecteurs de l'Âge du Bronze. La recherche des métaux et de la route de l'ambre obéit aux mêmes réalités qui se cachent derrière ces voyages difficiles que seuls peut expliquer l'attrait de bénéfices considérables. Ce sont certainement de semblables établissements qui, à ces époques reculées, ont existé en Irlande, la terre de l'or, et sur les rivages de la Baltique. Leur histoire n'a pas dû être sensiblement différente et les changements de climat dont on commence seulement à entrevoir les conséquences pendant l'âge du bronze ont dû amener des catastrophes identiques. L'intérêt des fouilles danoises au Groenland s'élargit encore lorsqu'on compare leurs résultats déjà si remarquables à ceux des découvertes se rapportant à la plus ancienne histoire de l'Europe.

R. L.

Hypothèse sur les fresques du Palais des Papes.

M. le Dr Colombe, l'érudit conservateur du Palais des Papes, vient de faire une récente et intéressante communication à l'Académie de Vaucluse au sujet des fresques de Matteo Giovannetti de Viterbe se trouvant dans les chapelles Saint-Jean et Saint-Martial, ainsi que dans la chambre du Cerf. Ces fresques, qu'il a longuement étudiées, n'ont plus de secret pour lui. Il s'est demandé si les principaux personnages représentés par l'artiste siennois ne seraient pas des portraits de personnages de la cour apostolique. Dès lors, peut-on admettre que Clément VI ait dédaigné de voir aussi son effigie représentée pour la postérité sur les murs du palais papal ? Où doit-on, alors, se demande le docteur Colombe, chercher ses traits ?

A défaut du Christ et de saint Pierre, qui correspondent à des types d'iconographie bien définis, on retrouve la physionomie du Souverain Pontife sous les traits de saint Martial. Ces traits n'offrent pourtant qu'une ressemblance lointaine avec ceux du « gisant » de Clément VI, conservé à la Chaise-Dieu. Mais quel crédit faut-il accorder à ce « gisant » qui, mutilé au xvi^e siècle, fut tant bien que mal ensuite reconstitué ?

Mais le Dr Colombe va plus loin ; il pousse l'hypothèse jusqu'à supposer que les fresques de la chambre du Cerf pourraient représenter des scènes familiales de l'enfance du pape Clément VI et que les personnages qu'on y voit seraient des portraits de la famille du Pape. Dès lors, il est permis d'avancer que les deux seigneurs de la chasse au faucon ne seraient autres que le propre frère de Clément VI Guillaume de Beaufort et son jeune fils, le vicomte de Turenne.

X.

(Débats, 14 décembre 1933.)

Le XIII^e Congrès international d'Histoire de l'Art.

Il s'est tenu à Stockholm en septembre 1933, et dans cette fin d'été magnifique, la Suède y est apparue dans toute sa beauté. Une organisation impeccable, et une hospitalité dont le charme accueillant s'est partout manifesté, ont donné à ce congrès un caractère qui ne saurait être oublié de ceux qui y ont pris part. Il en a été de même au Danemark où les congressistes qui ont pu s'arrêter à l'aller ou au retour ont été reçus avec la plus franche cordialité. L'archéologie antique était exclue du programme, mais les médiévistes ont trouvé largement à se satisfaire. Sans parler des travaux mêmes du Congrès, auxquels le court délai dont on disposait n'a permis à chacun de participer que dans une mesure restreinte, ni des nombreuses communications dont le texte ou le résumé doit bientôt paraître, le séjour à Stockholm et les excursions organisées ont permis d'étudier de riches collections d'archéologie scandinave et des régions où les échanges artistiques ont été particulièrement abondants au moyen âge. Dans le Sud et dans le centre de la Suède, autour de Lund, de Linköping, d'Upsal et du lac Mälär, on a pu voir plusieurs cathédrales, d'anciennes abbayes et de nombreuses églises, où se marque successivement l'empreinte de l'art roman de l'Europe centrale, de l'architecture des Cisterciens, de l'art gothique français ou germanique, de la sculpture et de la peinture des Flandres. Pour finir, Visby, dans l'île de Gotland, et cette île tout entière ont été une révélation pour beaucoup de médiévistes. Il y a là en effet un ensemble de monuments du Moyen âge aussi remarquable que peu connu : l'enceinte fortifiée de Visby, admirablement conservée et comparable à celles de Provins ou d'Aigues-Mortes ; les églises de la ville, dont la plupart sont aujourd'hui des ruines magnifiques, et où l'on voit s'entremêler l'apport artistique de l'Orient byzantin et de l'Occident roman ou gothique ; dans toute l'île une foule de constructions médiévales, des églises surtout, qui présentent presque toutes entre elles une remarquable parenté, où la décoration sculptée et peinte mélange curieusement des traditions anciennes avec des formes et des thèmes plus ou moins nouvellement importés, et où, le plus souvent, des portails lobés évoquent le lointain Islam d'Espagne, connu dans la Baltique après le long détour de l'Ouest de la France et de l'Allemagne du Nord. Les professeurs Roosval, Cornell, Rydbeck, Haar et leur entourage, les conservateurs des musées suédois, et de nombreuses personnalités publiques et privées se sont prodigués pour éclairer et guider les congressistes. Leur effort n'a pas été vain, et les historiens de l'art médiéval doivent leur en être très sincèrement reconnaissants.

E. LAMBERT.

BIBLIOGRAPHIE

Abbé Henri Breuil. *Les peintures rupestres schématiques de la Péninsule ibérique. I. Au nord du Tage. II. Bassin du Guadiana.* Ouvrage publié sous les auspices et aux frais de la Fondation Singer-Polignac. Imprimerie de Lagny, 1933 ; 2 vol., gr. in-4° de 72 et 192 pages avec 24 et 42 planches en couleurs, 40 et 50 figures dans le texte. — M. l'abbé Henri Breuil vient de faire paraître, sous les auspices et aux frais de la Fondation Singer-Polignac, les deux premiers tomes d'un grand recueil destiné à reproduire les peintures schématiques rupestres de la Péninsule ibérique. Le premier volume est consacré à la description des roches peintes situées au nord du Tage, le second à celles découvertes dans le bassin du Guadiana. La fidélité de la reproduction en couleurs fait de ces deux premiers volumes un incomparable instrument de travail qui met à la disposition des chercheurs un ensemble de documents particulièrement précieux, le plus souvent inédits.

L'auteur nous introduit dans le monde encore assez mal connu des pasteurs et agriculteurs néolithiques, qui, grâce à ces manifestations picturales, va perdre un peu de son caractère mystérieux. Ces compositions schématiques et d'un style abstrait diffèrent totalement des peintures naturalistes du Paléolithique supérieur. Ce n'est pas à dire cependant qu'on ne trouve déjà, à la fin de cette période, des dessins présentant une forte tendance à la schématisation, premiers essais de cette formule géométrique qui, ayant son point de départ dans les figures réalistes, parvint par des simplifications successives à fournir des images de caractère purement décoratif.

Les œuvres que publie aujourd'hui M. Breuil reflètent ce nouveau souci des néolithiques, constructeurs de villages et de camps fortifiés. Dans ces pictographies rudimentaires, figurations conventionnelles et simplifiées de l'homme ou de l'animal, il n'est pas impossible d'essayer de reconnaître la lointaine préparation du matériel graphique qui constituera un jour les premières tentatives d'une écriture. Tout cela apparaît encore bien inorganisé, mais dans ces balbutiements où la phrase ne saurait encore apparaître se manifeste un premier sens d'organisation, de juxtaposition des idées. Un même procédé apparaît

dans les plus anciens documents connus de l'écriture chinoise où certains idéogrammes, schémas pictographiques, schémas humains à bras ansés ou anchoriformes, offrent une similitude remarquable avec les peintures rupestres schématiques de la Péninsule ibérique. Mais, tandis que les idéogrammes chinois forment dans leur succession la structure d'une véritable phrase, les peintures et gravures espagnoles ne présentent encore qu'une suite de symboles juxtaposés. « Si ce n'est pas encore l'écriture » — constate M. Breuil (t. I, p. 4) — « c'est tout au moins la page avant celle-ci ». Parmi toutes ces pictographies, les figures en rouge vif peintes sur la troisième roche du Peñon Grande, dans la Sierra de Hornachos (t. II, pl. XXIV, I, E) fournissent un exemple saisissant de ces premières recherches.

On peut également reconnaître des signes de numérotation dans les séries de ponctuations en relations avec les personnages représentés sur une roche du huitième site de la Sierra de San Servan (t. II, pl. XXXIV, III B).

L'homme occupe une place prépondérante sur ces représentations et il y apparaît sous les formes les plus variées : femmes de type almérien, femmes avec jupe triangulaire ou base ronde, femmes sabliers, en haltères, etc. ; hommes en *phi*, en E couché, en double chevron, scaliforme à une seule verticale recouvrant un grand nombre d'échelons, hommes sapins, scutiformes, anchoriformes, barres humaines, etc. L'animal se présente le plus souvent sous l'aspect d'un pectiforme et sur la grande roche du Reboso de Nuestra Señora del Castillo, à Almadén, on peut suivre l'évolution d'animaux pectiformes à des figures de cerfs et à des images anthropomorphes avec disques céphaliques. Il y a donc eu fusion d'une série de dessins animaux avec une série de dessins humains (t. II, pl. XII). Dans certaines séries (Las Moriscas, Helechal), on reconnaît le passage d'une représentation d'hommes ou de femmes à deux bras horizontaux au type sapin (t. II, pl. XXV et fig. 28, p. 89).

Bon nombre de ces figurations sont volontairement groupées et leur association donne naissance à de véritables scènes : gens assis palabrant (t. II, pl. XXIV, XLI) ; homme ou couple debout sur le toit d'une maison (t. II, pl. XXXIII, II, A ; V, II, D). Un certain nombre de ces roches qu'on pourrait désigner sous le nom de « roches à mariages » portent la représentation de nombreux couples humains, tel le rocher de San Blas, à Albuquerque (t. II, pl. XXXIX, III), qui, avec ses trois étages de figures superposées, témoigne d'une très longue fréquentation. A ces images matrimoniales, on rattachera des tableaux se rapportant à la vie familiale, telles que la femme enceinte, le père et ses deux fils du troisième site (t. II, pl. XI, I) et la scène d'accouchement du grand site (t. II, pl. X, II, B), dans la sierra de Nuestra Señora del Castillo. Ce sont des scènes de funérailles qui sont reproduites

au Reboso de Chorrillo (t. II, pl. VI, III a) où des cadavres, dont la face est couverte d'yeux multiples, sont entourés de petits personnages. Des signes en forme de passette représentent peut-être l'esprit des morts et deux idoles dolméniques semblent présider les cérémonies. Les figurations de type almérien sont fréquentes sur les roches peintes du bassin de Guadiana (t. II, pl. XXV, III; XXXI); à la roche 4 de Peñalsordo (t. II, pl. XV, X) et au grand abri de Las Vinas à Zarzajunto-Alanje (t. II, pl. XXI, E, feuille 5), sur un panneau séparé, tout en bas, on peut reconnaître la personnification d'éléments naturels, déesse de la Source et dieu du Tonnerre.

Les animaux, à l'exception de la figure semi-naturaliste de Taureau (t. II, pl. XL, C) sur le panneau central de Nossa Senhora da Esperança (Portugal) sont fortement schématisés. Ils sont le plus souvent représentés isolément, toutefois une scène de chasse au cerf est figurée au Puerto de Malas Cabras (t. II, pl. XXXV, I C). Enfin parmi les objets les plus intéressants on signalera la présence de chars à deux ou quatre roues, de traîneaux, de greniers sur pilotis.

Dans toutes ces peintures, les figures quadratiques sont plus jeunes que les curvilignes. Dans leur ensemble, toutes ces fresques rupestres sont d'âge néo-énéolithique. Quelques-unes, très petites (roches des environs de Cabeza de Buey) remontent un peu plus haut, jusqu'au mésolithique, et aux Batuecas, on trouve des figurations épipaléolithiques et protonéolithiques. La comparaison des figures à six étages de pectiformes à dix dents avec les schémas noirs à figures héraldiques de la caverne de La Pileta (Malaga) qui sont énéolithiques, et avec une figure semblable reproduite sur un vase irlandais de l'ancien âge du bronze des environs de Macoom, témoigne de la longue durée de cet art rupestre et de ses relations avec le Nord-Ouest européen.

R. L.

J. H. Pull. *The Flint Miners of Blackpatch*. Préface de sir Arthur Keith. Londres, Williams et Norgate Ltd., 1932; in-8° de 152 pages, avec 23 planches et 1 carte. — Les puits à silex de Blackpatch, situés au nord de Worthing, à environ cinq milles de la côte méridionale de la Manche, ne sont guère différents des carrières de silex explorées à Spiennes (Belgique). Ce sont là de véritables établissements industriels avec villages de mineurs, ateliers de taille, cimetières, contemporains les uns des autres et qui semblent bien appartenir à une même civilisation. Le percement des galeries obéit à des principes semblables : de l'extrémité inférieure d'un puits vertical à section circulaire qui aboutit directement aux bancs de silex rayonnent les galeries d'exploitation qui, une fois épuisées, ont été comblées avec les déblais.

Les maisons du village, creusées dans le calcaire, et de forme

ronde, ne possèdent pas d'emplacements de foyers. Les tombes, la plupart sous tumulus (round-barrow), ont parfois été détruites par les puits. Les mobiliers funéraires sont pauvres : quelques outils de silex. L'une des tombes a fourni un gobelet de la première période. Les établissements miniers de Blackpatch sont certainement d'une époque antérieure à celle des puits à silex de Grimes grave. Ils ont dû être exploités pendant fort longtemps et on peut les rattacher à la civilisation des round-barrows.

R. L.

La troisième campagne de fouilles à Ras Shamra (printemps 1931). Rapport et études préliminaires par **Claude F. A. Schaeffer, Charles Virolleaud, François Thureau-Dangin**. Paris, Paul Geuthner, 1933 ; in-4° de 88 p., 23 pl. et 20 fig. — Le catalogue des publications concernant Ras Shamra s'accroît rapidement. A la première place nous devons citer bien entendu les *Rapports sommaires* publiés après chaque campagne par M. Claude Schaeffer, directeur de la mission, et les études additives parues sous la signature de MM. Charles Virolleaud et François Thureau-Dangin.

Pour 1931 la moisson fut exceptionnellement abondante. A Minet-el-Beida les couches archéologiques étaient littéralement garnies de ces dépôts installés parmi les *cellæ* autour des tombes et d'un sanctuaire et en rapport avec le culte aux dieux de la fécondité et de la fertilité. Le procédé magique est très explicitement décrit dans une des tablettes de Ras Shamra. Il comporte souvent, avec le rite du dépôt, l'établissement d'un dispositif hydraulique rencontré à Minet-el-Beida à bon nombre d'exemplaires. Les dépôts contenaient, entre autres, de superbes pièces de céramique mycénienne : vases à étriers, entonnoir-rhyton, rhytons en forme de poisson ou peints de poulpes ou bien avec tête de taureau et oiseau en relief. Dans une enceinte flanquée aux angles de deux cuves de pierre fut mis au jour un amoncellement de ces offrandes rituelles, en partie pillé mais encore d'une grande richesse. Il contenait, avec une masse d'ossements de moutons, plusieurs centaines de vases de formes variées et de types connus par des trouvailles chypriotes, puis une belle jarre piriforme de style tout à fait crétois. A côté reposaient une quinzaine d'élégants flacons et cupules d'albâtre de forme égyptienne. Aux albâtres étaient mélangés sept boîtes à fard en ivoire dont quatre en forme de canard. Il y avait également une haute coupe à pied en faïence vert-clair ornée de feuilles de lotus stylisées de couleur brune et deux olives-pendeloques en pâte bleue avec figuration de divinités masculine et féminine. Avec les éléments en cornaline d'un riche collier gisaient cinq précieux pendentifs en or montrant la déesse nue depuis sa stylisation la plus simpliste jusqu'à sa représentation naturaliste. Sur le tell de Ras Shamra fut

porté l'effort principal de la mission. L'exploration du second niveau, correspondant à la première moitié du second millénaire, c'est-à-dire du xx^{e} au xv^{e} siècle avant notre ère, a fait mettre au jour toute une série de tombes en pleine terre, étayées sur trois plans superposés. Elles ont fourni, avec de nombreux vases peints dits cananéens, d'autres céramiques importées de Chypre au Moyen Bronze, des armes de bronze : haches fenestrées, poignards à rivets, lances à douille, des épingles de bronze et d'argent à tête renflée ou côtelée et col percé ou à collerette, des bracelets et anneaux de jambe, des scarabées Hyksos et des pots à fards en faïence. A la partie supérieure de ce même second niveau gisait la statuette de basalte poli de la princesse Chnoumit Nofr-Hedj de la xii^{e} dynastie égyptienne. Sa présence ici confirme bien la date suggérée par les céramiques et les scarabées.

Dans le premier niveau des $\text{xiv-xiii}^{\text{e}}$ siècles, non loin du grand temple et au cours du dégagement des constructions dépendant de la bibliothèque fut trouvé un vase rempli de lingots et d'objets d'argent et d'or plus ou moins mutilés ; en particulier des pendeloques figurant la déesse nue et une coupelle avec inscription en caractères inconnus, se rapprochant de l'écriture chypriote.

Toutes ces découvertes confirment l'importance de Ras Shamra (qui de plus en plus s'affirme être l'Ougarit des tablettes amarniennes et des textes de Boghaz-Keui et de son célèbre sanctuaire du Baal du Nord dès le début du II^{e} millénaire et ses relations très suivies avec l'Égypte depuis la XII^{e} dynastie jusqu'à la destruction de la ville du tell au xiii^{e} siècle.

Le premier niveau a livré encore des tablettes à cunéiformes : syllabaires bilingues et textes de la suite des poèmes épiques à colonnes. Ce sont justement de ces textes épiques qu'étudie M. Virolleaud : *Un nouveau chant du poème d'Alein Baal* où il s'agit surtout de discours entre les dieux au sujet de la construction de divers édifices notamment de la « Maison de Baal ».

M. Thureau-Dangin publie les *Nouveaux fragments de vocabulaires de Ras Shamra*, en sumérien et babylonien dont deux encore de la série *harra : hubullu*.

G. CHENET.

Johannes Friedrich. *Ras Shamra, Ein Ueberblick ueber Funde und Forschungen.* Leipzig, 1933. — Dans la collection « Der Alte Orient » publiée par la Vorderasiatisch-Aegyptische Gesellschaft chez J. C. Hinrichs, Leipzig, vient de paraître le vol. 33, Heft 1/2. La brochure de 38 pages et 8 planches hors-texte est présentée par l'auteur comme un « premier aperçu en langue allemande sur les fouilles faites par des archéologues français au tell de Ras Shamra et à la

baie de Minet-el-Beida dans la Syrie du Nord et sur les problèmes soulevés par ces fouilles ». L'auteur ajoute : « ces problèmes intéressent à la fois l'archéologie grecque, anatolienne et égyptienne, l'étude des écritures cuneiformes, la philologie sémitique et de toute l'Asie antérieure, l'étude de l'Ancien Testament et l'histoire des religions ».

Cela est évidemment très flatteur pour nos découvertes de Ras Shamra.

Je laisse le soin d'apprécier les chapitres traitant des écritures cuneiformes mises au jour dans la bibliothèque de Ras Shamra et de l'histoire du déchiffrement des textes alphabétiques aux savants intéressés. Je ne m'occupe ici que des 18 premières pages du petit volume, où l'auteur résume, à l'aide de mes rapports préliminaires dans *Syria* et des articles publiés dans *L'Illustration* et *The Illustrated London News*, les découvertes et observations archéologiques faites de 1929 à 1932 sur Ras Shamra et dans la nécropole de Minet-el-Beida. Celles de 1933 n'y ont pas encore été signalées. L'exposé est clair ; quelques petites méprises ne sont dues qu'à une traduction trop libre du texte français.

J'aurais évidemment préféré présenter moi-même au public de langue allemande une relation des découvertes faites par mon ami M. G. Chenet et moi à Ras Shamra. Des dispositions étaient prises ; des éditions allemande et anglaise devaient paraître simultanément. Quoique informé de mes projets à la suite d'un échange de lettres et n'ayant à sa disposition pour l'illustration de son opuscule que des photographies dont la reproduction avait été formellement réservée, M. J. Friedrich n'a pas voulu attendre la parution de ma propre publication. Cela montre combien l'auteur et l'éditeur étaient convaincus que les découvertes de Ras Shamra intéressent le public cultivé de langue allemande à qui s'adresse cette « gemeinverständliche Darstellung ».

Je n'en veux donc nullement à l'auteur impatient et c'est avec plaisir que j'ai adressé à l'éditeur 2 Mk 70 pour obtenir ce petit volume si agréablement présenté sur mes découvertes de Ras Shamra.

Claude-F.-A. SCHAEFFER.

Ernst Langlotz. *Griechische Vasen. Bildkataloge der Universität in Würzburg*. I. München, Verlag Obernetter, 1932 ; gr. in-4°, 175 p. et 254 pl. R. M. 220. — Le Catalogue des vases grecs du Musée de Würzburg, publié par M. E. Langlotz, est un des meilleurs ouvrages qui aient paru dans ce genre ; on pourrait même dire « le meilleur » en ce qui concerne la présentation générale. Le texte purement descriptif ne vise pas à des classements nouveaux ni à des commentaires développés ; il est riche cependant en remarques

techniques et en comparaisons avec les types similaires des autres collections. Les dates y sont indiquées, autant que possible, pour chaque spécimen. Le plan chronologique des diverses séries est donné par les titres courants, placés en haut des pages. Chaque figure porte un numéro d'ordre répété dans l'illustration et dans le texte, ce qui facilite les recherches de l'une à l'autre. Enfin les planches ne sont gravées que d'un seul côté, au recto, de sorte qu'on peut les distraire de l'ensemble et les mettre côte à côte pour les comparaisons à établir. Comme instrument de travail, je ne crois pas que l'on puisse faire mieux.

J'ajouterai que l'on doit à M. Langlotz et à son aide-préparateur, M. Anton May, un perfectionnement très important dans la confection des clichés de vases peints. Ils ont démontré qu'en usant de la lumière électrique dans un local préparé pour l'éclairage convenable des surfaces convexes, on pouvait arriver à supprimer les « luisants », les « coups de jour » qui depuis si longtemps font le désespoir des archéologues appliqués à reproduire les vases antiques. Grâce à la publicité qu'ils ont donnée à leur procédé (*Jahrbuch deut. arch. Instituts*, 1928, *Anzeiger*, p. 94), les reproductions de ce genre ont sensiblement gagné en netteté et, avec un peu de soin, on peut dire que tout le monde aujourd'hui est capable de publier des phototypies à peu près sans défauts. Restent encore à vaincre les raccourcis intempestifs, les déformations qui trop souvent rapetissent les têtes ou les allongent en leur donnant un aspect fuyant fort désagréable. Mais là encore, en examinant les planches du Catalogue de Wurzburg, on s'apercevra que les opérateurs ont pu éviter, par une position appropriée du vase, les perspectives choquantes des personnages dessinés sur les parties convexes.

Après ces éloges mérités dirons-nous que ce Catalogue doit servir de modèle à tous les autres et qu'il faudrait renoncer à tout système différent de publication ? Il y a malheureusement une petite difficulté qui est celle de « la carte à payer ». On conçoit qu'un Musée, s'il a des fonds suffisants et si sa collection est peu nombreuse (on ne compte pas plus de 958 vases à Wurzburg), fasse les frais d'une belle édition qui satisfait à tous les desiderata. Nous félicitons M. Langlotz d'avoir tenté cette démonstration et d'y avoir si bien réussi. Mais serait-elle applicable au British Museum qui possède plus de 4.000 vases ou au Louvre qui en a environ 7.000 ? A plus forte raison, serait-il possible d'entreprendre sur ce plan la description de tous les musées et de toutes les collections du monde entier ? Qu'on se représente ce que seraient, dans ces conditions, le nombre des volumes et le chiffre des dépenses à faire. Ni éditeurs, ni souscripteurs n'y résisteraient. Les trois volumes du Musée de Wurzburg coûtent 220 R. M., soit 1.329 francs, et ils contiennent 1.537 figures. Actuellement quarante-quatre fascicules

du *Corpus Vasorum* coûtent 4.000 francs et ils contiennent environ 22.000 figures. Comme nous l'avons dit souvent, c'est un grand « Répertoire », où l'on se propose d'établir l'état civil de chaque pièce, mais qui n'a pas la prétention de donner une publication intégrale et définitive de toutes les peintures. Nous usons d'un procédé analogue à celui qu'on emploie pour les manuscrits répartis dans les innombrables bibliothèques du monde entier. On dresse d'abord des listes qui font savoir où se trouvent les manuscrits, dans quel état ils se présentent, un résumé de ce qu'ils contiennent, leur date, etc. A d'autres incombe le soin de les reproduire en détail. Le *Corpus vasorum* répond au besoin de ces répertoires préalables, avec un texte plus développé et avec l'addition de figures qui fixent bien la nature des sujets. Je crois que tout le monde sera d'accord pour admettre la dualité nécessaire des deux modes de publication : l'un complète l'autre ; ils ne se font pas concurrence. Le plan du Catalogue de Wurzbourg ne peut pas être celui du *Corpus*.

Si j'entre dans ces détails, c'est que jadis M. Langlotz avait très sévèrement jugé l'organisation du *Corpus vasorum* et, lors de ses débuts, lui avait dénié toute utilité scientifique (*Philologische Wochenschrift*, 1923, p. 1019). J'avais répondu à ces critiques (*Revue arch.*, 1924, I, p. 289, note 1). Quelques années plus tard, j'eus l'agréable surprise de voir que notre collègue avait spontanément changé d'avis et qu'en rendant compte avec éloges du 4^e fascicule du British Museum par H. B. Walters, il se réjouissait de pouvoir réformer le jugement trop hâtif qu'il avait porté sur notre publication (*Philologische Wochenschrift*, 1929, p. 1054). Nous rendons hommage avec plaisir à cet acte de loyauté et j'espère que nous serons d'accord pour admettre l'utilité des deux genres de recueils.

Je considère donc le Catalogue des vases de Wurzbourg comme le type parfait du catalogue de collection sous sa forme définitive. Si le Musée de Berlin avait pu être publié par Furtwaengler avec des planches de ce genre, quel prix il aurait ajouté à son travail devenu célèbre, mais qui est loin de rendre tous les services qu'on aurait pu lui demander, faute d'illustrations. M. Langlotz, sans disposer d'un matériel aussi important, a cependant eu l'avantage de décrire un musée qui contient des œuvres céramiques de haute valeur, dont plusieurs sont célèbres. Signalons entre autres les beaux cratères ioniens de la fin du VII^e siècle (planches 13 et 14), le cratère chalcidien du départ d'Hector (pl. 23), la coupe de Phineus (pl. 26, 27) si souvent étudiée et citée (M. Langlotz parle sans enthousiasme des dessins de Reichhold, qu'il écrit Reichold, p. 24, et je suis bien disposé à faire chorus après avoir examiné à Florence le Vase François dont les reproductions sont remarquablement inexactes dans la *Griechische Vasenmalerei* et qui aurait besoin d'être repris en entier avec de bonnes

photographies), une cenochoé d'Amasis (n° 332), la pyxis représentant la chasse de Calydon (n° 442), et dans la catégorie des figures rouges de belles œuvres d'Hischylos, d'Épictétos, de Nicosthènes (nos 467, 468), une coupe de Brygos d'un admirable style (n° 479), un beau spécimen du style libre sur une coupe représentant Dionysos avec Ariane et Aphrodite (n° 491), etc. Citons encore l'exemple intéressant d'une amphore qui semble avoir été exécutée par deux artistes différents, car les deux sujets qu'elle porte ne sont certainement pas de la même main (n° 507), et le curieux épisode du petit esclave puni à coups de sandales par son jeune maître (n° 530).

En résumé, travail remarquable, bien conçu et bien exécuté, qui fait honneur à l'auteur comme à la science allemande¹.

E. POTTIER.

Sylloge nummorum graecorum. II. *The Lloyd Collection, Parts I, II : Etruria to Thurium.* London, H. Milford et Spink a. s., 1933, publications de la British Academy; gr. in-4°. — Seize planches

1. Je mets en note quelques remarques de détails prises au cours de ma lecture. Je doute que le vase plastique, lièvre courant (pl. 18, n° 155), dont l'argile est micacée, soit de fabrication italote; il faudrait plutôt chercher du côté de l'Est méditerranéen. Même doute pour le hérisson (n° 157), mais le ton de l'argile n'est pas indiqué. Pour des pièces analogues au Louvre, voir maintenant *Corp. Vas.*, III Cc, pl. 5, nos 14, 16; pl. 6, nos 2-4. De même pour le Silène accroupi (pl. 19, n° 45; cf. *ibid.*, pl. 1, nos 4-6; pl. 7, n° 8); pour la jambe humaine (n° 46; cf. *ibid.*, pl. 7, n° 20). Je ne vois pas bien pourquoi l'auteur refuse de considérer comme attiques les coupes nos 451, 452. — Les flacons à parfums (pl. 254, nos 673, 674) sont sans doute des productions locales et fabriquées un peu partout, car on les trouve par centaines dans beaucoup de nécropoles du monde grec; certaines tombes en contiennent 50 et même 80 (voir POTTIER et REINACH, *Fouilles de Myrina*, p. 93, 97, 100, 221, 222 à la note 2; voir aussi le fascicule récent de l'Université de Michigan par Mlle VAN INGEN dans *Corp. Vas. États-Unis*, p. 67, sous le titre *Unquentaria*. — En terminant je ne puis m'empêcher de dire qu'on est surpris de la liberté dont on use en certains pays pour reproduire non seulement par des vues d'ensemble réduites, mais par des détails de grande dimension, des groupes saisis dans des attitudes obscènes. Je regrette que M. Langlotz n'ait pas réagi contre cette habitude fâcheuse (pl. 17, 26, 38, 162). Nul n'ignore que l'art antique ne craignait pas les indécences, mais les modernes ont le droit d'avoir d'autres mœurs et les archéologues devraient se rappeler qu'en conviant la jeunesse à étudier et à aimer la Grèce, c'est à de hautes idées morales et intellectuelles que nous entendons faire appel. Ajoutons que depuis plusieurs années le public de femmes et de jeunes filles est devenu très nombreux dans les cours d'histoire de l'art. Il est fort désagréable d'avoir à le prévenir que de grandes et belles publications, comme la *Griechische Vasenmalerei* et autres répertoires, ne peuvent pas être mises entre toutes les mains. C'est d'autant plus regrettable que ces images malpropres ne nous apprennent rien de plus que les autres sur la force et l'habileté du dessin grec; elles sont donc inutiles. Je crois que le Comité de Bruxelles, où se règlent les affaires internationales du *Corpus Vasorum*, a indiqué la solution raisonnable à l'égard de ces ἀσχηρά (*Bulletin de l'Acad. royale de Belgique, C. rendu de la 5^e session de l'Union académique internationale*, mai 1924, p. 11): c'est de donner des reproductions isolées pour les têtes, les physionomies, les musculatures ou les draperies, en écartant le reste. Les études de style reçoivent ainsi satisfaction, sans que le goût soit offensé.

E. P.

de monnaies sont ici publiées à un prix très abordable, et commentées, avec une préface de M. S. F. Hill, et de courtes notices explicatives. Le second volume de la *Sylloge nummorum graecorum* met ainsi à la disposition du public, et des savants, le matériel bien classé d'une collection privée de Cambridge, particulièrement importante pour l'Italie méridionale et la Sicile¹. Les reproductions sont aussi proches que possible de la perfection. On ne pourra bien connaître l'art de Grande-Grèce qu'en ne négligeant plus un tel matériel, de valeur instructive si directe ; il y a là divers documents passés des collections A. Evans, et Vlasto, d'autres pièces très rares, comme la petite pièce de bronze n° 48 de *Pal* (Peligni : avec la déesse locale Angitia ?), et la petite pièce d'argent n° 43 du *Samnium*. — On suit, archéologiquement et historiquement, le développement du monnayage en Italie, à partir des curieux *coins* d'Étrurie, frappés d'un côté seulement, jusqu'aux magnifiques pièces des grandes cités grecques (cf. les Taras *οκιστής* au dauphin, les dix séries de cavaliers de Tarente, les épis de Métaponte, les didrachmes au taureau de Thurium, d'une si saisissante vérité) ; l'influence de l'art grec a pu remonter au Nord de Néapolis (curieux taureau à face humaine), Naples étant pourtant déjà poste avancé en terre barbare. D'une fabrique à l'autre, il est singulièrement intéressant de voir les changements subis par les types, en vue de l'adaptation aux goûts des multiples communautés italiques.

Ch. P.

David M. Robinson. *Excavations at Olynthus. Part IV. Mosaics, vases and lamps of Olynthus found in 1928 and 1931.* Baltimore, The John Hopkins Press ; Londres, H. Macmillan ; Oxford, University Press, 1933 ; in-4° de xxi-297 p., avec 209 planches et 18 figures. — La publication des résultats des fouilles d'Olynthe paraît avec un rythme accéléré sous l'active impulsion de M. David M. Robinson. Le cinquième volume qui ne compte pas moins de 14 planches en couleur, traite des mosaïques, des vases et des lampes. Parmi les pavements historiés exécutés en cailloux naturels qui, dans quelques demeures, décoraient le sol de la pièce d'apparat ou plus rarement du portique, deux méritent de retenir l'attention : Bellérophon sur Pégase combattant la Chimère et un cortège de Néréides chevauchant dauphins ou hippocampes. Mais ce ne sont pas là les seuls sujets représentés, on voit encore sur ces mosaïques que M. Robinson considère comme antérieures à la prise de la ville en 348 avant notre ère par Philippe de Macédoine, une Centauromachie, une chasse au sanglier, un cerf

1. 1^{er} volume de la *Sylloge* : Collections Spencer-Churchill et Salting (1931).

attaqué par des bêtes féroces. Les séries céramiques, étudiées par M. G. E. Mylonas, présentent un style particulier à Olynthe qui a duré fort longtemps, de 1050 à 479 avant J.-C. On y retrouve comme une renaissance des techniques helladiques les plus récentes et un mélange de motifs mycéniens naturalistes ou curvilignes ; d'autres pièces se rapprochent plutôt de la céramique de Chypre. La rareté de la céramique attique à figures rouges s'explique par le fait que la presque totalité des pièces ont été recueillies dans des maisons ravagées par le siège de 348. Cependant quelques vases ont pu être reconstitués et quelques-uns se rapportent à l'œuvre du peintre de Meidias ou de ses contemporains. Certaines poteries micacées sont de fabrication locale quoique à figures rouges ou traitées dans le style des vases de Kertch. Quant aux lampes, elles sont sorties également de fabriques olynthiennes : elles se distinguent facilement des lampes importées d'Athènes.

R. L.

Benjamin Dean Meritt. *Athenian financial documents of the fifth century (University of Michigan Studies. Humanistic Series. Vol. XXVII).* Ann Arbor, University of Michigan Press, 1932 ; in-8° de xiv-192 p., 24 fig. et 17 pl. — Ce volume comprend une série d'études épigraphiques sur l'histoire financière d'Athènes dans la seconde moitié du v^e siècle. Il apporte, pour plusieurs textes des *IG*, *I²*, des lectures et des restitutions nouvelles, des dates aussi et des rapprochements qui intéressent l'histoire politique de cette période : Meritt montre en particulier que le décret *IG*, *I²*, 105, en l'honneur du roi de Macédoine Archelaos peut et doit dater de 407-6 (plutôt que de 410) et que le rétablissement de la constitution démocratique est strictement contemporain du décret cité par Andocide I, 96. La présentation est remarquable : 24 figures et 17 planches de photographies et de facsimilés permettent au lecteur un contrôle efficace et rapide ; les facsimilés comportent un dessin en deux couleurs, noir pour les lettres conservées, rouge pour les parties restituées ; un tel procédé déjà employé dans *The Athenian Calendar in the fifth century* du même auteur), laborieux et coûteux, est justifié par l'importance des textes auxquels il s'applique. Cet ouvrage constitue une nouvelle et précieuse contribution de la science américaine à l'étude de la chronologie attique.

G. D.

Mededeelingen van het nederlandsch historisch Instituut te Rome, 3^e série. S'Gravenhage, Algemeene Landsdrukkerij, 1933 ; in-8° de LIII-241 p. et 19 planches. — Deux articles seulement traitent de l'antiquité : (p. 1-20) H. M. R. Leopold, *Influences réciproques des deux*

civilisations de l'âge du bronze italien dans la période suivante : le morcellement des formes et de l'ornementation qui caractérise le style de Villanova serait la conséquence d'apports septentrionaux. L'auteur qui insiste très justement sur l'influence exercée par les métallurgies du Nord sur la civilisation des peuples méditerranéens, explique les changements survenus alors en Italie bien plus par des relations de commerce que par des invasions. — (P. 21-36) A. W. Bijvank, *L'Apollon du Belvédère* : l'arc et la branche de lauriers qu'aurait tenus le dieu symboliseraient le double caractère protecteur et libérateur d'Apollon qu'on retrouverait exprimé dans l'impression à la fois de repos et de mouvement que semble présenter la statue, œuvre de Lysippe.

R. L.

Memoirs of the American Academy in Rome, vol. IX, 1933. American Academy in Rome, 1933 ; in-8° de 132 pages, 20 planches et figures. — M. Kenneth Scott consacre un mémoire (p. 7-49) à *The political Propaganda of 44-30 B. C.*, dans lequel il montre que les procédés de propagande employés par Octave ou par Antoine ne diffèrent guère de ceux en honneur à l'époque actuelle : depuis l'or versé à profusion jusqu'à la falsification des communiqués militaires et la fabrication des tracts de propagande. — Les tessons de *Terra sigillata in the Princeton Collection* qu'étudie M. H. Comfort (p. 51-68) apportent quelques précisions sur l'expansion de certaines marques de potiers à travers le monde romain et la répartition de plusieurs types décoratifs suivant les ateliers. Dans *Antiquities of the Janiculum* (p. 69-79), MM. A. van Buren et G. P. Stevens signalent la découverte de nouveaux tronçons de l'*Aqua Traiana* et de *columbaria*, dans ce quartier de la Rome antique. (P. 81-115) M. Marbury B. Ogle, *The Sleep of Death*, recherche dans les sources païennes, juives et chrétiennes, les origines de cette croyance qui assimile la mort au sommeil éternel. Les deux derniers mémoires rentrent dans les cadres des restaurations académiques de monuments antiques : (p. 119-126), Henry D. Mirick, *The large Baths at Hadrian's Villa* ; (p. 127-132) Walter Louis Reichardt, *The Vestibul Group at Hadrian's Villa*.

R. L.

E. T. Leeds. *Celtic ornament in the British Isles down to A. D. 700*. Oxford, Clarendon Press, 1933 ; in-8° de 170 p., 40 ill., 3 pl. col. — Ce livre, impatientement attendu, va combler une lacune. Comme M. Leeds l'indique lui-même, l'ouvrage de Romilly-Allen sur l'art celtique est déjà vieux de trente ans, et le guide du British Museum ne donne, nécessairement, qu'une vue fragmentaire du sujet. Si le savant conser-

vateur de l'Ashmolean Museum ne rend pas absolument justice à certains aspects de l'art celtique insulaire, il traite du moins de l'art anglais d'une manière qui éclaircit bien des problèmes et rend intelligible le développement de cette partie jusqu'ici obscure de l'archéologie celtique.

Il commence son étude par la distinction essentielle, mais rarement indiquée, entre les nombreux objets de La Tène importés du Continent, ou de style continental, et leurs imitations locales. Quelques-uns des premiers remontent à la première période de La Tène, et c'est un des grands mérites de M. Leeds que de réagir contre la tendance à dater trop bas les objets britanniques. Il replace ainsi à sa vraie date le chaudron de Cerrig-y-Drudion trop rajeuni par M. Hawkes. Un plus grand nombre d'objets importés appartient à la seconde période de l'époque de La Tène. M. Leeds montre excellemment comment ces motifs encore assez naturalistes se déforment entre les mains des Celtes insulaires pour tendre vers des formes plus abstraites et géométriques. Les objets émaillés, qui sont l'une des originalités de l'art britannique, l'occupent longuement, et il nous donne, pour la période contemporaine de la conquête romaine, un classement typologique et géographique des anneaux de harnachement et des mors de chevaux qui sera des plus utiles. M. Leeds passe enfin à ces lointains prolongements de l'art celtique qui, après une période obscure aux ^{III}^e et ^{IV}^e siècles, semble reflourir en des objets contemporains de l'invasion saxonne, vases suspendus, épingles digitées, broches annulaires, etc. Il faudrait mentionner aussi un chapitre fort utile sur la numismatique britannique, et un autre, peut-être un peu sommaire, sur l'art figuré.

Tel qu'il est, ce livre, avec ses illustrations claires, bien choisies et nombreuses, sera un inappréciable instrument de travail. Son excellence à certains points de vue fait d'autant plus regretter le manque d'ampleur de vue qui le dépare par moments. Si M. Leeds montre bien les rapports étroits qui unissent l'art des Iles britanniques avec l'art du Continent, il semble qu'il s'arrête là, sans voir que le contact persiste, et que l'art insulaire, tout en prenant son individualité propre continue à subir le contre-coup de ce qui se passe de l'autre côté de la Manche. Il est vrai que l'archéologie du ^I^{er} siècle avant notre ère est difficile à connaître en Gaule, mais ce que l'on en sait permet cependant de deviner ce qu'il y a dans l'art insulaire d'emprunts techniques et même parfois d'importations brutales. Si M. Leeds avait été plus attentif à ces pénétrations constantes, l'origine des émaux anglais lui serait apparue plus clairement. Loin de nous la pensée de contester l'originalité artistique d'objets comme la plaque de harnachement de Polden Hill ; il y a là un art vraiment indigène. Mais il vit sur des techniques étrangères. Toutes les fantaisies des émailleurs anglais, émail sur noyau d'argile, cloisonné en grille à la

surface de l'émail, boutons de bronze à surface striée, etc., sont d'invention continentale. Et de même l'émaillerie multicolore a certainement pris naissance sur le Continent, comme suffirait à l'indiquer la répartition des premiers émaux bleus dans le bassin de la Basse-Tamise. Avec ces inventions techniques sont arrivées des formes nouvelles, et il suffit, pour s'en convaincre, de comparer un anneau de harnachement trouvé dans la forêt de Compiègne et datant probablement des premières années de notre ère (Musée des Antiquités nationales) avec les anneaux de Westhall. Les plaques de harnachement elles-mêmes semblent avoir un prototype dans la plaque d'Ober-Olm (Musée de Mayence). A ces influences manifestes il faudrait ajouter quelques objets trop analogues à des séries continentales pour ne pas être des importations — la petite tête de Charterhouse-on-Mendip qui se rattache à un type abondamment représenté dans la forêt de Compiègne et en Beauce, certaines des anses à boutons striés de Hod Hill et de Neath, analogues à des objets découverts au Beuvray, etc.

La même étroitesse de vues fausse toutes les parties de son livre où M. Leeds ne touche pas exclusivement à l'Angleterre. L'art irlandais est traité avec une étonnante désinvolture. A la fin du chapitre où il décrit l'introduction de l'art de La Tène dans les Iles britanniques, M. Leeds indique que les objets irlandais sont à peu près insignifiants comparés avec ceux de Grande-Bretagne. Et il se défend, dans une note, d'être influencé par un parti-pris politique et anti-irlandais. Nous ne demandons qu'à le croire. Mais il est vraiment regrettable que des monuments de l'importance des pierres sculptées de Turoe (co. Galway) et de Castle Strange (co. Roscommon) lui aient échappé. La présence en Irlande de sculptures d'un art achevé remontant sans doute possible à l'époque de La Tène, et vraisemblablement aux toutes premières années de notre ère est un des problèmes importants de l'art celtique des Iles Britanniques, et nous attendions avec impatience la solution qu'il lui donnerait. Il est quelque peu décevant de voir que la question n'a même pas été abordée. Ces sculptures n'ont pas, jusqu'ici, d'équivalents en Grande-Bretagne. On peut les rapprocher seulement de la pierre de Kermaria, en Bretagne, du monument du cimetière de Saint-Goar, et du fragment de statue décorée conservé au Musée de Stuttgart. M. Leeds se proclame l'adversaire de la théorie des importations atlantiques en Irlande. Il a peut-être raison. Mais cependant on ne peut absolument rejeter l'hypothèse de navigations entre le Finistère et Galway, peut-être même de périples aux trajets plus compliqués à travers la Manche vers la mer d'Irlande et l'Océan. La présence à l'ouest du pays de Galles du chaudron de Cerrig-y-Drudion, celle, plus tard, d'une petite tête gauloise à Mendip (Somerset) ne peuvent guère s'expliquer qu'ainsi. Les rapprochements entre les sculptures irlandaises et celles d'Allemagne restent pourtant

obscur. Le problème mérite d'autant plus d'être signalé. Des fouilles faites l'été dernier par M. Henken ont révélé — paraît-il — un fragment de céramique sigillée romaine en Westmeath, tout au centre de l'Irlande. Il faut avoir constamment à l'esprit, quand on parle de l'Irlande, le fait que tout y est encore à découvrir, et qu'en attendant de nouvelles fouilles méthodiques, il serait téméraire de rien affirmer. C'est pourquoi nous n'aborderons pas ici la discussion du chapitre relatif aux fameux vases suspendus à écussons émaillés que l'on trouve fréquemment dans les cimetières saxons. M. Kendrick, dans un article qu'il leur a consacré il y a deux ans, admettait qu'ils ne soient pas de fabrique saxonne, et les attribuait à quelque peuplade celtique ayant survécu à l'invasion. M. Leeds partage son opinion et précise que leur centre de dispersion pourrait être cherché quelque part à l'extrémité du Fossway, aux confins du pays de Galles. C'est possible, mais il y aurait peut-être une autre explication à chercher. Et la violence avec laquelle M. Leeds affirme l'origine purement britannique de l'art irlandais du VIII^e siècle est loin d'être convaincante.

F. H.

Maurice Busset. *Gergovia, capitale des Gaules, et l'oppidum du plateau des Côtes.* Paris, Delagrave, 1933 ; in-8° de 148 p. et 62 fig. — On n'a pas oublié le bruit qui s'est fait autour de la découverte de constructions en pierres sèches sur l'oppidum des Côtes, près de Clermont-Ferrand. Le présent volume marque une étape de cette nouvelle affaire et c'est là son principal intérêt. Bien entendu, M. Busset, qui est l'inventeur du plateau des Côtes, se pose en champion de l'identification de ce nouveau site avec Gergovie. Toute la seconde partie est consacrée à la discussion de ce problème. On y retrouvera reproduits l'article que publia M. Pierre de Nolhac dans *L'Illustration* du 25 février 1933, et l'étude donnée à *L'Avenir du Plateau Central*, feuille du 10 mars 1933, par M. Desdevises du Désert, sur la *Cité gauloise des Côtes de Clermont et le texte de César*. Après l'énigme d'Alésia, voilà l'énigme de Gergovie. En bref, pour M. Busset, la topographie aussi bien que la disposition des ruines découvertes aux Côtes concordent parfaitement avec les renseignements fournis par les textes de César et de Ptolémée. On ne saurait, par contre, les appliquer au site de Merdogne où jusqu'alors on avait coutume de placer Gergovie. L'auteur termine son exposé par un morceau de bravoure, en parlant de ce « site évocateur » qu'il oppose au « marécageux et vide *poggio di Merdogna* » où rien n'évoque le souvenir de l'épopée nationale par laquelle débuta l'histoire de France. Des tenants d'une thèse contraire, il n'est bien entendu pas question.

La première partie est consacrée à la description des ruines, que les

lecteurs de la *Revue* connaissent déjà par l'article publié par M. Audolent (voir *Revue Archéologique*, 1933, I, p. 24 et suiv.). Il est bien difficile de fixer une date à ces cabanes en pierres sèches et à ces murailles de soutènement. L'auteur reconnaît lui-même (p. 26) que certaines de ces huttes peuvent être l'œuvre de bergers du siècle dernier, mais il croit que l'ensemble de ces murs remonte à une haute antiquité. Il n'est pas d'ailleurs au courant des problèmes soulevés par ce type de constructions, et il aurait intérêt à consulter l'article publié par M. de Richthofen, sur les constructions modernes en pierres sèches dans la *Prähistorische Zeitschrift*, t. XXIII, 1932, p. 45 et suivantes.

Les objets découverts au plateau des Côtes prouvent simplement qu'il a été habité au Néolithique dans ses parties septentrionales et occidentales. Quelques cabanes furent occupées à la fin de l'époque de La Tène, puis un habitat gallo-romain s'est installé au centre. Aucune de ces pièces ne diffère de celles qu'on recueille ordinairement dans ces stations, et jusqu'à ce jour nombre de cabanes ne peuvent être datées faute de découvertes. Il ne faut pas oublier — et cela a été fort bien dit à plusieurs reprises à l'occasion du plateau des Côtes — que l'Auvergne est une de ces régions où la construction en pierres sèches a connu une très longue fortune. Seule une exploration méthodique et des fouilles rigoureusement surveillées pourront éclaircir l'origine des ruines signalées par M. Busset.

R. L.

E. Cahen. *Les monuments de l'époque gallo-grecque et gallo-romaine en Basse-Provence*. Extrait du tome IV des « Bouches-du-Rhône : encyclopédie départementale », Marseille, Société anonyme du Sémaphore, 1932 ; 120 pages, 27 planches hors-texte. — L'histoire et l'archéologie de la *Gallia græca* sont à l'ordre du jour. MM. Jacobsthal et Neuffer (*Préhistoire*, II, 1933, p. 1 et suiv.) ont donné l'inventaire des objets grecs découverts dans le midi de la France ; dans le présent volume M. E. Cahen vise « à classer et à décrire sommairement les monuments figurés de la Basse-Provence qui se placent entre l'époque de la fondation de Marseille et la fin de l'Empire romain ». Vaste domaine qui s'étend depuis le VI^e siècle avant notre ère jusqu'au IV^e après J.-C., si on y ajoute encore, comme l'a fait l'auteur, les monuments gaulois (Roquepertuse, Antremont) !

Il est d'ailleurs, au sujet de ces sculptures celtiques, toute une série de problèmes auxquels l'auteur n'a nullement songé. On chercherait en vain, dans son livre, un rappel des travaux d'Henri Hubert sur le carnassier androphage ou de ceux qui ont essayé de replacer des monuments dans les cadres de l'histoire de l'art au second âge du Fer. C'est là une des nombreuses lacunes de cet ouvrage dont l'information n'est pas toujours très sûre : il eût été prudent de se rendre à Saint-

Remy, sur les lieux mêmes et de ne pas parler du temple gallo-grec (p. 6) du dieu au maillet, assimilé par la suite au Silvanus latin. Il est vrai que les fouilles de Glano ont été si peu scientifiquement menées et suivies qu'il faudra un sérieux travail de révision pour faire table rase des impossibilités archéologiques qu'elles suscitent. La même remarque s'applique à la restauration du temple de Vernègues et il n'eût pas été inutile de reprendre de très près l'étude des *sacella* (Aix, Bastide-Forte, temple de Saint-Pierre-des-Martigues), principalement du point de vue de leur date. Pour en finir avec Glano, il n'y a pas lieu de tenir compte de ce qui est dit, page 46 et suivantes, sur « les quatorze petits autels en pierre du pays, portant une dédicace à *Silvanus* ou un *maillet* ». Rappelons que dix sont anépigraphes et sans décor ; quant aux cinq autels, mentionnés dans la note 2, page 46, trois ont été trouvés à Saint-Remy, un serait d'Orgon, un d'Arles. Page 47 et suiv. : l'évolution du mausolée des Jules, considéré comme édifice essentiellement provençal, paraîtra bien hasardeuse et les rapports, entre ce monument et les constructions de Pourrières et de La Penelle, n'ont rien à voir avec le mausolée. Il eût été utile d'étendre la recherche des antécédents, p. ex. : au tombeau-tour (phare) de Potamia (Thasos), à l'hérôon de Belevi et aux édifices syriens : monument de l'Hermel, tombeau de Diogène, etc. La même architecture apparaît en Sicile « oratoire » de Phalaris, à Agrigente) et dans l'Afrique du Nord où Stéphane Gsell l'a habilement étudiée. Toute cette question est donc à reprendre. Serait-il trop osé de demander encore une étude plus approfondie des sculptures et de poursuivre les recherches un peu au delà de l'article, publié par Hübner dans l'*Arch. Jahrbuch* de 1888 ? La comparaison avec le monument de l'Hermel n'aurait pas été inutile pour l'étude du symbolisme des chasses (p. 94) ; à propos des figurations relatives à la chasse de Calydon, pourquoi parler de Méléagre quand il s'agit d'Ankaïos ? Page 13 : on sait que l'Aphrodite de Marseille — si Aphrodite il y a, l'oiseau étant mal déterminé — était exposée en plein air. Pourquoi adhérer à la thèse de Clerc pour lequel la statue décorait un temple marseillais ? Page 113 : la fabrication de la poterie à décor estampé est, en Basse-Provence, sans doute un phénomène contemporain de la renaissance de la céramique ornée à la roulette, dont les principales officines gauloises étaient en Argonne. Il n'eût pas été inutile de pousser l'enquête de ce côté et de comparer les tessons marseillais à ceux de l'Afrique du Nord et de l'Espagne.

Il semble que ce livre ait été l'objet d'une rédaction hâtive : page 5, on se demande les raisons qui transforment les tombes gallo-grecques à incinération de Glano en tombes à inhumation ; page 6, n. 2 : la *Festschrift Schumacher* a été publiée en 1930 et non pas en 1910 ; les illustrations auraient gagné à être rapprochées du texte qui les commente.

R. L.

Émile Espérandieu. *L'Amphithéâtre de Nîmes*. Petites monographies des grands édifices de la France. Paris, H. Laurens, 1933 ; in-12, de 86 p. avec figures. — Cette description sobre et précise du plus important de nos monuments gallo-romains n'est pas seulement la notice sommaire donnant seulement l'essentiel, que, trop modestement, l'auteur destine « à des visiteurs généralement pressés ». Bien d'autres lecteurs viendront y chercher la position et la solution des problèmes que provoquent encore la construction ou l'utilisation de l'édifice. Ils y trouveront la réponse, soit que M. Espérandieu exprime ses incertitudes sur la disposition des *vela*, expose la question de l'évacuation des eaux, ou, se rangeant à l'opinion de Mazauric, se refuse à admettre que l'amphithéâtre ait été élevé en vue de naumachies. Quant à la date de la construction, la plus vraisemblable est celle qui la place au début de l'Empire ; aucune raison ne permet de la fixer à l'époque flavienne, et il est « tout à fait déraisonnable » de la reporter jusqu'aux Antonins.

Après avoir esquissé l'histoire des Arènes depuis le ^{vi}e siècle jusqu'aux temps modernes, l'auteur traite des spectacles qui s'y donnaient, depuis les chasses et les combats de gladiateurs jusqu'aux courses de taureaux contemporaines, sans oublier les curieuses représentations, en 1828, d'une pièce sortie du répertoire de Franconi, intitulée *la Mort de Poniatowski*.

R. L.

Wilhelm von Massow. *Die Grabmäler von Neumagen*, mit einer Einleitung von Emil Krüger. Römische Grabmäler des Mosellandes und der angrenzenden Gebiet, herausgegeben vom deutschen archäologischer Institut, Römisch-germanische Kommission. Band II. Berlin-Leipzig, W. de Gruyter, 1932 ; in-4° de x-296 p. et 151 fig. ; album de 68 planches dont 4 en couleurs et 1 plan. — On pourrait souhaiter que cet ouvrage, d'une exécution tant scientifique que matérielle remarquable, incite les archéologues français à entreprendre de semblables travaux. Ce ne sont cependant pas les matériaux qui manquent et ils sont à la disposition des chercheurs dans cet admirable *Recueil* qu'est l'Espérandieu.

Les monuments étudiés par M. von Massow sont connus depuis longtemps. Ces reliefs, découverts, en 1877-1878, par Hettner dans les assises de base du rempart de Neumagen, au nord de Trèves, représentent les restes des monuments funéraires dressés dans la grande nécropole trévire, en bordure de la voie romaine. Installés d'abord dans la grande salle du musée de Trèves, les reliefs de Neumagen furent présentés sans qu'on ait cherché à reconstituer des ensembles. Bientôt cependant, sous l'active impulsion de M. E. Krü-

ger, on commença à étudier de nouvelles dispositions et de premières restaurations furent entreprises. Les bouleversements apportés par la guerre, en amenant le déménagement de la collection, permirent d'examiner les blocs sous toutes leurs faces. Une cinquantaine de monuments funéraires ont pu alors être redressés. Le présent volume fait connaître le résultat de ces travaux conduits avec une méthode rigoureuse et beaucoup d'ingéniosité. Rien n'a été laissé au hasard dans ces reconstitutions, et l'auteur n'hésite pas à faire connaître les raisons de ses incertitudes ou de ses choix.

M. von Massow s'est strictement limité à l'étude des pierres sculptées de Neumagen : sculpture, peinture, architecture ont fait l'objet de recherches minutieuses et maint point de détail a pu être définitivement éclairé. Tous ces monuments, dont la construction se place entre 120 et 260 de notre ère, peuvent être répartis en plusieurs séries. La plus ancienne est constituée par les autels funéraires de style classique, ayant abrité l'urne cinéraire, et par le cippe monumental, dérivé de la stèle figurée, avec épitaphe surmontée du portrait des défunts. Quel était le couronnement de ces monuments ? C'est là une des questions qui restent encore sans réponse, mais d'après les conclusions de l'auteur, il semble bien qu'il faille abandonner l'hypothèse du fronton triangulaire. Il n'y a là rien que de romain. Il en est de même pour une troisième catégorie de monuments contemporains (120 à 150 ou 160), mausolée à haut soubassement cubique supportant une tour ronde.

Au III^e siècle appartient le groupe célèbre des bateaux chargés de barriques de vin ; dans la reconstitution qu'il propose, M. von Massow apporte quelque chose de très nouveau : les deux navires encadrent désormais de lourdes et grosses amphores dressées en pyramides.

Au dernier stade de l'évolution se placent les piliers funéraires du type du Monument d'Igel. Si celui-ci est parvenu jusqu'à nous dans son intégrité, il ne serait cependant pas le plus important ; les fragments de Neumagen permettent en effet de supposer l'existence de piliers encore plus grands, dressés au bord de la route de Trèves à Neumagen.

Ces derniers monuments posent de nombreux problèmes. On discutera longtemps encore sur leur origine, car l'hypothèse proposée par M. von Massow n'est qu'un pis-aller. Il me semble bien difficile de reconnaître dans cette superposition d'étages que couronne un toit de bardeaux un succédané du cippe funéraire. Je crois que l'auteur raisonne avec plus de justesse lorsqu'il signale, dans les transformations que subit alors la décoration, — substitution de scènes de la vie domestique et sociale aux représentations mythologiques —, une influence indigène. N'en serait-il pas de même de la forme du pilier ? Quoiqu'il en soit, il est particulièrement intéressant de saisir dans cet

art funéraire, considéré jusqu'à ce jour comme l'émanation même de la romanité, des tendances nettement nationales. C'est un phénomène semblable à celui qu'on peut observer au 1^{er} siècle dans les arts de la Gaule romaine. Nous aurons prochainement l'occasion de revenir sur cette question si importante des survivances indigènes dans les arts provinciaux sous l'Empire romain.

R. L.

Hans Schmidt. *Der heilige Fels in Jerusalem.* Tübingen, J. C. Mohr, 1933 ; in-12 de 120 p., avec 10 planches et 2 tableaux. Le rocher (*çakhra*) qu'abrite la coupole de la mosquée d'Omar représente-t-il l'emplacement où s'élevait, dans le temple de Jérusalem, le saint des saints ou l'autel des holocaustes ? M. H. Schmidt revient à la première de ces deux hypothèses que soutenait la tradition et se refuse à reconnaître dans les conduites souterraines existant sous le rocher des canalisations en rapport avec l'autel.

Ce petit livre qu'illustrent de nombreux plans et photographies a le grand mérite de rendre plus facile l'étude d'un monument pour lequel les matériaux ne sont pas toujours faciles à trouver.

R. L.

Eleazar L. Sukenik. *The ancient Synagogue of Beth Alpha.* Jérusalem, University Press (Londres, Oxford University Press.), 1932 ; in-4° de 58 p., avec 36 planches hors-texte et 50 figures. — Malgré la richesse de sa décoration, la Synagogue, récemment découverte à Doura-Europos, n'est pas exceptionnelle. Le livre, intelligemment illustré, que M. Sukenik publie sur les fouilles qu'il a conduites dans la Synagogue de Beth Alpha, située au pied des monts Guilboa, dans la vallée qui mène de Yezriel à Beisan, prouve que ces édifices avaient reçu une ornementation qui ne diffère que par son importance ou sa richesse. Vers le VI^e siècle, le monument fut doté d'un pavement en mosaïque sur lequel, pour la première fois, on reconnaît la présence de sujets empruntés à l'iconographie biblique. Dans la nef centrale, à l'entrée, apparaissent le sacrifice d'Isaac, puis un zodiaque, accosté aux angles du buste des Saisons ; dans le haut du pavement, l'arche sainte est représentée dans l'encadrement de deux rideaux et de part et d'autre sont disposés deux lions, deux oiseaux et deux chandeliers à sept branches ; des fleurs sont réparties dans le champ. La bordure est composite, à gauche, grèles rinceaux floraux renfermant des animaux et un buste ; dans le haut et sur le côté droit, des oiseaux, des fleurs et des motifs géométriques sont inscrits dans des losanges ; dans le bas, encadrant une inscription dédicatoire, un lion et un taureau.

La Synagogue, élevée au ^{ve} siècle, est un édifice à plan basilical, comprenant trois nefs et trois absides. Le *béma* de pierre qui se dresse à gauche, n'aurait été placé que vers la fin du ^{vi}e siècle. Les mosaïques de Beth Alpha ne diffèrent que par la grossièreté de leur exécution des pavements chrétiens contemporains. On y retrouve la même stylisation de motifs empruntés aux vieux cahiers de modèles en usage dans le monde romain.

R. L.

Kenneth John Conant. *A replica of the arcade of the apse of Cluny.* *Bulletin of the Fogg Art Museum.* Harvard University, nov. 1933. — Il faut ajouter à la bibliographie déjà abondante de Cluny cette courte étude où le savant et scrupuleux auteur des fouilles qui viennent d'être faites sur l'emplacement de la célèbre basilique communique quelques-uns des résultats obtenus. M. Conant vient d'enrichir le musée des Beaux-Arts de l'Université de Harvard en y restituant l'arcature de la grande abside de l'église qui avait été construite par saint Hugues ; et c'est à l'époque de celui-ci, soit entre 1088 et 1095, qu'il croit devoir en attribuer les magnifiques chapiteaux sculptés, ainsi que l'avait déjà fait Arthur Kingsley Porter, mort si tragiquement il y a quelques mois.

E. L.

V^e Congrès international d'archéologie, Alger 14-16 avril 1930. Alger, Société historique, 1933 ; in-8° de 334 p. et 81 figures hors-texte. — Une certaine unité à laquelle ces recueils ne nous ont guère habitués apparaît dans ce volume, grâce à la large part attribuée, comme il est naturel, aux mémoires relatifs à l'archéologie de l'Afrique du Nord. Tout d'abord, dans le discours que prononça, à l'ouverture du Congrès, le regretté Stéphane Gsell, on notera, à côté de saisissantes remarques sur les leçons que la colonisation moderne peut retirer des enseignements de l'antiquité, de judicieuses observations sur l'importance de la population des villes romaines dans l'Afrique Mineure : cinq mille habitants à Djemila, huit mille à Timgad. Que nous sommes loin des évaluations plus ou moins fantaisistes des tenants des « villes tentaculaires » de l'antiquité !

Deux communications sont relatives à la préhistoire africaine : l'une sur le paléolithique de l'Afrique Mineure par M. H. Obermaier (*Revue archéologique*, 1930, 2, p. 253 et suiv.) ; dans l'autre, M. Jolleaud traite en général de la paléontologie et des phénomènes géologiques dans leurs rapports avec les civilisations quaternaires du pays. Mais c'est à l'archéologie classique que l'on doit le plus grand nombre de travaux. Parmi les ruines déblayées à *Aquae Sirenses*, en Oranie, M. Vincent insiste sur la description de deux églises chrétiennes. Mlle Allais

consacre son étude à préciser, d'après les vestiges conservés, les conditions de distribution des eaux à Djemila ; poursuivant ses recherches sur les bronzes mobiliers, M. Wuilleumier apporte des compléments à l'étude déjà publiée (*Mélanges de Rome*) sur le candélabre et le trépied de Tigava, pendant que M. A. Blanchet publie un bijou tunisien représentant Vénus Anadyomène, M. Audollent quatre *tabellae defixionum*, recueillies dans les boues de la Fontaine aux mille amphores à Carthage. MM. Merlin et Poinssot reconnaissent dans deux épotides de bronze, trouvées en mer près de Mahdia, figurant Dionysos et Ariadne, non pas des pièces provenant d'un véritable navire, mais d'un monument votif, en forme de proue, qui aurait été érigé au Pirée. S'appuyant sur les documents épigraphiques, M. Merlin montre que Thuburbo Majus fut une « commune double » issue d'une cité indigène à laquelle Octave juxtaposa une colonie ; sous Hadrien, la cité indigène devint municipale et, pendant le règne de Commode, les deux organismes se fondirent en une colonie unique. Aux études africaines se rattachent encore le rapport de M. Guidi sur les fouilles de Tripolitaine (1928-1930), le projet présenté par M. l'abbé Chabot et adopté par le Congrès en faveur de la constitution d'un *corpus* des inscriptions libyques, la note de botanique antique de M. Piedallu qui identifie avec le sorgo une plante représentée sur une mosaïque de Timgad.

L'archéologie musulmane est représentée par les articles de M. Bel sur les fouilles faites par lui dans une villa royale du ^{xiv}^e siècle, près de Tlemcen, et de M. Dessus-Lamare sur les *azana* et leur rôle dans l'architecture religieuse.

Le volume contient encore l'exposé des communications de R. de Serpa Pinto sur l'Asturien portugais, de M. Piroutet sur des fouilles dans la citadelle hallstattienne de Château-sur-Salins, de M. Daloni sur son exploration de la grotte de Gignac. Les bronzes d'art d'Alésia ont trouvé en M. Toutain un commentateur averti. Hors de France, M. Dobias a donné un résumé des découvertes contemporaines de la domination romaine en Tchécoslovaquie et M. Lods s'est attaqué au délicat problème de topographie de l'alimentation en eau de Jérusalem dans l'antiquité.

R. L.

R. Thouvenot. *Une forteresse almohade près de Rabat : Dchira.* — *Hespéris*, t. XVII (1933), pp. 59-88. — Ce compte rendu détaillé de fouilles pratiquées par le Service des Antiquités du Maroc d'octobre 1930 à mai 1932 apporte un utile complément aux *Sanctuaires et forteresses almohades* où viennent de paraître, réunies en volume, les études déjà publiées dans la même revue par le regretté Henri Basset et M. Henri Terrasse ; quinze figures illustrent le texte où M. Thouvenot

prouve que sa compétence d'historien de l'antiquité classique sait s'adapter excellemment à l'exploration de ruines médiévales. Il est dommage que cette importante monographie ne soit pas accompagnée d'un plan d'ensemble des restes de la forteresse de Dchira : toute la description de M. Thouvenot s'en trouverait éclairée ; et il est à souhaiter que cette lacune, due, semble-t-il, à une erreur de tirage, soit comblée dans un prochain fascicule d'*Hespéris*.

E. L.

J. Millas Vallicrosa. *Assaig d'història de les idees físiques i matemàtiques a la Catalunya medieval*. Vol. I (Estudis universitaris catalans, Série monogràfica). Barcelona, 1931. — Ce volume de 350 pages, qui doit être suivi d'un deuxième, ne rentre pas par son sujet propre dans le domaine des études archéologiques. Mais il est d'une si large résonance dans l'histoire de la civilisation occidentale que nous croyons devoir le signaler ici. Les historiens du moyen âge et de l'art médiéval que les difficultés de la langue catalane n'arrêteront pas trouveront là bien des perspectives nouvelles sur les relations entre la culture musulmane et la culture chrétienne à l'époque préromane et romane.

E. L.

Rodulfi Tortarii Carmina, edited by **Marbury B. Ogle and Dorothy M. Schullian**. American Academy in Rome, vol. VIII, 1933 ; gr. in-8° de 1x-500 p. — Bénédictin de Fleury-sur-Loire, né, comme nous l'apprend l'une de ses épîtres, en 1064, Raoul le Tourtier, dont les œuvres poétiques sont ici réunies pour la première fois, a écrit neuf livres *De Memorabilibus*, principalement inspirés de Valère-Maxime, onze épîtres assez variées et vivantes, une *Passio Beati Mauri* en deux livres, suivie d'une hymne en l'honneur du même saint, et des *Miracula Patris Benedicti*. Tous ces poèmes, conservés dans un seul manuscrit (Vatic. Reg. Lat., 1357), sont écrits en distiques élégiaques, à l'exception de l'hymne, qui est composée de strophes sapphiques. Leur auteur collabora de plus aux *Miracula S. Benedicti* en prose, publiés entre autres par Eug. de Certain¹ ; celui-ci a d'ailleurs consacré une étude aux poèmes de Raoul², et a édité une partie de l'épître II. Cette épître II est un éloge de l'amitié, et contient, entre autres exemples, l'histoire d'Ami et Amile ; c'est le plus ancien texte où l'on trouve cette légende entièrement constituée ; il a été publié et commenté plus récemment par M. Angelo Monteverdi³ dont les éditeurs actuels

1. *Les Miracles de saint Benoît...*, Paris, Soc. de l'Hist. de Fr., 1858.

2. Dans *Bibl. de l'Éc. des Chartes*, 4^e série, vol. I, 1855, pp. 489-521.

3. *Rodolfo Tortario e la sua epistola « Ad Bernardum »* (Studj Romanzi, vol. XIX, 1928).

n'ont pas utilisé le travail. Il leur eût fourni, en plus du commentaire sur le point d'histoire littéraire auquel il s'applique spécialement, une intéressante discussion sur la date de la mort de Raoul, qui eut lieu vers 1114. On aurait aimé trouver aussi dans la présente édition des précisions sur l'origine du surnom de Raoul expliqué diversement jusqu'ici, ainsi qu'un commentaire des poésies religieuses et des épîtres qui, pour ces dernières, aurait pu comprendre une histoire de l'évolution du genre littéraire dont elles se réclament, et une étude détaillée, sinon de toutes ces pièces, du moins des plus intéressantes, la II^e et la VII^e (qui chante les combats de Bohémond I^{er} contre les Grecs en 1108). Notons que c'est la XI^e épître, et non la X^e (p. XIII) qui est adressée au frère de Raoul. Enfin, le personnage français venu à Fleury-sur-Loire en 1500 et qui laissa trace de son passage sur le manuscrit s'appelait-il vraiment *O. Lecamuss* ?

Pour le *De Memorabilibus*, nous disposons dans cette édition d'une table des sources très détaillée, et pour les *Miracula*, d'une table de concordance avec les *Dialogues* de Grégoire le Grand et avec les *Miracles de saint Benoît* en prose.

Francis BAR.

B. L. Ulmann. *A project for a new edition of Vincent of Beauvais.* (Extrait de *Speculum*, vol. VIII, n° 3, juillet 1933). — L'article de M. U. montre l'intérêt que présenterait une édition moderne de la colossale encyclopédie que constitue le *Speculum Maius* : cette compilation, composée (sous une première forme) en 1244, comprend dans sa forme définitive trois parties : *Naturale*, ou description de la création, *Doctrinale*, inventaire des arts et des sciences, et *Historiale*. L'ouvrage comporte de très nombreuses citations, notamment d'auteurs anciens ; il eut à son tour une influence considérable sur les littératures, vulgaire aussi bien que savante. L'importance du travail de réédition est fonction, non seulement des dimensions du texte, mais aussi du nombre des manuscrits et des remaniements — dont M. U. résume l'histoire — apportés par l'auteur ou par des interpolateurs.

Fr. B.

Émile Christophe. *Apologie du sourcier. La Téléradiesthésie.* Paris, éditions de la *Revue des Indépendants*, 1933 ; in-12, 222 pages. — On pourrait s'étonner que ce livre, d'ailleurs alertement écrit, ait été envoyé à la *Revue Archéologique*, si on ne savait que la téléradiesthésie consiste essentiellement à prospecter à distance et à trouver par la perception de radiations, encore mystérieuses, sur des photographies et sur des plans, ce que les sourciers enregistrent sur le terrain avec le secours de la baguette ou du pendule. Voilà qui promet pour les fouil-

leurs de l'an 2000 ! Puisque tout objet émet des radiations, toutes les possibilités sont permises. Rien n'est impossible désormais, mais il y a des faits bien troublants. Il paraîtrait, nous dit l'auteur, que la photographie d'une personne morte n'émettrait pas les mêmes radiations que du vivant du sujet représenté. Nous sombrons dans le mystère, et la pelle et la pioche doivent encore être regardées comme les meilleurs auxiliaires du fouilleur.

R. L.

L'Art populaire en France, 5^e année, 1933, Paris-Strasbourg, Istra, 190 pages, nombr. figures, 68 francs. — Cette revue luxueusement présentée et abondamment illustrée vient de faire paraître son 5^e fascicule annuel. Non moins riche que les précédents, il justifie une fois de plus la rapide carrière de ce périodique consacré à l'art populaire en France que dirige M. Adolphe Riff, l'un des conservateurs des musées de la ville de Strasbourg.

Nous signalons en particulier dans ce recueil la suite de l'étude sur *La Décoration basque* par Ph. Veyrin et P. Carmendia (sculpture sur bois et sur pierre), l'article de J. Desaymard et E. Desforges sur *Les Maisonnnettes des champs dans le Massif Central* qui vient compléter le dossier des erreurs de ceux qui récemment voulurent faire de ces humbles abris modernes les vestiges du Gergovie gaulois. Nous citons aussi les études de E. Violet et de Guy Gaudron sur les *Clefs de cintre avec marques de propriété du Maconnais* et les *Travaux de Dominotiers orléanais*. M. Riff lui-même publie des *Châtelaines de la région du Bas-Rhin* tandis que son savant collègue des Musées d'art, M. H. Haug contribue par une étude de sa spécialité : *Faïences et porcelaines populaires de Strasbourg*. D'autres articles sont consacrés aux *Bénitiers Lorrains* (par G. Demeufve), aux *Potiers et Poteries de Touraine de Bresse et d'Argonne* (par I. M. Rougé, G. Pecquet et L. Malaizé), aux *Petits Métiers de la région de Nice* (par G. Borréa) et aux *Oratoires provençaux* (par H. Algoud).

Des *Notes et Enquêtes* terminent le nouveau volume de ce périodique dont le moins qu'on puisse dire est qu'il a singulièrement stimulé les études sur l'art populaire en France ; celles-ci, faute d'un organe, où elles pussent régulièrement s'exprimer, avaient somnolé un peu, malgré un récent congrès international qui démontra toute l'activité dont cette partie de l'histoire de l'art jouit chez les nations voisines.

Claude-F.-A. SCHAEFFER.

Le gérant : E. SCHNEIDER.

Pendant l'impression des épreuves de ce fascicule, la Revue archéologique a été frappée d'un deuil douloureux : M. Edmond POTTIER, dont on lira ci-après encore un compte rendu critique, est décédé à la suite d'une courte maladie (4 juillet 1934).

Le prochain fascicule dira toute l'étendue de la perte subie par la science française.

CILICIAN STUDIES

In November 1930 I visited Cilicia for the purpose of collecting archaeological material for a study of the culture of this country from and including the earliest period down to the end of the Iron Age. The results of the excavations of the Swedish Cyprus Expedition had shown the necessity of such an undertaking. So much material from these periods which was suspected to be Cilician or displaying Cilician influence had been found in our excavations and so little, indeed next to nothing, was known of the earlier cultural remains in Cilicia¹ that it was impossible to come to a right understanding of the result of the excavations without making an inventory, although a summary one, of the Cilician antiquities from the periods in question. My journey in Cilicia thus formed an integral part of our archaeological expedition to Cyprus.

My route extended from Anamur in the west to Misis in the east, via Kelinderis, Boghaz, Selefke, Lamas, Mersina, Tarsos and Adana, and from Adana down to Karataş on the coast.

Along this route I visited every place where I suspected

1. Only Hellenistic and Roman remains have as a rule been regarded by travelling scholars. To the literature mentioned by SCHAEFFER, *Petermann's Mitt.* 141, 1903, p. 98, where a full bibliography is given, there must be added: G. L. BELL, *Rev. Arch.*, 1906 and 1907; HERZFELD, *Reise durch d.westl. Kilikien*, 1907 in *Petermann's Mitt.*, 1909; PARIBENI et ROMANELLI, *Mon. Ant.*, 1915, pp. 85 sqq.; KEIL-WILHELM, *Denkmäler aus dem rauhen Kilikien*, *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, vol. III, 1931 (= *Publ. Amer. Soc. Arch. Research in Asia M.*).

the existence of remains from the above-mentioned periods and collected representative series of the innumerable pottery fragments that were found on the surface of each of them



Fig. 1. — Red Polished Hand-made. From Hüdüde.

together with every piece of antiquities of other kinds that was observed.

All the sites are marked on the map (fig. 19) and the following is a brief description of the material found at each of these sites starting with the westernmost of them and proceeding eastwards.

N. B. The sites which yielded only Hellenistic, Roman, or later remains are omitted, and remains from these periods

found on the other sites are not considered in this context.

My plan was to proceed further east of Misis round the bay of Alexandretta to the mountain ridge of Alma Dagħ, but the early winter-rains made this impossible to realize : not only the smaller roads, but also the main roads became impracticable. Although the quantity of the material collected has become less in this way than it otherwise would have been, I think that this defect has not affected its quality of being typical of the whole Cilicia.

TOPOGRAPHY

I begin with a short description of the localities.

In *Bozjaşı tepesi* there are remains of a fortified town on a hillock close to the village identified as the ancient Nagidos¹.

The modern town of *Selefke* has taken the name and occupies the site of the ancient town of Seleukeia at Kalykadnos. The town is said to have been FOUNDED by Seleukos Nikator, who transported the inhabitants of Holmoi to this new settlement. I found, however, potsherds of a date earlier than the Hellenistic Age on the surface of the sloping sides of the Acropolis hill of the town, so that the foundation is to be understood as a refoundation and enlargement of an already existing settlement, as was often the case.

The situation of the place and the ruins are described by Wilhelm².

Hüdüde hüğüğü is a site about 7 km. south-east of Selefke, to the right of the road to Mersina when going there. At this place there are remains of an ancient settlement accumulated in a softly rising, artificial hillock where remains of house-foundations are visible.

The modern *Lamas su* is the ancient river of Lamos. On the right side of the river shortly before it reaches the

1. HEBERDEY-WILHELM, *Reisen in Kilikien*, Denkschr. Wien. Akad. 44, 1896 p. 157.

2. HEBERDEY-WILHELM, *op. cit.*, pp. 100 sqq. ; KEIL-WILHELM, *op. cit.*, pp. 3 sqq.

shore there is a small hillock with ruins of a town¹. The ruins are not important, the culture earth is rather thin, and the pottery finds on the surface were unusually few, even of the Hellenistic and later wares.

Tömük kalesi is an artificial *tell* on the right side of the road from Lamas to Mersina, about 4 km. east of Lamas. This *tell* is of the same formation as those characteristic of the Cilician plain (cf. below) and marks the site of the Acropolis of an ancient settlement. It is the westernmost of these "*tell*-settlements", situated near the point where the narrow plain of the shore to the west of Mersina ends and the offshoots of the mountain region come right down to the shore.

The well-known ruins of *Soli* are situated 12 km. to the west of Mersina, between the motor road and the sea-shore. The town was refounded by Pompeius and called Pompeiopolis in his honour.

Everything on the surface is Roman : a colonnade, a theatre, an aqueduct, some other buildings, and the city-wall are still visible above the surface². Earlier remains, however, can be studied on the sides of the Acropolis, which is an artificial *tell* rising above the level of the town, of the same kind as the other *tells* of the Cilician plain, formed by cultural *débris* in successive layers. The place for building the theatre was cut out of this *tell*, and from the sections of the sides made by winter-rains can be extracted pottery fragments of the earlier strata. Though the earliest strata cannot be found without excavation, still the material available allows us to ascertain that the place has been inhabited since the Bronze Age (cf. below, p. 24).

Souk Su tepesi is a *tell* to the north-west of Mersina just outside the town.

Çavaslı hüyükü is situated about 7 km. to the north of Mersina between the villages of Gaour köi and Çavaslı on the right side of the road from Mersina. It contains remains of a

1. *Journ. Hell. Stud.*, 1891, p. 216 ; HEBERDEY-WILHELM, *op. cit.*, pp. 47 sqq.

2. HEBERDEY-WILHELM, *op. cit.*, pp. 42 sqq.

settlement from the Bronze Age : no pottery of a later period could be observed. The settlement was situated on a low hillock just on the verge of the alluvial plain. Close by the settlement there is a necropolis, with tombs of the tumulus type. The tumuli are small ; some have been opened ; the tombs are cut in the rock and consist of a chamber and a dromos leading down to this ; the dromos is either nearly quadratic in shape and deep, of a shape similar to the dromos of the Byblos tombs¹, or long and gradually sloping like those of the tombs in Cyprus² and other places.

Tirmir is a *tell* about 4 km. to the north-east of Mersina on the left side of the road to Tarsos. On the top of the *tell* are the ruins of a small fortress. On account of the fact that some of these *tells* have been used for fortification purposes at a later period the view has been expressed that, ORIGINALLY, they were cast up for this purpose, or to serve as a basis for a fire-telegraph station³.

Kazanlı is a village, about 12 km. to the east of Mersina. Close by is a large *tell*, which is visible from a great distance.

The ancient town of *Tarsos* is buried below the houses of its modern successor. The extant ruins are described by several travellers⁴. The *débris* culminates in a large *tell*, called Göslü kulak, close by the modern school-house.

Kabarsanin hüyükü is a *tell* situated about 5 km. to the east of Tarsos, close by the motor road from Tarsos to Adana, on the right when coming from Tarsos. It is a *tell* of a medium size.

Haçi Bozanın hüyükü is a *tell* of rather small size, situated close by the village of Kötü köi on the right of the motor road from Tarsos to Adana.

1. MONTET, *Byblos et l'Égypte*, pls. LXXIV sqq.

2. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros, Bible, and Homer*, pl. CLXX, 10, 13 ; pl. CLXXIII, 20, 21 ; GJERSTAD, *Studies on Prehistoric Cyprus*, pp. 67 sqq.

3. SCHAFFER, *Cilicia*, in Petermann's Mitt. Erg. bd. 30, 1902-03 ; HEBERDEY-WILHELM, *op. cit.*, p. 39, where these *tells* are considered to be artificial earth-substructions for military stations.

4. RUGE, *Tarsos*, in P.-W. Lexikon, pp. 2436 sqq.

Kestelin hüyükü is situated to the east of the village of Kerdan köi on the right of the road from Tarsos to Adana, about 16 km. from Adana.

Zeitün hüyükü is situated between Kestelin hüyükü



Fig. 2. Painted Hand made of the Red Polished type. From Hudûde.

and Adana to the left of the road when going to Adana.

İngirlik hüyükü is a tell of medium size, situated on the right of the road from Adana to Misis.

Kapür hüyükü is a tell farther east of İngirlik hüyükü,

situated about 6 km. south-west of Misis to the right of the road from Adana to Misis.

The extensive ruins at the modern village of *Misis* (Misis hüyükü) have been identified as those of the ancient town of

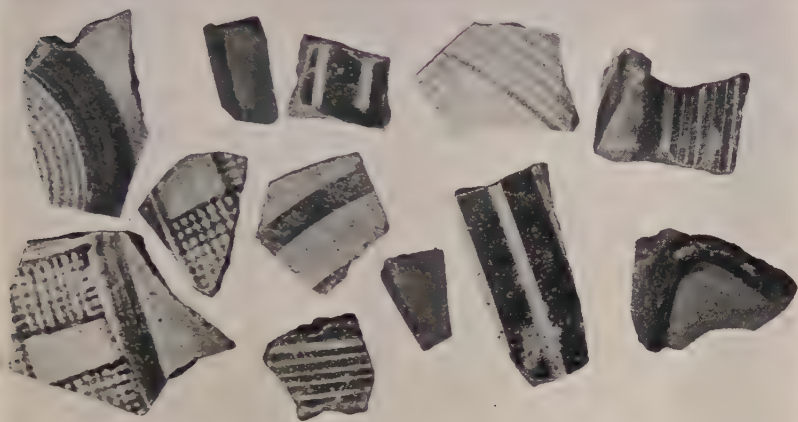


Fig. 3. — Painted II Wheel-made (White Painted and Bichrome). From Hüdüde.

Mopsuestia ; in Byzantine times it was called Mampsista or Mansista, Mansis in older Turkish, and Misis at the present time¹.

Tanaverdi hüyükü is situated about 25 km. to the south of Adana, close by and to the left of the road from Adana to Karataş. It is a rather low *tell*, but yielded a rich amount of potsherds.

Jeniçe hüyükü is a rather extensive *tell* and higher than that of Tanaverdi. It is situated further to the south, about 30 km. from Adana and 20 km. from Karataş on the right of the road from Adana to Karataş.

Karataş is the name of a village on the coast directly south

1. HEBERDEY-WILHELM, *op. cit.*, pp. 11 sqq.

of Adana. To the south-west of the village are extensive ruins of an ancient town, which has been identified as Antiocheia at Pyramos. The pre-Hellenistic name of the town is supposed to be Magarsos (or — with no good reason — Mallos)¹. The ruins are described by Heberdey, who also refers to earlier descriptions of the ruins.

CLASSIFICATION OF FINDS

Of the finds I shall here take only the pottery into consideration as this constitutes the sole archaeological material from which it is possible to draw the historical conclusions which are the objects of this study. I have a minute description of all the different types of pottery found at each locality, but I omit these notes for the sake of brevity and give at once a comprehensive classification of the different wares, based upon a minute examination of the sherds.

From a technical point of view the pottery is divided into two main classes : hand-made pottery and wheel-made.

Hand-made pottery

Technique

The hand-made pottery consists of four main classes : the polished wares, the mat wares, the lustrous, and the painted wares. The polished wares are divided into the following subclasses : White Slip Ware, Red, Buff, Drab, Gray, and Black Polished Wares. Of the White Slip Ware there are two varieties. The clay of the White Slip I Ware is very gritty and quite unsilted. It is often gray-black at the core and buff-brown on the surface, sometimes it is buff-brown all through. The walls of the pottery are very thick. The outer surface is covered with a buff-white slip which originally seems to have been polished, though in most cases, the polished surface of the slip has been worn away. The White Slip II Ware has a clay of brown colour, sometimes black-gray in core ; it is

1. HEERDEN-WILHELM, *op. cit.*, pp. 5 sqq.

fairly gritty but harder in texture than that of White Slip I Ware; furthermore, the pot-wall is not very thick and the slip is well preserved and highly polished.

Of the Red Polished Ware, too, there are two varieties. The clay of the Red Polished I Ware is brown in colour, not seldom gray-black in the core with red or brown polished slip. The clay is rather unsilted in the larger vessels, but of a finer quality in the smaller ones; it is usually rather soft and friable. The Red Polished II Ware is made of a clay which is coarser, harder and gritty, red-buff or brown in colour, with a red-buff, polished slip.

The Buff Polished Ware is made of a buff or brown hard clay, and covered with a polished buff slip.

The Drab Polished Ware is easily distinguished by its clay, which is stone-hard, gray-blue or gray-brown in colour, and covered with a drab-coloured polished slip.

The difference between the Red Polished II and the Buff Polished Ware is sometimes not so clearly marked from a technical point of view. As a matter of fact, there seems to be a continuous transition in colour from the brown-red colour of the Red Polished II Ware via buff-red to the buff colour of the Buff Polished Ware. As the clay, too, of some fragments of the latter ware is similar to that of the Red Polished II Ware, one is sometimes in doubt as to which class of pottery these fragments should be assigned. Only characteristic differences in shape would enable us to settle the question with certainty, but owing to the small size of the fragments the shapes are often not recognizable.

The Gray and Black Polished Wares are made of gray and gray-black clay, covered with a gray or black polished slip. The clay is fairly well silted.

Mat wares are the Combed, Plain White, Buff, Drab, and Black Mat Wares.

The clay of the Combed Ware is usually drab or gray-black in the core and buff on the surface, which is covered with a buff-white slip.

The clay of the Plain White Ware differs in structure, the

large vessels being coarse and unsilted, and the small vessels finer and fairly well silted. It is usually buff-white in colour on the surface and brown or buff in the interior.

The Red, Drab, and Black Mat Wares are properly only



Fig. 4. — A. White Slip Painted Hand-made ; B. Gray Polished Wheel-made ; C. Black Mat Hand-made ; D. Red Polished II Wheel-made ; E. Painted I Wheel-made ; F. Painted Hand-made ; G. Buff Polished II Wheel-made ; H. White Slip Hand-made ; I. Plain White and Buff Mat Hand-made. From Souk Su tepesi.

varieties of one and the same ware, the different colours of the slip being due to different baking. Sometimes one and the same pot is coloured differently so that the surface has a mottled aspect. The clay, too, differs in colour from brown to gray-black. It is usually rather gritty and hard-baked. Some of the shapes of the Plain White Ware are the same as those of the Red, Drab, and Black Mat Wares (cf. below), so

that all the mat wares are to be considered as constituting a uniform-shaped group, of which the different classes are representatives.

Compared with the polished wares, the different mat wares show the same colours on the surface : White, buff, red, drab, and black, but apart from the technical difference in that the surface of the one group is polished and that of the other is mat, there exists a distinct general difference in shape between the wares of these two groupes (cf. below), so that they must be considered as representatives of different types of pottery. This, of course, does not exclude the shapes of the two pottery groups having influenced each other and, in some cases, showing similar types.

The Black Lustrous Ware occurs very sporadically : it is made of a hard-baked, brown clay, covered with a slightly lustrous, black slip.

From a technical point of view the Painted Ware, as seen by the descriptions given, is divided into different categories : 1) Red mat paint on white slip ; 2) red polished paint on parts which are not covered with the red slip of the Red Polished Ware ; 3) red, brown, or black mat paint on buff or brown polished ground ; 4) dark (red, brown, or black) mat paint on buff, buff-white, or brown mat ground ; 5) dark (black) paint applied directly on the clay.

From a technical point of view the 1st category is a painted variety of the White Slip Ware, and the 2nd category is a painted variety of the Red Polished Ware ; the 3rd category a painted variety of the Buff Polished Ware, and the 4th and 5th categories painted varieties of the Plain Mat Wares.

Shape

Shapes recognized in the White Slip Ware are bowls with plain rim, straight sides, and a flat base (figs. 4 H, 12 E) ; in the Red Polished I Ware, hemispherical bowls with plain, bent-in, flaring, flat, or sloping rim ; bowls with plain rim and horizontal handle ; cylindrical or tubular spout ; deep bowls with

vertical handle ; jars with flaring rim, and horizontal ledge-handles on shoulder ; jugs with flat bottom, jugs with narrow neck, jugs with vertical handle from neck ; jugs or amphorae with twinned handles (figs. 1, 5 A-B, 10 D, 13 A) ;



Fig. 5. — A. Red Polished I Hand-made ; B. Red Polished I-II Hand-made ; C. Buff Polished Wheel-made ; D. Combed Hand-made ; E. Black Mat Hand-made ; F. Plain White Hand-made ; G. Drab Polished Hand-made ; H. Plain White Wheel-made ; I. Painted Hand-made. From Tirmir.

in the Red Polished II Ware, deep jars with flat base ; jars with horizontal handles on shoulder : the prototype of the jar with flaring rim and ledge-handles on the shoulder of the Red Polished I Ware ; amphorae with concave neck and flaring rim, jugs with flat base, jugs with narrow neck and handle from neck to shoulder (figs. 5 B, 8 C, 10 D, 12 K, 13 A, 14 F). In the Buff Polished Ware the following shapes have been observed : bowls with plain rim, jars with handle from rim, jars or amphorae with wide neck, jugs of

uncertain shape ; in the Grey Polished Ware : hemispherical bowls with plain rim, bowls with flat bottom, jar with annular neck-line and a projection (" Buckel ") on the shoulder (figs. 11 A, 12 M). The Plain White Ware is represented by bowls with plain rim and horizontal handle ; bowls with stemmed foot ; jugs with plain, round mouth ; jugs with flat base or base-ring ; jugs with annular neck-line ; jugs with wide, flaring mouth and handle from mouth to shoulder ; jugs with narrow neck ; jugs with round mouth and handle from mouth to shoulder ; jars with annular rim ; jugs with flat base and jugs with pinched mouth ; large jars with plain, round rim and relief-ridges or bands with stamped circles around the body ; craters with wide, short neck and flaring rim, etc. (figs. 4 I, 5 F, 13 C, 15 A). In the Buff, Red, Drab, and Black Mat Wares the same shapes usually occur as those in the Plain White Ware, especially as regards the large vessels : the jars, craters, and amphorae ; in addition to the shapes mentioned above, in the Drab ware : deep bowl or jar with flaring rim and ledge-handle at the rim ; amphorae with concave neck, flaring rim and handle from near the rim to the shoulder ; jars or hydriae with rather narrow and short, concave neck, and handle from rim to shoulder ; furthermore, in the Red Mat Ware : jars with stilted rim, and in the Black Mat Ware the same jars and amphorae or jars with annular neck-line (Buff Ware : figs. 4 I, 12 F ; Red Ware : fig. 12 A ; Drab Ware : figs. 8 E, 10 A, 12 C, 15 B ; Black Ware : figs. 4 C, 5 E, 10, E, 12 D).

Of the Painted Ware, bowls with straight sides and plain rim were observed in the 1st category ; hemispherical bowls in the 2nd category ; bowls ; jars or amphorae with vertical handles from rim ; amphorae with concave neck and vertical handles on the body ; jugs with concave neck, etc., in the 3rd, 4th, and 5th categories (figs. see below, Decoration).

Decoration

The decoration is incised, relief, and painted. The incised decoration occurs in the Red Polished Ware, some sherds of

which are decorated with incisions of lines, dotted lines, and strokes ; in the Gray Polished Ware with incisions of lines ; in the Black Polished Ware with incisions of zigzag lines and encircling lines, and in the Black Mat Ware with incisions of hatched triangles. The relief decoration is represented in the



Fig. 6. — Helladic and Hellado-Cilician Wares. From Kazanlı.

Buff Polished Ware by a stripe running along the middle of a handle, and in the Plain White, Buff, Red, and Black Mat Wares by relief-ridges or, occasionally, bands with stamped circles on the body of the jars.

Of the Painted Ware the decoration of the few preserved fragments of the 1st category is very simple : bands, lines, straight and wavy, and strokes (figs. 4 A, 17 A). The decoration of the 2nd category consists of bands, oblique

strokes, lines, and latticed triangles, usually painted along the rim inside the bowls (fig. 2.). The ornamentation of the 3rd and 4th categories is more varied : lines, parallel lines, encircling lines, groups of parallel, oblique lines, crossed lines, zigzag and wavy lines framed by straight, parallel lines, straight, curved and wavy bands, encircling bands, bands of parallel zigzag lines, superimposed friezes of zigzag bands separated by encircling bands, fish-bone pattern, hatched bands, rope-ladder pattern, fringed network pattern, concentric triangles, latticed fields, triangles, and lozenges, latticed triangles or lozenges with filled top-triangles, arranged, as a rule, in a horizontal and vertical scheme of decoration (figs. 4 F, 5 I, 8 B, 10 B, 12 G, 13 D, 14 D, 15 D, 17 B). The decoration of the 5th category consists only of dripped bands.

Wheel-made pottery

Technique

The wheel-made pottery, as well as the hand-made one, consists of polished, lustrous, mat, and painted wares.

Polished wares are Red, Buff, Gray, and Black Polished wares. The Black Polished Ware is more common. Of the Red Polished Ware the first class is only a variety of the Buff Polished I Ware and has shapes similar to that. The second class includes pottery of a type of which the North-Syrian pilgrim-bottles and spindle-shaped flasks are representatives; this class occurs only sporadically. The clay is red in colour and stone-hard, well silted, and covered with a polished slip. Commonest of the polished wares is the Buff Polished Ware. This, and the first class of the Red Polished Ware, consequently, form the main polished wares of the wheel-made pottery.

There are two varieties of the Buff Polished Ware. The Buff Polished I Ware as stated above, seems to be related to the Red Polished I Ware. It is rather infrequent. The Buff Polished II Ware, on the other hand, is very common. It is made of a buff or brown, fairly well silted and well baked clay, covered with a polished buff slip.

Mat wares are Plain White, Red Mat, and Black Mat

Wares. The two latter wares are not so frequently represented, whereas the Plain White Ware is very common, the most dominating. The clay and slip of this ware differ very much; the clay is sometimes rough, sometimes well silted,

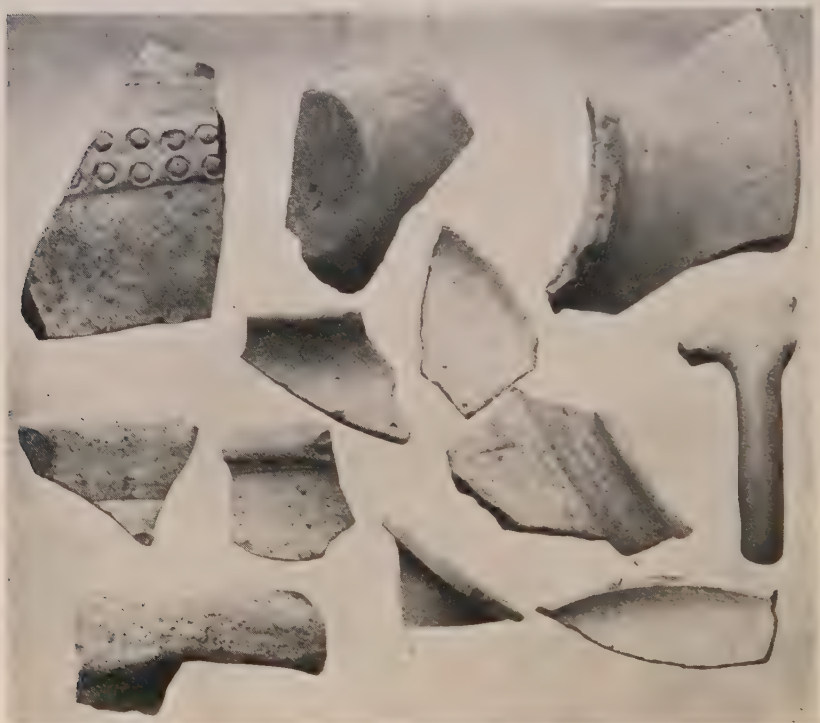


Fig. 7. — Plain White Wheel-made. From Kazanlı.

and the colour varies between red-brown and buff-white; the colour of the surface varies, too, between white, green, and buff.

The Red and Black Lustrous Wares are uncommon: both have a brown coloured clay covered with a red or black, slightly lustrous slip. The Black Slip Ware is of the same kind as the Cypriote Black Slip Ware of the Iron Age.

The painted wares consist of the Painted I Ware, the

Helladic and Hellado-Cilician Wares, the Painted II Ware (White Painted, Bichrome, and Black-on-Red).

As regards the technique of the Painted I ware, there are different varieties : mat paint on mat ground, mat paint



Fig. 8. — A. Gray Polished Wheel-made ; B. Painted Hand-made ; C. Red Polished II Hand-made ; D. Drab Polished Hand-made ; E. Drab Mat Hand-made ; F. Plain White Wheel-made ; G. Painted I Wheel-made ; H. Buff Polished I-II Wheel-made. From Kabarsanin.

on polished ground, polished or lustrous paint on polished ground, and bichrome (black and red) paint on, usually, mat ground.

The Helladic Ware found is altogether of Late Helladic III type. The Hellado-Cilician Ware is much commoner than the genuine Helladic Ware, and differs from this, as regards the technique, by the clay and slip being similar to those of

the Plain White Ware, and the paint either entirely mat or very slightly lustrous.

The Painted II Ware is extraordinarily common. It consists of three classes of the same kind as the Cypriote White Painted, Bichrome, and Black-on-Red Wares of the Iron Age, in technical respects; as a rule, almost identical with the corresponding wares found in Cyprus, only that in some cases, the clay of the Cilician specimens is gray-black in colour, a tint which does not seem to be represented in the specimens found in Cyprus.

Shape

Shapes represented in the Red Polished I Ware are bowls with plain, flat sloping, or bent-in rim; bowls with angular shoulder; jar with down-turned rim (fig. 11 C).

The shapes of the Red Polished II Ware are the spindle-shaped flask with narrow, long neck and handle from neck to shoulder, and the pilgrim-bottle (fig. 4 D).

Bowls with thick, plain rim, and jars with flaring rim are shapes observed in the Buff Polished I Ware (fig. 8 H).

The commonest shape of the Buff Polished II Ware seems to be the bowl with angular shoulder; other shapes are bowls with plain, contracted, or flaring rim; bowls with horizontal handle and bent-in rim; plate with stilted rim; jars with flaring rim; jugs with round mouth and handle from mouth to shoulder (figs. 4 G, 5 C, 8 H, 12 H, 14 C).

In the Gray Polished Ware the following shapes are represented: hemispherical bowls with plain rim; bowls with flaring rim; bowls with rounded shoulder and contracted rim; bowls with down-turned rim and relief-ridge below the rim; stemmed foot of cylix (figs. 4 B, 8 A, 11 D).

The Plain White Ware has a great variety of shapes: bowls of different kinds; rounded, with plain, flat, bent-in, contracted or up-turned, straight or concave rim; bowls with angular shoulder-line, bowls with handle from rim; bowls with flat, raised base; bowl with ledge-handle; deep bowl with stuck-on handle; plate with stilted rim; jar with

flaring or stilted, flat rim and with short, concave neck ; crater with flaring, stilted or flat rim ; jar with short, wide neck and flat rim ; small jar or crater with pierced ledge-handle ; jug with annular mouth, stilted rim, and handle from rim to shoulder ; jug with concave neck and handle from neck to shoulder ; jug with concave neck and pinched rim ; jug

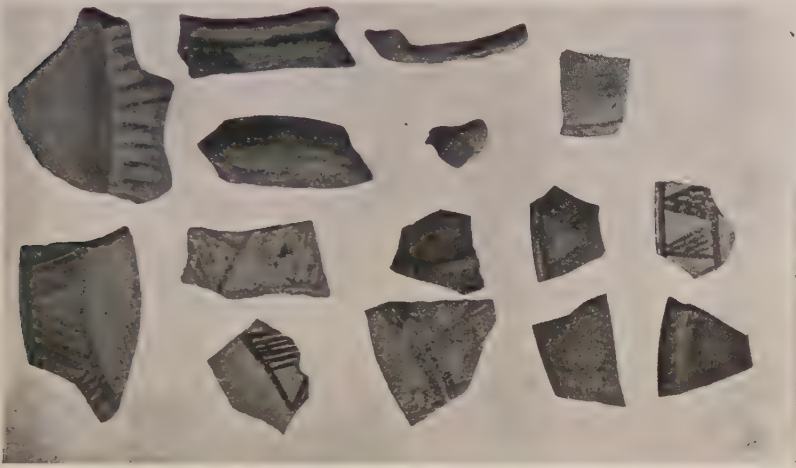


Fig. 9. — Painted I Wheel-made. From Kabarsanin.

with annular neck-line ; jug with flat base or base-ring ; jugs with flaring rim and handle from neck to shoulder ; jug with annular neck-line, stilted or annular rim ; jug with tubular spout on shoulder, and annular neck-line ; amphora with concave neck, annular neck-line, and ring-rim with flat top, or with flaring rim and with handles from neck to shoulder ; large pithoi some of which narrow with pointed base and upright handles on the shoulder (figs. 5H, 7, 8F, 10C, 12B, 13B, 15C).

In the Red and Black Mat Wares the following shapes are represented : deep bowl or jar with ledge-handle and stilted rim ; jug or amphora with stilted, flaring rim ; jar with flat, thick rim.

In the Red Lustrous Ware only bowls with plain rim are recognized among the shapes, while, in the Black Lustrous Ware we have bowls with rounded shoulder and bent-in rim and jugs with handle from neck to shoulder.

Among the shapes of the Painted I Ware the follow-

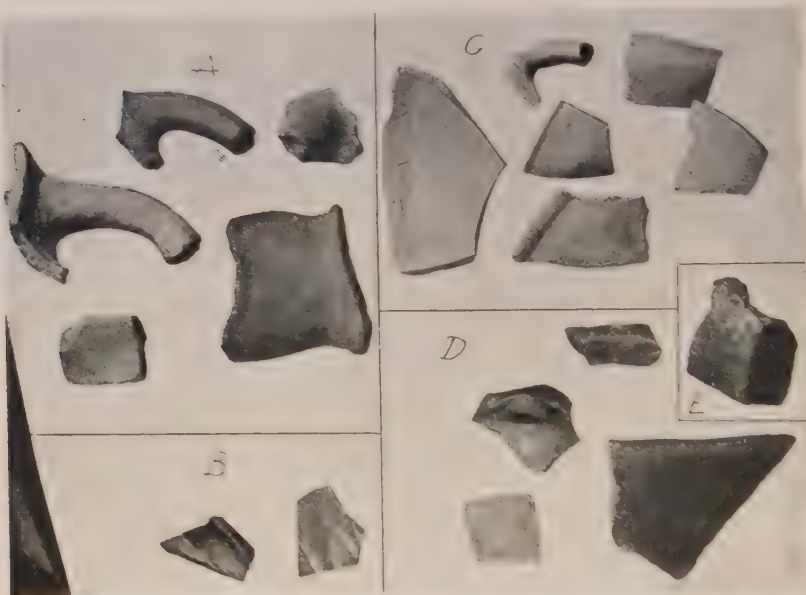


Fig. 10. — A. Drab Mat Hand-made ; B. Painted Hand-made ; C. Plain White Wheel-made ; D. Red Polished Hand-made ; E. Black Mat Hand-made. From Haçi Bozanin.

ing types were observed : hemispherical bowl ; bowl with rounded shoulder and plain rim ; with angular shoulder and rounded or contracted rim ; horizontal handle or winged ledge-handle ; bowls with up-turned, flat rim ; deep bowl with stilted rim ; jug with narrow neck, amphora or jar ; chalice with wavy circumference (figs. see below, Decoration).

In the Hellado-Cilician Ware the following shapes are represented : bowls with profiled, splaying rim and loop-handle from the rim ; stirrup-vases ; stemmed goblets ; pyri-

form amphorae ; deep bowls and craters (figs. see below, Decoration).

Of the Painted II Ware the corresponding types of the Cypriote White Painted, Bichrome, and Black-on-Red Wares, Types I-V, are represented, and, of the Black Slip Ware Types I-III, with their characteristic shapes of the respective wares (figs. see below, Decoration)¹.

Decoration

The decoration of the wheel-made pottery is almost exclusively restricted to the painted wares. Only in the Gray Polished Ware do occasional incisions occur, and in the Red Mat Ware the jars are sometimes provided with relief-ridges around the body.

The ornaments of the Painted I Ware consist of small strokes, lines, parallel lines ; groups of oblique, short lines ; encircling lines and bands ; fringed bands ; collar ornament consisting of hatched bands below the neck of jugs ; zigzag or wavy lines framed by straight lines ; metopes of crossed lines, dots, hatched triangles, latticed triangles, hour-glass ornament, dotted triangles, filled triangles, parallel arrow-heads, fish-bone pattern, eye-ornament, tree-ornament. In the syntax of these decorative ornaments metope composition is often used (figs. 4 E, 8 G, 9, 11 B, 16, 18 B-C).

The ornaments of the Hellado-Cilician Ware consist of hands and lines, vertical parallel lines, wavy lines, spirals, fish-bone pattern, chequers, conventionalized shell-ornaments, and scale-pattern (figs. 6, 18 A).

The ornaments of the Painted II Ware are those typical of the corresponding Cypriote wares (figs. 3, 12 I, 14 A, G)².

The distribution of these different wares at the different localities is illustrated by the following diagram :

1. GJERSTAD, *Cypriote pottery*, in *Classif. des céram. ant.* 16, 1932, pp. 27 sqq.
 2. GJERSTAD, *op. cit.*, pp. 28 sqq.

[illegible]

It is to be observed that the proportion in number between the decorated and plain wares is not a right one, because of the decorated pottery practically every sherd found was collected, while, of the plain wares — as a rule — only those were taken which gave evidence of the shape or size of the vases. This is the case, above all, with the Plain White Ware but not always as regards the polished wares and the rarer specimens of the other classes. Finally, it is to be remarked that the difference between the Mat, Red, Buff, White, Drab, and Black Wares, the Polished Red and Buff Wares, etc., is sometimes not very clearly defined owing to the mottled character of the colours or their gradual transition from one colour to another. In these cases, only entirely preserved pots would enable us to decide the vase-class.

CHRONOLOGY AND HISTORIC CONCLUSIONS

When drawing the historical conclusions which may be obtained from this material thus described and classified the first question which arises is that of the chronological inter-relationship of these different wares. The way in which the material was collected makes this question a difficult one, and it is natural that only a rough chronological division can be made on the basis of the following considerations. First it may safely be concluded that the hand-made wares are earlier than the wheel-made ones. Furthermore, the frequency of the Painted II Ware — which can be assigned to the Iron Age on account of its resemblance to the Cyprian Ware — allows the conclusion that the localities where this ware is missing ceased to be inhabited at a period earlier than the Iron Age, i. e., the Bronze Age. We are thus able to distinguish three successive periods : the early part of the Bronze Age, represented by hand-made pottery, the late part of the Bronze Age, represented by wheel-made pottery, but with no Iron Age ware, and the Iron Age with the typical wheel-made Iron Age ware unrepresented among the wheel-made pottery of the Bronze Age sites. The question then

arises if some types of the hand-made pottery belong to a period earlier than the Bronze Age, i. e., the Neolithic period. Naturally this cannot be decided without stratigraphical excavations. I think, however, that the White Slip Ware,

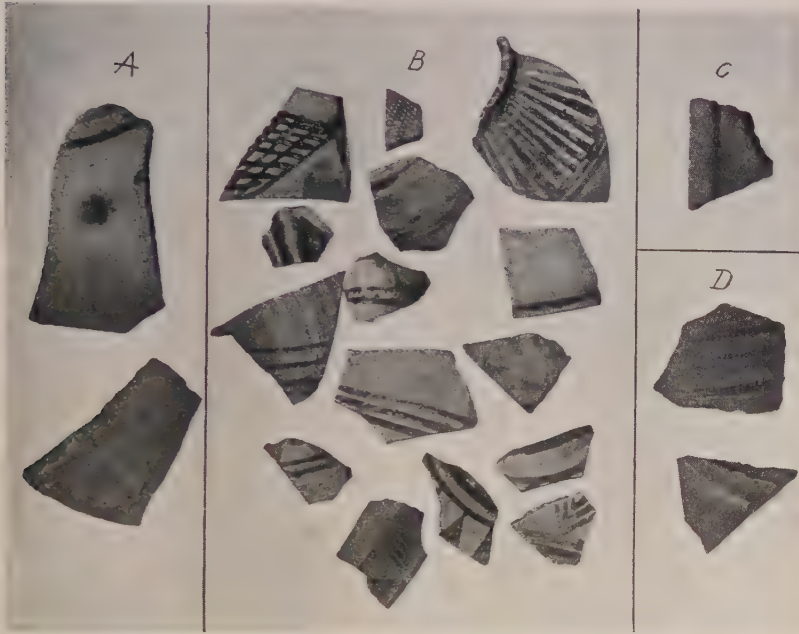


Fig. 11. — A. Gray Polished Hand-made ; B. Painted I Wheel-made ; C. Red Polished I Wheel-made ; D. Gray Polished Wheel-made. From Kestelin.

both the plain and the painted varieties, are Neolithic (cf. below). Furthermore, only stratigraphical excavations can yield evidence for chronological differentiations both within the earlier and later part of the Bronze Age. Suggestions in the one or the other direction are useless on the basis of the material available, even if they should eventually be verified by future stratigraphical evidence.

If we examine the distribution of the different wares at the different sites we see that comparatively little wheel-made pottery and much hand-made pottery was found on the sites

of Çavaşlı, Tirmir, and Haçi Bozanın, indicating that these places flourished in the early part of the Bronze Age and ceased to be inhabited at the beginning of its late part, or had become of secondary importance during that period. Kabarsanin,

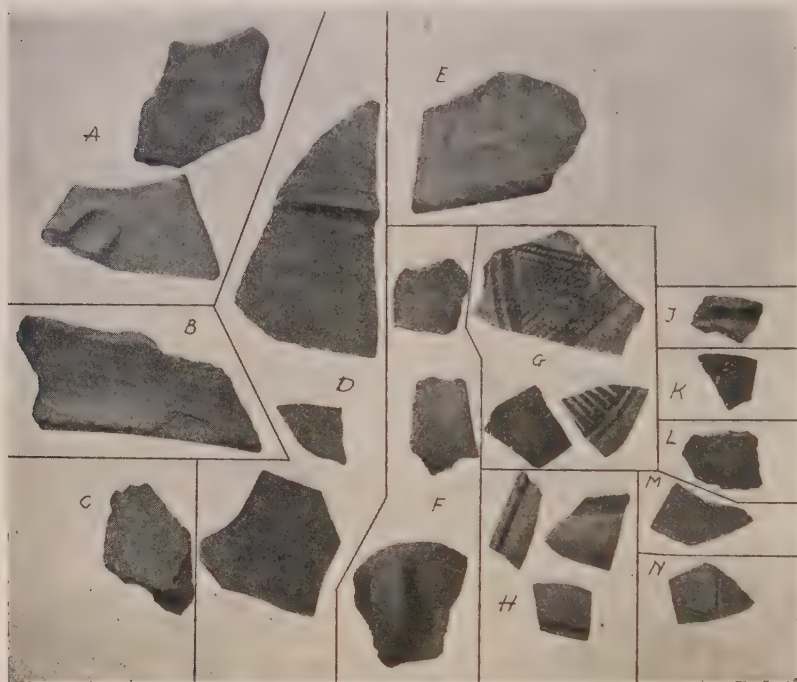


Fig. 12. — A. Red Mat Hand-made ; B. Plain White Wheel-made ; C. Drab Mat Hand-made ; D. Black Mat Hand-made ; E. White Slip II Hand-made (partly wheel-made) ; F. Buff Mat Hand-made ; G. Painted Hand-made ; H. Buff Polished Wheel-made ; I. Painted II Wheel-made (White Painted) ; K. Red Polished II Hand-made ; L. Black Polished Hand-made ; M. Gray Polished Hand-made ; N. Drab Polished Hand-made. From İnçirlik.

Kestelin, İnçirlik, Kapür, and Jeniçe, yielded hand-made pottery, and much wheel-made pottery of the Bronze Age but none of the Iron Age, which shows that the inhabitation of these sites, beginning more or less far back in the early part of the Bronze Age, continued into the late part of the same but ceased before the beginning of the Iron Age. Among

the pottery found on the remaining sites, i. e., Bozjaz, Selefke, Hüdüde, Lamas, Tömük, Soli, Souk su tepesi, Kazanlı, Tarsos, Zeitün, Misis, Tanaverdi, and Karataş, specimens of the Iron Age ware were usually abundantly represented. The sites of this third group are distinguished as such where only Iron Age pottery is represented, and those which yielded Bronze Age ware too. Karataş belongs to the first category and all the other sites to the second category. While these were inhabited already in the Bronze Age, Karataş does not seem to have been founded earlier than in the Iron Age.

Such is the chronological sequence of the different wares on the different sites. If we now take the topographical distribution of these wares into consideration the following facts may be observed. The hand-made wares are divided into two topographical main groups : one western and one eastern. The eastern group is characterized by a small quantity of Red Polished Ware, the majority of which is of the Red Polished II type, a rather large quantity of Buff Polished Ware and a great amount of Plain White, Buff, Red, Drab, and Black Mat wares which are not frequently represented in the Western group. This group is characterized by the abundance of Red Polished I Ware. The boundary between the two groups is, naturally, not marked by a sharp line : the western group seems to be purely represented to the west of Tömük kalesi and the eastern group to the east of Tarsos. In between, there is a belt of mixed types, though the wares of the eastern group seem to predominate. The general difference between the two groups, consequently, may be expressed as follows : red and polished ware is found in the west, white and mat ware in the east. Furthermore, the Painted Ware is much less represented in the west than in the east, and the Painted Ware of the western group seems to be altogether of the painted variety of the Red Polished Ware (the second category).

The wheel-made pottery of the Bronze Age follows the same lines of distribution as those of the hand-made wares : In the west there is very little Buff Polished and Painted Wares, while these wares are typical of the eastern sites. Finally,

it is to be observed that the Hellado-Cilician seems to be most frequently represented within the eastern group. So much for the distribution of the Bronze Age pottery which, conse-



Fig. 13. — A. Red Polished I-II Hand-made. From Tarsos; B. Plain White Wheel-made; C. Plain White Hand-made; D. Painted Hand-made. From Kapûr.

quently, fairly well coincides with the geographical division in *Κιλικία πεδιάς* and *Κιλικία τραχεῖα*.

As far as evidence goes, the Iron Age wares are not distributed in this way into two topographical groups but seem to be more evenly distributed within the whole of Cilicia.

When the pottery has thus been classified, chronologically and topographically arranged, as far as the material allows, it remains the study of its relations to that of the adjacent cultures and the determination of its place in the general

development of culture. This can be done here only in a general way and the reader is referred for details and further evidences to the forthcoming publication of the Swedish

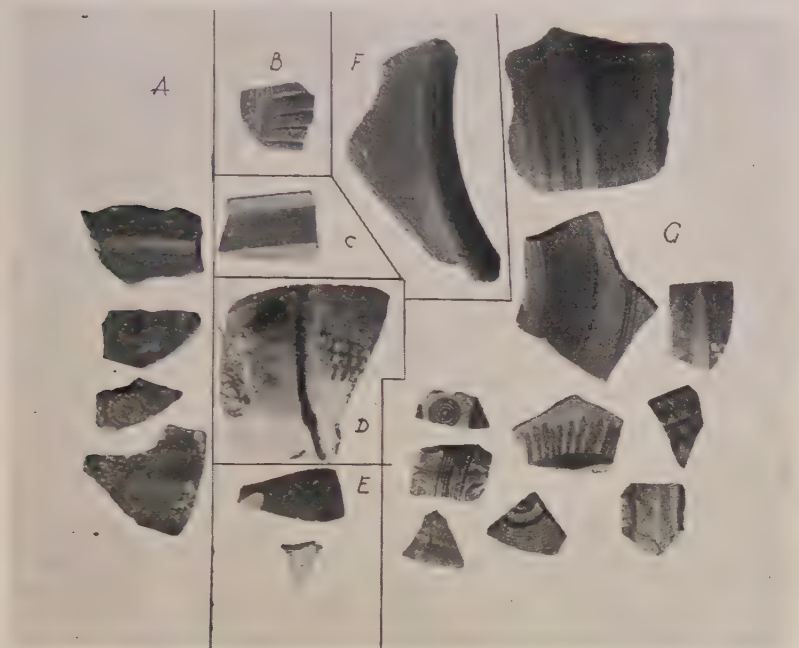


Fig. 14. — A. Painted II Wheel-made (Black-on-Red); B. Black Slip Wheel-made; C. Buff Polished II Wheel-made; D. Painted Hand-made; E. Black Polished Wheel-made; F. Red Polished II Hand-made; G. Painted II Wheel-made (White Painted and Bichrome). From Misis.

Cyprus Expedition. Furthermore, it is obvious that the fragmentary character of the Cilician material imposes some necessary restrictions on a comparison with foreign ceramic products: The potsherds do not, in most cases, allow of a safe reconstruction of the entire vessel with all essential details and, consequently, the resemblance in shape between the preserved fragments and the corresponding parts of the entire pots from foreign countries does not imply that the missing parts, too, of the Cilician specimens would show the same

resemblance to the foreign material. It is thus safe to take into consideration nothing but typical and characteristic details of the shapes and ornamentation, leaving the rest for future discussion, when excavations in Cilicia have provided us with a series of entire pottery products.

Let us first deal with the White Slip Ware, both the plain and painted pottery which may be Neolithic or Aeneolithic. Similar ware has been found in Cyprus during the Swedish excavation of a Neolithic settlement in Lapithos. It is one of the typical Cypriote Neolithic wares¹. In Syria, too, a similar ware has been found² and there seems to have existed a ware of this kind down to Palestine³. Neolithic pottery is now reported from Alishar hüyük in Cappadocia⁴. It consists of a black, polished, coarse ware with incised ornaments; a fine black ware, sometimes with incisions and, finally, of a painted ware with ornaments of red-brown colour painted on a buff ground. As no specimens of this painted ware have been published hitherto it is impossible to say anything as to its relation to the wares mentioned. It is worthy of notice that the Cilician bowl with flat bottom, straight, oblique sides and

1. *Forthcoming publication of the Swedish Cyprus Expedition*. After this article was written new finds of magnificent, Neolithic pottery have been made in Cyprus by the Curator of the Cyprus Museum, Mr. P. Dikaios (cf. *Cyprus Mus. Ann. Report*, 1933, pp. 5 sq., pl. II; *Ill. London News*, 1933, pp. 1034 ff.).

2. *Liv. Ann.* I, 1908, p. 116 (Sakje-Geuzi), pl. XLVIII, 8, 11. This ware is not definitely dated. It is labelled Neolithic by the excavator (Garstang) but is afterwards supposed to be of the Early Copper Age (Dussaud, *Revue de l'École d'Anthropologie*, 1919, p. 312; cf. WOOLLEY, *Classification of the pottery of central and northern Syria*, *Classif. céram. ant.* 2); the corresponding pottery from Carchemish is still unpublished; unpublished are also some sherds from Jebel which bear a resemblance to the Cypriote Neolithic pottery.

3. Unpublished sherds from Wady Sellah, and painted ware from Tell Fara much resembling the Cypriote Neolithic pottery (EANN MACDONALD, *Beth-Pelet*, II, pl. XXXIV). The painted "Neolithic" ware from Gezer, e. g. MACALISTER, *Excavations in Gezer*, I, figs. 26, 31; II, figs. 302 sq.; III, pls. XXII, 5; XVIII, 1) and Jerusalem (VINCENT, *Jérus. sous terre*, pl. IX, 1) is not related either to the Cilician or the Cypriote wares. This Palestinian ware seems to belong to the Early Copper Age (cf. FRANKFORT, *Studies in Early Pottery of the Near East*, II, 72, 3; ALBRIGHT, *Bull. Amer. schools Orient. research*, 1931, p. 13).

4. H. H. VON DER OSTEN, *Supplementary note*, p. 156 in ERICH F. SCHMIDT, *Anatolia through the Ages*, *Communic. Orient. Inst. Univ. Chicago*, 11, 1931.

plain rim is the typical shape of bowl of Neolithic Cyprus and of the Neolithic Black Ware at Sakje-Geuzi¹; it is also found in Palestine, at Teleilat Ghassul, Tell Fara, and at Gezer (Early Copper Age)². Both at Teleilat Ghassul and in Cyprus the prototypes of these bowls are of stone: in Cyprus stone bowls of these shapes were found in the settlement at Petra tou Liminiti.

The hand-made Red Polished Wares are representatives of the "Red ware culture"³ which is characteristic of the Bronze Age in Anatolia. It stretches over the whole of Asia Minor from Troy in the north-west, and includes Cyprus, where it is very typically and purely represented, sending off-shoots down to Palestine in the south and to Anau and Susa in the east. Within this great area of culture there exist many local differences. As regards the Red ware culture of Cilicia it has already been pointed out that it is most purely represented in Κιλικία περὶ ἑῶνα. The Red Polished types of the former district are more closely related to the central Anatolian group to which Cyprus too belongs. The fabric, both the coarse and the finer, with its bright-red polished surface, resembles partly the Cypriote, south-western Anatolian and partly the Cappadocian red wares. It must, however, once again be observed that, among the western Red Polished pottery there are also specimens of the Red Polished types characteristic of Κιλικία περὶ ἑῶνα. The decisive factor is if there is resemblance in shape to the Anatolian and Cypriote wares. Unfortunately, the potsherds of the Red Polished Ware from Hüdüde, the one place in western Cilicia where it was found in masses, are much fragmentary, so that the entire shapes of the larger vessels are uncertain. It is especially to be regretted that it

1. *Liv. Ann.* I, 1908, pl. XLV.

2. *Syria* 1931, p. 37, fig. 6, 3; pl. XVIII, 2; MACALISTER, *op. cit.*, III, pls. CXLII, 12; CXLVI; EANN MACDONALD, *op. cit.*, pl. XXIX, 15, 16.

3. MYRES, *The Early Pol. Fabrics of Asia Minor* (*Journ. Royal Anthropol. Inst.*, 1903); *Cambridge Anc. History*, I, pp. 89 sqq.; FRANKFORT, *op. cit.*, pp. 64 sqq.; GJERSTAD, *Studies on Preh. Cypr.*, pp. 294 sqq.

is not possible to state if the jug with an open spout is represented among the shapes, as this is a typical, well-known shape among the pottery of Anatolia and Cyprus. The hemispherical bowl and the bowl with a cylindrical spout which occur in

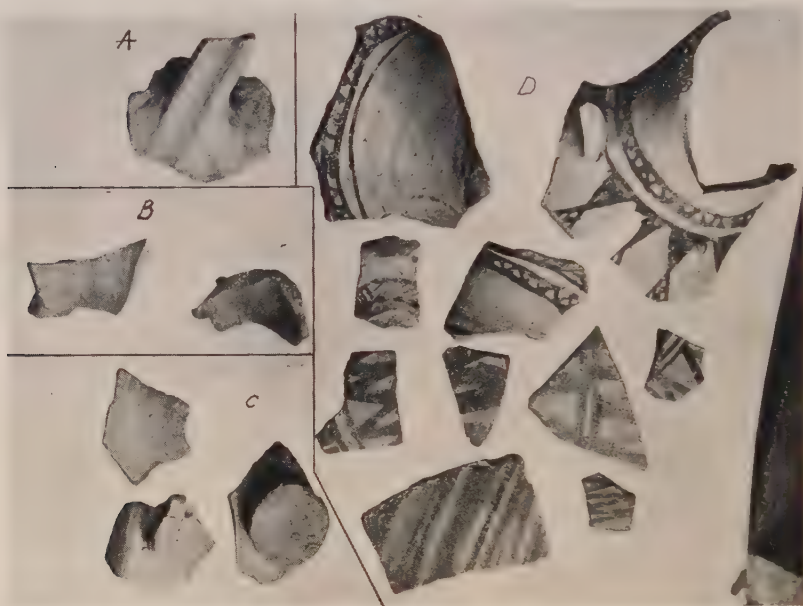


Fig. 15. — A. Plain White Hand-made; B. Drab Mat Hand-made; C. Plain White Wheel-made; D. Painted Hand-made. From Jenice.

Hüdüde are typical of the Cypriote and Anatolian wares, but they are not unrepresented in Syria and Palestine either¹, and the fragments from Hüdüde were too small to give information of characteristic details.

On the other hand, the red Polished and buff polished wares of Κιλικία πεδιάς, seem in general to be more related to the Syrian and Palestinian red and buff polished wares, and the

1. E. g. MACALISTER, *op. cit.*, I, p. 145; III, pl. CXLVII, 1, 15; SELLIN and WATZINGER, *Jericho*, pl. 88, E 12.

same holds good as regards most of the other wares of the earlier part of the Bronze Age associated with these polished wares, viz., the Combed Ware and the Mat Wares, which are akin to the drab, buff or reddish wares of the countries mentioned¹.



Fig. 16. — Painted I Wheel-made. From Jenige.

This becomes evident from the fact that similar shapes are represented in these wares, both in Cilicia and in Syria and Palestine so far as the fragmentary Cilician material allows us to judge; e. g., the jar with flaring rim and ledge-handle²:

1. For the techniques of these Early Bronze Age wares of Syria and Palestine see MACALISTER, *op. cit.*, I, p. 136; DUNCAN, *Corpus of Pal. Pottery*, p. 12; VINCENT, *Céramique de la Palestine*, Classif. céram. ant. 8.

2. MACALISTER, *op. cit.*, II, pp. 143; 153, fig. 316, 3; SELIN and WATZINGER, *op. cit.*, pl. 20 A, 3 b.

the similar jar with horizontal handles on the shoulder, only a development of the former, is found in Cappadocia too¹ (fig. 5B); the amphora with handles from near the rim to the shoulder² (fig. 10D); the jar with rather narrow, short neck and a handle from rim to shoulder³ (fig. 15B); furrowed or vertically incised band-handles and the handle with a relief stripe in the middle⁴ (fig. 8E, H) etc. The Combed Ware is a well-known feature of the Syrian and Palestinian pottery⁵ (fig. 5D). None of the Cilician potsherds was large enough to give any information as to the shape of the vases provided with this decoration, but all the sherds are thick and must have belonged to large vessels, most probably large jars of the Syrian and Palestinian shapes.

The Gray Polished Ware may be related to the corresponding Anatolian ware. The "Buckel" (fig. 11A) which decorates one of the Cilician specimens is common in Anatolia⁶.

The sherds of the Black Polished and Black Lustrous Wares also are too fragmentary to allow of any judgment being formed as to their relation to the Black Wares of the surrounding districts.

Of the hand-made wares with the exception of the White Slip Painted Ware which was dealt with above there now remains the Painted Ware. On examining the ornaments of this Painted Ware we find certain points of contact with the painted wares of the adjoining districts. The latticed lozenges occasionally occurring in Cilicia (Misis) are such a typical ornament of the Cappadocian painted pottery that its style

1. GÉNOUILLAC, *Céramique Cappadocienne*, II, pl. 23, 23 bis; E. SCHMIDT, *op. cit.*, p. 105, fig. 149; ID., *The Alışar Hüyük*, Univ. Chicago Orient. Inst. Public. vol. XIX, p. 199, fig. 257 (painted specimens).

2. MONTET, *Byblos et l'Égypte*, pl. CXLIV, 902-904.

3. SELLIN and WATZINGER, *op. cit.*; pl. 21 C, 1.

4. MACALISTER, *op. cit.*, III, pls. XXII, 17; CXLVIII, 1.

5. *Syria*, 1927, pl. CXXV, 37 (Qatna); *Syria*, 1930, p. 153, fig. 3; p. 161, fig. 6; pl. XXXII (Qatna); *Syria*, 1932, pl. XXXVI (Tell Khan Sheikun), MACALISTER, *op. cit.*, III, pls. CXLVII, 21; CXLIX, 23.

6. H. SCHMIDT, *H. Schliemann's Sammlung troj. Altertümer*, nos. 394, 846, 859, 877, 879, 881 and *passim*.

has been called the "lozenge-style" (Rautenstil)¹. The latticed and filled triangles and the combination of filled triangles (or lozenges) with latticed lozenges are very common too, and so are the groups of oblique lines, fish-bone pattern



Fig. 17. — A. White Slip Painted Hand-made; B. Painted Hand-made. From different localities.

and the bands of parallel zigzag lines, sweeping over the body of the vessel² (figs. 4F, 5I, 8B, 12G, 13D, 15D, 17B).

The Cilician fragments are too few and, in most cases, too small to admit of a safe judgement if this similarity as to decorative elements is associated with a similar combination of

1. L. CURTIUS, *Kleine Funde aus Kleinasien* in H. GROTHE, *Meine Vorderasien-expedition*, pp. CCLXXV sqq; CHANTRE, *Mission en Cappadoce*, pls. XII, 2; XIII, 1.

2. GENOUILLAC, *op. cit.*, I, pls. 7, 9, 10, 13, 14, 17; II, pls. 22, 25, 38, 56; FRANKFORT, *op. cit.*, II, pl. IX, 1-3; L. CURTIUS, *op. cit.*, pl. XIV, 7; E. SCHMIDT, *The Alishar Hüyük*, e. g. pl. XVIII, b 745 : 16; 385.

these elements. Moreover, the shapes of the Cilician painted pottery are not much known. It must be emphasized that these simple geometrical ornaments cannot in themselves prove cultural connections but that their combination alone



Fig. 18. --- A. Hellado-Cilician and Helladic Wares ; B. Painted I Wheel-made. C. Painted I (bichrome) Wheel-made. From different localities.

can do this, i. e. the decisive factor is not the decorative elements but their artistic syntax. Furthermore, it must be noticed that, at present, no Cilician sherds have been found which are decorated with that particular Cappadocian ornament, the pot-hook spiral, which is to be considered as indicating a western influence on the Cappadocian ceramic industry,

and can be associated with Macedonian prototypes¹. The Cilician painted early Bronze Age pottery would thus be related to the purely rectilinear Cappadocian style which, on the evidence of the finds in Kül-tepe², flourished in the latter part of the 3rd millenium B. C.³ Unfortunately there is very little published of the early pottery in North Syria⁴. The painted fragments from Sakje-Geuzi are too few and small to allow of a safe judgment as to their stylistic characteristics⁵. Affinities to the eastern Anatolian ware are said to exist, but there are certain dotted ornaments which are typically North Syrian⁶. No hand-made sherds decorated with such dotted ornaments have been found in Cilicia as yet, however, which of course, does not mean that they will not be found at some future date. In any case we know that Cilicia was bordered in the north-east and east by Early Bronze Age cultures with painted pottery, which partially extended their influence down

1. FRANKFORT, *op. cit.*, II, pp. 170 sqq.

2. HROZNÝ, *Rapport préliminaire (Syria, 1927, pp. 1 sqq., pl. IV)*.

3. This conclusion seems supported by the latest interpretation of the layers of the Alishar hūyuk (VON DER OSTEN, *op. cit.*, pp. 157 sqq.): it is stated that Layer II is later than Layer III which immediately succeeds Layer I. Layer III is characterized by painted pottery and in Layer II cuneiform tablets were found *in situ* of the same type as those in Kül-tepe which we know date from the end of the 3rd millenium B. C. As Dussaud justly points out, this stratigraphical interpretation does not, however, seem to be free from objections, as far as the published material allows us to judge (DUSSAUD, *Syria*, 1932, 304), and it should be noted that Layer III contains pottery decorated with pot-hook spirales too.

4. *Liv. Ann.* I, 1908, pl. XLVIII; WOOLLEY, *Classif. of the pottery of Central and Northern Syria*, *Classif. céram. ant.* 2.

5. It is out of place here to discuss the problem of the relation of these Cappadocian and North Syrian painted wares to those found in Anau, Mesopotamia, and Elam. Pottier thinks that the decorative elements of the Cappadocian ware are derived from the ornaments of the Susian pottery (POTTIER, *L'Art hittite*, II, pp. 9 sqq.). Frankfort lays stress upon the importance of the cultural province of North Syria (FRANKFORT, *op. cit.*, I, pp. 70 sqq.; II, p. 165; *The Antiquaries Journal*, 1928, pp. 223 sqq.). When the North Syrian and Cappadocian materials have been published in full, when excavations have been carried out in Cilicia and when we know more about the pottery of the intermediate regions we shall be able to solve this problem.

6. FRANKFORT, *op. cit.*, I, p. 109. It is interesting to find that the dotted ornaments appear also on the recently published pottery from Tell Halaf (V. OPPENHEIM, *Tell Halaf*, pls. 51-53).

to Palestine¹. It is natural that we should look to these eastern regions to find the cultural centre which has influenced the Cilician painted ware, and this so much the more as there exists no synchronistic painted pottery in any other region adjoining Cilicia. Further researches in Cilicia will elucidate this question. It is worthy of notice that the technique of the West-Cilician painted pottery which is partly a Red Polished, partly a Painted Ware has exact parallels in Cappadocia² and later on (the White Painted I Ware) in Cyprus³: it is the natural result of the influence of a painted technique penetrating in a Red Ware culture.

The wheel-made pottery of the Bronze Age shows the same relations to the Anatolian, Cypriote, Syro-Palestinian pottery as does the handmade pottery of the Bronze Age. E. g. the very typical shape of bowl with disc-base, sharp shoulder-line, and profiled rim (figs. 8 H, 9, 15 C, 16) is widely spread in Syria and Palestine⁴ and may be also represented in Anatolia⁵. the chalice with wavy circumference (fig. 18 B) occurs in Anatolia⁶; furthermore the plain open bowl with, usually, slightly convex side and base-ring (figs. 7, 10 C) is found in Troy (imported)⁷, Cyprus (imported)⁸ in Syria⁹ and Palestine¹⁰; the spindle-shaped jug with long, narrow neck and

1. MACALISTER, *op. cit.*, III, pl. CXLI, 5; cf. FRANKFORT, *op. cit.*, I, p. 110.

2. *Liv. Ann.*, 1922, pl. III, 1; E. SCHMIDT, *op. cit.*, p. 106, fig. 150 (the bowl).

3. GJERSTAD, *Studies on Preh. Cyprus*, p. 149, jug no. 2.

4. *Syria*, 1927, pl. LXXXI, 56, 72; *Syria*, 1928, pl. XIX, 120; *Syria*, 1930, pl. XXXIII (Qatna); *Syria*, 1932, pl. XXXVI (Tell Khan Sheikun); *Liv. Ann.* 1932, pl. XXXI, 1, 5; pl. XXXII, 5; pl. XXXVI, 6, 7; pl. XXXIX, 13; DUNCAN, *op. cit.*, pl. 24.

5. GÉNOUILLAC, *op. cit.*, I, pl. 18. It is, however, uncertain, if these bowls were provided with a disc-base. Bowls of this profile are widely spread and, naturally, do not in themselves prove cultural connection but the combination with the disc-base in Syria and Cilicia affords a certain strength to their comparative value.

6. For the chalice see E. SCHMIDT, *The Alishar Hüyük*, pls II, XI. The resemblance in shape to Middle Minoan vases is remarkable.

7. H. SCHMIDT, *op. cit.*, nos. 886-900.

8. GJERSTAD, *Studies on Preh. Cyprus*, p. 204, White Plain Ware no. 2.

9. *Syria*, 1927, p. 289, figs. 5, 21, 22; pl. LXXXI, 70.

10. DUNCAN, *op. cit.*, pl. 10.

the pilgrim-bottle of the Red Polished II Ware are supposed to be North Syrian types¹; the ledge-handle at the rim of the bowls (fig. 9) has parallels in Palestine and in Cappadocia², the twin or double-handle is a common feature in the Syro-Palestinian pottery of this time³. Many of the fragments of jugs and jars suggest common types of the Syro-Palestinian pottery, e. g., the jars, amphorae or jugs with ridged neck-line, the jug with flat base, oval body, concave neck, and pinched rim, etc. Of these types there are plenty of specimens found in Cyprus too. The fragments of the Cilician pottery, however, are not sufficiently large to allow certainty as to the entire shape.

In decoration the same foreign relations may be observed: the wavy line framed by straight lines is found both in Cappadocian⁴, Cypriote⁵, and Syro-Palestinian⁶ pottery; the punctured triangle, sometimes two, combined to an hour-glass ornament (figs. 8G, 9, 16, 18B), is typical of the Syro-Palestinian wares⁷ and is derived from the punctured "Hyksos" ware⁸; the filled triangle, the hour-glass pattern (figs. 9, 18B), and the crossed lines in metopes (fig. 16) occur both in Cappadocia⁹, Syria, and Palestine¹⁰; the fringed band

1 FRANKFORT, *op. cit.*, I, p. 107 sq.

2 CHANTRE, *Mission en Cappadoce*, pl. XIV, 10; MACALISTER, *op. cit.*, III, pl. CLII, 6.

3 Common on the jugs of the "Hyksos" ware and on other jugs of the Middle Bronze Age.

4 GENOUILLAC, *op. cit.*, I, pls. 8, 10; II, pls. 25-33.

5 GJERSTAD, *Studies on Preh. Cyprus*, pp. 168, 175 sqq.

6 Syria, 1927, p. 289, fig. 5, 27; 1930, p. 178, fig. 7 and MONTET, *op. cit.*, pl. (XXIII), 817; DUNCAN, *op. cit.*, Decorated fragments, pl. 15 and *passim*.

7 Syria, 1927, p. 289, fig. 5, 27; pl. LXXXI, 62; SELLIN-WATZINGER, *op. cit.*, p. 123, fig. 134; SELLIN, *Tell Ta'annek* (Denkschr. Wien. Akad., 1904), p. 70, fig. 88; MACALISTER, *op. cit.*, II, p. 173, fig. 335; III, pl. CLXV, 3.

8 It was pointed out above that these and other dotted ornaments were old in North Syria. The same dotted ornaments appear also in the Cappadocian ware influenced from Syria.

9 GENOUILLAC, *op. cit.*, II, pls. 3, 5 *bis*, 31, 38; L. CURTIUS, *op. cit.*, pl. XV, 5; E. SCHMIDT, *The Alishar Hüyük*, pls. XVIII, 764 a; XXIV, b 36: 3, b 36: 305; XXV, b 36: 132, b 36: 162.

10 DUNCAN, *op. cit.*, Decorated fragments, pl. 13; Syria, 1927, pl. LXXIX, 45.

(fig. 18B) occurs in Cappadocia¹; the collar-ornament consisting of friezes of hatched bands around the shoulder of jugs (figs. 16, 18B) and the Bichrome Ware with red lines bordered by black ones, and a vertical frieze of bands enclosing a fish-bone pattern (fig. 18C) are all common in Syria and Palestine², and the latter specimen is found in Cyprus too; the ornament consisting of groups of oblique lines (figs. 9, 11B) occurs both in the Cappadocian³ and the Syro-Palestinian pottery⁴ and appears in Cyprus in Middle Cypriote III⁵; it occurred already in the Hand-made Painted Ware as did the latticed triangles.

Last but not least it is to be noticed that in the composition, too, of these decorative elements there are points of contact with foreign cultures inasmuch as the metope-style characteristic of some of the Cilician pottery is characteristic of some of the Syrian pottery as well, but originally *may* not have been typical of the Cappadocian pottery⁶ though foreign influence, probably from the North Syrian region, has come into Cappadocia⁷ rather early. In general, therefore, as far as can be seen at present⁸ at least, the contact seems to be closer with the east and south than with the north.

It was already pointed out above that some of these simple geometrical ornaments which appear independently in many

1. GENOUILLAC, *op. cit.*, II, pls. 12, 12 bis.

2. E. g. MACALISTER, *op. cit.* III, pl. CXL, 10. This class of vases comprises specimens with a variety of ornaments painted in the same technique; E. g. MACALISTER, *op. cit.* II, p. 172, fig. 333; III, pls. CXL, 11; CLVII, 7, 8, 9; BLISS, *A mound of many cities*, p. 62, fig. 106; *Quarterly Statement, Pal. Expl. Fund.*, 1923, pl. III, 25, 31, etc.; for the collar-ornament see *Syria*, 1927, pl. XI, 1.

3. L. CURTIUS, *op. cit.*, pl. XVI, 6; GENOUILLAC, *op. cit.*, I, pl. 17; *Liv. Ann.* 1922, pl. III, 1; E. SCHMIDT, *The Alishar Hüyük*, pl. XVII, b 742 : 9; pl. XX, b 36 : 146.

4. DUNCAN, *op. cit.*, pl. 31 (Beisan); pl. 67 (Tell Fara); MACALISTER, *op. cit.* III, pls. CLXIII, 8; CLXVII, 3.

5. GJERSTAD, *Studies on Preh. Cyprus*, p. 172, jugs nos. 1, 4, 8, 9; p. 175.

6. L. CURTIUS, *op. cit.*, p. CCLXXVIII; FRANKFORT, *op. cit.*, II, p. 165.

7. FRANKFORT, *op. cit.*, II, pp. 166 sqq.

8. With due regard to the Cappadocian connections stated above, these seem to be more stimulating in the Early Bronze Age.

different countries, e. g. the latticed triangle, the groups of oblique lines, the wavy line framed by straight lines, etc., do not in themselves, of course, prove cultural connections; others, on the other hand, e. g. the dotted triangle, are more conclusive. If, however, we take into account that the ornaments appear approximately synchronistically in adjoining countries, that they are partially composed in the same decorative system, and, finally, that there is agreement in the shapes of the vases, too, the evidence of these decorative elements as signs of contact weighs heavily in the balance¹.

But, these points of contact admitted, it must be emphasized that in the later part, too, of the Bronze Age the Cilician pottery is of a distinct and peculiar type, showing that Cilician culture continued to be a culture of its own.

There remains to be discussed the Helladic and the Hellado-Cilician pottery. The Helladic Ware is, of course, imported. It is altogether Late Helladic III Ware. How, then, is the Hellado-Cilician Ware to be explained? It is not a genuine Helladic Ware and cannot, therefore, have been imported from the Aegean at least. Some of the sherds are, as already mentioned, of a better silted clay than the Cilician Plain White pottery, but most of them are made of a clay which much resembles the Cilician. I think, therefore, that this pottery was made in Cilicia. The question then arises if it was made by Mycenaeans in Cilicia, or by Cilicians in imitation of the genuine Mycenaean ware. In consideration of the fact that this is in accord with historical and mythological evidence the former alternative seems preferable. I cannot go into a detailed discussion of the historical and mythological material referring to this matter. This will be done in the forthcoming publication of the Swedish Cyprus Expedition. Here I shall

1. For the same reasons as given above, p. 37,5, I restrict myself to these comparisons with the products of the regions surrounding Cilicia and will not enter upon the field of "pan-comparative" archaeology. I only note that the similarity between some of the ornaments of Cilician and Assyrian pottery may be due to the North-Syrian influence in Assur (cf. FRANKFORT, *op. cit.*, I, pp. 88 sqq.).

only point out some of the literary evidence connected with this question¹.

According to Herodotos, the Cilicians were called Ὑπαχαιοί². Sommer has interpreted this as the Achaeans of the Lowland. In his criticism of Forrer's interpretation of the Ahhijava texts he puts forward the hypothesis that Tavagalavas was an Ὑπαχαιός in Cilicia³. Kretschmer has objected to Sommer's interpretation of Ὑπαχαιοί as Achaeans of the Lowland on the basis of a minute analysis of the sense of the words compound with ὑπό and translated Ὑπαχαιοί as the people of which the Achaeans form a substratum, a people mixed with Achaeans⁴. This seems a preferable interpretation and agrees very well with the archaeological evidence and what we know about the culture of Cilicia as dealt with above. I also agree with Kretschmer that the Ὑπαχαιοί were mixed with Greek Achaeans and were no un-Greek Achaeans as Sommer proposes. Finally, there is the mythological evidence afforded by the Greek legends, many of which are of Mycenaean origin and are now admitted to contain historical stuff though, of course, freely remodelled and combined unrestricted by regard to historical truth — the usual way in which popular tradition is preserved, as Prof. Martin P. Nilsson remarks in his

1. In this context I wish to draw attention to the Keftiu. WAINWRIGHT has localized the Keftiu in Cilicia (*Liv. Ann.* 1913, pp. 24 sqq.) and has recently defended his theory (*Journal of Egypt. Archaeol.*, 1931, pp. 26 sqq.; *Journ. Hell. Stud.*, 1931, pp. 1 sqq.; *Quarterly Statem. Pal. Expl. Fund.*, 1931, pp. 203 sqq.). It seems to me that the defendants of the Cretan theory (e. g. MEYER, *Gesch. d. Allert.* 2 : 1 (2nd edit.), pp. 107 sqq.; KARO, art *Keftiu* in Ebert's *Reallexikon der Vorgeschichte*) pay too little attention to the non-Minoan elements in the Keftiu civilization. The Keftiu culture seems partly to be a blend of Minoan and Syrian elements. I think so much should be agreed upon that the name of Keftiu can have been used not only about the Minoans but also about Minoan colonists in the Levant. I admit, however, that I did not find any Aegaeian remains in Cilicia which can be assigned to the earlier part of the XVIII Dyn., the time when the Keftiu appear in Egyptian records for the first time. Such remains may be found later; only excavations in Cilicia can decide the question.

2. HERODOTOS, VII, 91 : Ὀὔτοι (i. e. Κίλικες) τὸ παλαιὸν Ὑπαχαιοὶ ἐκαλέοντο.

3. F. SOMMER, *Die Ahhijava Urkunden*, p. 359, 1; p. 375;

4. KRETSCHMER, *Die Hypachäer*, Glotta, 1933, pp. 213 sqq.

work: *The Mycenaean Origin of Greek mythology*¹. Prof. Nilsson points to the myth of Bellerophon and the epic battles with the Lycians as an indication of the Mycenaean push along the south coast of Asia Minor². The wandering of Bellerophon is said to have extended to the Aleian plain in the Cilician lowland³. In the *Iliad*, the Cilicians are one of the most important allies of Troy. Andromache is the daughter of the Cilician king Eëtion⁴. These Cilicians are placed in the Troad, but Prof. Nilsson has suggested that this is due to an epical transplantation of the Cilicians⁵. If the Trojan allies were the sole Cilicians we know of, i. e. those in south-east Asia Minor, new light is thrown on the archaeologically proved connections between Troy and Cilicia (cf. above, p. 38)⁶.

Furthermore, there are the legends of Mopsos and Amphilochos⁷. In these legends Cilicia is combined with Pamphylia and Syria, and the legends are connected with wanderings

1. M. P. NILSSON, *The Mycenaean Origin of Greek Mythology*, p. 4.

2. M. P. NILSSON, *op. cit.*, pp. 52 sqq.

3. HOMER, *Iliad*, VI, 201. It has been thought that Bellerophon's connection with the Aleian plain was due to etymological speculations; in consequence of the myth of Bellerophon's wanderings he was localized to the Aleian plain ('Αλήιον combined with ἀλῆσθαι and ἀλῆσινειν.) I think that this is a rather far-fetched explanation: it would have been easy to localize his wanderings in places lying nearer to hand, and which would afford the same etymological play. I think it is more probable that there existed an old local myth connecting Bellerophon with the Aleian plain and rendering the tradition of Mycenaean enterprises in Cilicia in mythological form. This connection of Bellerophon with the Aleian plain was unintelligible to later mythographers and was explained by the etymological play mentioned above, being connected with the myth of Bellerophon's wanderings.

4. HOMER, *Iliad*, VI, 395 sq.

5. M. P. NILSSON, *op. cit.*, pp. 58 sqq.

6. It is worthy of notice that the relation of the Mycenaean pottery to the native ware is the same in Cilicia and in Troy: at both places imported Mycenaean ware is found, but the majority of pottery consists of a local ware produced under Mycenaean influence. How this is to be interpreted as regards the culture of Troy VI and the ethnical composition of its people is a question on which I shall not enter now, as it cannot be discussed briefly and is out of place here.

7. J. KEIL, *Das Problem der ältesten griechischen Kolonisation Kilikiens*, Mitt. d. Vereines Class. Philologen, Wien, 1926, pp. 9 sqq.

after the fall of Troy¹. According to Hesiodos, Amphilochos died in Soli, and Kallinos relates that, after the death of Kalchas, Mopsos brought his men to Pamphylia whence they spread to Cilicia and Phoenicia and down to Palestine². Amphilochos and Mopsos are said to have founded Mallos in Cilicia; in that town Amphilochos had a famous oracle³. Mopsos founded Mopsuestia and Mopsukrene in Cilicia⁴. There was also a legend that Amphilochos and Mopsos killed each other in a fight and that they were buried in two tombs close by the river of Pyramos⁵.

These legends, consequently, refer to the Cilician lowland, the district of *Κιλικία Πεδιάς*. But there are legends referring to the Cilician highland too. In Olba there was a sanctuary of Zeus, founded by Aias, the son of Teukros. The priests of this sanctuary were dynasts of this district and down to the time of Strabon they were alternately called Aias and Teukros⁶. Meyer and Beloch⁷ consider these legends to be of no historic value. But regard must be taken to the fact that Mopsos and Amphilochos are locally attached to Cilicia in the cult, and it seems highly improbable that this cult was brought into Cilicia in later times⁸. The view that the legends reflect historic proceedings in Mycenaean times is therefore the more preferable. With regard to this it seems that even the genealogy which made Phoinix and Cilix brothers of Cadmus⁹ should be so easily discarded as an indication of a historic tradition. Genealogies are, of course, not very trustworthy as historical

1. I hope to take up this question in another article on the basis of my observations during a journey in Pamphylia. No Mycenaean remains were found there by me.

2. STRABON, XIV, 676.

3. PAUS. I, 43, 3; PLUT. De defect. oracul., 45; CASS. DIO, LXXII, 7.

4. STEPH. BYZ. v. Μόψου ἑστία; EUSEB. Can. 97.

5. STRAB. XIV, 675.

6. STRAB. XIV, 672.

7. MEYER, *Gesch. d. Altert.*, II, p. 292; BELOCH, *Griech. Gesch.* I, p. 261 sq.

8. Cf. PEISTER, *Religionsgesch. Vers. u. Vorarb.* V, pp. 90 sqq. and KEIL, *op. cit.*, p. 17.

9. ROSCHER's *Lexikon*, v. Kilix.

material, as they very often were invented in later time for political or other reasons. But here we have to ask ourselves : for what purpose was this genealogy invented ? In view of the archaeological evidence that is now coming to light it is not easy to offer a plausible explanation of the fact that the eponyms of Cilicia and Phoenicia were made brothers of Cadmus unless this reflects a vague historic tradition of Mycenaean enterprises in these religions : the Mycenaean remains in Cilicia now discovered correspond to the magnificent finds of various Mycenaean products which have been discovered in Syria during the French excavations in Lattakia under the leadership of Dr. F. A. Schaeffer¹. Thus further light is thrown on the very important question of the penetration of Mycenaean culture into the Levant and its relation to Oriental civilization. It is out of place here to discuss this problem in full : it will be reserved for detailed treatment in the publication of the Swedish Cyprus Expedition, where a comparative study on both the archaeological and literary material in Cyprus, Anatolia, Syria, etc. will, I hope, further elucidate the problem.

Finally, we have to discuss the historic interpretation of the Early Iron Age pottery. We have seen that the Cilician Iron Age pottery is characterized by the appearance in masses of a painted ware which is altogether of similar shape and decoration as the corresponding Cypriote painted Iron Age ware. How is this to be explained ? Was the Cypriote ware imported in such overwhelming masses into Cilicia, or have we to reckon with Cypriote colonies in that country ? The former alternative seems improbable, as it would imply exceptionally intimate commercial connections between Cyprus and Cilicia during the Early Iron Age, of which there is no reciprocal evidence in Cyprus². The later alternative must

1. *Syria*, 1929, pp. 285 sqq.; 1931, pp. 1 sqq.; 1932, pp. 1 sqq.; 1933, pp. 93 sqq.

2. There are indications of connections with North Syria and Cilicia and these increase in number at the end of the Geometric, and the beginning of the Archaic, periods as will be stated in the forthcoming publication of the Swedish

be reckoned with, but another explanation has to be considered, too. It is well known that the great migrations of peoples which shook the Mediterranean at the end of the Bronze Age reacted in the Levant. The immigration of the Philistines into Palestine after their defeat in Egypt in 1190 B. C. is a historical fact. Whence the Philistines *ultimately* came from may be discussed. That they *next* came from Asia Minor seems to be well founded¹. The Tzakkarai, which are identified with the Teukrians, are found in Syria, in Dor². As mentioned above, the same Teukrians seem to have lived in Κιλικία τραχεῖα, and they were also among the Achaean tribes which colonized Cyprus at the same time : According to popular tradition³, Salamis was founded by Teukros. The Cypriote Iron Age pottery was brought in and developed by these Achaean tribes. When, therefore, there are indications that some of these came from Cilicia — let us call them the Teukrians — it seems to me that the similarity between the Cilician and Cypriote Iron Age pottery may be explained by the supposition that some of these peoples remained in Cilicia and were the producers of the Cilician Iron Age pottery ; the Cypriote and Cilician wares would, therefore, represent two parallel lines of developments the similarity of which are due to the common origin. I find it more natural to suppose this than to imagine that the Cypriotes would have colonized Cilicia at the beginning of the Iron Age. Cyprus has always been more a meeting-place of peoples than a centre whence they spread.

In view of this archaeological evidence it seems likely that the legends of Amphilochoi and Mopsos and Teukros refer to invasions of Achaeans at the beginning of the Iron Age and not to earlier Mycenaean enterprises in the late part

Expedition, but these signs of connections are not of a character as to indicate a Cypriote colonization of Cilicia at the beginning of the Iron Age.

1. Cf. lately WAINWRIGHT, *op. cit.*

2. Cf. MYRES, *Who were the Greeks*, p. 127.

3. BUSOLT, *Griech. Gesch.*, I, p. 321.

of the Late Bronze Age. In the tradition they are connected with the fall of Troy, which would indicate the first alternative. Of course, the dates given by the logographers are not to be accepted uncritically, even if the myths represent a historic tradition and I do not believe that these dates can be used as a chronological scheme for the Mycenaean period in the way Myres does in his work : *Who were the Greeks*¹? But the traditional date of the fall of Troy VI agrees well with archaeological evidence. If, then, the legends in question refer to the migrations at the beginning of the Iron Age, there is the legend of Bellerophon to be connected with the earlier Mycenaean and Hellado-Cilician pottery. Is it accidental that the majority of the Hellado-Cilician ware was found in Kazanlı, i. e. on the Aleian plain, while the greatest quantity of the pottery of the invaders at the beginning of the Iron Age was found in Misis, i. e. Mopsuestia, the town "founded" by Amphilochoi? Most readers will say that it is a chance, and I shall not contradict them when we consider the fact that both places still await the archaeologist's spade.

To sum up : as far as the available material allows us to judge, the Cilician culture fits in between the Anatolian and Syrian civilizations down to the end of the Bronze Age, when a beginning Mycenaean commercial and colonizing activity sets in, making the country one of the Mycenaean outposts in the Levant. At the beginning of the Iron Age, Cilicia was invaded by migrating Achaean peoples. This archaeological evidence is entirely in accordance with the indications afforded by the literary material.

These historical facts impart to the exploration of the Cilician culture great importance for Greek archaeology too. In the discussion of the historical problems of the Levant is the central position of Cilicia, however, in sharp contrast with the fact that the country has hitherto remained unexplored as regards its early history. This has often been regretted².

1. Cf. M. P. NILSSON. *op. cit.*, p. 4.

2. I cite HOGARTH : " The answer must be sought in the unexplored region

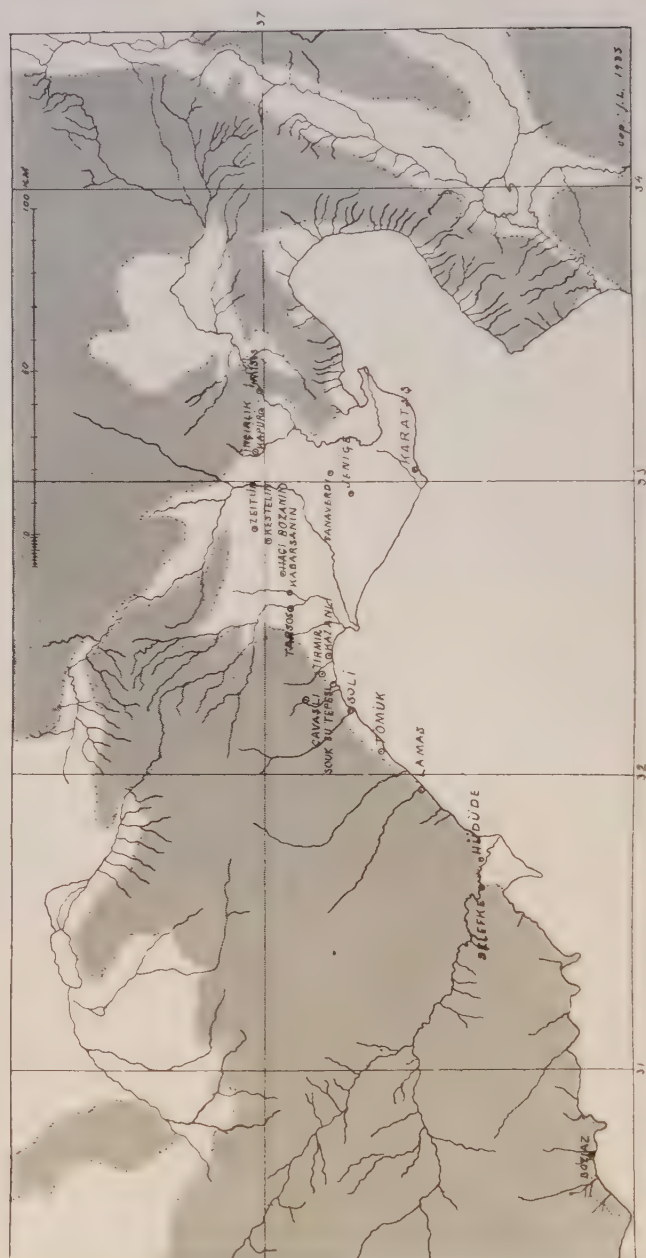


Fig. 19. — Map of Cilicia.

The many problems connected with Cilician culture cannot, of course, be solved without extensive excavations in the country. What I have given here is but a modest beginning of an archaeological exploration of early Cilician culture which may stimulate others to further researches and — excavations.

Einar GJERSTAD.

ADDENDUM

I wish to add that the names given to the different classes of Cilician pottery have been invented in order to distinguish the various fabrics found by me and are by no means proposed as a definite nomenclature of the Cilician pottery. Such a nomenclature cannot, of course, be worked out before the general sequence of all the pottery types has been established on the basis of results obtained by exhaustive excavations.

After this paper was written Theodore Burton Brown has published an article (*Liv. Ann.* XX, pp. 43 ff.) under the title *Anatolian Relations with the Aegean before 2400 B. C.*, where he also publishes some potsherds from Cilicia and to a great extent deals with Cilician problems. Readers will notice the differences between our opinions. I am unable to share Burton Brown's view that there is evidence of a close connection between Early Cilician, Cypriote, and Helladic cultures, but I cannot enter into a discussion of these problems here, as that would demand more space than is at my disposal at present.

tsell" (*Cambr. Anc. Hist.*, II, p. 547) and Josef KEIL: "Auch wenn das wundervolle Archiv von Boghazkeui oder andere orientalische Quellen, die in Assyrien zutage kommen mögen, für unsere Frage versagen sollten, dürfen wir erwarten, dass Grabungen und neue Funde in Kilikien selbst, namentlich in Mallos oder Tarsos, Zeugnisse des im 5. Jahrhundert v. Chr. dort gesprochenen Dialektes oder sonstige Anhaltspunkte für oder gegen ein altes dort sitzendes Griechentum liefern werden" ... (*Op. cit.*, p. 18.)

SUR DEUX INSCRIPTIONS DOLIAIRES DE L'AFRIQUE CHRÉTIENNE

*A la mémoire
de Stéphane Gsell.*

Il y avait autrefois dans la cour de l'archevêché d'Alger un gros *dolium*, sur le large rebord duquel courait, comme une arabesque, la cursive d'une inscription latine¹. On disait qu'il avait été trouvé, ainsi que des chapiteaux de basilique chrétienne, ses voisins de la cour archiépiscopale, dans les ruines de Tigava, petite ville antique de la vallée du Chélif, non loin d'Orléansville. Le cardinal Lavigerie fit transporter *dolium* et chapiteaux à Carthage, où ils sont encore dans la cour intérieure du couvent des Pères Blancs. Nous n'en savons pas davantage sur la provenance du document dont il va être question ici. Nous aimerions pouvoir affirmer que le grand vaisseau de terre et les chapiteaux, qui ne furent séparés ni à Alger ni à Carthage, furent trouvés dans le même édifice chrétien, mais nous n'avons aucune relation de la fouille, et de Tigava on a fort bien pu envoyer à Alger des objets découverts à des endroits différents de la cité. Du moins ces renseignements échappent-ils à toute contestation : je les dois en effet à l'obligeance de M. Albertini, professeur au Collège de France, qui a cru devoir, avant de me les transmettre, en demander confirmation à Stéphane Gsell, le meilleur connaisseur des antiquités de l'Afrique. Gsell tenait l'histoire du *dolium* de Tigava, telle qu'elle vient d'être rapportée, du R. P. Delattre, qui créa,

1. Diamètre intérieur de l'ouverture du *dolium* : 0 m. 25.

comme on le sait, sur l'ordre du cardinal Lavigerie le musée de Carthage. Très peu de jours après cet entretien, la mort enlevait aux études anciennes ce maître admirable, et nous ne songeons pas sans émotion que cette inscription de Tigava est un des derniers documents pour lesquels on ait eu recours à sa science inépuisable.

L'inscription du *dolium* de Tigava, qui est sans doute une des plus longues que nous connaissions de ce genre, n'est pas inédite : signalée en 1882 par La Blanchère dans le *Bulletin de Correspondance Africaine*, elle figure au *Corpus*¹ : elle a même le privilège assez rare d'y être reproduite en fac-similé, mais celui-ci est si médiocre que les quatre premiers mots étaient seuls déchiffrés, quand, en 1905, d'après une photographie, M. Monceaux publia enfin et commenta le texte tout entier². Deux éminents paléographes, MM. Chatelain et Omont, en avaient fait deux lectures différentes, que voici :

Omont : *ora pro qui fecit quia ad magistrum non amnavit et (l)ubenter fecit ora pro istis (?) porcionem (?) sic (h)abebis Deum pro.*

Chatelain : *ora pro qui fecit quia ad magistru(m) non amnavit et bene (?) fecit ora pro iscriptorem (?) sic (h)abebis Deum pro (lectorem).*

La photographie ne permettait pas d'établir un texte définitif : par contre elle révélait l'existence d'un verbe *amnare* inconnu par ailleurs. Malgré ces difficultés, pour M. Monceaux, « le sens général ne paraît pas douteux. En achevant de mouler son *dolium*, l'ouvrier, sans doute un esclave, se félicite d'avoir mené à bien son travail. Il demande qu'on prie pour lui, qu'on le récompense ainsi d'avoir exactement rempli la tâche fixée par le maître potier : sur ceux qui prieront pour lui, il appelle la bénédiction divine ».

Grâce à un estampage excellent, que le R. P. Lapeyre, successeur du P. Delattre au musée de Carthage, a bien voulu

1. CIL, VIII, 21497. Gsell a donné dans son *Atlas archéologique de l'Algérie* la bibliographie antérieure à 1900.

2. *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, X, 1905, p. 127-128.

m'envoyer, j'é crois pouvoir proposer de ce texte difficile à déchiffrer une nouvelle lecture, qui présente sur celles qui

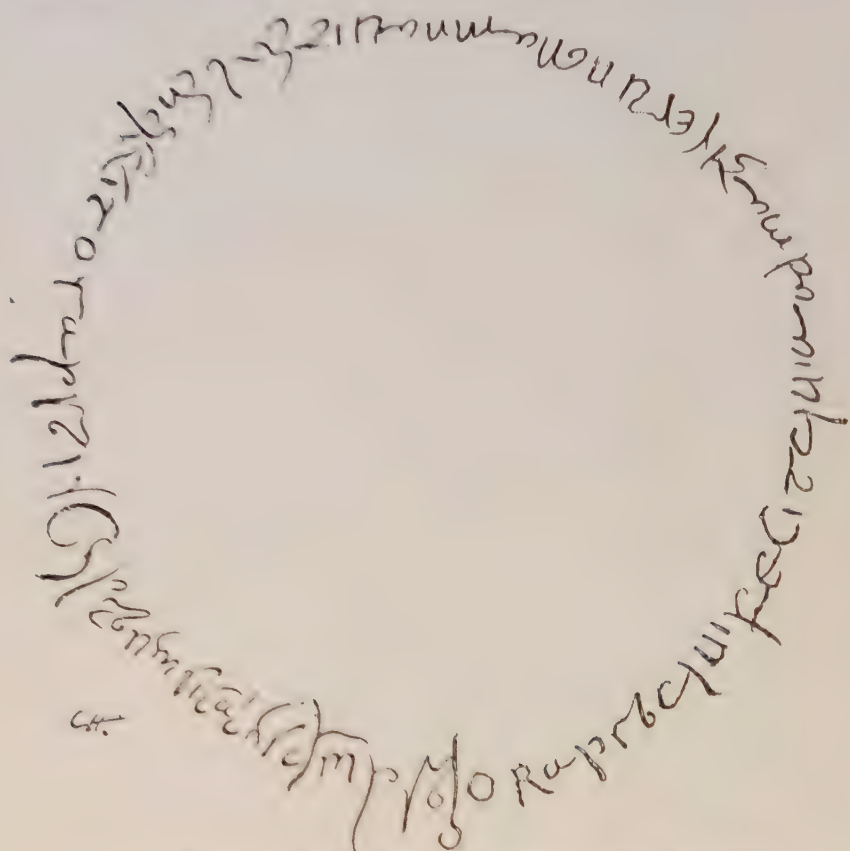


Fig. 1. — Inscription du *saṅgam* de Tigava, dessin d'après l'estampage.

l'ont précédée l'avantage de nous rendre un texte plus exact, plus intelligible, et plus riche de sens¹.

Voici ce que j'ai lu :

1. Ma lecture a été vérifiée et, pour deux mots de la fin de l'inscription, complétée par mon ami, M. Charles Perrat, secrétaire de l'École des Chartes. Je tiens à lui exprimer ici toute ma gratitude.

*ora pro qui fecit quia ad magis erunos iam novit et benefecit
ora pro iscriptorem sic abes dm pro*¹.

Ce texte est évidemment fautif sur plus d'un point. *Ad magis* est un adverbe dont on ne connaît pas d'autre exemple. Mais on l'imagine fort bien formé comme *ad nunc*, *ad longe*, *ad contra*, *ad infra*, *ad semper*, sur le modèle bien attesté de *ad satis*²; c'est l'équivalent de *magis et magis*, et on peut le traduire par « toujours davantage ».

Erunos = *aerumnos*. La lecture étant certaine, on ne peut songer à *aerumnas*, « les misères »; *aerumnus* est sans doute une forme populaire de *aerumnosus*, « malheureux ».

Il n'y a pas trace dans l'argile de *sic (h)abebis D(eum)* ou *D(ominum)* et on doit lire : *sic (h)abes D(eum)* ou *D(ominum)*. En coupant les mots autrement, on obtiendrait *si caves D(eum)*, mais on ne doit pas s'arrêter à cette lecture, car Dieu veut certes qu'on le craigne, mais non qu'on se garde de lui comme d'un danger. Or S. Cyprien, pour ne citer qu'un exemple, n'emploie *cavere* que dans la sens de péril à éviter³.

Avant la croix, qui, selon l'usage, marque le début et la fin d'un texte pieux, les trois lettres *pro* demandent une explication. M. Monceaux a supposé que le potier, « n'ayant pas su ménager la place pour son inscription circulaire, a dû s'arrêter brusquement en rejoignant le début de son texte ». *Pro* serait alors une préposition, et c'est le nom du *scriptor* qui aurait sauté. Mais la demande *ora pro (i)scriptorem* n'ajoute rien qui ne soit déjà dans *ora pro qui fecit*, et c'est plutôt à la place du mot *(i)scriptorem* que l'on attendrait le nom du potier. En tout cas, la préposition aurait dû être précédée de l'impératif *ora*. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que nous verrions un artisan éviter de mettre son nom sur son œuvre : sur le chapiteau d'un reliquaire que probablement

1. Peut-être doit-on lire *sic (h)abes dom*, qu'il faudrait alors développer en *do(minum)*.

2. Cf. *Thesaurus linguae latinae*, s. v. *ad*.

3. Cf. Cyprien, *De cath. eccl. unitate*, 26 = C S E L, p. 232.

et celle-ci, sans doute, leur prétendit s'associer à la gloire des justes¹. Mais, les plus tard le potier de Tigava, il ne précisa son identité. Peut-être était-ce là un usage pour les inscriptions pieuses de ce genre, dont il conviendrait de rechercher les raisons. On peut même pressumer que *pro* n'introduisait pas dans notre texte le nom d'un artisan. Faut-il lire *pro*[*lectorem*], et traduire : « ainsi tu te mets sous la protection de Dieu » ? On ne peut l'affirmer, car la forme serait par trop elliptique. Volontiers je verrais dans *pro* un sigle que je développerais en *p(ete)*, *π(ε)τα*, *ο(τα)*. Ainsi serait reprise dans une dernière instance la demande de prières du début et du milieu de l'inscription.

Ce texte porte sa date : le mélange de cursive et de capitale se retrouve sur le reliquaire de Lamasba, que l'on attribue au ^{ve} siècle². Le groupe *osi* se lit avec des caractères graphiques exactement semblables dans la charte de Ravenne qui est du début du ^{vi} siècle³. Les lettres *b* et *c*, les groupes *el*, *en*, *ef*, *ec*, *em* sont écrits de la même manière sur les curieuses tablettes vandales de Tébessa dont M. Albertini a récemment publié quelques-unes⁴. La date précise que nous lisons sur ces contrats est sans doute aussi celle du *dolium* de Tigava, la fin du ^{ve} siècle.

Ce n'est pas une banale formule de piété qu'une pointe grava sur l'argile encore fraîche du *dolium* de Tigava. Sans doute est-il d'un usage aussi ancien que répandu de mettre un signe sacré ou une parole pieuse sur les objets les plus usuels. Jules l'Africain conseillait d'insérer sur la panse des tonneaux un certain verset de psaume, dont la vertu magique empêchait le vin de tourner⁵. *Cum Deo rogare dolia, si prosun-*

1. Cf. Gauthier, Chapelle chrétienne de Tocqueville, dans *Bull. arch. du Comité*, 1909, p. 54 : *1(a) ietamini domino et exultate justi et gloriemur omnes recti corde! bono qui iscripsit*. On remarquera que l'artisan a changé dans la citation de la Vulgate (Ps. XXXI, v. 11) : *gloriamini* en *gloriemur*.

2. Cf. Gagé, Chapelle et reliquaire de Lamasba, dans *Mélanges de l'École de Rome*, 1927, p. 110.

3. Cf. Charte de Ravenne, F. 1, col. 2, col. 111 ; F. 5, col. 1, etc.

4. Albertini, *Actes de ventes du V^e siècle trouvés dans la région de Tébessa*, dans *Journal des Savants*, 1930, p. 23-30, pl. 1.

5. Cf. Geoponica, VII, 14, cité par A. Puech, *Hist. de la litt. grecque chrét.*, II, 1928, p. 475.

lur sic, écrivit sur un tonneau un fabricant du v^e siècle¹, qui paraît associer dans cette formule « une sorte de réclame commerciale et la pensée d'une rogation, d'une prière adressée à Dieu pour que de nombreux tonneaux soient nécessaires ». Notre potier ne songe pas à détourner le malin des acheteurs de ses produits ; il ne pense ni à la prospérité de son commerce ni à l'intérêt de ses clients. Il s'agit du salut de son âme, et il estime que les prières qu'il demande y aideront. Le début de l'inscription est conforme au type de la prière d'intercession, telle que nous la rencontrons à chaque page des liturgies d'Occident. Pourtant nous ne pourrions pas croire que nous avons là une formule liturgique, si quelques mots n'y révélaient une subtilité dont notre artisan était sûrement bien incapable. Priez pour le potier, est-il dit, « parce que toujours d'avantage il a connu des malheureux et les a secourus ». Deux moments sont ainsi marqués dans la charité : la connaissance ou, si l'on préfère, le goût de l'acte charitable, et l'acte charitable lui-même. Cette distinction est d'un théologien, et non d'un simple potier dont la culture rudimentaire se trahit aux fautes de son latin. Encore ce théologien est-il d'un bien médiocre talent, car il a visiblement mal compris les versets de l'Épître aux Philippiens² où saint Paul, priant Dieu pour ses amis, lui demande de leur « donner toujours d'avantage la connaissance et le goût de la charité... afin qu'ils soient purs et irréprochables pour le jour du Christ, étant comblés du fruit de la justice ». Il est bien évident que l'ἀγάπη paulinienne n'a rien à voir avec la bienfaisance et les aumônes. Aucun des commentateurs anciens ne s'y est trompé : Théodore de Mopsueste, qui n'est certes pas le plus remarquable d'entre eux, s'est gardé d'une telle sottise. Peut-être est-ce la liturgie qui a suggéré au potier de Tigava la curieuse distinction qu'il établit entre la connaissance ou le goût de l'acte charitable

1. Albertini, *Inscription gravée sur un dolium de Palissy*, dans *Bull. de la Soc. de Géogr. et d'Archéologie d'Oran*, LII, 1931.

2. *Philip.*, I, 9, καὶ τοῦτο προσεύχομαι ἵνα ἡ ἀγάπη ὑμῶν ἐπὶ μᾶλλον καὶ μᾶλλον περισσεύῃ ἐν ἐπιγνώσει καὶ πάσῃ αἰσθήσει. Vulgate : *et hoc oro ut caritas vestra magis ac magis abundet in scientia et in omni sensu.*

et l'acte charitable lui-même : celle-ci semble bien en effet avoir été marquée dans ce texte que nous lisons dans le *Liber ordinum* mozarabe, sous la rubrique « prières pour ceux qui font des aumônes » : « o Dieu, qui nous as appris à éteindre par des aumônes la dette de nos péchés, accorde à tes serviteurs la sainte dévotion de la générosité, car ils ne pourront pas écarter l'occasion d'être généreux ceux à qui tu auras donné la volonté de l'être¹ ». Une exégèse également fautive est donc commune à la formule de Tigava et à la liturgie mozarabe. Si l'on songe que celle-ci, de l'avis d'un spécialiste aussi averti que D. Férotin², a certainement subi l'influence de la liturgie africaine, peut-être pouvons-nous conclure que cette inscription, qu'un simple artisan n'a pu inventer, nous apporte l'écho d'une prière liturgique de l'Église d'Afrique.

Certes la bienfaisance avait par elle-même une valeur pour le salut d'une âme : même modérée et proportionnée aux ressources de chacun, elle était placée sur le même plan que la soif du martyr³. Pourtant le potier de Tigava a besoin d'une autre assurance ; il pense sans doute que les prières de son prochain seront auprès de Dieu comme un témoignage de plus des mérites que sa générosité lui a acquis. Il est évident que les hommes dont il attend le plus sont ceux qui ont le plus reçu de sa charité. L'Église n'enseigne-t-elle pas que les pauvres doivent donner ce témoignage de leur reconnaissance ? On en trouverait bien des preuves dans l'œuvre des seuls docteurs africains, Cyprien et Augustin⁴, et aussi dans la liturgie. « L'évêque priera pour les pauvres, dit le Canon d'Hyppolyte,

1. D. Férotin, *Liber ordinum* mozarabe, publié dans Leclercq, *Monumenta liturgica*, V, 1904, p. 222. *Pro his qui eleemosinas faciunt precemur dominum : deus, qui eleemosinis et lingui peccata docuisti, dona famulis tuis sanctam largiendi devotionem, neque enim non habere poterunt possibilitatem quibus tu dederis voluntatem.*

2. *Ibidem*. Introduction, p. XII.

3. Cf. CIL, VIII, 20906. Tipasa, mosaïque du pavement de la chapelle de l'évêque Alexandre : *Clausula iustitiae est martyrium votis optare, habes et aliam similem aelemosinam (pro) viribus facere*. L'épithaphe de l'évêque Alexandre célèbre en lui le *pauperum amator aelemosinae deditus omnis* (CIL, VIII, 20905. Tipasa).

4. Cf. S. Cyprien, *De lapsis*, 35, Ep. LX, 4 = Pat. Lat. IV, vol. 359-360. S. Augustin, Pat. Lat. XXXVIII, 530 ; XXXVI, 482 ; XXXIX, 2101, etc.

dès la fin du second siècle, et pour ceux qui les auront nourris. » Au sacramentaire gélasien figure toute une messe *pro benefactoribus*, où la communauté entière prie le Seigneur de « compenser par sa miséricorde céleste l'aumône d'ici-bas, d'accorder à l'âme généreuse *magna pro parvis, pro terrenis caelestia, pro temporalibus sempiterna*¹ ».

L'Église fait donc un devoir aux fidèles et particulièrement aux pauvres de rendre aux chrétiens charitables les bienfaits qu'ils en ont reçus par l'offrande de leurs prières. Le potier de Tigava espère que ses pressantes invitations seront entendues. Pourtant il sera d'autant plus sûr d'obtenir l'intercession de ses frères qu'il les aura persuadés qu'il est de leur intérêt de prier pour lui. Quiconque en effet prie pour autrui fait aussi une œuvre de charité qui sera comptée pour son propre salut. A côté de la prière et de l'ascétisme, S. Augustin, énumérant les moyens de justification qui s'offrent à l'homme dans cette vie, place la bienfaisance. « Me voici », disait Dieu au riche généreux, dont parle Ésaïe, LVIII, 7-10, dans un passage où S. Augustin voit une promesse pour les âmes charitables de son église. Dieu sera de même avec le pauvre qui ne peut offrir que ses prières. A l'un comme à l'autre sera donnée la vie éternelle auprès de Dieu. C'est ainsi, je crois, qu'il faut comprendre *sic (h)abes Deum* dans l'inscription. Dans le Nouveau Testament, l'expression *habere Deum* ou *patrem* ne se rencontre que dans les épîtres johanniques², mais son sens est purement dogmatique, car elle est appliquée à ceux qui possèdent la vraie doctrine de Dieu. Par contre, si nous adoptons la lecture *sic (h)abes Do(minum)*, nous pourrions plus facilement trouver dans les mêmes épîtres le texte qui l'explique : « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie³. » Avoir le Seigneur Jésus et posséder la vie éternelle sont donc deux expressions équivalentes.

1. Sacr. gélas. 48-Murator, I, p. 718.

2. I Joh., 2, 23 ; II Joh., 9.

3. I Joh., 5, 12.

Ainsi, dit le généreux potier, faites pour moi les prières que vous me devez, et, ce faisant, vous gagnerez le ciel, auquel par mes aumônes je mérite déjà d'aller. Dans le circuit fermé des bonnes œuvres, chacun trouvera son profit. C'est la même économie du salut en coopération que nous retrouvons dans cette épitaphe grecque, dont M. Millet vient de préciser le sens¹ : « salut à vous qui voyez la douce lumière de votre Père qui est aux cieux. Quant à nous, faites-nous reposer en Jésus-Christ, notre Seigneur, et dans son esprit saint et vivifiant, afin qu'à vous aussi il soit donné de quitter la vie en bons chrétiens. Car moi-même, humble que je suis, au terme de ma vie trop brève, j'ai obtenu ma part de la promesse de Dieu ». Nous pouvons donc croire que le *dolium* de Tigava ne nous apporte aucune expression nouvelle de la piété populaire.

C'est encore la même certitude que les bonnes œuvres conduisent au salut éternel, qu'une autre inscription doliaire d'Afrique a voulu traduire. Sur un *dolium* trouvé près d'Hamam-Lif on grava à la pointe, à l'époque où vivait le potier de Tigava, un texte dont nous n'avons que le début :

In ispe Dei pascas...

L'éditeur du texte, M. Monceaux², y a vu, avec le nom du potier Pascasius, une simple acclamation analogue à *Spes in Deo* ou *Spes Dei*, qu'on écrivit sur tant d'amphores chrétiennes ; ce ne serait, somme toute, rien d'autre qu'une marque de fabrique. Il n'est pas possible d'écarter tout à fait cette explication, car, comme a bien voulu me l'écrire M. Poinso, directeur des Antiquités de Tunisie, du *dolium* d'Hamam-Lif il ne reste que ce tesson. Mais on est tenté de présenter à côté d'elle une autre interprétation que suggère le *dolium* de Tigava. En effet *pascas* peut être pris pour un verbe, après lequel on attend *esurientes* ; de cette formule on lit un exemple dans S. Augustin³. Il ne saurait y avoir de différence entre l'espé-

1. *Un Type de la prière des morts : l'épithaphe d'Amachis*, dans *Oriens christianus*, 1932, p. 303, suiv.

2. *Comptes rendus de l'Acad. des Ins.*, 1914, p. 25.

3. Cf. *Sermo CXCI* = Pat. Lat. XXXIX, 2101 : *pascant esurientes, vestiant nudos*. Quelques mots pourraient suivre, qui développeraient l'idée contenue dans

rance que Dieu a donnée (*spes Dei*), et la promesse qu'il a faite (ἡ ἐπαγγελία τοῦ Θεοῦ). L'une et l'autre ont le même objet : la vie éternelle. Quant au lien que le potier d'Hammam-Lif a marqué entre le salut et la bienfaisance, il n'y a pas lieu de nous en étonner : dans l'épître aux Hébreux l'auteur déclare, à propos du salut, que « Dieu n'est pas injuste au point d'oublier le travail et la peine que par amour vous avez montrés en son nom, ayant rendu et rendant encore des services aux saints ». Et il ajoute : « nous désirons que chacun de vous montre le même zèle pour conserver jusqu'à la fin une pleine espérance, en sorte que vous ne vous relâchiez point, et que vous imitiez ceux qui, par la foi et la persévérance, héritent de la promesse de Dieu¹ ». S. Cyprien met expressément en rapport l'espérance de la vie éternelle et les œuvres de charité.

Sur les deux *dolia* on semble donc avoir voulu exprimer deux pensées différentes mais très voisines : à Tigava le potier s'adresse aux pauvres qui ont le bénéfice de sa générosité, pour qu'ils ajoutent leurs prières d'intercession à ses propres mérites. A Hammam-Lif il a transcrit, avec la récompense qu'il espère, le précepte auquel il a obéi. Mais ici comme là éclate la confiance de ces artisans dans le salut que la bienfaisance assure aux âmes charitables.

Peut-être avons-nous d'autres raisons de rapprocher ces deux *dolia*. Celui de Hammam-Lif a été trouvé près d'une église : l'autre pourrait bien provenir d'un édifice analogue. Or on sait que les enquêteurs de Dioclétien, lors des inventaires de 303, trouvèrent dans la basilique de Cirta des vaisseaux d'argile². Dans les sacristies de l'église de Bulla Regia on découvrit en 1914 des vases et des amphores qui contenaient encore

cette espérance de la vie éternelle ; on peut proposer ceux-ci, *exempli causa*, que nous lisons sur d'autres inscriptions : *et meliora aedifices* (CIL. VIII, 11153, Leptis Minor) ou *et meliora videbis* (CIL. VIII, 8510, Sétif).

1. Hebr. VI, 9, 10-13.

2. Cf. *Gesta purgationis Caeciliani*, dans *S. Optati opera*, éd. Ziwsa, p. 187, cité par S. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, II, 1901, p. 192. A Abtughi, un autre inventaire de 303 nous apprend que l'on conservait l'huile et le vin dans « la maison où les chrétiens s'assemblaient pour prier ». Cf. *Gesta purgationis Felicis* = P. L., VIII, col. 722.

des graines¹. Est-il excessif de penser que les *dolia* de Tigava et de Hammam-Lif sont pareillement des vaisseaux que des diacres ont fabriqués ou commandés pour l'assistance des pauvres ? Ils auraient conservé le vin, le blé ou l'huile destinés aux distributions de vivres qui perpétuent au ^v^e siècle le souvenir des anciennes agapes. Mais les conditions dans lesquelles ils furent découverts sont trop mal connues pour qu'on puisse voir dans cette affectation autre chose qu'une hypothèse.

WILLIAM SESTON.

1. Cf. Héron de Villefosse, *La Croix byzantine de Bulla Regia*, dans *C. R. Acad. Insc.*, 1914, p. 467 suiv., de l'épithaphe d'Amachis, il convient de rapprocher l'inscription suivante, qui a échappé à l'attention des éditeurs de l'*Année épigraphique* : Grado, sur un sarcophage du ^{iv}-^v^e siècle, de part et d'autre d'une croix monogrammatique : *Memento nostri qui leges sic XPM videas in die iudicii inmones a penes ebas;* texte qu'il faut transcrire ainsi : *memento nostri qui legis. Sic Christum videas, in die iudicii inmundis a poenis evadas.* (*Jahresheft der æst. arch. Inst. zu Wien*. IX, 1906. Beiblatt, p. 18.)

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 novembre 1933

M. G. Glotz donne connaissance à l'Académie des nouvelles fouilles entreprises au cours de cette année par M. Nicolas Vulić, professeur à l'Université de Belgrade, au site de Trébenischte, près du lac d'Ochrida. Quatre nouvelles tombes ont été découvertes, dont l'une renfermait, entre autres objets de prix, un magnifique trépied de bronze (cf. *Rev. Arch.*, 1934, I, p. 26 sqq.).

Les Archives de Venise ont fourni à M. André-E. Sayous une documentation nouvelle, dont il entretient l'Académie, sur le capitalisme durant le demi-siècle où Venise eut des relations commerciales surtout avec Byzance (1050-1100), et le demi-siècle (1100-1150), où elle en établit avec la Syrie.

L'exploitation des salines, qui avait obligé d'abord à la coopération des efforts, avait pris un caractère plus capitaliste sous l'influence de l'enrichissement de quelques-uns et de la transmission des parts à des femmes et à des enfants. Les parts sur les bateaux, *sortes* ou *carali*, étaient divisées pour permettre la répartition des risques; les ancrs étaient louées par des groupes de capitalistes.

Dans le commerce avec l'extérieur, la formule courante était la *collegantia*, participation d'un capitaliste restant sur place pour les deux tiers en capital, et celle d'un commerçant, allant au loin pour un tiers, en plus de son activité. C'est là une formule différente de la formule large de la « compagnie », du milieu familial ou quasi-familial; la *collegantia* était déjà, et on peut suivre l'évolution dans les documents, un précédent, puis une forme, de plus en plus précise, de la commandite moderne.

Ainsi apparaît, à Venise, le rôle de Byzance, non seulement dans la vie artistique, mais dans la vie économique. Après les beaux travaux de MM. Scheil, Cuq, Glotz et Diehl, ces points sont sérieusement établis.

En terminant, M. André-E. Sayous dit quelques mots des premiers et importants résultats de ses « coups de sonde » dans les Archives notariales de Florence.

M. Hubert Pernot, professeur à la Sorbonne, attire l'attention sur le fait que la langue des Évangiles n'est pas une langue morte : les Grecs d'aujourd'hui la comprennent au moins aussi facilement que nous-mêmes la langue de Montaigne. La question de la langue (existence simultanée d'un grec vulgaire et d'un grec savant, avec copénétration) se pose pour les Évangiles à peu près comme dans la Grèce actuelle. Des passages de ces textes, dont la grammaire ou les mots ne sont pas les mêmes à première vue, doivent néanmoins être tenus pour identiques : il y a eu seulement correction d'un auteur par un autre. On peut démontrer ainsi non seulement que Matthieu et Luc ont travaillé sur le texte de Marc, mais aussi que Luc a travaillé sur le texte de Matthieu. Le problème synoptique doit être envisagé sous cet angle. Luc apparaît comme le premier des exégètes. Jean est l'évangéliste dont la langue est le plus vulgaire. Puis viennent, par ordre, Marc, Matthieu et Luc. La méthode philologique permet en outre de déceler avec une assez grande précision, soit les additions ultérieures aux différents textes, soit ce que les évangélistes ont emprunté à des sources écrites.

Les données des manuscrits sont de telle nature qu'on ne peut guère arriver qu'à un texte approximatif, mais les divergences sont presque exclusivement de forme et ne touchent guère au fond. Quant aux traductions, elles demandent à être révisées au point de vue de l'exactitude et rendues plus simples et plus naturelles au point de vue de la forme. Le grec moderne aide beaucoup à mieux comprendre.

Séance du 1^{er} décembre 1933

Le président, M. Ferdinand Brunot, rend hommage à M. Émile Chatelain, récemment décédé, dont il rappelle la vie et les œuvres.

Sur les revenus de la fondation Piot, l'Académie accorde les subventions suivantes : 5.000 francs à l'Académie de Dijon, pour les fouilles aux sources de la Seine ; 3.000 francs à M. Benoît, pour ses fouilles à Trinquetaille ; 2.000 francs au Dr Donnadieu, pour ses fouilles près de l'amphithéâtre, à Fréjus.

Séance du 8 décembre 1933

M. E. Pottier communique deux notes : l'une de M. Y. Béquignon, sur les fouilles effectuées pendant l'été dernier dans la région des Thermopyles ; l'autre de M. R. Demangel sur ses recherches archéologiques à la Pointe du Sérail.

M. Ch. Diehl, qui en souligne l'importance, fait remarquer que les travaux de Stamboul permettent plus de précision sur la topographie d'une région importante de Byzance.

L'Académie procède à l'élection d'un membre non résident, pour l'un des cinq sièges récemment créés. Sont candidats : MM. Bréhier, Calmette, Finot et Perdrizet.

M. Louis Finot est élu.

Séance du 15 décembre 1933

Le président, M. Ferdinand Brunot, annonce le décès de M. Camille Jullian et, faisant son éloge funèbre, dit notamment :

« Par une rare faveur, la nature avait réuni en lui des dons opposés et qui semblent s'exclure : l'esprit et le sérieux, une verve primesautière qui eût tourné facilement à la fougue, mais que contenait un amour inné de l'exactitude ; un intérêt pour les hommes et même pour les choses qui frisait la passion, et en même temps un sens profond de la mesure ; une faculté d'intuition soudaine jointe à une foi dans le labeur patient et assidu ; une imagination qui eût débordé jusqu'à la poésie, si l'esprit d'analyse ne l'eût restreinte dans les bornes où il est permis de faire flotter sur les choses d'autrefois la couleur qui les rend capables d'émouvoir, sans les transfigurer, car cette altération serait une manière de trahir la vérité.

« Il faut bien le dire, car ce n'est point vice dans ce pays d'art, Jullian a été peintre, et peintre créateur, sans rien sacrifier de l'histoire que l'impassibilité. Je n'en veux pour preuve que ces pages si poétiques par lesquelles, au début de son *Histoire de la Gaule*, il explique les alignements de Carnac par les cortèges des défunts que la pitié des vivants a acheminés de toutes les terres voisines vers la côte océane, d'où les âmes des trépassés partent pour le voyage sans retour, comme pour les rapprocher du port éternel... »

Après avoir rappelé ce que Camille Jullian devait à ses maîtres : Fustel de Coulanges, Vidal de La Blache, Mommsen, il en vient à cette *Histoire de la Gaule romaine* « dont il a fait une œuvre de premier ordre, qui sera amendée, mais non refaite » ; et il conclut :

« L'Institut lui a donné tout récemment la récompense suprême dont il dispose : le grand-prix Osiris. Puisse ce témoignage mérité avoir adouci des heures qui, malgré sa sérénité, étaient douloureuses. En tout cas, nous avons éprouvé une grande satisfaction à pouvoir consacrer ainsi la valeur exceptionnelle d'un grand savant qui honorerait notre Compagnie.

« Elle possédera toujours des maîtres éminents dans la science des antiquités romaines ; ce n'est pas offenser ceux qui lui restent que de dire que Jullian laisse parmi eux un vide difficile à combler, et que nous aurons quelque peine à nous passer de ses observations toujours lumineuses, souvent décisives. J'ajoute que nombreux sont parmi nous ceux qui ressentent un chagrin réel à être privés d'une

amitié qui ne se donnait pas de prime abord, mais dont la fidélité était inébranlable. »

En comité secret, l'Académie procède à l'élection de quatre correspondants. Sont élus : M. A. Gabriel, directeur de l'Institut français d'Istanbul ; M. H. Seyrig, directeur du service des Antiquités en Syrie ; M. Langdon, d'Oxford, et M. Marstrander, à Oslo.

Séance du 22 décembre 1933

M. Ch. Picard, récemment revenu d'un voyage en Orient, rend compte des résultats heureux obtenus par le Service des antiquités en Syrie, sous l'active impulsion du directeur, M. H. Seyrig, et de ses collaborateurs. Il signale l'état des chantiers de fouilles, celui des musées. Il donne, entre autres, des aperçus sur les travaux engagés à Byblos, Baalbek, Palmyre, etc., en insistant sur les curieux aspects historiques de quelques-uns des problèmes posés ou en partie résolus déjà par l'archéologie française.

M. A. Blanchet expose, aux noms du Dr Donnadiou, conservateur du musée de Fréjus, et de M. M. Martino, ingénieur, une intéressante découverte, faite récemment près de l'amphithéâtre antique de Fréjus.

Il s'agirait d'une construction massive, en gros blocs, très bien appareillés, comprenant trois colonnes doriques qui formaient une façade de deux baies, larges de 1 m. 72. En arrière, dans la maçonnerie, existent des rainures pour laisser passer les vannes et le dispositif de manœuvre. Cette construction a été élevée pour dériver une partie du Reyran, cours d'eau distinct de l'Argens. Cette dérivation ne pouvait servir pour l'amphithéâtre déjà pourvu. Il est plus logique de penser, avec le Dr Donnadiou, que cette construction aurait formé le départ d'un canal destiné à empêcher l'ensablement du port romain de Fréjus (cf. ci-après, 16 fév. 1934).

Des fouilles, dans les terrains voisins seraient bien désirables, car l'archéologie française se doit de procéder à une exploration méthodique et complète de l'important site antique de Fréjus.

Séance du 29 décembre 1933

M. E. Pottier expose le problème posé par les découvertes nouvelles de M. le Dr Contenau et de M. Ghirshman à Tepé Giyan, près de Néhavend (Perse) pour la chronologie des trois niveaux précédemment adoptés et dénommés : Suse I, Suse II, Suse III. Actuellement, on constate que la couche 1 *bis* est la plus ancienne et que Suse I et Suse II sont réunis dans la couche qui fait suite.

M. E. Pottier explique l'importance de ce changement pour l'histoire de la céramique de ces temps primitifs, environ quatre mille ans

avant notre ère : et, par conséquent, pour l'histoire de la civilisation dans l'Elam, la Chaldée et la Mésopotamie, pays qui, dès cette époque, ont produit des œuvres d'art de la plus haute valeur.

M. A. Blanchet, au nom du colonel Chenu, fait une communication relative à une miniature représentant une crucifixion, d'un art intéressant. L'auteur démontre que cette page a été détachée, il y a longtemps, d'un manuscrit de la Bibliothèque Mazarine qui fut fait pour Joachim Sanglier par un artiste de l'École de Tours, dans la deuxième moitié du ^{xv}e siècle.

Séance du 5 janvier 1934

M. Coville expose qu'il y eut, en France, au temps de Charles VI, un premier humanisme, représenté surtout par les secrétaires du roi, Gautier Col et Jean de Montreuil, par Nicolas de Clamanges, Laurent de Premierfait, etc. Il est intéressant d'en rechercher les origines, surtout dans les relations d'Italiens et de Français au ^{xiv}e siècle, et en particulier dans les contacts qu'ils eurent à Avignon, à la cour pontificale. Sous Clément VII et Benoît XIII, on doit signaler l'étroite amitié de deux secrétaires pontificaux, le Napolitain Giovanni Moccia et le Français Jean Muret, du Mans, à peu près oubliés aujourd'hui. Fr. Novati avait fait le projet d'une note sur le premier, projet qu'il n'a pu réaliser. Grâce aux épîtres latines en vers de Moccia et à un dialogue sur le mépris de la mort de Muret, resté inédit, on peut encore retracer leur rôle, les manifestations de leur amitié et de leur humanisme à Avignon. Ils furent passionnés pour l'antiquité et furent considérés comme des écrivains remarquables par les plus éminents de leurs contemporains. Dans les premières années du ^{xv}e siècle, le départ de la cour pontificale d'Avignon les sépara définitivement.

Le vice-président, M. Abel Lefranc, fait remarquer que les œuvres citées par M. Coville montrent que la France était alors tout près d'une Renaissance, par sa propre évolution et avant toute influence extérieure.

Séance du 12 janvier 1934

M. J. Carcopino communique, avec la photographie que lui a envoyée M. Louis Chatelain, chef du service des antiquités au Maroc, le libellé du diplôme militaire que M. Raymond Thouvenot a trouvé dans les fouilles de Banasa, et dont il a reconstitué le texte, montré l'importance. On peut affirmer, d'après ce document, daté d'environ 123 après J.-C., que l'effectif du corps d'occupation romain au Maroc, au lendemain de la grande insurrection des Maures qui bouleversa l'Afrique au début du règne d'Hadrien, ne dépassait pas six ailes de cavalerie et sept cohortes d'infanterie — moins de

10.000 hommes de troupes auxiliaires. C'est donc avec un effectif total de 14.000 hommes au maximum que Rome a pacifié le Maroc, à une des époques de rébellion les plus dures.

Séance du 19 janvier 1934

M. R. Dussaud commente les scènes de chasse, chasse au sanglier et chasse à l'antilope, qui décorent une plaque de ceinture en bronze provenant du Louristan (Perse) ; plaque que le musée du Louvre vient d'acquérir. Il s'attache, ensuite, à en fixer la date et, par des comparaisons avec les bas-reliefs de Zendjirli et de Tell-Halaf, il aboutit à placer cette ornementation de ceinture au ix^e siècle avant notre ère. Il termine en montrant l'importance de l'art du Louristan dans l'histoire de l'art de l'Asie antérieure.

MM. E. Pottier et Ch. Picard formulent quelques observations.

Le R. P. Poidebard fait une communication sur les différents types des postes romains du *limes* de Syrie. Il souligne l'importance de l'étude architecturale des *castella* : elle supplée à la pénurie d'inscriptions jusqu'ici retrouvées et permet de faire une première classification par époque. Des photographies aériennes et des plans, restitués d'après ces photographies, appuient ses conclusions.

Après avoir distingué les postes romains du *limes* par rapport à la période de Dioclétien, suivant la méthode de Brünnow dans son étude des castellums du *limes* d'Arabie, il étudie spécialement trois types de postes restés d'origine incertaine jusqu'ici, et dont la photographie aérienne a permis de préciser l'époque : Khirbet-Boutmiyat, à l'Est de Dmeyr sur la Strata Diocletiana, Qsyer-as-Sêlê, au Sud de Doura sur l'Euphrate, enfin les enceintes pentagonales des rives de l'Euphrate, entre Raaca et Abou-Kemal.

Khirbet-Boutmiyat, dont une partie importante est invisible de terre, a été relevé entièrement par plan photographique aérien. Ses enceintes carrées sans tour d'angle, mais avec casernements alignés à l'intérieur du mur, étaient d'un type fréquent dans le désert de Syrie et ordinairement attribué, pour l'origine, à l'époque byzantine. La similitude parfaite de son poste routier avec celui d'Oumm-as-Sélabikh retrouvé par photographie aérienne à l'autre bout du désert, sur la voie ancienne des caravanes Palmyre-Hit, permet de le dater du début du III^e siècle, grâce à l'inscription découverte par M. H. Seyrig et provenant d'Oumm-as-Sélabikh. La lecture de M. Cantineau donne la date exacte de 226, dernière année de l'empire parthe. Du même coup étaient datés du début du III^e siècle tous les postes semblables retrouvés sur les voies de caravanes très au Sud dans le désert et constituant le *limes* d'avant Dioclétien.

Le plan du *tetrapyrgium* de Qsyer-as-Sêlê qui n'avait pas encore

été relevé confirme les Actes des martyrs SS. Serge et Bacchus et est daté par les actes du règne de Maximin Daza (305-313) ou plutôt est donné comme existant sous Maximin Daza. Le poste à tetrapyrgium, fréquent sur la route du *limes* Damas-Palmyre-Soura, étant de l'époque de Dioclétien, et peut-être même d'une époque antérieure, il est impossible désormais de l'attribuer à la période byzantine.

Les enceintes pentagonales relevées sur les rives de l'Euphrate concordent avec les postes d'étape de la Voie royale des Parthes, décrite par Isidore de Charax dans ses *Mansiones Parthicae*. Leur plan, tout à fait différent de celui des villes assyriennes, romaines et arabes, les classe à part. Elles constituent vraisemblablement les postes du *limes* parthe de l'Euphrate. Mais leur ressemblance avec les villes polygonales à deux plates-formes de la région de Mitanni pousserait à les faire remonter à une origine ancienne, antérieure à la période de la domination parthe. Les Parthes auraient utilisé des enceintes déjà existantes. Des sondages permettraient de résoudre ce problème qui offre un intérêt considérable pour l'étude de la civilisation parthe.

En terminant le R. P. Poidebard présente des plans et des photographies de deux camps de légion, retrouvés par avion en face de la frontière parthe : vraisemblablement camps de concentration des légions romaines au moment des avances vers le Sud. Là encore, des sondages seraient nécessaires pour déterminer la date exacte d'occupation.

Séance du 26 janvier 1934

Le R. P. Théry, chargé, en 1933, d'une mission en Autriche, à l'effet de rechercher dans les bibliothèques certaines précisions sur divers problèmes relatifs au courant dionysien du Moyen Age, fait part à l'Académie de plusieurs découvertes qu'il a pu faire au cours de cette enquête.

Il établit ainsi, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Vienne, que l'opinion du philologue allemand Fraube sur Scot Érigène doit être totalement révisée.

Un autre manuscrit de la même bibliothèque, le n° 695, fournit des données extrêmement importantes sur l'Abbaye de Saint-Victor de Paris, et, en particulier, sur un Thomas Gallus, qui fut en relations avec saint Antoine de Padoue. Des renseignements nouveaux permettent de reprendre le problème de l'*Imitation de J.-C.*, dont ce Thomas Gallus serait peut-être l'auteur. Toute la question va pouvoir être reprise, et les données sur l'origine de la mystique franciscaine risquent de se trouver totalement modifiées.

D'autre part, des documents consultés par le R. P. Théry vont

permettre d'écrire de nouveau et sur de nouvelles bases l'histoire des Guelfes et des Gibelins.

Le R. P. Théry établit encore que les écrits que l'on attribue à Hugues de Saint-Victor sont une compilation, due à Anastase, de Scot Érigène et des *scholies* de Maxime.

Enfin, de nombreuses questions relatives à Robert Grossetête et à Thomas d'Irlande sont élucidées.

M. R. Dussaud signale une importante découverte due à la mission Parrot qui opère actuellement à Tell Harriri, en Syrie, sur la rive droite de l'Euphrate, à 12 kilomètres, au Nord d'Abbou-Kémal, poste frontière méridional entre la Syrie et l'Irak. Outre une céramique fort ancienne fournie par une nécropole pré-sargonide, on a mis au jour une vingtaine de statuettes sumériennes en pierre, dont trois portent des inscriptions. M. le Pasteur Parrot a identifié le site avec une place célèbre du moyen Euphrate, dont le pouvoir s'étendit parfois jusqu'au golfe Persique et dont les rois commencèrent à régner dès la fin du IV^e millénaire av. J.-C.

Séance du 2 février 1934

M. M. Bulard, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, étudie la signification symbolique du scorpion au Moyen âge.

Sur quatre peintures murales de la Chapelle Saint-Sébastien à Lanslevillard (Savoie), ayant pour sujet des scènes de la Passion, en particulier la *Crucifixion*, se voient, placés côte à côte, d'une part l'étendard romain rouge, avec les initiales S. P. Q. R. se détachant en or, d'autre part un étendard jaune, timbré d'un scorpion noir que cantonnent quatre signes en forme de *sigma*.

On retrouve le second de ces étendards sur un grand nombre de peintures et autres monuments de l'art des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, pour la plupart italiens. M. Bulard indique à l'aide de textes, empruntés soit à certains bestiaires moralisants, soit au théâtre sacré en langue française, que le scorpion a été, aux yeux des chrétiens, à la fin du Moyen Age, le symbole des Juifs. La perfidie du scorpion, lieu commun d'origine fort ancienne, paraissait répondre à la félonie dont les Juifs avaient fait preuve à l'égard de Jésus pendant les derniers jours de sa vie. Réunir les deux étendards fictifs des Romains et du peuple d'Israël équivalait à proclamer, comme l'ont fait les auteurs de certains drames sacrés, la responsabilité partagée des deux peuples dans le supplice et la mort du Sauveur.

D'abord employé à la place du serpent, attribut habituel de la Dialectique personnifiée (cet art libéral est perfide, lui aussi, par les feintes et les surprises dont il use), le symbole du scorpion est passé de la Dialectique à la Synagogue, en souvenir des débats apo-

logétiques entre chrétiens et juifs. Les quatre signes en forme de *sigma* rappellent, sur le drapeau d'Israël, l'initiale du mot grec désignant la Synagogue.

Séance du 9 février 1934

M. A. Merlin, en son nom et de la part de M. L. Poinssot, directeur du Service des antiquités de Tunisie, donne lecture d'un mémoire sur deux mosaïques à sujets talismaniques récemment découvertes dans ce pays.

La première, trouvée à Carthage non loin des citernes de Bordj-Djedid, figure en son milieu un paon, de face, qui fait la roue entre deux rameaux de roses ; dans les angles supérieurs, deux cratères laissent échapper des rinceaux d'acanthé portant également des roses. Sous le paon, et séparée de lui par une grosse guirlande, se développe une longue bande où sont juxtaposés quatre chevaux représentant les factions au cirque ; entre eux, de trois gros cylindres creux s'échappent les plantes qui servent d'attributs habituels aux saisons : plantes qui, dans la symbolique en usage, correspondent à chacune des factions de ces chevaux.

Les auteurs du mémoire montrent que les divers éléments qui entrent dans la composition de cette mosaïque ont un caractère prophylactique, et que c'est en raison de leur valeur talismanique qu'ils ont été rassemblés ici : pour répondre au désir d'un propriétaire soucieux de multiplier en sa faveur les moyens de défense contre le mauvais œil. Ils rapprochent en particulier le motif des chevaux absorbant les plantes des saisons, dans les *Métamorphoses* d'Apulée. L'âne d'Apulée finit par se débarrasser du sortilège dont il a été victime, en mangeant des roses.

C'est la même intention qui a présidé au choix des motifs groupés sur l'autre mosaïque et qui, tous, sont destinés à écarter les influences mauvaises. Ce pavement, provenant d'El-Djem, offre des scènes d'amphithéâtre : trente-et-un animaux : taureaux, sangliers, ours s'attaquent ou se poursuivent. Au centre se dresse Bacchus, appuyé sur son thyrsé, flanqué d'une panthère et d'un cratère d'où monte un grand cep de vigne ; le dieu tient de la main droite un lézard attaché par une patte à une ficelle.

Ce détail n'est pas sans exemple : on le rencontre notamment dans la personnification du mois de septembre sur une des miniatures qui illustrent la copie, conservée à Rome, du calendrier de Philocalus. Il s'explique, selon MM. A. Merlin et L. Poinssot, par le fait que le lézard est souvent regardé comme une incarnation particulièrement dangereuse de l'Envieux (Pline, *Nat. his.* XXX, 89). Bacchus s'est saisi de la bête malfaisante et l'a mise hors d'état de nuire : sa représentation a pour but de conjurer la fascination.

Séance du 16 février 1934

Le D^r Donnadieu, conservateur du Musée archéologique de Fréjus, fait connaître, comme complément à la communication du 22 déc. (ci-dessus, p. 218), que l'hypothèse qu'il avait émise d'une dérivation du Reyran dans le port de Fréjus, à l'époque romaine, doit être abandonnée. Cette dérivation — la preuve en est fournie par les documents d'archives — s'est faite seulement à la fin du XVIII^e siècle.

M. Franz Cumont annonce que MM. Hopkins et Du Mesnil du Buisson viennent de trouver, au cours des fouilles qu'ils dirigent à Doura, un temple de Mithra, avec inscription latine.

Le mausolée de Galla Placidia, à Ravenne, est orné, on le sait, d'une mosaïque dont l'interprétation a été fort discutée. On semblait s'être accordé, en dernier ressort, pour y voir une scène d'autodafé de livres hérétiques. M. Zeiller revient sur la question et, en dépit des arguments séduisants en faveur de cette thèse, s'efforce de démontrer qu'il s'agit, en réalité, d'une évocation du martyr de Saint Laurent, diacre de l'église romaine.

M. Ch. Virolleaud commente un texte phénicien qui a été récemment découvert par MM. Schaeffer et Chenet dans les ruines du temple d'Ougarite (aujourd'hui Ras-Shamra), en Haute-Syrie, et qui concerne la mort du dieu Baal.

Baal, « l'âme de la terre » et le principe de la vie, était, en réalité, le même personnage que l'Adôn de Byblos, appelé par les Grecs Adonis. Comme Adonis, en effet, Baal meurt au cours d'une partie de chasse, en combattant des bêtes sauvages qu'avait lancées contre lui un dieu jaloux. Baal descend alors aux Enfers et les siens l'y accompagnent en pleurant, notamment la déesse Anat et la déesse du Soleil, dont le poète a dit qu'elle s'abreuve de larmes comme elle ferait d'une coupe de vin.

Cependant, le fils de Baal, Aleyn, étant mort du même coup que Baal, Anat, aidée de la déesse du Soleil, charge sur ses épaules le corps du jeune dieu, et elle va l'ensevelir au sommet de la montagne du Septentrion : on désignait sans doute ainsi le mont Casius, qui borne au Nord la contrée dont Ougarite était la capitale, 2.000 ans avant J.-C. Puis Anat offre un sacrifice en l'honneur d'Aleyn, ou, plus exactement, elle immole 420 animaux, 70 de six espèces, et cela pour permettre à Aleyn de subsister pendant les six mois que le dieu doit passer dans le monde souterrain, en attendant le jour de sa résurrection, qui est celui de l'équinoxe du printemps.

Ce nouveau document éclaire une légende populaire dans l'antiquité, aussi bien à Alexandrie et en Grèce qu'en Syrie : explication poétique de la nature. M. R. Dussaud présente quelques observations.

Séance du 23 février 1934

Le président, M. Paul Mazon, prononce l'allocution suivante :

MES CHERS CONFRÈRES,

« La France est en deuil. Mais ce deuil est particulièrement celui de l'Institut, puisque l'Institut de France avait l'honneur de compter parmi ses membres Albert I^{er} de Belgique. Votre vice-président, M. Abel Lefranc, représentait hier l'Académie des Inscriptions au milieu de la délégation française qui a suivi ses obsèques à Bruxelles. Il m'a semblé toutefois que notre Compagnie devait rendre encore ici même un dernier hommage à celui qui fut, non seulement un incomparable modèle de loyauté et de conscience royales, mais aussi un protecteur éclairé de la science. « Il faut, disait-il en 1927, « que, débarrassés des soucis matériels, les hommes de science soient « en mesure de concentrer sur la recherche tout l'effort de leur pensée. Il faut que tout soit mis en œuvre pour susciter, encourager, « soutenir les vocations scientifiques. » C'est ainsi que fut créé, sur l'initiative personnelle du roi, le « Fonds national de la recherche « scientifique », institution qui n'a d'équivalent dans aucun autre pays, et qui associe d'une manière si heureuse l'effort des classes productrices de richesse et celui des chercheurs désintéressés. Au nom de l'Académie, j'adresse donc ici aux savants belges l'expression de notre sympathie émue. »

Séance du 2 mars 1934

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire à la place vacante par le décès de M. Chatelain.

M. Marcel Aubert est élu.

Séance du 9 mars 1934

M. Jérôme Carcopino communique à l'Académie divers dessins que Mgr Wilpert lui a envoyés avant de les publier, et où ce savant a concrétisé la reconstitution intégrale, qu'il a opérée avec une admirable maîtrise, d'un sarcophage antique chrétien exécuté au IV^e siècle en Provence et remployé au XII^e siècle dans l'église Saint-Guilhem-du-Désert (Hérault).

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre à l'une des places récemment créées.

M. Joseph Calmette est élu.

M. J. Gagé, chargé de cours à la faculté des lettres de Strasbourg, présente une communication sur un enfant inconnu de l'empereur Caracalla. Les historiens admettent que le mariage du fils de Sep-

time Sévère avec la fille du préfet Plautien fut stérile. Il y a lieu cependant de réviser cette opinion. Un vers du *Carmen saeculare* de 204, retrouvé, il y a peu, en lambeaux, fait allusion à une intervention récente de la déesse Lucine, donc à une naissance, probablement au Palais. Une médaille représente en effet Plautilla avec un enfant. Mais surtout, la venue au monde d'un fils de Caracalla est officiellement prévue en 203 dans un passage jusqu'ici mal déchiffré des Actes séculaires découverts en 1890. L'événement justifie la représentation probable de Plautilla en *Felicitas* sur le monument élevé en 204 à l'entrée du Forum Boarium. Il intéresse aussi l'histoire de l'idée séculaire : cet authentique enfant impérial, dont l'apparition devait coïncider avec celle du nouveau siècle inauguré par les jeux de 204, rappelle en effet le nouveau-né historique de la quatrième églogue de Virgile.

MM. A. Blanchet, A. Puech et J. Carcopino formulent des observations.

Séance du 16 mars 1934

M. A. Blanchet donne lecture d'une communication de M. H. de Gérin-Ricard, conservateur honoraire du musée archéologique de Marseille, sur divers lieux fortifiés des environs de cette ville. Le dernier *oppidum* exploré près des Caillols et de Saint-Marcel, à quelques kilomètres à l'Est, a fait connaître des monnaies, meules, ustensiles, débris de fonderie, de fer etc..., et surtout des tessons de poteries importées de Grèce et d'Italie, ainsi que d'autres, qui sont des imitations indigènes.

Ces trouvailles sont analogues à celles des autres *oppida* dispersés autour de l'antique Massalia entre le III^e et le I^{er} siècle avant J.-C. et qui constituent une véritable ceinture. Ces lieux fortifiés étaient évidemment occupés par des Celto-Ligures; sans doute, d'abord ennemis de la cité gallo-grecque, ils ont pu devenir plus tard des auxiliaires, alliés ou mercenaires. Il est vraisemblable que des découvertes ultérieures confirmeront et compléteront cette remarque importante pour l'histoire de Marseille antique.

M. A. Basset, qui a entrepris un atlas linguistique du parler berbère du Sahara, rend compte de la mission qu'il a accomplie cet hiver au Soudan pour y étudier les parlers touareg. Il montre, à l'aide de quelques cartes, la situation réciproque de ces divers parlers, qui, tout en constituant une unité dialectale très forte, présentent néanmoins, comme il est naturel, des variations phonétiques, morphologiques et lexicographiques.

Séance du 23 mars 1934

M. J. Guey lit une note dans laquelle il établit que la conquête de la Mésopotamie par les Romains, serait de l'année 115 et non 114, comme le veut une hypothèse récente, et que la prise de Ctésiphon serait de 116 et non de 115.

Séance du 28 mars 1934

M. A. Jeanroy fait une lecture sur la langue des troubadours, qui n'est proprement, dit-il, celle d'aucune des provinces dont ils étaient originaires. Pour être compris d'un public plus étendu, les troubadours ont banni de leur langue les traits les plus caractéristiques des dialectes particuliers. Ainsi s'est constituée une langue commune, comparable à ce que fut le grec de l'époque classique. Mais elle ne pouvait être une collection de traits arbitrairement choisis ; elle avait pour substrat un dialecte déterminé. Lequel ? Les érudits de la génération qui nous a précédés ont pensé que c'était le roumi ; mais ils n'ont jamais produit, à l'appui de cette opinion, d'arguments décisifs et ils paraissent l'avoir surtout fondée sur un passage d'un grammairien catalan du XIII^e siècle Raimon Vidal ; mais le texte n'a pas le sens qu'on lui a donné. En réalité, les traits de la langue littéraire sont surtout ceux qui caractérisent les parlers de la périphérie (Provence et Dauphiné d'une part, Gascogne de l'autre). Elle admet, en revanche, ceux qui sont communs à la région qui s'étend entre la Garonne, le Plateau central et les Alpes. Cette région correspond, en somme, *grosso modo*, à celle qui, à la fin du XII^e siècle, était soumise, directement ou non, à l'autorité des comtes de Toulouse. Il est donc possible qu'une ébauche de centralisation politique ait favorisé l'unification linguistique. M. Jeanroy énumère en terminant les différents noms donnés depuis le Moyen Age à la langue romane du Midi de la France. Il en montre l'origine et en discute la valeur.

M. H. Pernot, professeur à la Sorbonne, entretient l'Académie du dialecte tsakonien, parlé aujourd'hui dans une région de la côte du Péloponnèse. Ce dialecte, remarquable par son archaïsme, est considéré comme le dernier vestige du laconien. M. H. Pernot expose dans quelle mesure cette théorie est justifiée et comment on peut, par des comparaisons d'idiomes, entrevoir le passé de ce dialecte, pour lequel les documents écrits font défaut, du VI^e siècle jusqu'à nos jours. En enregistrant aujourd'hui du tsakonien, c'est encore la prononciation dorienne qu'on enregistre partiellement, et les constatations ainsi faites coïncident avec les données linguistiques les plus anciennes. Les Tsakoniens offrent une autre particularité : ils sont restés païens jusqu'au IX^e siècle.

Séance du 6 avril 1934

M. P. Mazon prononce l'éloge funèbre de M. Joseph Loth et rappelle les travaux du grand celtisant qui vient de mourir.

M. R. Cagnat, secrétaire perpétuel, donne des nouvelles de la mission Gautier-Reygasse, qui a découvert au Sahara diverses curiosités rupestres, entres autres des gravures représentant des chars de guerre.

M. Hauvette fait une lecture sur l'œuvre de Machiavel, dont il cherche à éclairer l'apparent mystère. Les contradictions, en effet, semblent abonder dans l'œuvre comme dans la vie de Machiavel : très attaché aux institutions républicaines, au service desquelles il a déployé une activité infatigable, on le voit composer, en 1513, son livre *Du Prince* qui est le parfait manuel du tyran sanguinaire, traître et hypocrite. Il attribue aux mauvais princes la démoralisation de l'Italie, et c'est de cette même démoralisation qu'il attend l'avènement du Libérateur.

On a tenté d'expliquer cette contradiction fondamentale par une attitude « scientifique » : celle du chirurgien qui, pour sauver un malade, n'hésite pas à tailler dans le vif ; ce n'est pas pour lui un problème de morale, c'est une question de vie ou de mort.

En réalité, dit M. Hauvette, Machiavel fut un grand passionné : il juge la réalité sans illusions, mais il se réfugie volontiers dans le rêve : il rêve des beaux temps de la République romaine et se complait dans le mirage d'une Italie régénérée. C'est ce qu'expriment les pages éloquentes, lyriques même, par lesquelles s'achèvent ses livres *Du Prince* et *De l'Art de la guerre*.

Séance du 13 avril 1934

M. E. Pottier examine les rapprochements établis par divers savants entre les vases chinois d'époque néolithique et les vases susiens ou mésopotamiens remontant au IV^e ou au III^e millénaire. S'appuyant sur l'étude des originaux réunis au Musée du Louvre, il conclut qu'en dépit de ressemblances signalées, il y a surtout des différences profondes entre les deux catégories. Un fait capital est que le décor en enroulement et en spirale, si usité en Chine, n'existe presque pas dans les pays de l'Asie centrale ; il est prédominant dans la région du Danube et des Balkans où il s'est largement développé. On doit donc repousser l'idée d'un contact direct entre l'Elam ou la Mésopotamie et la Chine ; mais on peut, à la rigueur, supposer une lente pénétration artistique, venue d'Europe, à travers toutes les zones intermédiaires. Il est plus simple encore de supposer en Chine un développement spontané de ce système décoratif, comme on le constate aussi en Amérique.

Séance du 20 avril 1934

M. le Dr Brunet fait une communication sur Alexandre de Tralles, médecin byzantin, dont le frère fut l'architecte de Sainte-Sophie de Constantinople. Il écrivit, après vingt-cinq années de campagnes militaires où il avait accompagné Bélisaire et les armées de terre et de mer de Justinien en Arménie, en Thrace, en Illyrie, en Afrique du Nord, en Gaule et en Espagne, une *Ophthalmologie* et une *Chirurgie* qui ont été perdues, puis des livres de médecine, un traité des fièvres et un opuscule sur les vers, qui nous sont parvenus.

M. le Dr Brunet, qui a traduit ces œuvres pour la première fois en français, fait remarquer qu'elles représentent non seulement le résumé des connaissances médicales de l'antiquité gréco-latine, mais encore attestent une longue expérience acquise auprès des populations méditerranéennes et de la civilisation byzantine.

Passant en revue les affections les plus fréquentes et leurs traitements, Alexandre de Tralles rassembla une masse prodigieuse de renseignements, aux points de vue littéraire, scientifique, archéologique et historique : ce qui explique le succès prolongé de ses œuvres en Orient et en Occident.

Les copies grecques qui furent faites, les traductions, latine, syriaque et arabe, inspirèrent l'enseignement médical des Arabes, des Salernitains, des abbayes bénédictines, des écoles italiennes, des universités occidentales, pendant les siècles du Moyen âge. La traduction française des écrits d'Alexandre de Tralles comble donc une lacune de notre littérature sur les Pères de la médecine.

M. Bidez attire l'attention sur l'intérêt que présentent certaines notes dans les manuscrits de Platon, de l'empereur Julien et d'autres platoniciens pour l'histoire du texte de ces auteurs, et aussi pour la reconstitution de la théurgie pratiquée par les défenseurs de l'hellénisme.

Séance du 27 avril 1934

M. Fr. Cumont communique un rapport sur sa mission récente à Doura-Europos, où un mithreum vient d'être découvert dans les fouilles poursuivies par les soins de l'Université de Yale et sous le patronage de l'Académie. Des inscriptions retrouvées, il résulte que peu après l'occupation de Doura par Lucius Verus en 165, les mystères de Mithra furent introduits dans la grande place forte de l'Euphrate par des archers palmyréniens au service de Rome. Le temple fut ensuite restauré par des légionnaires sous Septime Sévère entre 209 et 211. La disposition de l'édifice, plusieurs fois remanié, comme le montre le plan levé par le Comte Du Mesnil du Buisson, est conforme, dans son ensemble, au type reproduit dans

les mithreums d'Occident. Mais l'abside était, décorée de peintures remarquables figurant la légende de Mithra, et des épisodes nouveaux sont ici représentés. Deux portraits de mages, figurés à côté de ces images divines, pourraient être ceux de Zoroastre et d'Orthanès, fondateurs mythiques des mystères. De plus, les parois du temple sont couvertes de graffites qui permettent de pénétrer dans l'intimité de la vie religieuse, pour cette confrérie, et aident à fixer la hiérarchie et les titres des initiés.

NOTA. — En raison des réductions qui nous sont imposées, le *Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* ne sera plus publié ici désormais.

VARIÉTÉS

Le palais de Jézabel.

Le nom de Jézabel est l'un de ceux que le génie de Racine a le mieux incrustés dans nos mémoires de collégiens. Le songe d'Athalie nous dépeint cette reine d'Israël sous les traits d'une Orientale fardée :

Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Il est facile de reconnaître dans cette description une réminiscence de ce verset de la Bible : « Jéhu entra dans Jizréël. Jézabel l'ouït dire ; elle mit du fard à ses yeux et embellit sa tête, puis elle regarda par la fenêtre. » (*II Rois*, IX, 30.) La suite du récit biblique clôt le drame : « Jéhu entra par la grand'porte. Jézabel lui dit : Ça va bien, Zimri, meurtrier de son maître ? Il leva son visage vers la fenêtre et dit : Qui est avec moi, qui ? Alors deux, trois eunuques regardèrent vers lui et il dit : Précipitez-la ! Ils la précipitèrent, et il gicla de son sang sur le mur, et sur les chevaux qui la foulèrent aux pieds. Puis il entra, mangea et but. Il dit : Cherchez donc cette maudite et enterrez-la : c'est tout de même une fille de roi ! Ils allèrent pour l'enterrer ; mais d'elle ils ne retrouvèrent que le crâne, les deux pieds et les paumes des deux mains. Ils revinrent le lui annoncer et il dit : C'est la réalisation de la parole que Iahvé a prononcée par l'organe de son serviteur Elie de Tisbeh, en ces termes : dans le champ de Jizréël les chiens mangeront la chair de Jézabel ; le cadavre de Jézabel sera comme du fumier à la surface du sol, dans le champ de Jizréël, si bien qu'on ne pourra plus dire : c'est Jézabel ! »

Nous n'avons point voulu édulcorer la saveur hébraïque de cet extrait du neuvième chapitre du second livre des *Rois*. C'est là que Racine emprunte les éléments de l'inoubliable tableau d'*Athalie* :

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris, et trainés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

Si le chroniqueur des rois d'Israël insiste avec complaisance sur la fin tragique de Jézabel, c'est que peu de noms ont été voués, comme le sien, à l'exécration de la postérité. Cette épouse d'Achab a tout contre elle. C'est une étrangère. Elle est fille d'Ithobaal, prince des Sidoniens. Elle introduit à la cour de Samarie, dans la première moitié du *iv^e* siècle avant notre ère, les mœurs et le luxe des Phéniciens. Elle initie son mari au culte de Baal, dont le temple et l'autel deviendront la cible des anathèmes du prophète Élie et de son disciple Élisée.

Femme de tête, elle n'hésite point à persuader au scrupuleux Achab que la force prime le droit. Le vigneron Naboth, précurseur du meunier Sans-Souci, refuse de vendre l'héritage qu'il tient de ses pères. Achab en est malade. Laissons parler le texte biblique : « Jézabel sa femme vint vers lui et lui dit : Qu'y a-t-il pour que ton esprit soit déprimé et que tu ne manges point de nourriture ? Il lui dit : C'est que je viens de parler à Naboth de Jizréel et je lui ai dit : Donne-moi ta vigne pour de l'argent, ou bien, si tu préfères, je te donnerai une vigne à la place. Or il a dit : Je ne te donnerai pas ma vigne ! Alors sa femme Jézabel lui dit : Et c'est toi qui exerce les fonctions de roi sur Israël ! Lève-toi ! Mange de la nourriture et que ton cœur soit bien ! Moi, je te donnerai la vigne de Naboth de Jizréel. » (*I Rois*, XXI, 5-7.)

Elle n'y va point par quatre chemins. Comme le fera Philippe le Bel dans le procès des Templiers, elle met la calomnie au service des intérêts du roi. Elle scelle du nom d'Achab une lettre qu'elle envoie aux anciens de la ville où réside Naboth, pour leur enjoindre de susciter de faux témoins qui déposeront que le pauvre vigneron a maudit son Dieu et son roi. La lapidation est la peine attachée à ce crime. La trame ourdie par la reine produit son plein effet. Naboth meurt sous les pierres, le roi prend la vigne ; mais le prophète Élie se fait l'écho du sang qui crie vengeance. Voici la sentence d'Achab : « A l'endroit où les chiens ont léché le sang de Naboth, les chiens lècheront ton sang, à toi aussi ! » Et voici la sentence de Jézabel : « Les chiens mangeront Jézabel dans le champ de Jizréel. » (*I Rois*, XXI, 19-23.)

Nous ne saurons jamais la part d'historicité qui peut être attribuée à cet épisode du règne d'Achab. Il est certain que toutes les chroniques relatives aux rois d'Israël ont été poussées au noir. L'ombre des Baals et des Astartés ne laisse point filtrer un rayon de lumière dans cette histoire, qui eut pourtant sa grandeur. Songeons que le général Omri, père d'Achab, a son nom inscrit dans les annales des rois d'Assyrie, et que l'on désignait toute la région de Samarie par le terme de Maison d'Omri. Achab lui-même est mentionné dans les fastes de Salmanasar III. Il figure, en l'an 853 avant notre ère, parmi les coalisés qui cherchent à arrêter sur l'Oronte le fameux conquérant

assyrien. Et nous savons, par les textes cunéiformes, qu'il avait alors sous ses ordres deux mille chars et dix mille soldats. Il pouvait donc s'aligner sans honte à côté du roi de Damas, dont l'armée comptait, au dire des mêmes textes, douze cents chars, douze cents cavaliers et vingt mille soldats.

Ce qui devait donner à la dynastie d'Omri et d'Achab un lustre éclatant, ce fut d'avoir créé, pour les Israélites du Nord, une capitale qui rivaliserait de prestige avec Jérusalem. Sur la route accidentée qui mène de Judée en Galilée, à une douzaine de kilomètres au nord de la vénérable Sichem, se dresse l'admirable colline de Samarie. Vers le plateau qui la couronne, grimpent, par étages successifs, les plants d'oliviers, dont les fruits verts ou violacés ruissellent d'une huile savoureuse. Les vignobles ne sont pas moins riches. Grands amateurs de vin, les premiers Samaritains eurent tôt fait de transformer la résidence royale en cité joyeuse. L'écho des fêtes bachiques se perçoit dans l'apostrophe du prophète Isaïe (XXVIII, 1), qui vise l'opulente Samarie :

Malheur à la couronne de gloire
Des ivrognes d'Ephraïm,
Et à la fleur qui se fane
De l'éclat de sa parure,
A celle qui est au sommet de la vallée plantureuse
Des gens abrutis par le vin !

Malgré la répugnance qu'il éprouve à faire sortir de l'ombre la splendeur de la capitale rivale, le rédacteur du livre des *Rois* se voit forcé de mentionner le palais d'Achab. Il le fait en un tour de plume, et renvoie, pour plus ample informé, aux fameuses Chroniques des rois d'Israël, qui, malheureusement, ne nous sont point parvenues : « Le reste des actions d'Achab, tout ce qu'il a fait, et la maison d'ivoire qu'il a bâtie, ainsi que toutes les villes qu'il a construites, ces choses-là ne sont-elles point écrites au livre des Chroniques des rois d'Israël ? » (*I Rois*, XXII, 39.)

Cette maison d'ivoire était la curiosité de Samarie. Le prophète judéen Amos y fait allusion dans ses invectives contre la cité maudite. Voici le langage qu'il prête à Dieu (III, 15) :

Je frapperai la maison d'hiver
En sus de la maison d'été ;
Les maisons d'ivoire périront
Et de nombreuses maisons seront détruites !

L'émouvant épithalame qui nous a été conservé dans le psautier sous le titre de chant d'amour (*Psaume XLV*, XLIV dans la Vulgate), mentionne les palais d'ivoire d'où s'exhale le son des instruments à cordes.

On conçoit que les archéologues, ceux du moins qui mettent leur science et leur habileté au service de la Bible, aient été depuis longtemps attirés vers le site de Samarie par la perspective d'y retrouver quelques vestiges de la splendeur d'autrefois.

En 1908 (vingt-cinq ans déjà !), l'université américaine d'Harvard entreprenait une exploration méthodique de l'aire immense occupée par les ruines des diverses cités qui se sont superposées sur l'ancienne capitale d'Israël. Trois campagnes successives, de 1908 à 1910, permettaient de reconnaître les stratifications archéologiques des décombres. La partie la plus impressionnante des monuments exhumés représentait la ville gréco-romaine du temps d'Hérode le Grand. Une basilique civile, remaniée au temps de Septime Sévère, vers l'an 199 de notre ère, pouvait être complètement déblayée et reste encore accessible au visiteur. Le forum et le stade sont reconnaissables au tracé de leurs colonnades. L'édifice le plus suggestif est le temple consacré à Auguste. Hérode n'avait point fait les choses à demi. Samarie lui avait été octroyée par la libéralité du grand empereur romain. Non seulement il y fixa le culte de son bienfaiteur, mais encore il changea le nom de la cité et l'appela Sébaste, traduction grecque d'Auguste. C'est le nom de Sébaste qui survit dans celui de Sébastiyeh que porte aujourd'hui la ville arabe.

Non loin du temple d'Auguste, mais à un niveau inférieur, l'expédition américaine avait eu le bonheur de repérer l'ensemble d'habitations qui constituaient les palais d'Omri et d'Achab. La muraille extérieure était ornée de blocs à refend qui donnaient grand air à la silhouette de l'enceinte. Ce qui précisait la date de ces constructions, c'était la découverte des fragments d'un vase égyptien au nom du pharaon Osorkon II (874-853 av. J.-C.), contemporain d'Achab. Je me souviens de l'émotion que je ressentis, lorsque, dans l'une de mes visites au chantier que dirigeaient MM. Lyon, Reissner, Fisher, je pus jeter les yeux sur quelques ostraca, ces tessons de poterie qu'une encre anonyme a couverts de lettres hébraïques. Nous trouvions là les premiers linéaments de l'écriture dans laquelle devait être rédigée la Bible. Les mots lisibles permettent de reconnaître que ces tessons étaient les étiquettes de jarres contenant de l'huile ou du vin. Les celliers d'Achab fournissaient la liqueur vermeille aux ivrognes anathématisés plus tard par Isaïe. Les oliviers, qui ont toujours été la principale source de revenus de Samarie, renouvelaient les provisions d'huile, et nous savons, par les humbles inscriptions des ostraca, que cette huile était purifiée, raffinée.

Ce n'est qu'en 1924 que le rapport complet sur les fouilles de 1908-1910 a été publié en deux magnifiques volumes par l'université d'Harvard. La synthèse des résultats obtenus a été présentée au public français dans une monographie de M. Dussaud, *Sama-*

rie au temps d'Achab, parue dans la revue *Syria* (1925-1926).

L'archéologie palestinienne ne pouvait s'arrêter en si bonne voie. En 1931, une nouvelle campagne à Samarie était organisée par M. Crowfoot, directeur de l'école britannique archéologique de Jérusalem. Chose étrange, l'université juive prêtait un concours efficace à ces travaux, qui avaient pour objet la résurrection historique de la ville tant de fois stigmatisée dans les livres saints. Les recherches se poursuivent presque sans interruption.

La trouvaille la plus sensationnelle a été faite dans une tranchée creusée au sommet de la colline, au niveau même où les fouilles précédentes avaient dégagé les restes du palais des rois. Parmi de nombreux tessons des ix^e et viii^e siècles avant notre ère apparaissaient des plaquettes d'ivoire sculpté. La technique est celle des artistes qui travaillent en série, comme on le voit en comparant ces plaquettes avec celles du même type qui ont été découvertes autrefois, par l'archéologue anglais Layard, sur le site de Nimroud (l'ancienne Calakh), en Assyrie, et tout récemment, par la mission française que dirigeait M. Fr. Thureau-Dangin, à Arslan-Tash (l'ancienne Hadatu), en Syrie du Nord. De ces dernières la date est fixée, grâce à la présence sur l'un des fragments du nom de Hazaël, qui régnait à Damas au milieu du ix^e siècle avant notre ère.

Les sujets traités généralement sur les ivoires de Samarie, comme sur ceux d'Arslan-Tash et de Nimroud, sont d'inspiration égyptienne. Les dieux et déesses des rives du Nil deviennent des motifs d'ornementation, après avoir été primitivement, sans doute, des amulettes, des images protectrices contre toutes les influences maléfiques.

A Samarie, en particulier, nous rencontrons Harpocrate, le dieu du silence, assis sur un lotus ; Horus, reconnaissable à sa tête de faucon ; les déesses ailées Isis et Nephtys ; Maat, dame de la vérité. La croix ansée, symbole de vie, et d'autres signes hiéroglyphiques constellent le champ des plaquettes. Des sphinx aux ailes de chérubins, des lions de style égyptien, des guirlandes de fleurs de lotus attestent l'origine des représentations figurées. On trouve même le pharaon en train de battre ses adversaires.

La confrontation de ces ivoires avec ceux du même genre qui proviennent de Nimroud et d'Arslan-Tash permet d'inférer que des artistes spécialisés, dont il serait piquant de retrouver les ateliers, gravaient, suivant des conventions traditionnelles, les scènes et personnages que le rayonnement de l'Égypte avait rendus populaires. La technique de Chypre, de Phénicie, de l'Égée s'inspire des images colportées dans tout le Proche-Orient par les vassaux des pharaons.

Les Phéniciens avaient la spécialité du trafic de l'ivoire, et nous savons, par la Bible, que le roi Salomon associait sa flotte à celle du roi de Tyr, pour ramener des confins de la Méditerranée occi-

dentale de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons. (*I Rois*, X, 22.) Dans sa lamentation sur la ville de Tyr, le prophète Ézéchiel rappelle que les îles de la Méditerranée échangeaient avec les Tyriens l'ivoire et l'ébène. (*Ézéchiel*, XXVII, 15.) Le trône d'ivoire de Salomon et les lits d'ivoire dont parle le prophète Amos (VI, 4) proviennent de Phénicie.

Et c'est de Phénicie que nous pouvons supposer que sont venues les plaquettes d'ivoire qui marquetaient, à Samarie, les panneaux de l'édifice resté célèbre sous le nom de « maison d'ivoire ». Par attachement à sa terre natale, Jézabel, fille du roi de Sidon, avait dû exiger des échanges commerciaux entre Sidon et Samarie. L'ivoire ouvré était l'article le plus recherché, celui qui permettait d'étaler dans les demeures princières un luxe comparable à celui des potentats d'Assur ou des rois de Syrie. Dans le palais où souvent elle gouvernait au nom de son mari, la mère d'Athalie pouvait revoir, sur les parois d'ivoire jaunissant, les figures qui avaient protégé son enfance en cette terre des Sidoniens toute pénétrée de l'influence égyptienne. Ce que Tyr avait fait pour Jérusalem au temps de Salomon, Sidon le réalisait pour Samarie au temps d'Achab.

Splendeur éphémère, souvenirs d'un jour. Nous avons vu quel triste épilogue achevait l'histoire de Jézabel et d'Achab. Samarie elle-même ne pourrait longtemps résister à la Syrie hostile et à l'Assyrie envahissante. En 722-721 avant notre ère, la ville sombre sous les coups de Salmanasar V. L'incendie ravage les masures et les palais. La maison d'ivoire n'est qu'un amas fumant au sommet de la couronne d'orgueil que maudissaient les prophètes. Et les plaquettes savamment sculptées, ciselées, ajourées, sont réduites en cendres. Le hasard, souvent favorable aux archéologues, a voulu que, parmi les fragments calcinés, quelques figures intactes et quelques scènes épargnées récompensent l'effort des fouilleurs. Nous pourrions désormais, sans trop de fantaisie, reconstituer ce qu'était l'ornementation de la maison d'ivoire, qui fut le palais de Jézabel et la gloire de Samarie¹.

Edouard DHORME.

(*Le Temps*, 14 septembre 1933.)

1. Depuis lors, les fouilles de Khorsabad ont mis au jour, à nouveau, des ivoires sculptés comparables à ceux de Samarie, Arslan-Tash, etc. : cf. H. Frankfort, *Illustrated London News*, 14 juillet 1934. (L. Réd.)

Le Museo Civico de Rhegium¹.

J'ai déjà rendu compte (*Rev. arch.*, 1931, I, p. 205-207) des quatre premiers fascicules de cette publication que dirige avec beaucoup d'ardeur et de dévouement le directeur du Museo Civico de Rhegium. La nouvelle série contient des pièces importantes que nous sommes heureux de signaler.

Le fascicule VI s'ouvre par une étude sur des vases antiques conservés dans la collection privée de M. Diego Vitrioli, qui fut fort maltraitée par le tremblement de terre de 1908. Par bonheur, l'année précédente, sur les conseils du Prof^r L. Savignoni, M. Putorti avait fait photographier plusieurs poteries et en avait pris des descriptions. Notons en particulier une amphore attique à figures noires (p. 215-223, fig. 1 à 3) qui représente un cortège nuptial avec un défilé de femmes portant sur leur tête des ustensiles parmi lesquels on reconnaît à sa forme particulière le van en osier, appelé *λενον*, qui dans la vie quotidienne était destiné à purifier les grains et parfois aussi servait de berceau aux enfants, de sorte qu'il devint dans la liturgie dionysiaque un récipient rituel où l'on mettait dans les grandes cérémonies les jouets de Dionysos enfant et divers symboles se rattachant à son culte (voir dans le *Dict. des Antiq.* de SAGLIO, les fig. 267, 714, 2128, 2634, 7428).

La présence de cet accessoire permet donc d'attribuer à la scène qui décore l'amphore un caractère mythique et religieux. Cela ne veut pas dire que le couple nuptial se compose de divinités, mais il est escorté et protégé par des dieux et des déesses dont la présence rehausse et garantit la sainteté du mariage. J'ajouterai aux commentaires de M. Putorti que le Louvre possède une représentation analogue sur une amphore attique du même genre (F 42; *Corp. Vas. antiq.*, Louvre, III He, pl. 65, n° 1). Parmi les accessoires portés par les femmes se trouve une sorte de corbeille échancrée que M. Beazley avait proposé de reconnaître comme un *λενον* (*Journ. Hell. Stud.*, 1930, p. 161); il avait raison et l'amphore de Reggio confirme son interprétation.

La femme portant deux torches pourrait donc être une des grandes déesses escortant elle-même les mariés. On sait que semblablement, dans d'autres représentations de mariages, Apollon et Artémis se mêlent aux assistants (SAGLIO, *Dict.*, fig. 4868).

De la même collection l'auteur reproduit plusieurs hydries et cratères à figures rouges (p. 223-227), qu'il qualifie d'attiques en dépit de leur accointance de style avec les vases italiotes (p. 227, note 1);

1. Nicola PUTORTI, *L'Italia Antichissima*. Pubblicazione del Museo Civico di Reggio (Calabria), 4 fascicules de V à X, 1932 et 1933; 194 p., 2 pl. et 60 fig. : Industrie grafiche meridionali S. A. Messina (prix 30 l. pour chaque fasc. double).

en effet, ce sont sans doute des vases fabriqués en Italie par des artistes attiques émigrés pendant la guerre du Péloponèse (voir ma notice dans le *Corpus vasor. ant.* Louvre, III, I d, p. 36). Inversement, il y a eu des artistes indigènes italiotes imitant le style attique, comme M. Putorti l'a reconnu aussi dans l'amphore représentant un aurige qui conduit un quadrigé (p. 231, fig. 12). L'interpénétration des deux styles nous force à distinguer des catégories assez nombreuses dans la fabrication italiote. Le problème a retenu l'attention de l'auteur. Celui du « sens funéraire » des vases à repré-



Fig. 1. — Fragment de vase chalcidien

sentations bacchiques n'est qu'effleuré (p. 237, note 1) et l'auteur ne prend pas parti; de même pour les scènes de « vie élyséenne » qu'il fait suivre d'un point d'interrogation.

Pour ne pas quitter la céramique, nous nous arrêterons dans le fascicule IX-X (p. 43 et suiv.) à deux importants fragments appartenant à la catégorie chalcidienne (voir A. RUMPF, *Chalkidische Vasen* nos 15 et 18, pl. 35 et 36). L'un représente le héros Pollux enlevant une des Leucippides, Phoibé, prototype de la composition illustrée par le célèbre Vase de Meidias (HOPPIN', *Handb. attic redfig. vases*, II, p. 179); l'autre, Troïlos à la fontaine auprès d'une femme puisant de l'eau, que l'auteur appelle Hélène, en se fondant sur les restes d'une inscription peinte dans le champ qu'il lit Ηελ[ςςε]. On est bien surpris de ne pas trouver ici le nom de Polyxène, fille de Priam, qui figure constamment dans cette aventure, mais l'auteur rappelle un texte de Proclus résumant un passage des *Kypria* et mentionnant au commencement de la guerre de Troie une entrevue d'Achille et d'Hélène, favorisée par Aphrodite et Thétis (p. 71). Sur cette base un peu fragile, M. Putorti a construit son hypothèse et il paraît

avoir à demi convaincu M. Rumpf qui déclare son idée assez « vraisemblable » (*Chalk. vas.*, p. 51). Je regrette de ne pouvoir en dire autant. Je n'ai pas pu examiner l'original, mais, outre le dessin donné par M. Putorti (p. 61, fig. 3, notre fig. 1), on peut utiliser l'excellente photographie publiée par M. Rumpf (pl. 36, n° 18) et il ne me paraît pas impossible de retrouver dans les lettres lues $\text{H}\epsilon\lambda[\epsilon\nu\epsilon]$ une partie du nom de Πολυξενς . Je suppose que le ξ n'est pas exprimé ici par les deux lettres $\text{K}\Sigma$ ou $\text{X}\Sigma$ qui sont employées ailleurs (cf. KIRCH-



Fig. 2. — Mosaïque de Rhegium

HOFF, p. 63, 69, 74, 91, 101 des *Studien zur Gesch. griech. Alphabets*), mais par la lettre unique Ξ qu'on trouve en Ionie (Halicarnasse, Éphèse, Téos, Milet), puis sur le continent grec (Argos, Corinthe), et que ce Ξ a ici ses deux branches horizontales dressées *verticalement*, avec suppression de la petite barre centrale (II). On remarquera qu'à Argos la graphie $\text{H}\Gamma$, avec les deux branches dressées, apparaît sous un aspect similaire (voir KIRCHHOFF, *op. l.*, tableaux I et II et p. 85). De plus, l'auteur n'a pas tenu compte d'un petit trait vertical, qui est placé à gauche et semble indiquer la présence d'une autre lettre; ce trait s'incline un peu et n'est pas parallèle au jambage de H (voir la fig. 1); il conviendrait fort bien à la branche droite d'un V. M. Putorti, il est vrai (p. 69, note 1) déclare

que ce trait noir est « insignifiant » et n'est qu'un « lapsus » accidentel du pinceau. Mais si on le tient, au contraire, pour valable, la lecture change complètement et il ne peut plus être question du nom d'Hélène. Je me demande, pour ma part, s'il n'y aurait pas lieu de restituer ici : **HOLWHEHE**. On serait ainsi ramené à l'ancienne explication tout à fait normale, conforme au sens et aux détails de toutes les représentations connues de cet épisode fameux.

Le fascicule V-VI signale des fouilles conduites près de Reggio, vers 1881, d'où sortirent plusieurs mosaïques qui ont fini par trouver place au « Museo Civico » de la ville. L'édifice ruiné qui les contenait avait peut-être un caractère thermal et pouvait dater du II^e ou III^e siècle de l'Empire. A côté de morceaux de décoration purement géométrique, on y remarque un Poséidon conduisant un bige lancé au galop qui est d'une belle allure (notre fig. 2). La technique en est curieuse et se compose de cubes entièrement noirs avec des détails exprimés par des petits cubes blancs, disposés en lignes minces. C'est exactement l'effet d'une peinture à figures noires où les traits incisés seraient remplacés par des traits blancs, comme on le voit, par exemple, sur les sarcophages de Clazomènes. Il paraît possible que le sujet soit tiré d'un modèle ancien, adapté par le mosaïste au goût de son temps.

L'épigraphie tient une place importante dans les nouveaux fascicules de *L'Italia antichissima*. N'ayant pas de compétence spéciale pour m'y arrêter, je signale à nos confrères les documents intéressants qu'ils y trouveront : dans le fascicule V-VI, stèle à inscription de Leucoptéra (environs de Reggio) : offrande de Kléainétos, fils de Nicomachos, à la déesse, en caractères grecs de bonne époque (p. 262) ; — dans le fascicule VII-VIII un *titulus operum locorum publicorum* trouvé à Reggio même (p. 16), mentionnant des thermes reconstruits après un tremblement de terre et embellis de constructions nouvelles (époque de Valens, Gratien et Valentinien) ; l'inauguration des édifices eut lieu vers 374, par les soins du magistrat appelé *corrector* de la Lucanie et du Bruttium ; une autre inscription de Rhegium en l'honneur de Zénodoros, autre *corrector* de la Lucanie au début du V^e siècle (p. 28) ; deux cippes de la même provenance, dont l'un désigne encore un *corrector* qui fut aussi *augur publicus*, et dont l'autre porte un décret décernant une statue honorifique à un certain Gaius Norbanus (p. 32, 35) ; une série de cippes et de tablettes de calcaire portant des inscriptions funéraires de basse époque, qui attestent la pénétration de la langue latine dans cette région de la Grande Grèce ; — dans le fascicule IX-X des reliefs sculptés en forme d'édicules à décor architectural qu'on rapproche de monuments analogues d'époque romaine, trouvés à Olympe ; on y lit en grec des listes de fonctionnaires religieux et on y remarque des

symboles sculptés comme le trépied, le croissant, le carquois, se rapportant en particulier aux cultes d'Apollon et d'Artémis (p. 5 et 6).

On doit savoir gré à l'actif directeur du « Museo Civico » de Reggio de mettre si libéralement ses collections au service de la science. Il donne un bon exemple, trop rarement suivi. Il a, de plus, le mérite de soutenir presque à lui seul la publication de ses fascicules abondamment illustrés de figures bien tirées. Enfin il se dépense en efforts multiples pour faire doter la ville d'un édifice nouveau qui assurerait à ces antiquités régionales un asile digne d'elles (voir la planche à la fin du fascicule VI).

Faisons des vœux pour sa réussite.

E. POTTIER.

N. B. — Cet article est le dernier que l'éminent céramographe E. Pottier aura, à la veille de sa mort, donné à la *Revue archéologique*.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

SERGE D'OLDENBOURG (1863-1934).

La Russie vient de perdre, en la personne de Serge d'Oldenbourg, l'un des savants qui lui faisaient le plus honneur. Né en 1863 d'une vieille famille noble originaire du Mecklembourg, qui s'était installée en Russie sous Pierre le Grand, Serge d'Oldenbourg s'était formé à Pétersbourg, où il fut le plus brillant étudiant de cette faculté orientale dont il devait être bientôt l'un des maîtres, en attendant de devenir l'inspirateur et l'organisateur des études orientales dans son pays et plus particulièrement des études indiennes et iraniennes.

Ses travaux sur les légendes de l'Inde, l'admirable collection de la *Bibliotheca Buddhica* qu'il avait fondée et dirigeait, ses missions archéologiques en Asie centrale, suffiraient à lui assurer une place hors de pair parmi les grands travailleurs à qui l'orientalisme est redevable des progrès magnifiques réalisés durant les cinquante dernières années. Mais, ainsi que l'écrivaient ses confrères français, à l'occasion de son jubilé, dans la lettre que son plus proche ami, M. Sylvain Lévi, remettait en leur nom, il y a un an, à l'Académie de Léninegrad, « Serge d'Oldenbourg, en vrai disciple de la sagesse indienne, a préféré à la notoriété individuelle la fécondité discrète et presque anonyme des tâches collectives : il s'est voué, avec un joyeux abandon de soi, à organiser sur un plan méthodique l'activité scientifique de l'immense Russie. Porté jeune encore au secrétariat perpétuel de l'Académie des sciences, il a pu, de ce poste central qui commandait tous les ressorts de la vie intellectuelle, s'appliquer à découvrir et à encourager les chercheurs, à coordonner leurs recherches, à assurer la cohésion des efforts sur cet énorme territoire, qui paraissait les condamner à une dispersion anarchique. L'histoire contemporaine de la science en Russie ne se comprend pas sans Oldenbourg ».

C'est à lui que, pour une large part, la science soviétique doit d'avoir maintenu, par-dessus les événements, les multiples liens

qui la rattachent à l'extérieur. Mieux qu'aucun de ses compatriotes, il savait le prix de ces liens et le péril de l'isolement. Sa foi en l'avenir de son pays était fière et absolue, mais il ne concevait cet avenir qu'en collaboration avec le reste de l'humanité, et les relations avec notre pays, où il avait préparé ses premiers travaux et où il comptait tant d'amis, lui étaient particulièrement chères. Aux hommes de notre temps, il laisse une œuvre d'une rare grandeur et l'exemple d'une vie de savant telle qu'ils n'en connaissent guère d'aussi ardente et d'aussi féconde.

A. MAZON.

(*Le Temps*, 5 mars 1934.)

JOSEPH LOTH (1847-1934).

Le 1^{er} avril 1934, Joseph Loth est mort à Paris dans sa 86^e année ; il était né en 1847 à Guéméné, dans le Morbihan. Nous empruntons les détails suivant à l'allocution prononcée par M. Paul Mazon, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans la séance du 6 avril 1934 :

« Sa vie extérieure a été simple et droite. Il est professeur au collège de Quimper quand éclate la guerre de 1870. Il la fait comme engagé volontaire dans l'armée de Chanzy. Puis, pendant treize ans, tantôt professeur, tantôt répétiteur, tantôt en congé, il poursuit ses études personnelles, tout en préparant l'agrégation, le diplôme des Hautes-Études, le doctorat. En 1884, il est nommé à la Faculté des Lettres de Rennes. Il y restera jusqu'en 1910, enseignant à la fois le celtique et le grec, et bientôt aussi exerçant les fonctions de doyen, où l'estime et la confiance de ses collègues le maintiendront pendant vingt et un ans de suite, jusqu'à son départ pour Paris. Il ne quitte Rennes que pour occuper au Collège de France la chaire de langue et littérature celtiques. Votre Compagnie l'appelle enfin à elle en 1919. Vous avez entendu ses communications, lu les études qu'il a données à nos *Mémoires* : vous pouvez témoigner que son activité scientifique ne s'est jamais ralentie.

« Dans le domaine proprement historique, l'activité de Loth n'a pas été moins fructueuse. Sa thèse latine, *De vocis Aremoricæ formatione et significatione* est un excellent mémoire, où la linguistique, l'histoire et la géographie se prêtent un mutuel appui pour déterminer avec précision l'étendue de la confédération armoricaine du temps de César et la valeur du terme *Aremorica* du 1^{er} au 4^e siècle. Sa thèse française sur *l'Émigration bretonne en Armorique* établit d'une façon définitive que les Bretons armoricains sont venus s'établir de Grande-Bretagne en Armorique au 5^e et 6^e siècles de notre ère. Son étude *Sur les noms de saints bretons* contient également maintes

vues nouvelles sur l'émigration bretonne insulaire et sur l'organisation du culte en Armorique. Elle est capitale pour la toponomastique de la province. Comment ne pas rappeler enfin ses *Contributions à l'étude des romans de la Table ronde*, ensemble d'articles variés où certains points de la légende de Tristan sont définitivement résolus ? Il avait fait lui-même de longs séjours en Irlande et en Cornouaille, pour se livrer à une enquête personnelle sur les noms de lieux de ces pays, afin de les confronter avec les noms propres qui apparaissent dans les récits relatifs à Tristan. Loth n'était pas en effet un savant de cabinet. Sa science était une foi, qu'il ravivait sans cesse par des voyages en pays celtique. Il avait parcouru à pied toute la Bretagne, retrouvant des inscriptions gauloises, mettant au besoin la main à la pioche. Il avait même organisé jadis une longue enquête « sur la couleur des yeux et des cheveux chez les enfants des écoles primaires des deux sexes dans les cinq départements de Bretagne ». Le problème de la race hantait toujours son esprit. »

P. MAZON.

Les études préhistoriques dans le Centre-Ouest de la France.

On ne peut que s'associer aux critiques sévères, mais justes, de l'auteur sur l'organisation des études de préhistoire en France (Extr. de la *Revue du Centre-Ouest de la France*, 1933). Dans un pays où cette nouvelle discipline a pris naissance, l'enseignement officiel l'ignore presque complètement. Comme le remarque M. Patte, la préhistoire « n'y est pratiquement pas enseignée hors de quelques institutions d'enseignement supérieur. » De ce très petit nombre est l'*Institut de préhistoire de l'Université de Poitiers*, rattaché au Laboratoire de Géologie. On trouvera encore dans la même brochure un tableau des découvertes pré- et protohistoriques dans les départements relevant du ressort de l'Académie de Poitiers.

R. L.

Le Wessex pendant le néolithique.

L'absence presque complète de bonnes cartes archéologiques consacrées à la pré- et la protohistoire rend encore plus précieuse celle que l'*Ordnance Survey* de Southampton a établie pour la période néolithique dans le comté de Wessex (*Map of Neolithic Wessex*, 1932). C'est à la fois un excellent répertoire des différents établissements, — villages à retranchements de terre, cavernes, *long-barrows*, cercles de pierres à caractère funéraire ou religieux —, et une restitution de l'état physique du pays avec ses forêts et ses marécages, basée sur

les renseignements que fournit la géologie. Le tracé des côtes correspond au littoral actuel, mais on nous prévient qu'il est probable que le niveau de la mer était sensiblement plus bas.

L'histoire de l'occupation primitive du pays est intimement liée aux conditions géologiques du sol. Pendant le Néolithique, l'homme a installé ses établissements sur les terrains calcaires dont les pâturages, les terres à céréales et les forêts lui offraient des conditions de vie plus faciles. Les constructeurs de *long-barrows* ont marqué une préférence pour les vallées peu profondes arrosées de ruisseaux. Leurs tumulus se répartissent en groupes plus ou moins nombreux à l'intérieur de cantons isolés par de véritables remparts forestiers. Une certaine insécurité semble avoir régné dans la région, car tous les villages, à une exception près, sont entourés de levées défensives. Toutefois les groupes ne sont pas sans communiquer entre eux. Entre la Tamise, à Oxford, et la vallée de Blackmore, dans le Dorset, il existe un unique passage, mais on ne peut affirmer qu'il ait été utilisé au Néolithique. A l'Est, s'étendait une région relativement peuplée tandis que les forêts de l'Ouest restent vides d'habitants. En deux points, à Lacock et à Frome, la sylve n'atteint guère qu'un mille de largeur et rien ne s'oppose, malgré l'absence de témoignages certains, à ce qu'elle ait pu être franchie en ces endroits. La présence d'établissements humains des deux côtés de la forêt, la nature du sol favorable à l'établissement de pistes rendent cette hypothèse très probable. Celle-ci est encore renforcée par la présence dans les tumulus des Cotswolds d'un outillage de silex provenant des terrains calcaires. Enfin à l'âge du fer, trois petites forteresses, construites au Nord de la ville moderne de Frome s'expliquent par la présence d'un chemin auquel succèdera la voie romaine. Déjà, dès le Néolithique, une bonne partie du paysage historique de la région est fixé.

R. L.

Introduction à la préhistoire de l'Angleterre occidentale.

Les premiers vestiges de peuplement n'apparaissent pas, avant le début du second millénaire avant notre ère, en Cumberland, Westmorland et Lancashire. Puis, vers 1800-1500, on trouve sur les côtes du Sud-Ouest des populations venues par mer. C'est à elles que l'on doit la construction des cercles de pierres. Dans le même temps le *Beaker people* envoie quelques colonies dans le Nord, mais ne pénètre pas dans les régions occidentales. Vers l'an 1000, le métal est introduit par le commerce et jusqu'à l'arrivée des Romains le pays est soumis à une civilisation qui, malgré l'utilisation du bronze, conserve encore un caractère néolithique. (R. G. Collingwood, *An introduction to the prehistory of Cumberland, Westmorland, and Lancashire North of*

the Sands. (Transactions of the Cumberland and Westermorland Antiquarian and Archæological Society, XXXIII, 1934, p. 163 et suiv.)

R. L.

La civilisation des gobelets dans les Pays-Bas.

L'un des problèmes posés par les découvertes relatives au *beaker-people* anglais est celui de la route suivie par les envahisseurs dans leur marche vers les Iles britanniques. Les travaux de M. F. C. Bursch (*Die Becherkultur in den Niederlanden*, Leyde, 1933) dans le Nord de la Hollande et de la province de Veluwe ont fait connaître une civilisation assez étroitement apparentée à celle des gobelets britanniques et permettant de marquer avec vraisemblance l'une des étapes de ce long voyage.

Les deux groupes de monuments funéraires sont bien différenciés : au Nord, prédominance des tumulus à palissades ou à trous de poteaux ; dans la province de Veluwe, tombes à coupoles et à chambres circulaires, auxquels correspondent, dans les mobiliers, tantôt des gobelets à profil bombé, tantôt des campaniformes. La présence d'objets de métal accompagnant ce dernier type céramique tend à prouver que l'arrivée de cette forme dans les Pays-Bas est relativement tardive.

Les poteries hollandaises correspondent aux catégories B + AC établies par les archéologues anglais pour la classification des gobelets ; mais le type de Veluwe n'est pas représenté dans les séries britanniques, ce qui semblerait indiquer que le mouvement qui amena dans les Iles la civilisation des *beakers* a été assez lent. Par contre, ce même groupe aurait essaimé à l'intérieur de la Hollande.

Fin du néolithique et début des civilisations du métal, sont les dates auxquelles on devrait placer, en Hollande comme en Grande-Bretagne, l'arrivée de ces émigrants.

R. L.

Villages britanniques de l'âge du bronze.

Les découvertes faites au voisinage de Crosby-Ravensworth permettent de reconstituer la physionomie de l'une des communautés agricoles contemporaines de la fin de l'âge du bronze. La tribu comprenait une vingtaine de familles installées dans deux villages fortifiés, dont l'un possédait une maison commune ou la demeure d'un chef. Des huttes à plan circulaire voisinent avec des champs de type celtique séparés par des murs de pierrailles. La conquête romaine ne semble pas avoir exercé d'influence sur ces établissements dont l'existence se poursuit sans changements jusqu'au Moyen Âge.

(R. G. Collingwood, *Prehistoric Settlements near Crosby-Ravensworth*. Transactions of the Cumberland and Westmorland Antiquarian and Archæological Society, XXXIII, 1933, p. 201 et suiv.)

R. L.

Une donation à l'Institut français d'archéologie du Caire.

On a inauguré le 5 février à Toud (Égypte) la maison offerte par le Comte et la Comtesse de Fels à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Taoud est un petit village de la Haute-Egypte, situé à une trentaine de kilomètres au Sud de Louxor, sur la lisière du désert arabe. L'Institut français d'archéologie orientale vient d'y commencer, dans les ruines d'un temple ptolémaïque consacré au vieux dieu thébain Montou, d'importantes fouilles, exécutées au nom du Louvre; elles forment la suite naturelle de celles qu'il avait déjà, pour ce Musée, entreprises précédemment à Medamoud, au Nord de Karnak, sur l'emplacement d'un autre temple de même époque, autrefois dédié à ce même dieu. C'est à M. Bisson de la Roque — directeur, avec M. l'abbé Drioton, des fouilles de Medamoud — qu'a été confié le soin de conduire aussi celles de Taoud. La maison de Taoud a été construite, dans le style arabe, par un jeune architecte de grand talent, M. Robichon.

De M. Ch. Boreux, conservateur au Musée du Louvre, dans les *Débats* du 18 février 1934 :

« Un seul discours fut prononcé au cours de l'inauguration, mais si excellent qu'il eût rendu par avance tous les autres inutiles. M. Jouguet, après avoir rendu hommage à la Direction générale du service des Antiquités pour les facilités de travail que les archéologues ont toujours trouvées en Egypte, a remercié la Comtesse de Fels d'avoir voulu, en faisant édifier la maison de Toud, faciliter aussi leur existence même et les affranchir de ces difficultés matérielles qui font trop souvent obstacle au travail scientifique. Il a évoqué le souvenir de Victor Bérard dénonçant — vainement d'ailleurs — à la tribune du Sénat, ce qu'il appelait le régime de la paillotte, régime auquel sont ordinairement soumis les archéologues français, et qui risque, dans bien des cas, de signifier : « fatigue mal reposée, « journal de fouilles hâtif, dessins et relevés devant attendre trop « longtemps la mise au net, difficultés insurmontables pour l'ouvrage « bien fait. La maison, au contraire, c'est, lorsque le travail du « chantier a pris fin, la méditation studieuse sous la lumière stable « de la lampe, les tables pour les plans et les relevés, l'étagère pour « les livres indispensables, et aussi cette chose précieuse entre toutes, « la continuité du foyer ».

« Louxor, 6 février 1934.

« Ch. BOREUX. »

Hydre accadienne.

M. H. Frankfort, rendant compte dans l'*Americ. Journ. Archaeol.*, XXXVII, 1933, p. 529 sqq., des fouilles de Tell Asmar, l'ancienne Eshnunna, signale et reproduit (p. 535-536, fig. 11), un cylindre accadien, qu'il date de 2500 av. J.-C., et où l'on verrait, selon lui, le lointain prototype oriental de la lutte d'Héraclès contre l'hydre. Ce cylindre a été trouvé dans le temple d'Ab-u, génie de la végétation. Le monstre du marais est représenté déjà en partie vaincu, puisque quatre de ses têtes pendent abattues, les trois autres restant seules menaçantes. Derrière la divinité qui brandit, face à l'hydre, la lance, il y a deux assistants, dont une figure plus petite, quoiqu'elle-même distinguée comme divine par l'étoile qui la surmonte. Un autre dieu, à coups de lance, attaque le monstre par derrière, et du corps de celui-ci jaillissent cinq flammes verticales, qui font déjà penser à la tradition d'après laquelle, un jour, Héraclès aurait achevé de détruire par le feu le monstre paludéen de Lerne. — M. A. W. Persson avait récemment signalé à Midéa, sur des pâtes de verre, les prototypes préhelléniques de légendes célèbres, comme celles d'Europe enlevée sur le taureau, de Bellérophon combattant la Chimère : c'est d'Orient que nous sont venus ces mythes, dont l'origine est assurément pré-mycénienne (*Artemis Orthia*, 1929, pl. CIII, 1 : plaque d'ivoire du cinquième style). M. M. P. Nilsson risque d'avoir pris parfois pour un point de départ¹ ce qui n'était qu'un aboutissement.

Ch. P.

Berytus.

Voici une naissante *Revue archéologique* : organe de l'Université américaine de Beyrouth, qui possède un Musée et subventionne des fouilles en Syrie (notamment celles de M. Harald Ingholt à Hama). *Berytus*, créé en 1934, porte en sous-titre : *Archeological studies* (published by the Museum of archaeology of the American University of Beirut). Souhaitons-lui la bienvenue et plus encore la longévité, en ces temps difficiles.

Le premier fascicule (format grand in-8° : celui qui devrait s'imposer de plus en plus aux revues archéologiques !) comprend d'abord un article de M. H. Seyrig qui, sous le titre *Invidiae Medici* (p. 1-11), présente une interprétation, fort ingénieuse et convaincante, de quelques amulettes syriennes. M. Neilson C. Debevoise a fourni un bon commentaire (p. 12-18), illustré d'études de détail, sur la glyptique parthe et sassanide. M. Harold H. Nelson examine (p. 19-22), avec leurs hiéroglyphes, les fragments de vases de l'Ancien Empire

1. *The Mycenaean origin of Greek Mythology*, 1930. *Cl. JHS.*, LIV, 1934, p. 40 sqq., pl. II : G. R. Levy, sur l'origine orientale d'Héraclès. Le troisième rapport préliminaire de l'*Iraq Expedition* publie le cylindre, p. 49.

trouvés à Byblos, M. Don Clawson s'est intéressé spécialement (p. 23-31) à l'*art dentaire* chez les Phéniciens, et il nous montre l'habileté précoce de la race en cette technique, comme aussi, en passant, l'influence de méthodes différentes de celles des Étrusques, sur le type sidonien, un peu prognathe, de certains visages de sarcophages anthropoïdes, trouvés à Sidon (pl. VII, Coll. Ford). M. Harald Ingholt, Directeur de *Berytus*, à son tour, fait bénéficier ses lecteurs de quelques aperçus excellents (p. 32-43), sur la sculpture palmyrénienne dont il est le meilleur connaisseur. Il publie là divers documents de l'Université américaine de Beyrouth, ou du Musée des antiquités local; il les répartit selon les trois séries chronologiques qu'il a déterminées (de 50 à 272 de notre ère), grâce à la traduction des épitaphes et à l'observation de particularités techniques. L'Emir Maurice Chehab, l'actif directeur du Musée de Beyrouth, a terminé brillamment (p. 44-46) en faisant connaître trois nouvelles stèles du pays : deux tyriennes, trouvées en 1931 (pl. XI), une sidonienne (des environs du temple d'Eshmoun), rappelant la stèle d'Amrit et celles d'Oum-el-Amad (II^e siècle av. J.-C.)

Ch. P.

Une édition illustrée de l'*Odyssée*.

L'Union centrale des Arts décoratifs nous a offert (janvier 1934), au Pavillon de Marsan, une exposition des plus attrayantes : on y trouvait un ensemble d'œuvres de François-Louis Schmied, comprenant des reliures, des émaux, des peintures et surtout des livres illustrés, illustrés en couleurs, avec une profusion et en même temps un souci de l'achevé propres à discréditer les images polychromes dont s'ornent tant de publications à caractère commercial. Devant ses créations — je m'en tiendrai à la partie essentielle : l'illustration de l'*Odyssée* — on songerait presque aux enluminures de manuscrits, art exquis renouvelé par un maître aussi probe qu'inventif. Ce qu'on a placé sous nos yeux, ce sont ses compositions originales, que la technique moderne, très perfectionnée, a permis de reproduire sur chacun des exemplaires luxueux réservés aux membres de la Compagnie des Bibliophiles de l'Automobile-Club de France. Compositions inédites, dont un numéro de l'*Illustration*, l'année dernière, nous avait donné seulement un très petit nombre de spécimens. D'habitude, les propriétaires de livres à tirage limité se réservent jalousement la jouissance de leur trésor; ceux-ci, plus généreux, en ont autorisé la révélation au grand public.

L'œuvre choisie était bien de nature à inspirer un esprit ingénieux et sensible. Les découvertes dues aux fouilles pratiquées en Crète et dans l'Égée, depuis plus de trente ans, ont entièrement renouvelé notre documentation figurée sur l'épopée homérique. L'*Odyssée*, plus

que l'*Iliade*, parle à l'imagination d'un artiste, car, si elle a moins de grandeur, elle est plus « pittoresque » ; les épisodes en sont infiniment variés et ils ont pour théâtre l'éblouissante nature méditerranéenne, où l'air, la terre et l'eau rivalisent d'éclat ; la traduction du regretté Victor Bérard, à tous ces enchantements, ajoute celui du rythme.

Schmied a tiré le plus heureux parti des vestiges exhumés, dont il a pris sans doute connaissance directe, sur les lieux mêmes. Mais il a témoigné d'infiniment de tact et de mesure en se gardant de montrer avec ostentation son savoir d'archéologue. Un illustrateur sans expérience se laisse ingénument séduire par les tentations du « bric à brac » ; il veut utiliser tous ses croquis, et ses compositions s'encombrent de détails, exacts mais superflus, qui font tort, justement, à l'« ambiance » recherchée, surtout quand il s'agit de la Grèce antique, où la surcharge n'était point goûtée. L'exemple de Schmied vaut d'être signalé aux élèves de notre Ecole des Beaux-Arts, qui ont souvent à reconstituer des mythes ou épisodes de l'histoire ancienne¹ : ils trouveraient dans son œuvre des indications discrètes, qui suffisent à dater et à situer les scènes, sans détourner l'attention de ce qui doit avant tout la captiver, l'intérêt psychologique. Il a donné aux physionomies et aux attitudes un soin particulier ; et cela encore est un enseignement pour ceux qui voudraient s'essayer à la peinture d'histoire, genre décrié par de nombreux critiques, qu'influence à l'excès le souvenir d'essais maladroits et de tableaux manqués, qui offre cependant des ressources immenses, pourvu que l'artiste sache saisir la signification profonde d'un récit et sa valeur *humaine*, l'érudition n'intervenant que pour rendre intégrale la vérité des figures et de leur milieu. Il est des cas, évidemment, où l'on ne saurait blâmer la simple copie du réel : prendre pour modèle de la demeure d'Hélène (n° 17) le palais de Cnossos, donner à Alkinoos une salle de réception (n° 35) qui restitue la fameuse chambre crétoise dont les fresques entourent le trône bien connu pour son dossier en feuille de chêne (n° 38, trône d'Ulysse), remettre sous nos yeux la célèbre Porte aux Lionnes (n° 13), ce n'est point abuser quand il s'agit de pages isolées entre tant d'autres garnissant nombre d'armoires et de vitrines.

On dira peut-être que l'auteur se libère des scrupules d'ordre chronologique et puise avec trop de liberté dans les compartiments divers de cet art égéen. Il faut cependant comprendre que l'épopée

1. Les illustrations de Schmied ont fourni des modèles, pour les décors et les costumes, à une mise en scène de quelques passages de l'*Odyssée*, qui a été réalisée, au mois de mars, par les professeurs et élèves du Collège libre de jeunes filles de Sainte-Marie-du-Maine.

elle-même est à cet égard composite, formée de morceaux d'âges différents, et que la rédaction finale vit le jour vers le VII^e siècle avant notre ère ; je ne sais donc pas mauvais gré à l'illustrateur d'avoir enrichi ses cartons ou comblé les lacunes de notre documentation en recourant aussi au répertoire ionien (voir par exemple le lit de Télémaque, n° 6, ou l'aède Dèmódocos, n° 37). A l'imagination pure, il donne parfois carrière, comme dans cette assemblée des dieux (n° 3) sur les marches d'un grand escalier dont Zeus occupe le faite. Ce concile est un peu hors des temps. Il n'importe guère ; mais je serais moins conciliant à propos d'une Hélène présentée en princesse égyptienne (n° 18) : et le Commandant Lefebvre des Noëttes n'accorderait nulle excuse au char de Nestor (n° 16), dont le constructeur a oublié le joug indispensable sur le garrot des chevaux. Certains regretteront quelques outrances à la moderne devant la terrifiante Charybde (n° 49) ou le grand chêne de Zeus (n° 69) ; l'arène n° 80 est vraiment surpeuplée. Ce sont erreurs vénielles. Je ne vois pas non plus pourquoi l'artiste s'est par moments approprié cette convention qui met un œil de face sur visage de profil (nos 34, 71, 83) ; encore dois-je reconnaître que ce n'est pas chez lui un parti invariable, et qu'il en a quelquefois tiré des effets d'expression fort curieux. Du reste, le plus souvent, il n'abuse point des procédés courants chez ses modèles anciens ; tout au contraire, il atténue les cambrures féminines (Athéna, n° 71) ou la fantaisie des robes à volants étagés (n° 32).

Je le louerai surtout de s'être rendu compte que, déjà chez ces Préhellènes, l'être humain est au premier plan ; d'où la part très réduite laissée aux accessoires : ses trépieds et chaudrons (n° 54), exactement dans le style local, sont un numéro d'exception ; il se contente à l'ordinaire, pour les détails, de notations éparses dans le champ : à l'entrée de la grotte de Calypso (n° 25) quelques pousses de lys se détachent. Voyant l'intérêt que porte l'art égéen à la faune, à la flore, il donne place aux grands volatiles (nos 4, 9, 70, 89) ; il s'inspire des fresques pour le dessin des arbustes (n° 39) ; et il prodigue dans le décor les lignes sinueuses.

Ce n'est point un hasard si quelques-unes de ses compositions font songer à la manière japonaise (le port, n° 33 ; la caverne du Cyclope, n° 40 ; la maison de Circé, n° 44 ; la grotte des nymphes, n° 51) ; en présence des originaux millénaires, cette analogie imprévue avait déjà frappé, aux premières trouvailles, les fouilleurs de Cnossos.

Les traits prêtés aux héros séduisent par la justesse du sentiment, et en cela encore Schmied se révèle un très fidèle interprète du texte : la rencontre avec Nausikaa (n° 31) est charmante de grâce ; réussite parfaite avec Eumée et le bon gros vieux chien, incapable d'oubli.

Les documents exhumés trahissaient chez les Égéens le goût de la couleur, naturel chez un peuple habitant des rivages où elle

offre aux yeux une sorte de féerie perpétuelle ; l'illustrateur n'a pas reculé devant les vives collorations : il a des bleus intenses auxquels s'accordent des ors somptueux, qui sont une joie pour le regard : le vaisseau de Télémaque (n° 23), proue et poupe fièrement dressées, sillonne une mer éblouissante, et les panoramas, Pylos (n° 12), la Crète (n° 59), l'Hellespont (n° 94), sont des mieux venus¹.

J'ai cru devoir analyser un peu longuement cette œuvre si personnelle, en même temps que respectueuse des données scientifiques. Les Égéens, a-t-on dit, étaient de beaux miniaturistes ; cette édition elle-même est un recueil de miniatures ; les prototypes ne font point tort à l'interprétation nouvelle, aussi éloignée que possible du pastiche. Quelle conclusion nous dictera ce petit événement artistique ? Voici des hommes, amateurs passionnés du machinisme actuel, du « quatre-vingts à l'heure », qui se délassent à suivre sur les flots les lentes pérégrinations du roi d'Ithaque. J'y vois pour nous tous une leçon évidente des faits : non, les « humanités modernes » ne sauraient nous suffire ; ce noble passé n'est pas mort.

Victor CHAPOT.

Recherches homériques.

M. Ch. Vellay, dont on sait les efforts intelligents et persévérants pour élucider la question du site de Troie, a publié dans *Art and Archaeology*, XXXIV, n° 6, en novembre-décembre 1933, p. 312-318, un article-programme où il signale l'intérêt des fouilles complémentaires qu'on pourrait et devrait faire sur divers sites de la plaine de Troade, autres qu'*Hissarlik* : Atchi-Kioï, Eski-Hissarlik, et le Bali-Dagh, Acropole de Bounar-Baschi. Il est sûr que, faute d'explorations en ces endroits (déjà prospectés, du moins), les « impossibilités » qu'on signalait récemment au placement de Troie sur la butte d'*Hissarlik* (cf. G. Seure, *A la recherche... de Troie*, 1933) apparaissent plus fâcheuses ; l'archéologie française, ou américaine, nous doit de pouvoir autoriser un jour, à travers tout ce pays si célèbre, des dénominements « cartésiens », *cad.* complets. Or, l'avis net de M. Ch. Vellay est que, si « parmi les sites pré-mycéniens ou mycéniens de la plaine de Troie ci-dessus énumérés, on cherche à déterminer celui qui peut avec le plus de vraisemblance être identifié avec la Troie homérique, on constate que celui d'*Hissarlik* occupe la dernière place dans l'échelle des probabilités. »

1. Schmied a d'ailleurs prodigué, en d'autres livres, des vues méditerranéennes très comparables ; j'aime moins, en revanche, ses « Douze Césars » (pour une édition de Suétone) ; je parle de ce qui en était exposé : il paraît moins à l'aise dans les tons neutres et la grisaille.

Mme J. Goekoop-De Jongh, Dr ès Lettres, publie en français, sous le titre *La νῆσος homérique* (Groningue, 1933), une étude fort suggestive, qui montre en elle — on le savait aussi, par les fouilles qu'elle exécute à Céphallénie, avec M. Sp. Marinatos, et par l'aide si généreuse et avisée qu'elle a donnée, il y a peu, aux fouilles françaises de Mallia — le digne continuateur de l'auteur d'*Ithaque la Grande* (1908) : A. E. H. Goekopp, son mari, mort si prématurément en 1914. Si l'énigme de la νῆσος d'Ithaque a — selon Mme J. Goekoop-De Jongh, élève avisée de M. E. Pottier et du regretté V. Bérard, — « fatigué toute l'archéologie professionnelle », c'est qu'on n'avait pas assez étudié le langage maritime de la thalassocratie minoenne. Νῆσος, sorte d'adjectif, y signifierait *plage* (à sable fin). Le sens d'île daterait seulement des révolutions nautiques du VII^e siècle. — Il y a dans l'opuscule mainte vue hardie. L'objection tirée de la νῆσος de Pélopes, — qui, dès l'origine, ne pouvait être « plage », — engagerait à des réserves sur le sens de χερσό-νησος, où il est difficile de ne voir (p. 21) que l'association de deux adjectifs. Sur εὐδαιελος, cf. G. Seure, *A la recherche d'Ithaque et de Troie*, 1933, p. 16, où l'on trouvera l'état de la controverse. Ni là ni ici, on n'a rappelé l'oracle archaïque de la fondation de Thasos : il prescrivait à Télésiclès de fonder un εὐδαιελον ἄστυ, ce qui éliminerait, étant donnée la position de cette Acropole bien connue au N. de l'île, le sens : *exposé à l'Ouest*.

CH. P.

Fouilles de Troade.

M. C. W. Blegen a exposé dans un récent article de l'*American Journal of Archaeology* (XXXVIII, 1934, n° 2, p. 1-26 du tirage à part) les résultats des fouilles exécutées à Hissarlik pendant l'année 1933 (avril-juin) aux frais de l'Université de Cincinnati et de M. et Mme Semple. La campagne de 1933 avait pour but de déterminer exactement, à l'aide de la stratigraphie, la date et la civilisation des « cités » successives, alors que les recherches antérieures s'étaient seulement fondées sur des considérations architecturales ; de trouver ensuite, dans la mesure du possible, les restes des anciennes nécropoles. Des fouilles furent pratiquées sur le côté Ouest de la grande tranchée Nord-Sud de Schliemann, dans la région centrale de la citadelle, soit dans l'« flot » laissé par Schliemann (carré E₆ du plan W. Doerpfeld). On a pu ainsi constater que la couche la plus basse (Hissarlik V, renfermait des tessons de l'Helladique ancien, et qu'une bonne partie des vases étaient importés ; dans la céramique de Hissarlik VI, des éléments correspondent exactement à l'Helladique Moyen (minyén noir et gris). Par conséquent, le début de Hissarlik VI appartient à la première moitié du II^e millénaire. Par suite, l'objec-

tion soulevée contre la théorie de M. Forsdyke sur l'origine du minyen doit être écartée ; il ne suit pas que la première céramique minyenne ait été importée de Troie, mais il est permis de croire à des fabrications contemporaines, et dont l'origine aurait été la même. La « cité » VI a dû se continuer jusqu'à l'Helladique Récent III (mycénien), mais il est encore prématuré de fixer la fin d'Hissarlik VI et le début de V. Par ailleurs, si la recherche des nécropoles n'a pas donné de résultats, l'exploration des « cités » postérieures a progressé, et l'on a précisé divers points des enceintes ; à l'Ouest de l'acropole, l'abondance des restes architectoniques laisse supposer que l'on a atteint l'emplacement de l'agora gréco-romaine (Ilion novum) ; l'édifice dont la fouille avait commencé l'an dernier et où l'on proposait de reconnaître une basilique, paraît maintenant une palestine ; on y a mis au jour une mosaïque, avec des représentations de dauphins et d'hippocampes ; près de là, des hypocaustes. Enfin les fouilles du théâtre se sont poursuivies ; on a constaté que l'*orchestra* avait la forme d'un demi-cercle ; mais il faut en achever le dégagement, ainsi que celui de la *skéné*. Dans l'ensemble, les trouvailles furent assez abondantes, puisque M. C. W. Blegen compte, pour l'époque gréco-romaine, 15 fragments de sculptures de marbre, 16 plaques de terre-cuite et 18 figurines, 13 inscriptions et 339 pièces de monnaie, surtout en bronze. Pour l'époque préclassique, 20 objets de bronze, 64 de pierre, (dont 18 « idoles »), environ 205 terres-cuites, et plus de 120 vases plus ou moins intacts.

Y. BÉQUIGNON.

L'Aurige de Polykalos à Delphes.

Dans le *Journal of Hellenic Studies* (LIII, 1933, p. 101 sqq.), M. H. T. Wade-Gery revient en quelques mots sur l'épigramme dédicatoire de l'Aurige : même en son *premier* « état », c'est au *seul* Polykalos qu'il l'attribue. Quant à la date, il préfère 478 à 474 (seules années disponibles, en tous cas, pour des victoires pythiques du troisième fils de Deinoménès). Résultats fort satisfaisants, ...sinon très neufs : car, voilà vingt ans qu'ils auraient dû passer pour définitifs, A. Frickenhaus les ayant présentés dans le *Jahrb.d.Inst.*, dès 1913 (XXVIII, p. 52 sqq.) ; mais ce savant, que M. W. G. s'est dispensé de nommer, penchait, sans exclure la date la plus haute, en faveur de 474 : cf. l'exposé détaillé de R. de Launay, *Rev. arch.*, 1913, 1, p. 383 sqq.) Entre autres avantages, l'interprétation « polykalienne » des deux auteurs a celui d'être moins compliquée que l'hypothèse « gélonienne » (en dernier lieu : Th. Homolle, *Acad. roy. Belg., Bullet. cl. Lett.*, juillet 1921, p. 333 sqq. ; les arguments

d'A. Frickenhaus sont là trop rapidement esquivés). Serait-il interdit de simplifier davantage ? On admet que l'inscription fut modifiée quand Polyzalos cessa d'être « seigneur de Géla », sous la contrainte de son frère Hiéron ; celui-ci s'ingénia-t-il vraiment, dans son mauvais vouloir, jusqu'à imposer des retouches à une épigramme votive ? Ne pourrait-on penser que Polyzalos triompha *par deux fois* à Delphes, en 478 *et* en 474 ? Le remaniement au premier vers de la dédicace s'expliquerait : sous sa forme nouvelle, elle aurait commémoré deux victoires au lieu d'une.

P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE.

L'Athéna lançant la chouette, de Lord Elgin.

En 1934, pour la première fois, a été autorisée la reproduction de la curieuse statuette, en bronze, d'une Athéna « à la chouette » que l'on savait parvenue en Angleterre en 1816, avec la Collection de marbres de Lord Elgin (fig. 1). Pièce mystérieusement conservée jusqu'ici dans la famille du Lord, à Broomhall (Fifeshire), et que l'actuel possesseur a bien voulu exposer, en prêt, au British Museum (*Illustrated London News*, 24 mars 1934, p. 464). La déesse est une vigoureuse Athénienne, coiffée d'un casque assez lourd (ménisque), sous lequel la masse des cheveux retombe en chignon bas vers la nuque. Elle est vêtue du *péplos* attico-spartiate, que la mode, après les guerres médiques, faisait alors partout triompher, jusqu'à Athènes. Il y a un long *apophygma* déterminé par la ceinture de taille ; les plis cannelés tombent encore en ligne droite, légèrement déviés par la pointe du genou droit. Les pieds sont nus, à la mode spartiate aussi. La main gauche tenait la lance. De la dextre, la déesse lance la chouette, présage et message à son bon peuple. Cette œuvre savoureuse, des environs de 470, semble-t-il, dérive sans doute d'une statue célèbre de l'Acropole, qui a inspiré aussi le relief très arrangé de l'ancienne Collection Lansdowne (H. Schrader, *Österr. Jahresh.*, XVI,



Fig. 1.

1913, p. 1-33, pl. I, et *Phidias*, p. 95, fig. 78)¹. Aux limites de son sanctuaire, — marquées là par l'hermès, terme de la déesse *Horia* (ce titre vient d'apparaître sur une inscription d'Eleusis : J. Chr. Threspsiadès, *Eleusiniaka*, 1933, p. 223 sqq., l. 16, et doit remonter au moins à cette période, où Athéna s'était faite protectrice de la propriété nationale contre l'envahisseur) —, le lancement de la chouette avait une valeur symbolique : le présage n'était favorable que si l'oiseau s'envolait loin, comme le prouve l'anecdote de Pyrrhus à Argos. Des monnaies athéniennes de bronze du 1^{er} siècle après Jésus-Christ reproduisent le motif, avec des changements de costume et d'attitude qui portent la marque de la seconde moitié du v^e siècle.

Ch. P.

La nécropole de Comacchio.

Les travaux entrepris par le Gouvernement italien au Nord de Ravenne (Valle Trebba-Comacchio) pour le dessèchement des marais ont amené depuis dix ans la découverte et l'exploitation d'une importante nécropole, dans la lagune de l'ancienne Spina (cf. Baratta, *Athenaeum*, 10, 1932, p. 217-399) : mille deux cents tombes environ ont livré leur contenu, malgré les difficultés de la fouille. Plusieurs milliers de vases grecs et italiotes représentent le gain de cette exploration, dont le surintendant, M. S. Aurigemma prépare la publication d'ensemble (G. A. Negrioli, *Not. Scavi*, 1924, p. 279-322, pl. XIII-XV, 1922-1923 ; 1927, p. 143-198, 1924-1925). Les documents ont été déposés à Bologne où ils occupent de nombreuses salles, aux *Antichità dell'Emilia*. Il est question de les transférer dans un palais de Ferrare converti en musée.

Les découvertes de Comacchio sont une aubaine pour les céramographes, et les hellénistes (*Rev. arch.*, 1933, I, p. 249). On nous a laissé entrevoir l'intérêt d'un grand cratère à volutes trouvé en 1926, dont Mlle M. Guarducci a tiré déjà son étude : *Pandora, oi martellatori* (*Monum. antichi*, 33, 1930). Le document de Bologne, qui n'est pas encore intégralement publié, sera précieux aux historiens des cultes dionysiaques, et semble éclairer aussi déjà un drame satyrique de Sophocle. Voici maintenant que M. S. Aurigemma révèle un cratère en cloche (*Dedalo*, XII, 1932, p. 409 sqq.) des environs de 370 et dans la tradition du vase de Pronomos. Sur le devant (arrière négligé : trois Satyres), Iphigénie est représentée, en Tauride, gardienne du temple de la déesse dont on voit de face le *xoanon*. La nouveauté est ici la représentation du roi Thoas. M. W. Technau (*Arch. Jahrb.*,

1. Voir aussi : Relief Lanckoroński, H. SCHRADER, *l. l.*, fig. 76, p. 93.

Anz., 47, 1932, col. 459-460) signale deux exemplaires apparentés au vase par le style : à Munich et Vienne. On fera aussi le rapprochement nécessaire avec le cratère de bronze du tombeau de Dionysopolis-Baltchik, trouvé en 1912 et publié seulement en détail en 1932, dans le *Bull. archéol. bulgare* (1930-31, p. 57-88, fig. 43-45). Il illustre en trois scènes le séjour et les aventures d'Iphigénie en Tauride, depuis l'arrivée d'Oreste et de Pylade, jusqu'à la fuite. L'influence du théâtre paraît sensible ici et là.

Ch. P.

En Thessalie.

Dans la *Laïki Phoni* (Volo), du 11 et du 12 janvier 1934, N. Giannopoulos, directeur du Musée de Volo, indique les principaux résultats de recherches conduites en Thessalie pendant 1933. Le Musée de Volo s'est enrichi de plusieurs stèles funéraires provenant de Démétrias et qui datent de l'ère romaine ; de Phères viennent deux stèles, dont l'une, de grandes dimensions (haut. 2 mètres) porte plusieurs reliefs et une longue inscription, où une certaine Cassandra déplore la perte de son époux Rouphos ; de Méliboea, on a ramené une inscription du v^e siècle (dédicace à Poseidon, Athéna et Apollon). Parmi les objets entrés au musée, on relève une statuette d'Hermès du iv^e siècle et des fragments de bronze (fibule, fragment de vase) trouvés à Békidès (N.-E. de Pharsale). Au Musée d'Halmyros, la plus intéressante des acquisitions est un fragment de stèle recueillie sur le site de l'ancienne ville de Halos, et qui commence par les mots : « Οἷδε ἀπέθανον ἐν πολέμῳ Δετίνας, Σάμων, etc. » Suit une liste de noms de soldats, sans patronymique. L'inscription serait datée du iv^e siècle. A Larissa, diverses stèles funéraires ont été apportées ; parmi les autres acquisitions, on notera une grande dalle en marbre qui fut remployée comme couvercle d'un tombeau d'époque tardive, et dont les deux faces sont couvertes de textes d'affranchissement, malheureusement très effacés. Au Musée d'Agyia, on a transporté 17 inscriptions funéraires et dédicatoires, et 43 fragments de sculpture ou d'architecture. Enfin, le Service archéologique a fait ouvrir aux environs de Volo (à Bourboulithra et au Sud du golfe) deux tombeaux byzantins. M. Sotiriou a continué ses recherches à Néa-Anchialos. Au village de Ἀργαλαστή (prov. de Volo), un paysan, en creusant des fondations, a trouvé les restes d'une église paléo-chrétienne, avec une inscription d'époque hellénique, qui autoriserait l'identification de ce site avec *Spalathrai*.

Y. BÉQUIGNON.

Découvertes archéologiques dans le pays de Pount.

La mission que conduisirent au Yémen MM. Carl Rathjens et Hermann von Wissmann a fouillé, dans l'ancien pays de Pount, les ruines d'un temple du dieu solaire Dhat Badhân. *The illustrated London News* (7 oct. 1933, p. 336-337) ont publié une vue restaurée du sanctuaire, à cour intérieure bordée de portiques et abritant un grand réservoir d'eau ; les dispositions générales du plan reproduisent une étape de transition vers les plus anciens types de mosquées. De curieux morceaux de sculptures, gargouille en forme de tête de taureau, lion s'attaquant à un taureau, bas-relief représentant deux antilopes Ibex couchées, peuvent être placées entre 300 av. J.-C. et 300 après notre ère. Les monuments funéraires, de caractère hamitique appartiennent à deux types principaux : chambres voûtées, creusées dans le rocher avec niches pour les statues des défunts, ou tombeaux entourés de pierres avec stèles ou images funéraires.

R. L.

Le Phare d'Alexandrie.

Depuis l'étude consacrée en 1909 par M. H. Thiersch au Phare d'Alexandrie, une des « sept merveilles du monde », de nouvelles informations sur cette construction — œuvre de Sostratos de Cnide (époque de Ptolémée II Philadelphie) — ont été trouvées dans les papiers d'Ibn-al Šayj, un Musulman de Malaga, qui avait séjourné à Alexandrie de 1165 à 1166, et y étudia les monuments locaux : dont la Tour-Signal de la pointe Est de la presqu'île, encore existante. Les manuscrits, calculs et épreuves de ce dessinateur-archéologue musulman ont été examinés et publiés en Espagne, par Don Miguel Asin Palacios, et l'architecte Don M. Lopez Otero. L'essai de ces savants sur le Phare d'Alexandrie a été récemment commenté à la British Academy par Mgr le duc d'Albe. Les *Illustrated London News* du 27 janvier 1934 donnent des dessins cotés (p. 134-135), établis par G. G. Woodward d'après ceux d'Otero. Dressé dans une enceinte, le monument, quadrangulaire à la base, comprenait trois étages, réduits de la base au faite. Il s'achevait, au-dessus d'un octogone, par un lanterneau de plan circulaire, sorte de « *tholos* », qui évoquait, *mutatis mutandis*, l'ornementation du Monument choragique de Lysicrate à Athènes. La hauteur totale a dû être de 140 m. 30 (Thiersch, 120 mètres). Les proportions sont grecques, comme il fallait l'attendre aux environs de 270 av. notre ère, et l'édifice n'est pas sans analogie avec certains monuments funéraires étagés (par ex. les mausolées syriens (type Hermel, « Tombeau de Diogène ») ; ou certains monuments siciliens tardifs (« Oratoire de Phalaris », à Agrigente) ; ou les monuments

d'Afrique et du Sud de la France (Mausolée de Dougga, Tombeau des Jules à Saint-Rémy, « Tour de l'Horloge » à Aix, etc.).

Faut-il s'étonner des rapports avec l'architecture funéraire..., et la Grèce ? Les fouilles de l'École française d'Athènes à Thasos, viennent de rappeler l'attention sur un monument dont on devra tenir compte désormais pour les origines du Phare et des phares. M. Baker-Penoyre avait remarqué en 1908, tout près de l'ancienne capitale de l'île, sur la côte Est, un tombeau-tour, au pourtour duquel une curieuse inscription, au plus tard du début du ^v^e siècle (*IG.*, XII, 8, *add.* 683), rappelait qu'il s'agissait du *μνήμα* d'un certain Akératos, fils de Phrasiéridès, placé « ἐπ' ἄκρο ναυστάθμο, σωτήριον νηυσίν τε καὶ ναύτησιν ». Or, le bénéficiaire de cette construction somptueuse, et qui protégeait, même après sa mort, du haut de son *μνήμα*-signal, la route des marins, doit être aussi l'auteur d'une consécration faite à Héraclès dans l'Héracléion célèbre de l'île (Polyaen. I, 45, 4). L'inscription, retrouvée en 1933, métrique aussi, est du même temps que celle de la tour-tombeau de Potamia. Akératos nous y apprend qu'il avait été *seul* archonte commun pour les Thasiens et Pariens (Thasos était une colonie du Parien Télésioclès). Akératos dit aussi qu'il avait beaucoup voyagé parmi les hommes ; il allait souvent, en tous cas, de Thasos à Paros, ou vice versa, en bon administrateur. D'où sa sollicitude posthume pour les navigations des autres. Sur le Signal de Rhodes, — amer pour navigateurs, — le Colosse de bronze œuvre de Charès de Lindos, cf. maintenant, A. Gabriel, *BCH*, LVI, 1932, p. 331-359.

Ch. P.

A Hermopolis-la-Grande.

Pour étudier la fusion d'idées et de traditions qui s'était produite sous les Lagides et ensuite, entre Grèce et Égypte, les nouvelles fouilles d'Hermopolis-la-Grande (Tounah el Gebel), dirigées par le P^r Gabra de l'Université du Caire (avec l'éminente assistance de M. P. Perdrizet), apporteront bien des informations précieuses. M. P. Perdrizet a signalé quelques résultats des premiers travaux (*CRAI*, 1933, p. 379 ; et juin 1934). Les *Illustrated London News* du 21 avril 1934, publient déjà par ailleurs p. 598-599, des photographies montrant certaines découvertes. Si l'on n'a rien dégagé encore qui éclipe l'admirable ensemble du Tombeau de Petosiris, fouillé et publié par G. Lefebvre, nous obtenons de suivre dès l'époque ptolémaïque l'adoption progressive des modes constructives grecques (temples-tombeaux à fenêtres cloisonnés, temples rectangulaires à *bômoi* hellénisants). La découverte la plus curieuse de la dernière saison est celle de peintures, provenant de constructions funéraires en briques sèches (époque romaine), stuquées.

Les sujets, traités assez médiocrement, montrent du moins combien la moyenne Égypte était alors familière avec l'épopée et le théâtre classiques. Il y a là des scènes du cycle argien (*Choéphores*). Electre est agenouillée en vêtements noirs près du tombeau d'Agamemnon : une *tholos* à colonnes corinthiennes, voisine d'un arbre sacré (cf. les reliefs pittoresques alexandrins) ! Deux jeunes gens — Oreste et Pylade — s'approchent à l'arrière, encore invisibles : à gauche du même tableau, un coq, de grand module, en face d'un animal qui paraît un griffon. — Ailleurs, une grande peinture sur fond bleu pâle, longue de 2 mètres sur 0 m. 90 et complète, montrait dans un cadre deux épisodes de l'*Œdipodie*. A droite, la mise à mort de Laios, l'erreur fatale du fils étant symbolisée par la présence et le geste épouvanté d'une femme, la Méprise (cf. le *Prologue* de la *Péricleioménè* de Ménandre), dont le nom est orthographié ΑΓΝΥΑ (*ἄγνοια*) ; à l'arrière, une tour (?). A gauche, Œdipe, debout dans le passage (arqué !) d'une porte de la ville de Thèbes, répond au Sphinx, figuré assis sur un large cippe, et sous l'aspect grec traditionnel. Au centre, complétant ainsi une sorte de triptyque, la personnification de ΘΗΒΑΙ en jeune ...Tana-gréenne, et celle de l'Enigme (ΖΗΘΜΑ). Au-dessous du panneau, une autre composition très endommagée devait montrer Antigone (femme assise devant une *tholos*). On a recueilli d'autres fragments d'une fresque représentant — sujet rare ! — l'entrée du Cheval d'Epeios à Troie : sujet du *Cycle* pourtant traité à Pompéi deux fois, et notamment dans la *Maison du Ménandre*, avec le même cortège de jeunes gens et d'enfants accourus (cf. Virgile, *Aen.*, II). A 375 milles au Sud d'Alexandrie, ces emprunts n'expliquent-ils pas aussi un peu les sources du goût pompéien, voire la force de pénétration, de diffusion centrifuge de l'hellénisme ?

Ch. P.

Psyché et les rites dionysiaques.

Dans la *Festschrift L. Klages*, qui risque d'être difficilement accessible à nos lecteurs, l'ingénieux et érudit Directeur de l'Institut allemand de Rome, M. L. Curtius, a publié, p. 19-29, un curieux monument funéraire qu'il date avec raison du second siècle de notre ère. C'est un cippe en forme de phallus, trouvé à Erghili (région de l'ancienne Dascylion ?), et qu'on a vu de là à Smyrne. Sur la partie cylindrique inférieure, est sculpté un Hermès (psychopompe, semble-t-il), accosté de deux chiens infernaux : instructif rappel de croyances et figurations locales, qu'on trouverait déjà sur les sarcophages de Clazomènes : « éphèbe » aux coqs et aux chiens ; et à Xanthos.

La partie supérieure élargie est creusée d'une sorte de niche,

où trône la propriétaire du cippe, Lysandra Alexandrou, entourée de deux serpents, et de deux personnages à ailes dorsales, *de papillon*. L. Curtius a pensé aux enfants de la morte, qu'on aurait accommodés en « Psychés mâles » après un trépas prématuré. Mais la coiffure à chignon détermine plutôt, d'un côté, une figure féminine, et c'est Eros et Psyché qu'on doit ainsi identifier. M. L. Curtius a rappelé qu'en Étrurie aussi, le phallus avait joué le rôle de cippe funéraire (G. Körte, *I rilievi delle urne etrusche*, III, pl. CVII, n° 12 : Musée d'Assise). Resterait à expliquer l'essentiel : la présence d'Eros et de Psyché. Or, d'après un renseignement de M. L. Leschi, sur la mosaïque algérienne de Cuicul (Djémila) qui répète certaines scènes des fresques pompéiennes de la Villa des mystères, *le personnage, féminin, qu'épouvante la révélation du phallus hors du van mystique, porte des ailes, assez petites, ailes diaprées de papillon*. Il faudra transporter l'indication, si précieuse, dans l'exégèse des fresques dionysiaques de la Villa pompéienne, voire dans l'explication trop négligée du Cratère Chighi ; le roman d'Apulée lui-même en bénéficiera, tant il y a déjà à reprendre, depuis la courte dissertation (*Psyché*, 1877) de Max. Collignon, pour l'histoire d'un mythe si évidemment fondé sur des rites. En Étrurie comme en Anatolie, le cippe funéraire phallique n'est guère différent de l'ex-voto dionysiaque dressé dans les sanctuaires du dieu de l'époptie éleusinienne, à la fois maître de la vie orgiaque et suzerain des morts. Une correspondance analogue réglait l'emploi double de la loutrophore : pour le bain nuptial et pour les *profusiones* funéraires.

Ch. P.

Le théâtre antique de Naples.

Le Pr E. Magaldi a signalé dans *Dioniso*, III, 2, 1932 (*Bulletin de l'Institut national du drame antique*, publié à Syracuse), ce qui est resté près du Cloître des Théatins du théâtre de Naples : à ajouter à la liste de ceux, plus nombreux que ne le croit l'auteur, qui furent bâtis sur terrain plan. La plus ancienne mention explicite est du temps de Claude. Néron y fit venir des spécialistes d'*Alexandrie*, qui ne tardèrent pas à trouver des imitateurs. Un plan a été relevé par l'architecte G. Rega : il permettrait de restituer le tracé de la *cavea* ; mais là comme en d'autres endroits, c'est la scène qui a le plus souffert.

Ch. P.

La villa suburbaine de Cologne-Müngersdorf.

Aux portes de Cologne, l'aménagement d'un Parc des Sports a fait découvrir les ruines d'une très importante villa suburbaine.

La municipalité de cette ville, poursuivant la politique éclairée qui caractérise cette administration dans le domaine archéologique, n'a pas hésité à suspendre les travaux ni à livrer le terrain aux chercheurs. L'exploration confiée à M. F. Fremersdorf, avec les moyens matériels nécessaires, est riche en résultats. La sûreté et la précision des méthodes employées en font un modèle et la publication¹, faite par les soins de la Commission romano-germanique de Francfort, renouvelée en bonne partie ce qu'on croyait bien savoir de ces établissements.

L'intérêt des fouilles est surtout de faire connaître l'histoire d'un établissement agricole important, avec ses transformations successives. Les origines, contemporaines de la fondation de Cologne, sont modestes : une petite ferme, sur plan rectangulaire, avec bâtiments carrés aux angles. La maison, au cours des trois premiers siècles, reçoit de nombreuses additions et ce n'est pas le résultat le moins intéressant de ces travaux que d'avoir, par tout un ensemble de coupes faites dans les murs (fig. 2, p. 8), réussi à reconnaître six périodes dans l'histoire de l'établissement. Vers le début du III^e siècle, le caractère encore presque entièrement rural du grand bâtiment tend à disparaître. A cette époque les hypocaustes commencent à apparaître. Mais c'est au siècle suivant que la ferme devient véritablement une villa de plaisance ; toutefois l'exploitation agricole ne cessa pas d'exister à côté d'elle.

C'est extérieurement, d'après les prudents essais de reconstitution de l'architecte, M. H. Mylius, une vaste bâtisse rectangulaire, flanquée de portiques couverts sur les côtés, et longée d'une petite galerie au nord, que surmonte un étage, occupant à peu près le centre d'une enceinte d'environ 250 m. × 200 m. Un jardin la précède au couchant. A quelque distance, au levant, se dressent, dans la cour de la ferme, vers le centre, une habitation pour les serviteurs, sur les côtés, au Nord, une étable, une laiterie et un grenier à fourrage, à l'Est, l'écurie et les étables pour les ovins et les porcins, puis des greniers, dont l'un à étage. Les bâtiments d'exploitation étaient tantôt en maçonnerie, tantôt faits d'une charpente de bois à remplissage d'argile, reposant sur un soubassement de pierres. Des toits de tuiles les recouvraient.

Hors de l'enceinte de la villa s'étend un cimetière : tombes à incinération assez pauvres en mobiliers et correspondant, semble-t-il, aux sépultures des domestiques et employés des trois premiers siècles. Le cimetière des maîtres avait été établi au IV^e siècle, dans

1. Fritz FREMERSDORF, *Der römische Gusthof Köln-Müngersdorf*, mit Beiträgen von M. HILZHEIMER, I. KLINKENBERG, H. MYLIUS, K. STADE, K. WÜRTH. (*Römisch-Germanische Forschungen*, Band 6). Berlin-Leipzig, de Gruyter, 1933 ; in-4°, 138 p., 59 pl. dont une en couleurs.

une annexe du jardin, là où furent découverts six sarcophages, dans lesquels apparaît un curieux mélange de rites païens et d'objets chrétiens : cuiller en métal avec l'inscription DEO GRATIAS, verre gravé de représentations de chasse.

La villa que les fouilles ont rendue à la lumière appartient avec ses annexes au iv^e siècle. Les invasions la ruinèrent, mais le site resta occupé jusque pendant le moyen âge.

Les fouilles de M. Fremersdorf, par leur précision, permettent de suivre l'évolution d'un domaine rural qui, au cours des âges se transforme en villa de luxe. Ce n'est pas uniquement un ensemble précieux de documents mis à la disposition des chercheurs qui ont été retrouvés, c'est aussi une page nouvelle de l'histoire sociale de la Rhénanie sous la domination romaine.

R. L.

Le Codex Sinaiticus.

Le nom de ce manuscrit, un des joyaux de la ci-devant bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, a conquis récemment une certaine notoriété grâce à une information qui a fait le tour de la presse : les autorités soviétiques ont offert à l'État anglais de lui vendre ce document pour la somme de cent mille livres ; et le gouvernement a annoncé qu'il conclurait le marché si le public souscrivait une partie suffisante du prix demandé. Le manuscrit est, en conséquence, exposé et une foule considérable de visiteurs défile journellement devant le précieux document, témoignant par sa curiosité — plus paraît-il, que par son empressement à souscrire, — de l'intérêt exceptionnel que ces pages vénérables éveillent de l'autre côté du canal.

Cet intérêt s'explique aisément. Le *Codex sinaiticus* est, après le *Vaticanus*, le plus ancien manuscrit aujourd'hui connu contenant le Nouveau Testament au complet. Le savant qui le découvrit revendiqua même pour cette copie la priorité sur l'exemplaire de la bibliothèque pontificale.

Le *Sinaiticus* contenait aussi l'Ancien Testament, dans la traduction grecque dite des Septante ; mais il n'en subsiste plus que des fragments. Le manuscrit aurait sans doute été détruit tout entier, page après page, par les moines ignorants du couvent de Sainte-Catherine au Sinaï qui l'avaient dans leur bibliothèque, si Constantin Tischendorf — von Tischendorf depuis 1869 — ne leur en avait révélé la valeur. En 1844, au cours d'un premier voyage en Orient, il réussit à s'en faire céder 43 feuillets contenant une partie des *Chroniques* et d'*Esdras*, *Néhémie* et *Esther*, des sections de *Tobie*, de *Jérémie* et des *Lamentations* ; il les dénomma *Codex Friderico*

Augustanus ; ils sont déposés à la bibliothèque de l'Université de Leipzig. Tischendorf avait vu, en outre, 86 autres pages du manuscrit ; il essaya de les acquérir dans un second voyage (1853), mais elles demeurèrent introuvables. Lors d'un troisième séjour au Sinaï enfin (1859), au moment où il allait quitter le couvent, le jeune *ikonomos* du monastère lui montra, dans un coin de sa cellule, tout ce qui restait du manuscrit : il y avait là, outre les 86 pages aperçues en 1844, 112 autres feuillets de l'Ancien Testament, et tout le Nouveau Testament à la fin duquel figuraient l'épître de Barnabas et le « Pasteur » d'Hermas (incomplet). Il put se faire prêter le tout et en prendre copie. Puis, après de longues négociations, il décida les moines à en faire don au tsar, qui, de son côté, versa neuf mille roubles à l'ordre et s'entremet pour la ratification de la nomination de l'évêque. C'est ainsi que le *Codex sinaiticus* entra dans la bibliothèque impériale des bords de la Néva.

Si l'Angleterre en fait l'acquisition, elle possédera, en totalité ou en partie, trois des cinq manuscrits les plus anciens de la Bible grecque ; car elle a déjà l'*Alexandrinus* (A), qui est au British Museum, et la section du manuscrit D qu'on appelle *Codex Bezae* (à Cambridge). Rome détient le *Vaticanus* (B) ; Leipzig a les 43 feuillets du *Sinaiticus* auxquels Tischendorf attacha le nom de Frédéric Auguste de Saxe. Enfin Paris possède le code palimpseste d'Éphrem (C) et la seconde partie du manuscrit D, dite *Codex Claromontanus*.

Adolphe Lods.

Les ateliers monétaires de Villeneuve-lès-Avignon.

M. Auguste Sicard, président de la Société de numismatique d'Avignon et du Comtat, vient de présenter à la Société des amis du Vieux Villeneuve une fort intéressante étude sur l'histoire des ateliers monétaires qui fonctionnèrent pendant plus de trois cents ans dans la célèbre petite ville faisant face à la cité papale.

En 1389 fut créé le premier atelier, avec Pierre Baroncel comme maître. Villeneuve, ou plus exactement Saint-André, vocable officiel, comptait ainsi parmi les vingt localités du royaume où l'on battait monnaie. Le bâtiment construit à cet effet près la tour de Philippe-le-Bel, c'est-à-dire au débouché même du fameux pont Saint-Bénazet, existe toujours, et il a été restauré par les soins de son propriétaire actuel. L'emplacement en était judicieusement choisi, car à Avignon, à cette époque, il se faisait un grand trafic de métaux précieux qu'encourageaient les bulles pontificales.

Les monnaies de Saint-André portèrent longtemps comme signe distinctif un « point spécial » qui marquait soit la dix-septième, soit la vingtième lettre de leur légende. C'est au cours de la Renaissance

que l'hôtel des monnaies de Villeneuve connut la plus grande activité. Après plusieurs péripéties, notamment à la fin du xvi^e siècle, à la suite des menées des Ligneurs qui faillirent s'en emparer, les ateliers monétaires de Villeneuve-lès-Avignon fonctionnèrent jusqu'en 1700, année où la monnaie d'Orléans hérita de la lettre R, estampille des monnaies de Saint-André.

Un acte en date du 12 octobre 1579, établi par Cabassol, notaire royal, nous renseigne exactement sur le personnel technique employé à la confection des monnaies de Saint-André : fondeurs, frappeurs, gardes, collaborateurs directs du maître qui s'acquittèrent fidèlement de leur tâche.

X.

(*Débats*, 5 mars 1934.)

Un nouveau recueil d'études byzantines.

L'Institut de philologie et d'histoire orientales, créé en 1930 par le Conseil de l'Université libre de Bruxelles, publie un annuaire qui comprend un résumé de l'activité du centre, le programme des cours et des conférences et une partie scientifique. Dans le premier volume (1932-1933), M. J. D. Stefanescu étudie *l'Illustration des liturgies dans l'art de Byzance et de l'Orient* ; M. H. Grégoire publie *Deux diplômes de Mazara*, rédigés en grec dans la chancellerie des rois normands de Sicile.

R. L.

BIBLIOGRAPHIE

Maurice Extens. *Préhistoire. De l'homme des alluvions à l'aurore des civilisations classiques.* Paris, publications Expel, 1933 ; petit in-4°, 517 pages avec 800 figures. — Si l'on admet que le présent volume ne s'adresse pas aux spécialistes, on reconnaîtra que les curieux de préhistoire pourront retirer de sa lecture quelque profit. A l'exception des passages traitant de l'art quaternaire où une quinzaine de lignes à peine sont consacrées aux peintures rupestres d'Espagne, l'auteur est en général bien informé quand il résume les travaux de MM. Breuil et Obermaier sur les civilisations paléolithiques. Il n'en est malheureusement plus de même dès qu'il aborde l'étude du néolithique ou celle des âges du bronze et du fer. L'absence de grandes synthèses pour ces périodes rend ici plus difficile la besogne du vulgarisateur, aussi, dans les dernières parties du volume, relève-t-on non seulement des erreurs, mais encore des lacunes dans l'information.

R. L.

Burkitt (M.C.). *The old Stone Age.* Cambridge, University Press, 1933 ; in-8°, 254 pages avec 8 planches et 30 figures. — Encore un petit volume qui s'adresse aux débutants et au grand public, mais clairement exposé. Ce qui, dans certains cas, n'empêche nullement l'auteur de prendre part à la discussion des problèmes que posent les découvertes nouvelles. C'est ainsi que dans les tableaux synoptiques consacrés à la chronologie, M. Burkitt, sauf pour le gisement de Cromer, considère toutes les autres découvertes comme contemporaines ou postérieures au Rissien.

R. L.

Rhys Carpenter. *The humanistic Value of Archaeology.* Martin classical Lectures, vol. IV, Cambridge, (Massachusetts), Harvard University Press, 1933 ; in-8°, 134 pages. — Ancien directeur de l'École américaine d'Athènes, M. Rhys Carpenter, dans ces quatre leçons, traite d'archéologie grecque : *The archaeological Approach ; Archaeo-*

logy and Homer ; Archaeology and Art ; The humanistic Value of Archaeology. C'est donc par une erreur de destination que son petit livre est tombé entre les mains d'un archéologue qui n'a que de lointaines accointances avec la Grèce. Peut-être du reste était-il mieux qu'il en fût ainsi. Ces conférences, en effet, s'adressent à des apprentis plutôt qu'aux spécialistes. L'incompétent que je suis y a trouvé une ample moisson de notions nouvelles et pleinement apprécié les progrès réalisés depuis vingt ans.

C'est à juste titre que la leçon de conclusion a donné son titre au volume. M. Rhys Carpenter se propose en effet de faire comprendre ce qu'est l'archéologie, quelle en est la méthode, ce qu'on en peut attendre et quel profit peut, en fin de compte, en tirer l'esprit. Son terme c'est une philosophie de l'art, non point seulement de l'art antique mais de l'art en général dont l'évolution a été partout la même. Cette intelligence du développement artistique pourrait même, de l'avis de l'auteur, remplacer à moindres frais la culture classique due à l'étude des lettres grecques. Voilà qui est bien américain mais qui, en somme, n'est peut-être pas tellement hors de propos chez nous. Je doute cependant qu'une éducation purement archéologique puisse développer une formation intellectuelle égale à celle que procure l'étude de la pensée écrite et je n'accorderais qu'une médiocre confiance à la philosophie qui en pourrait éclore. Esquissée en touches discrètes par le maître qu'est M. Rhys Carpenter cette philosophie de l'art est, sans aucun doute, de haute valeur. Mais on frémit à penser quels développements pourraient donner, même à de si parfaites leçons, des disciples d'une culture moins parfaite. L'archéologie, dit M. Rhys Carpenter, est une « pseudo-science » — comme toutes les sciences morales — et quand il s'agit de pseudo-science, on peut développer soit le côté science, soit la partie d'imagination. Cela semble bien dangereux, si l'affectation scientifique risque de réduire l'archéologie à de sèches nomenclatures, on ne sait que trop où peut l'entraîner l'imagination ? Gardons la donc étroitement soumise aux faits et ne lui lâchons la bride que pour trouver, dans les faits ou entre les faits, les conséquences logiques qui serviront d'hypothèses de travail.

C'est bien ainsi d'ailleurs qu'en use M. Rhys Carpenter dans les exemples qu'il donne de la méthode archéologique. Ces exemples, empruntés aux plus récentes découvertes, notamment, comme il est naturel, à celles de l'École américaine d'Athènes, seront pour beaucoup de lecteurs fort instructifs. On trouvera ainsi parmi eux l'histoire du temple d'Asclepios de Corinthe et des détails nouveaux sur celle du Parthénon. Il n'est qu'indirectement question d'Homère dans la seconde conférence mais on y rencontrera une charge à fond de train contre la vieille hypothèse phénicienne qui avait poussé

récemment de nouveaux rejets. Il n'y a pas de Phéniciens dans la Méditerranée avant 800 ; il n'y en eut jamais en Grèce ; en Sicile, en Sardaigne, en Espagne même, ils n'apparaissent qu'en pleine époque historique : il n'y eut aucun contact entre Grecs et Phéniciens avant 750 et, partant, pas d'inscription grecque avant 700, pas de littérature écrite avant 650. Cependant l'écriture apparaît en Étrurie dès 700 ; elle y aurait donc été introduite aussitôt qu'en Grèce et l'alphabet grec apparaît, de cette date, entièrement constitué. L'objection n'a rien de décisif, je le reconnais, et je n'en saurais faire d'autre à M. Rhys Carpenter. Mais les fidèles de Victor Bérard trouveront sans doute, dans tout cela, matière à de vigoureuses réactions.

On appréciera particulièrement, dans la troisième leçon : *Archaeology and Art*, d'excellents détails sur la technique de la sculpture considérée comme l'élément essentiel du classement chronologique des œuvres. De toutes ces leçons on goûtera d'ailleurs non seulement la science mais l'esprit, poussé même, au début, jusqu'au paradoxe et qui allège la trame serrée des idées et des faits. Parmi les neophytes, de telles conférences pourront jeter les germes de vocations archéologiques ; chez les archéologues elles rencontreront autant d'intérêt que de sympathie.

A. GRENIER.

Ugo Rellini. *Le stazioni enee delle Marche di fase seriore e la civiltà italiana.* Extrait des Monumenti antichi (Accademia dei Lincei), vol. XXXIV, 1932, col. 129-280 et planches I-XIV. — Ce mémoire, dont l'illustration constitue un précieux répertoire documentaire, est des plus importants pour l'étude de la civilisation extraterramaricole apennine dont les établissements forment les maillons d'une longue chaîne qui s'étend depuis la Basilicate jusqu'au territoire de Salerne, des Abruzzes aux Marches, de la Romagne aux portes de Bologne. Habitats en cavernes ou villages à fonds de cabanes ont fourni des mobiliers qu'il est facile de distinguer de ceux recueillis dans les terramares et que caractérise, à l'énéolithique, une persistance des traditions du néolithique dans l'outillage et l'armement en pierre aussi bien que dans le décor de la céramique, méandres, spirales ou rhombes se détachant sur une pâte noire claire. L'anse cornue et la *beco ansa* se retrouvent dans la plupart des établissements. A la culture des terramares, les habitants de ces villages ont emprunté les formes et les ornements de l'industrie du bronze. A l'influence des temps néolithiques, on pourrait encore rattacher les rites funéraires de l'inhumation en position accroupie (cimetières de Latronico, Filottrano, Toscanella Imolese).

Les difficultés commencent lorsqu'il s'agit de mettre un nom de peuple sur ces trouvailles. Dans ses *Italische Gräberkunde*, von Duhn avait réparti les civilisations italiennes primitives en deux grands groupes : celui des incinérants et celui des inhumants. Ces derniers représenteraient les Ombro-Sabelliques, arrivés dans la péninsule au cours d'un second mouvement migrateur et se superposant à une première vague d'Italotes incinérants. Tel n'est pas l'avis de M. Rellini qui ne parvient pas à retrouver les traces de deux grands mouvements de peuples et fait remarquer que le changement de rites funéraires s'explique mal s'il s'agit encore d'Italotes. Mais il y a plus, l'auteur se refuse à considérer l'anse cornue comme étant l'indice de la descente en Italie d'un peuple nouveau. Il signale que ce type caractéristique fait défaut dans la station hongroise de Toszeg que l'on considérerait comme influencée par les terramaricoles et dans les palafittes suisses, de même que dans les villages lacustres du groupe italien occidental. Par contre, à Filottrano, par exemple, on pourrait suivre le développement sur place de l'anse cornue et même dans d'autres stations qui ne sont pas des terramares. Mais si ce modèle est d'origine purement italienne, comment expliquer les rapports qu'on peut établir entre l'anse cornue italique de l'âge du bronze et la céramique d'Aunjetitz ? C'est vraiment faire bon marché de cette immense traînée de poteries munies d'anses surélevées avec appendices en forme de queues d'aronde, de demi-lune ou de cornes qui s'étend depuis la Vieille Marche jusqu'en Pannonie. Pas plus en Italie qu'en Gaule on ne peut faire table rase des grands mouvements ethniques qui amènent dans l'un et l'autre de ces pays d'importants groupements de populations originaires de l'Europe centrale.

Par contre, l'hypothèse que propose M. Rellini pour expliquer par un changement de climat la destruction des terramares est à prendre en considération et il paraît raisonnable d'admettre avec lui que l'exode des terramaricoles, qui semblent s'être confondus avec les gens de la culture apennine, aurait largement contribué à la diffusion d'un rite funéraire nouveau. Il resterait néanmoins à rechercher l'origine des nouveaux venus qui, pendant l'âge du bronze ont pénétré en Italie et, malgré les arguments de la critique destructive de M. Rellini, je ne pense pas que l'on puisse encore rejeter la théorie de Pigorini.

A ces réserves près, ce gros mémoire apporte une contribution des plus remarquables à l'histoire de l'Italie qui pendant ces périodes apparaît soumise à l'action de quatre grands groupements : terramares de l'Émilie, villages lacustres transalpins et subalpins, et stations apennines dont la civilisation finit par devenir prépondérante.

R. L.

J. Sautel, S. Gagnière et L. Germand. *Essais historiques sur le département de Vaucluse. II^e Partie. La Protohistoire.* Lyon, A. Rey, 1933 ; in-8° ; 105 pages et figures dans le texte. — Avec cette seconde partie, les auteurs complètent le tableau et l'inventaire des civilisations antérieures à la domination romaine. Il est inutile de signaler l'intérêt de semblables répertoires et la somme de travail qu'ils représentent. On regrettera que le plan suivi par les auteurs les amène à des redites : c'est ainsi que le chapitre IV n'est guère qu'un résumé, avec nombreuses répétitions, des divers alinéas consacrés à l'exposé général des civilisations.

Peu de changements se manifestent dans la répartition de la population, cependant les oppida ont pu être occupés au cours de la période finale du Bronze. A l'époque de Hallstatt, les villages fortifiés apparaissent dans les vallées du Rhône et de la Durance ; dans les tombes, tumulus à incinération ou inhumation, on rencontre les premiers objets apportés par le commerce grec. Le second âge du Fer est caractérisé par un développement du peuplement ; les oppida se groupent dans les vallées et l'influence des civilisations méditerranéennes se manifeste dans les mobiliers funéraires. Les Celtes ont joué un rôle fort important dans l'histoire de la Gaule méridionale. Je voudrais bien savoir en quoi ils diffèrent des Gaulois (p. 163).

R. L.

Victor Bérard. *Dans le sillage d'Ulysse (Album odysseén).* 165 photographies de Fred. Boissonas en héliographie, 1 carte hors-texte ; in-8° de 300 pages. Paris, A. Colin, 1933. — Quelles que soient les opinions que l'on puisse avoir sur les identifications proposées par Victor Bérard pour les sites odysseéns, on accueillera favorablement ce recueil de jolies photographies où se retrouve tout le charme de la Méditerranée. C'est un agréable voyage auquel nous sommes conviés, de l'île des Lotophages au royaume d'Alkinoos, de l'ancre du Cyclope à la grotte de Calypso. Si ce ne sont plus là les sites chantés par Homère, l'illusion aidant, nous finissons par les reconnaître.

R. L.

E. Chassinat. *Le temple d'Edfou*, t. VIII (Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire, t. XXV). Le Caire, 1933 ; in-4° de xvi-300 pages. — En attendant celui des planches, ce volume est le dernier de la magnifique publication consacrée par M. Chassinat aux textes du temple ptolémaïque d'Edfou. Il contient les inscriptions du pylône et celles de la porte monumentale située entre le temple et le mammisi. Ainsi se trouve réalisée,

grâce à l'énergie et à la persévérance de M. Chassinat, travaillant seul, l'œuvre gigantesque dont le projet pouvait paraître un rêve chimérique : copier et mettre en volumes les innombrables inscriptions qui habillent littéralement le grand temple d'Edfou.

Une table analytique énumère systématiquement les éléments du temple et renvoie aux endroits de la publication où les textes sont reproduits. Un index général des tableaux, basé sur les titres qu'ils reçoivent dans les légendes hiéroglyphiques, se réfère à la fois aux textes et aux planches. Ce sera désormais un instrument de travail indispensable, qui permettra de comparer aux éléments du *Corpus* d'Edfou les scènes semblables et leurs légendes, plus ou moins dispersées sur les parois des temples de toutes les époques.

Étienne DRIOTON.

F. Bisson de La Roque. *Médamoud* (Fouilles de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire (années 1931 et 1932) sous la direction de M. Pierre Jouguet, Rapports préliminaires, t. IX, III^e Partie, Le Caire, 1933; in-4^o de 94 pages avec 55 figures dans le texte et 7 planches hors-texte. — Ce volume clôt dignement la série des *Rapports préliminaires*, substantiels et consciencieux, que M. Bisson de La Roque a consacrés chaque année depuis 1925 aux fouilles de l'Institut français qu'il a dirigées sur le site de Médamoud, attribué au Musée du Louvre. Le *dromos* bordé de sphinx (dont un superbe exemplaire, cédé par le gouvernement égyptien, est exposé dans la nouvelle « Salle saïte et ptolémaïque » du Musée du Louvre), qu'il a dégagé entre la Porte de Tibère et la tribune située à l'Ouest, en bordure du kôm, est étudié par lui avec un luxe de photographies et de plans qui permettent de se rendre compte avec exactitude de toutes les découvertes effectuées dans ce secteur, envahi, dès la désaffectation du temple et sans doute jusqu'à l'abandon du site, par des habitations privées.

La plus importante de ces découvertes, qui enrichit d'un document de premier ordre l'étude de l'architecture de l'Égypte chrétienne, est celle des vestiges d'une église située, à proximité de la Porte de Tibère, sur le côté sud du *dromos*. Cette église semble remonter à la seconde moitié du VI^e siècle. Elle se présentait extérieurement comme un parallélépipède de vingt-deux mètres environ de longueur sur douze de largeur. À l'intérieur, elle était divisée, par deux rangées de cinq colonnes, en trois nefs : une abside intérieure, enfermant le chœur dans un hémicycle, terminait, à l'est, la nef centrale et était flanquée de deux petites chambres, le *diakonicon* et la *prothèse*, qui correspondaient aux nefs secondaires. À l'opposé du chœur, une porte centrale s'ouvrait sur un narthex étroit, terminé latéralement,

du côté nord, par une abside. L'entrée de l'église, précédée par un vestibule, faisant saillie sur la masse de l'édifice, était latérale : elle prenait sur le *dromos* et débouchait dans la partie nord du narthex, à la naissance de l'abside. Un autre saillant, accolé à la face Sud de l'église à hauteur du bas de la nef et du narthex, abritait un baptistère, qui communiquait, d'un côté, avec la nef latérale sud de l'église et, de l'autre, avec l'extérieur. Pour l'étude de cet édifice, M. Bisson de la Roque a joint à ses propres observations et commentaires une note archéologique qu'il a obtenue du R. P. Vincent, professeur à l'École archéologique de Jérusalem.

Une série de paragraphes groupe des renseignements fournis par des fouilles complémentaires sur différents points du chantier.

La question a été souvent agitée, dans les milieux égyptologiques, de savoir si la formule adoptée par l'Institut français pour ses *Rapports préliminaires* ne demanderait pas à être modifiée ou, en tous cas, allégée ; si, au lieu de rapports annuels aussi copieux, il ne conviendrait pas de se contenter de publications finales, comportant un texte plus succinct et un atlas de planches, où les objets ou fragments trouvés au cours de la fouille tout entière seraient répartis par séries chronologiques. Une telle méthode peut se défendre : appliquée à une fouille limitée, elle offre d'indiscutables avantages de clarté. Mais pour un déblaiement qui exige un grand nombre de campagnes, elle a l'inconvénient de reporter à la fin de la fouille un travail considérable de rédaction, qui, si le fouilleur est occupé à de nouvelles recherches, risque d'être retardé, sinon de ne jamais voir le jour. Les *Rapports préliminaires* annuels, avec ce qu'ils comportent forcément de jugements provisoires, représentent, en tous cas, des informations rapides, toujours reçues avec reconnaissance par le monde savant ; ils posent, de plus, des jalons très sûrs pour un travail final qui, s'il est jamais réalisé, est plutôt favorisé que gêné par eux. Ces rapports constituent, en effet, une série d'instantanés qui conservent l'aspect des différentes phases de la fouille et qui fixent cette impression directe du fouilleur en face des monuments sortis de terre, qui a tant d'intérêt en archéologie, surtout lorsque le fouilleur est de la classe de M. Bisson de La Roque. Tant de fouilles, dont on aimerait revivre les circonstances pour expliquer les monuments qu'elles ont mis au jour, n'ont pas laissé plus de souvenirs que le sillage d'un navire de traces sur la mer ! Grâce aux sept cahiers des rapports de M. Bisson de La Roque, les fouilles de Médamoud, qui ont produit de si beaux résultats et qui ont enrichi de sculptures du Moyen Empire le Musée du Caire et celui du Louvre, échappent à cette disgrâce : leurs déblaiements restent, pour ainsi dire, filmés, et il sera toujours loisible de reprendre le film pour résoudre des problèmes que le fouilleur lui-même ne se sera pas

posés. C'est pourquoi on ne peut que souhaiter, dans l'intérêt de l'archéologie, que M. Bisson de La Roque continue ses publications suivant la même méthode et qu'il décrive année par année, comme il l'a fait pour Médamoud, les travaux qu'il vient d'entreprendre sur le site de Taoud.

É. D.

M. Alliot. *Tell Edfou* (Fouilles de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire (année 1932) sous la direction de M. Pierre Jouguet. Rapports préliminaires, t. IX, II^e partie). Le Caire, 1933; in-4^o de 48 pages avec 81 figures dans le texte et 40 planches hors-texte. — Le kôm d'Edfou, situé à proximité du célèbre temple d'Horus, est une concession de fouilles de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire. Il a été exploré en 1932 par M. Maurice Alliot, pensionnaire de l'Institut français, aujourd'hui professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, qui a fait porter ses travaux sur deux points : au sommet de la butte de débris de la ville ancienne, dans les couches superposées des époques copte et romaine ; au pied de cette butte, pour dégager un mastaba d'Ancien Empire, rencontré dans leurs terrassements, en 1926, par les exploiters de *sebakh*, ou terre d'engrais.

Dans une première partie, M. Alliot rend compte des résultats obtenus dans les ruines de la ville ancienne. Après avoir exposé les renseignements qu'il en a tirés sur l'architecture domestique des époques romaine et byzantine, il en vient à l'inventaire et au classement des objets trouvés. Il le fait en employant une méthode didactique, alerte et claire, qui dispose la matière à la façon d'un manuel d'archéologie.

Dans la seconde partie, M. Alliot fait preuve des mêmes qualités dans la description et dans l'étude du mastaba qu'il a déblayé. Les murs extérieurs et les chambres internes de ce monument sont construits en pierre et en brique, sans aucune décoration ni inscription, et, entre eux, l'espace vide était rempli par une masse de gravier. Le type, évidemment provincial, en est fort curieux : il allie des survivances archaïques à des aménagements inaugurés sous la V^e dynastie, et M. Alliot le date de cette époque. Il présente aussi un exemple de construction funéraire tout entière à fleur de sol ; au lieu d'enfoncer, comme les mastabas de la capitale memphite, son puits et sa chambre funéraire dans le terrain, au-dessous de la superstructure du monument, il arrête ces éléments dans le monument même, au niveau du sol de construction. C'était sans doute, comme le suppose M. Alliot, pour ne pas les exposer aux infiltrations, très proches, de l'eau du Nil. Beaucoup de nécropoles de l'Ancien

Empire, placées, en Haute-Égypte, en bordure de la vallée, durent être composées de monuments semblables : c'est ce qui expliquerait leur disparition complète.

É. D.

W. R. Dawson. *Charles Wycliffe Goodwin (1817-1878), a pioneer in Egyptology.* Oxford University Press ; London, Humphrey Milford, 1934 ; in-4° de x-156 pages avec portrait en frontispice (Prix : 7 s. 6 d.). — Munie d'excellents dictionnaires, de grammaires complètes, de recueils de textes et de revues spécialisées qui la mettent périodiquement au courant des questions débattues, notre génération égyptologique est trop portée à oublier les ouvriers de la première heure, les « pionniers », qui ramassèrent l'instrument tombé prématurément des mains de Champollion et s'en servirent pour continuer les routes qu'il avait tracées et amorcées dans la forêt vierge des documents égyptiens. Sans eux, le maître n'eût point fait école. Sa découverte géniale, — mais qui bouleversait les idées qu'on s'était forgées jusqu'alors sur l'Égypte, — risquait, en tombant entre les mains de charlatans de la science, d'être discréditée et de rester pour longtemps lettre morte.

La période qui s'écoula entre 1832 et 1870 fut le temps héroïque de l'égyptologie. Venus par vocation des milieux les plus divers (Chabas fut négociant en vins à Châlon-sur-Saône), alors qu'aucune organisation scientifique ne groupait ni n'orientait les bonnes volontés, n'ayant de liens entre eux que leur correspondance privée, ces premiers égyptologues livrés à eux-mêmes continuèrent, par leur effort personnel, la tradition authentique de Champollion : ils réussirent à faire de l'égyptologie une science qui conquist droit de cité dans les enseignements officiels. Parmi eux, la France compte De Rougé, Chabas, Mariette et Devéria ; l'Allemagne, Lepsius, Brugsch et Duemichen ; l'Angleterre, Birch, Le Page Renouf, Hincks et Goodwin.

C'est de ce dernier que M. Dawson décrit la carrière, à la fois paisible et aventureuse, puisque, ayant débuté avocat à Londres, il mourut, à soixante-et-un ans, juge à Chang-Haï. Esprit brillant et très ouvert, il s'intéressa d'abord aussi bien à la critique musicale qu'au vieil anglo-saxon, au grec qu'à l'hébreu ; mais très vite, — le catalogue de ses cent-une publications le prouve — il fit de l'égyptologie son étude de prédilection. Ce fut surtout dans le déchiffrement des papyrus hiératiques qu'il acquit, parmi ses contemporains, une véritable maîtrise, qui devait marquer de son empreinte le développement de la science.

Sa vie est clairement et agréablement racontée par M. Dawson,

avec un souci d'objectivité qui laisse le plus souvent possible la parole aux documents eux-mêmes. Le livre tout entier est un modèle d'élégante sobriété. Il est aussi une mine de renseignements pour tout ce qui concerne cette période de l'égyptologie, car aucun savant ou collectionneur n'est cité sans qu'une note substantielle ne vienne donner à son sujet des renseignements essentiels et des dates, souvent difficiles à se procurer. Un index spécial permet de retrouver aisément ces précieuses notices. D'autres notes se réfèrent à l'état le plus récent de la science et situent ainsi les opinions dont il est question dans le texte sur une échelle relative de valeurs.

Un tel ouvrage ne ressuscite pas seulement une figure attachante. Il montre, par les documents qu'il produit au cours de son récit, au prix de quels tâtonnements, et à travers quel lacs d'erreurs inévitables, des résultats si simples qu'ils semblent, aujourd'hui, aller de soi et porter en eux-mêmes leur démonstration ont été péniblement acquis. Il permet de mesurer l'effort que la science égyptologique dont nous jouissons paisiblement a coûté à nos devanciers, et il incite à relire avec sympathie, pour apprendre ce dont nous leur sommes redevables, des ouvrages que nous classons trop dédaigneusement dans nos bibliothèques sous le titre de « vieille égyptologie ».

É. D.

R. Demangel. *La Frise ionique*. Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 136 ; Paris, E. de Boccard, 1932 ; in-8° de x-609 pages avec 13 pl. hors-texte et 114 fig. dans le texte. — On défigurerait étrangement le livre de M. R. Demangel si l'on prétendait le résumer ; tant de substance est *condensée* en ces quelque 600 pages, que la plus attentive analyse risquerait de paraître négligente, — sinon infidèle, — à tous ceux, très nombreux, qui auront à pratiquer directement l'ouvrage. Du moins est-il équitable de signaler quelques-uns des résultats dont on doit être reconnaissant à l'auteur.

Cherchant d'abord les origines de ce « bandeau sculpté conçu comme élément décoratif d'un ensemble architectural » qu'est en Grèce la frise ionique, M. Demangel commence par réduire à leur juste, — et assez faible, — mesure, les influences égyptiennes. Celles de la Crète durent être importantes ; si leur part semble restreinte, la faute en est surtout à la rareté des fragiles décors d'entablement, minoens et mycéniens, qui nous sont parvenus. Mais c'est bien le rôle de l'Asie qui fut ici le plus considérable, et de beaucoup : là seulement s'était révélée *indispensable* la frise, — plaquage en zone continue, d'abord céramique, revêtement *protecteur* des murs de brique en leurs points *sensibles* : crête et socle.

Cette primauté du point de vue technique, « utilitaire », est essentielle en architecture, et domine tout l'ouvrage. Ce ne sont pas les « canons » d'une esthétique, les caprices d'un goût, qui déterminent d'abord la distribution, le type, — aspect et forme, — des membres architectoniques ; mais bien les exigences de la construction, les nécessités du travail, — de celui que *fournit* la matière comme de celui qu'elle *subit* ; un « ordre » constitué, dira-t-on volontiers, c'est de l'expérience « cristallisée », — ou, proprement, ici, pétrifiée : les leçons apprises au contact de matériaux donnés survivent longtemps, codifiées en règles générales, à l'emploi de ces matériaux eux-mêmes. Par la Lydie sans doute, la frise vint d'Asie en Ionie ; de là en Grèce propre ; mais le rayonnement ionien la porta plus loin encore : l'art étrusque fournit ici à M. Demangel l'occasion d'intéressantes et neuves remarques. Aborda-t-elle sous sa forme et à sa place définitives le continent grec ? Ce n'est pas le moins curieux chapitre de l'ouvrage que celui où l'auteur la montre encore hésitante, *attirée* avec persistance, tantôt par le soubassement de l'édifice, — dans les débuts, puis lors de passagères reviviscences, — tantôt par la corniche, ou « cymaise » : en sorte que l'entablement proprement dit aurait pu, d'après des indices de haute époque, se passer d'elle complètement. Toujours est-il qu'en Grèce c'est entre architrave et corniche qu'elle s'est fixée : telle pour la première fois, du moins à nos yeux, elle apparaît sur les Trésors archaïques de Delphes ; le rôle du *hiéron* oraculaire, foyer commun de tous les Hellènes, dans l'*expansion* de l'art, fut, comme l'on sait, capital, et M. Demangel insiste avec beaucoup de raison sur la valeur des exemples donnés là au *vi^e* siècle par les architectes de l'Est : Athènes, sur ce point en particulier, fut grandement redevable au dieu pythien ; à l'origine des édifices delphiques dédiés par Cnide, Marseille peut-être, et Siphnos, on aperçoit clairement toutes les riches traditions orientales, — mais triées, adaptées avec une fine intelligence, et désormais *assimilables* par l'atticisme.

Les Athéniens du *v^e* siècle se plurent à user du bandeau continu dans la construction dorique même, aux places judicieusement choisies, — *couronnements* de parois, revêtements *intérieurs*, — où rien ne portait à scinder le registre historié, où la parure gagnait au contraire à s'étendre en zone, — les colonnades extérieures indiquant, tout à l'inverse, amorçant une alternance, un fractionnement : principe du décor discontinu, compartimenté, que réalisent seuls avec bonheur les panneaux sculptés des métopes, tableaux distincts appendus entre les grilles rigoureuses des triglyphes¹.

1. On sait que M. Demangel a consacré au *triglyphe* dorique de curieuses études, où la vigueur logique s'allie à la plus ingénieuse finesse : cf. *BCH*, LV, 1931, p. 117 sqq. ; *REG*, XLIV, *id.*, p. 320 sqq. : *R. arch.*, XXXIV, 1931, II, p. 1 sqq.

Cependant la *continuité* même de la frise, justifiée par son ancien rôle tectonique, fut-elle pour les décorateurs une ressource ou une gêne ? Trop souvent, dans la composition des bandeaux ornés, on sent les hésitations, — et l'on aperçoit les compromis, — entre ce que M. Demangel nomme, en nettes formules, « principe continu » et « parti symétrique ». Les axes, balancements, « pendants », indispensables pour le bon équilibre des figures d'un fronton, tronçonnent une frise, dès lors faite de pièces juxtaposées, non liées. Il fallait, pour dérouler sur une longue zone une action ininterrompue, beaucoup de « souffle », — et de science : ne pensera-t-on pas qu'ici comme ailleurs les sculpteurs mirent à profit les leçons des peintres ? Peut-être même celles d'exécutants plus humbles, de ces dessinateurs adroits qui ceignaient, comme en se jouant, de *frises* minuscules, les panses des vases : un *essai* était moins coûteux au potier qu'au marbrier ; la prestigieuse réussite de la Gigantomachie siphnienne, — première et seule frise *parfaite* de l'archaïsme, — ne fut-elle pas préparée par les esquisses des céramistes ?

Il fallait aussi que les sujets adoptés se prêtassent au développement continu. M. Demangel consacre la seconde partie de son livre à l'examen et au classement méthodique des *thèmes* usités dans les frises. Au premier rang figurent les *luttas*, — et notamment les grandes batailles entre dieux et géants, conflits surhumains, entre Amazones et Grecs, préludes légendaires aux guerres historiques ; puis les « scènes de la vie réelle », — où, plus souvent qu'autrefois, on pressent, aujourd'hui, au moins des allusions aux mythes et aux cultes : sur les frises de l'Érechthéion, ont été récemment reconnues, en ce que l'on tenait jadis pour « tableaux de genre », les plus antiques et vénérables légendes athéniennes. M. Demangel n'a pas manqué de le signaler, non plus que de prêter attention aux scènes proprement religieuses. Mieux encore, il a montré qu'il fallait dépasser les *aspects* des thèmes, en pénétrer le *sens* le plus ancien : avant de *décorer*, les motifs figurés avaient *préservé* ; certes leur emploi devint un jour purement esthétique, mais d'abord leur valeur avait été singulièrement plus *efficace* : ils détournaient, conjuraient, combattaient les influences mauvaises, en véritables *apotropaia*. Ainsi, de toutes manières, — revêtement contre les intempéries, talisman contre les maléfices, — la frise avait protégé ce qu'ensuite elle n'eut plus qu'à orner.

Cette question de l'origine et des valeurs *successives* des thèmes se pose d'ailleurs pour *toute* la vêtue sculptée des édifices. M. Demangel s'arrêtera-t-il dans la voie ouverte ? Ce qu'il a fait pour la frise, ne le fera-t-il pas quelque jour pour les métopes et les frontons ? Son ouvrage même, il est vrai, fournit déjà, non seulement l'exemple à suivre, mais de quoi orienter les recherches à travers tout le domaine « plastico-architectural » : telle note y contient en germe un long

article, tel chapitre serait le point de départ de tout un volume.

C'est dire assez qu'outre une large synthèse M. Demangel nous a donné là un utile et stimulant instrument de travail. On y aura recours pour bien des études, — d'architecture, de sculpture, d'iconographie, d'histoire des religions même, — toujours avec fruit, et d'autant plus volontiers que l'information, abondante et sûre, est ordonnée selon une logique aisée, éclairée par de lucides jugements, — non moins, enfin, par une illustration excellente : plus de 100 croquis dans le texte font ressortir les traits essentiels des principaux documents allégués ; ils doivent leur élégante simplicité, leur justesse, à une main fine, guidée par un goût délicat.

P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE.

Mario Attilio Levi. *Ottaviano capoparte, storia politica di Roma durante le ultime lotte di supremazia.* Firenze, La Nuova Italia 1933 ; 2 vol. in-8°, de 264 et 277 pages (Prix : 30 lire). — M. Levi a dessein d'écrire une histoire complète du premier empereur romain. Les deux volumes qu'il nous présente conduisent cette histoire de la mort de César à la bataille d'Actium. D'autres suivront. Ces volumes mêmes ont été précédés par l'essai brillant que constitue l'article Augusto de l'Encyclopédie italienne.

M. Levi est maître de son sujet et de la vaste bibliographie qu'il comporte. Il apparaît beaucoup moins préoccupé que M. Rice Holmes par les problèmes chronologiques et topographiques. Il rejette les discussions critiques en notes ou les groupe en appendices. Son souci principal est de nous donner un récit continu, qui, s'il languit parfois en raison des difficultés et des incertitudes du sujet, offre aussi des passages d'un puissant intérêt dramatique.

Dès le début, M. Levi marque nettement les étapes de la fortune politique d'Octavien. Octavien obtient un premier succès en payant les legs stipulés par le testament de César ; la plèbe romaine sait gré au légataire à la fois de sa munificence et de sa scrupuleuse piété filiale ; le parti républicain et Cicéron voient d'un bon œil se dresser en face de la popularité d'Antoine une popularité rivale. Dans la suite et grâce aux efforts personnels de Cicéron persuadé qu'il avait trouvé « en ce tout jeune homme celui qui pourrait un jour s'assigner le but que l'épée de César avait empêché Cnœus Pompée d'atteindre », Octavien joue son rôle dans la lutte politique comme soutien du parti qui avait armé les Césaricides. Le renversement des alliances se produit après la guerre de Modène, quand il devient évident pour Octavien que continuer dans la voie où il s'est engagé signifierait pour lui se condamner à être l'auxiliaire puis la victime de la faction pompéienne.

Le triumvirat vient à bout des Césaricides, parce que les triumvirs traduisent les aspirations des sujets de Rome à participer à la vie de l'État, comme ils participent, de gré ou de force, dans l'un ou l'autre camp, à ses dissensions intestines, tandis que le comportement des Césaricides à l'égard des provinciaux reste celui des vainqueurs en face des vaincus. Le nouvel ordre politique méditerranéen l'emporte sur l'ordre républicain romain.

Mais la victoire commune fait sourdre des conflits nouveaux. Si Antoine, sur qui toute la charge des opérations militaires a pesé, s'empare de la partie la plus riche du monde romain, Octavien, en se réservant la tâche des assignations de terre en Italie, se recrute de dévoués partisans parmi les vétérans.

M. Levi met en lumière l'importance du mariage d'Octavien et de Livie. Livie représente la *nobilitas* républicaine. Octavien en s'unissant à elle manifeste qu'il reprend « la politique de la guerre de Modène et de Cicéron, ne veut plus être seulement le triumvir césarien, et par suite plus ou moins forcément le satellite d'Antoine et son inférieur, mais tend à devenir le chef d'une nouvelle faction politique, issue d'un compromis entre la démagogie militaire césarienne et le conservatisme républicain, entre le plus étroit particularisme romain et la pression des aspirations à une nouvelle synthèse politique » (t. II, p. 56). Octavien sent toute la force de la tradition romaine et comprend la nécessité de se concilier les dieux romains, la noblesse sénatoriale, la classe moyenne commerçante, la population possédante des municipes, sans se brouiller pour cela avec l'armée.

En quoi il s'oppose à Antoine et l'emportera sur Antoine.

Sans oublier complètement qu'il est le magistrat qui gouverne l'Orient au nom de Rome, Antoine avait cherché à fonder son pouvoir personnel sur les traditions hellénistiques; et, à Tarse, en 41, par son mariage sacré avec Cléopâtre, sur l'union du Néos Dionysos, qu'il incarnait, avec Isis. Ce qui est grave c'est que, en créant des monarchies vassales et non des provinces, Antoine et Cléopâtre vont à l'encontre des intérêts des publicains et des trafiquants italiens, de la domination de l'Urbs sur le monde méditerranéen. Dans ces conditions, Octavien eut beau jeu à représenter son adversaire comme un ennemi de Rome, comme un ivrogne asservi à une étrangère, surtout après que le prestige militaire d'Antoine eût été annihilé par la résistance victorieuse que les Parthes firent à son offensive en 36.

Les hostilités commencent de la part d'Octavien par l'expulsion de Rome des devins et astrologues orientaux, qui sans doute travaillaient à bien disposer l'opinion en faveur d'Antoine-Neos-Dionysos. Par suite, la guerre que se font les deux chefs césariens est aussi

une guerre des dieux : d'un côté, Antoine-Neos-Dionysos, identifié à Osiris, fils de Zeus-Ammon, époux de Cléopâtre-Isis-Aphrodite, de l'autre, Octavien champion du Panthéon romain et dévot d'Apollon.

Telles sont les grandes lignes, très plausibles, de l'ouvrage de M. Levi. Chemin faisant, l'auteur confirme ou renouvelle des détails de son sujet. Il s'inscrit en faux contre l'hypothèse de Gardthausen que l'île, où fut conclu le second triumvirat, n'était pas une île au sens propre du mot, mais une « presqu'île » c'est à dire la langue de terre comprise entre deux rivières confluentes. Gardthausen (*Augustus und seine Zeit*, t. II, 49, 50) essayait en invoquant la philologie celtique et hellénique de concilier les données contradictoires des sources. M. Levi s'en tient à des arguments de bon sens. Selon lui, la conclusion du triumvirat a eu lieu dans une île aujourd'hui disparue du torrent Lavino, et n'a pu avoir lieu que dans une île parce que le souci principal d'Antoine et d'Octavien était de se garantir contre toute surprise.

En ce qui concerne la datation de la paix de Brindes, M. Levi admet en gros l'argumentation développée par M. Carcopino dans son livre *Virgile et le mystère de la IV^e églogue*. M. Levi écrit en effet : « Pour quelques-uns, l'âge heureux sembla mieux annoncé par l'apparition d'une étoile lumineuse, la Spica Virginis, qui depuis la fin d'août avait disparu du ciel, et qui le 5 octobre recommença à briller, donnant l'impression d'un signe de participation céleste à la conclusion de la paix. » (T. II, p. 36.)

Enfin M. Levi s'accorde avec M. Rice Holmes pour dater la bataille de Nauloque du 3 septembre 36.

M. Levi s'est efforcé de faire œuvre complète et approfondie : non pas seulement de raconter le drame ultime de la République romaine, mais d'en saisir les ressorts cachés. Nous pouvons dire qu'il a atteint son but. Il a mis en bonne place les résultats acquis par l'idée heureuse de la constitution du parti d'Octavien, conçue comme une synthèse au sens hégélien du mot. Comparé à celui de M. Rice Holmes qui ne s'élève guère au-dessus de l'annalistique, son livre gardera une importance particulière, et prend un intérêt nouveau.

Jean DAUTRY.

Corolla archaeologica. *Principi hereditario regni Sueciæ Gustavo Adolpho dedicata.* Vol. II des *Acta Instituti Romani Sueciæ*. Lund, C. W. R. Gleerup, 1932 ; in-4°, iv-276 pages avec XXX planches et 43 figures. — L'École suédoise de Rome offre ce recueil à S. A. R. le prince héritier de Suède, son fondateur et son protecteur. Une réelle unité règne — chose rare — dans ce volume de mélanges,

puisqu'une première partie traite des antiquités romaines, tandis qu'une seconde est consacrée à l'Orient hellénique.

(P. 1-16) O. A. DANIELSSON, *Annius von Viterbo über die Gründungsgeschichte Roms* : étude d'une mystification de savant, avec publication des textes fabriqués de Fabius Pictor, Caton l'Ancien, C. Sempronius. — (P. 17-30) B. WILKSTRÖM, *Welche sind die Tempel auf der Piazza Argentina ?* : à droite (A), temple de Mars et Vénus ; à gauche (C), temple des *Lares Permarini* : le temple circulaire (B) dédié à *Hercules Custos*, fut élevé par Sylla. Les monuments peuvent être datés de 138 et 179 av. J.-C. Quant au portique (*Porticus Minucia vetus*) qui les entoure, il appartient à un édifice encore indéterminé et plus récent. — (P. 31-54) Bengt WALL, *Porticus Minucia* : étude du monument. L'auteur admet l'identification proposée. — (P. 55-63) Erik WISTRAND, *Ante Atria* : sur l'emplacement du temple de Faustine, face au *Puteal Scribonianum* s'élevaient des *atria auctionaria*. — (P. 64-71) Gösta SÄFLUND, *Porta Mugonia und Sacra via* : une base de piédroit et deux fondations en sont encore engagés dans la maçonnerie du Palais de Néron, vers le pilier Sud de l'arc de Titus. C'est la porte des « Soupirs » qui menait à la nécropole du Palatin par la voie sacrée que suivaient les convois funèbres. — (P. 72-83) Åke ÅKERSTRÖM, *Lacus Curtius und seine Sagen* : les légendes n'apprennent rien sur les origines de ce point d'eau. — (P. 84-97) Axel BÆTHIUS, *The Neronian « Nova Urbs »* : étudie les transformations, qui déjà, à Pompéi, apparaissent dans la rue du Forum, dès l'époque néronienne en architecture et dans l'urbanisme : apparition du parement en briques cuites ; maisons à étages, rues plus larges bordées de portiques et de boutiques. — (P. 98-117) Arvid ANDRÉN, *Terrecotte di Ardea* : étude chronologique des fragments architecturaux en terre-cuite, recueillis dans les fouilles du temple exploré sur l'acropole, depuis l'époque de l'archaïsme jusqu'à la première moitié du v^e siècle avant notre ère. — (P. 118-131) Lars FAGERLIND, *The transformations of the Corinthian Capital, in Rome and Pompei during the later Republican Period : together with a criticism of Tenney Frank's History of the building of the Temple of Mater Magna* : classification nouvelle des chapiteaux corinthiens de Rome et de Pompéi ; essai de chronologie des formes. — (P. 132-139) Martin P. NILSSON, *The Origin of the Triumphal Arch* : l'origine de cette forme architecturale doit être recherchée dans ces hautes bases de statues élevées sur piliers, telle celle placée à l'extrémité méridionale du forum de Pompéi. — (P. 140-144) Tønnes KLEBERG, *Deux noms de consuls romains : Q. Tineius Rufus* (182 p. c. n.) et *Nummius Faustianus*, associé à Gallien lors de son cinquième consulat, connus par des inscriptions d'Ostie. — (P. 145-171) E. GJERSTAD, *The Palace at Vouni* : le palais se place dans l'évolution de la maison à liwan

entre l'atrium étrusque et la maison pergaménienne. Dans l'état primitif, l'entrée était ouverte sur un megaron et ce dispositif n'est pas sans offrir de ressemblances avec le palais I de Bogaz-Keui. — (P. 172-188) A. WESTHOLM, *Sculptures from the Temple-Site at Soli-Holades* : mélanges d'influences orientalisantes. — (P. 189-207) E. SJÖQVIST, *Some Cypriote Iron Age tombs* : description du cimetière de Stylli (Famagouste). — (P. 208-215) Axel W. PERSSON, *Die spätmykenische Inschrift aus Asine* : reprise de l'étude de la dédicace à un Poseidon préhellénique. — (P. 216-247) Natan VALMIN, *Tholos Tombs and Tumuli* : tend à prouver la continuité entre la tholos mycénienne et le tumulus de l'âge du fer, l'un et l'autre sous un revêtement de terre. — (P. 228-237), Krister HANELL, *Zur Entwicklungsgeschichte des griechischen Tempelhofes* : rapproche la cour du temple grec de la cour des palais mycéniens. — (P. 238-245) Lennart KJELLBERG, *Das äolische Kapitell von Larissa* : essai de reconstitution (vers 575 av. J.-C.). — (P. 246-269) Heribert SEITZ, *The Youth from Subiaco* : Lycaon suppliant Achille (II, XXI, 64 sqq.). — (P. 270-276) E. WIKÉN, *Zur Topographie des Faijûm* : Κερκή : étudie les relations entre Akanthou et Kerké, sur le Nil, avec Philadelphie du Fayoum.

R. L.

Recherches à Salone, publiées aux frais de la Fondation Rask-Ørsted, t. II, par **Fr. Weilbach** et **E. Dyggve**. Copenhague, 1933 ; grand in-4° de 144 pages. — Les *Recherches à Salone* nous apportent le résultat des fouilles, d'un captivant intérêt, exécutées dans les ruines de Salone par M. Dyggve, architecte danois, avec l'agrément du gouvernement yougoslave, aux frais de la Fondation Rask-Ørsted, de Copenhague.

Le premier tome, paru en 1928, contenait une étude d'ensemble sur la ville de Salone et un exposé substantiel des conclusions auxquelles ont conduit les fouilles exécutées dans les ruines d'un édifice chrétien, dit Basilique des Cinq martyrs.

Le tome II, publié à la fin de 1933, se compose, lui aussi, de deux parties distinctes et d'importance inégale. La première, due à M. Frédéric Weilbach, est relative au temple élevé à côté et au Sud du théâtre romain et qui offre cette intéressante particularité d'être le premier temple païen dont l'existence ait été constatée à Salone.

Les recherches, très poussées, effectuées par la mission danoise ont permis d'aboutir à cette conclusion que le temple dont elle a exploré les ruines avait été précédé d'une construction plus ancienne. Son type correspondait aux rapports ordinairement observés entre la longueur et la largeur dans les édifices cultuels de médiocre dimension

mieux que la forme donnée au temple postérieur, où la *cella* est carrée. Ce temple plus ancien était contemporain du mur d'enceinte.

Le nouveau temple, qui doit appartenir au 1^{er} siècle de notre ère, ou, en tous cas, à la première moitié de la période du Haut-Empire, offre cette curieuse particularité d'être lié par sa construction au théâtre immédiatement voisin, et qui, même, au moins à partir d'un certain moment, fit presque corps avec lui. Liaison architecturale assez surprenante et peut-être unique dans l'histoire de l'architecture romaine, l'art théâtral n'ayant jamais eu à Rome l'union étroite qu'il avait chez les Grecs avec le culte. M. Weilbach incline à penser que le temple salonitain a dû cesser un jour d'être un temple et qu'il a été employé à un autre usage que l'usage religieux. Mais, du point de vue purement architectural, l'association des deux monuments reste curieuse, encore qu'on puisse citer comme exemple de conception analogue la basilique construite par Vitruve à Fanum et mentionnée dans son *De architectura*, V, 1, 6-10, au milieu de l'un des côtés de laquelle fut élevé un temple d'Auguste, de sorte que son *pronaos* était tourné vers la basilique et que deux colonnes de la colonnade intérieure de celle-ci avaient été supprimées pour que rien n'empêchât de voir le fond du temple.

La deuxième partie du tome II des *Recherches à Salone*, due à M. Dyggve, et qui comprend à elle seule les trois quarts du volume, a pour objet l'amphithéâtre, qui avait toujours été connu comme l'un des monuments les plus importants de l'ancienne Salone et dont l'étude minutieuse a conduit l'auteur à des résultats plus intéressants encore et de plus de portée qu'on n'aurait été, *a priori*, enclin à le penser peut-être.

Ce n'est en effet rien de moins que l'histoire du développement de la métropole dalmate que les découvertes faites à l'amphithéâtre ou dans ses abords immédiats permettent de récrire partiellement. On avait longtemps admis que le quartier occidental de l'ancienne Salone représentait la ville primitive, qui se serait ensuite étendue à l'Est. Or une comparaison entre la technique murale de l'amphithéâtre et celle des parties les plus anciennes du mur de la cité montre que la construction du monument étudié et la création du quartier qui l'entoure sont contemporaines. Mais on y a retrouvé d'autre part plusieurs inscriptions *in situ*, sans compter un bon nombre d'urnes funéraires, qui remontent nécessairement à une époque où cette région n'était pas comprise dans l'enceinte urbaine. Les sarcophages qui portent des inscriptions paraissant bien dater de la seconde moitié du 1^{re} siècle, le terrain sur lequel fut édifié l'amphithéâtre n'était donc pas encore incorporé à la ville à cette époque. Salone s'est par conséquent étendue vers l'Ouest comme vers l'Est dans une

seconde phase de son développement, et la partie primitive était au centre des ruines actuelles.

L'amphithéâtre semblant bien contemporain de l'extension de la ville vers l'Occident, on peut s'étonner qu'une colonie romaine de l'importance de Salone ait attendu quelque deux siècles pour posséder un monument qui tient d'ordinaire une telle place dans les villes vivant de la vie romaine. On pourrait, il est vrai, lui supposer un prédécesseur détruit. Mais il n'en subsiste pas la moindre trace. Seulement il faut prendre garde, comme le rappelle opportunément M. Dyggve, qu'au 1^{er} siècle, les éléments de mentalité et de tradition helléniques pouvaient dominer encore dans la population salonnitaine. Et l'on sait que ce n'est qu'au 11^e siècle que l'on commença à élever des amphithéâtres dans les pays helléniques ou hellénisés.

Des remaniements importants furent pratiqués dans l'amphithéâtre à l'époque de Dioclétien, originaire de la région et dont la présence aux environs immédiats de la ville, après son abdication et tandis qu'on mettait la dernière main à son palais, pourrait expliquer une reprise d'activité constructrice dans la capitale dalmate.

La nécessité de la défense contre les Barbares, à l'époque justinienne, amena des modifications nouvelles, dues à l'extrême proximité de l'amphithéâtre et des murailles qui protégeaient la ville. A ce moment, où l'amphithéâtre avait perdu sa destination primitive, un certain nombre d'oratoires chrétiens, consacrés à des saints locaux, comme le martyr Asterius, y furent installés, qui devaient servir au culte pendant moins d'un siècle, puisque Salone tomba sous les coups des envahisseurs Avars, bientôt suivis des Slaves, vers 615. Les ruines de l'amphithéâtre et des constructions voisines furent ensuite utilisées quelque temps comme forteresse.

Telle est cette histoire d'un monument, à laquelle la science et le talent d'exposition de M. Dyggve ont su donner un si vif intérêt.

La publication de ces résultats est magnifiquement présentée dans un volume de grand format, remarquablement imprimé, orné de nombreuses illustrations, pourvu de dessins et de plans, complété par de précieux index, index des noms de lieux et de personnes et index épigraphique, puisque maintes inscriptions ont été découvertes dans les fouilles.

Ce tome II des *Recherches à Salone* est digne de son aîné et fait vivement désirer la suite de cette belle œuvre, dont il est encore juste de dire, dans une revue française, que des lecteurs français ont grand plaisir à constater qu'elle est écrite, et fort correctement, dans leur langue.

Jacques ZEILLER.

A. G. Drachmann. *Ancient Oils Mills and Presses.* (Det. Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Archæologisk-Kunsthistoriske Meddelelser, I, 1.) Copenhague, Bianco Lunos, 1932 ; in-8°, 181 pages, 41 figures. — Étude en général précise sur les moulins et presses à huile du monde classique qui complète la *Technologie* de Blümner. L'auteur cependant ne semble pas toujours au courant des travaux déjà parus sur l'industrie de l'huile et il aurait pu étendre ses investigations jusqu'aux nouvelles découvertes réalisées tant dans la Méditerranée orientale qu'occidentale.

R. L.

Lilian M. Wilson. *Ancient Textiles from Egypt in the University of Michigan Collection.* University of Michigan Press, 1933 ; in-4° de x-78 pages, avec 2 figures dans le texte et 23 planches hors-texte. — L'intérêt spécial de ce livre vient de ce que la modeste collection d'étoffes coptes qu'il fait connaître, — avec une introduction et des notices pleines de précieuses observations techniques —, est, en majeure partie, le fruit des fouilles de l'Université de Michigan à Karanis, dans le Fayoum, et que les pièces ainsi recueillies ont pu être datées, au moins approximativement, grâce à leur contexte archéologique. C'est un fait nouveau, et très important, pour le classement chronologique des étoffes trouvées en Égypte.

On peut dire que, jusqu'à présent et, en grande partie, par la faute des fouilleurs, qui ne s'étaient pas astreints à recueillir les indications nécessaires, aucune étoffe copte n'était archéologiquement datée. Cela s'entend par des critères externes, car une attribution à certaines dates, basée sur le style de ces étoffes, est au contraire d'un usage universel aujourd'hui. Les principes de ce classement ont été formulés et appliqués par A. F. Kendrick dans son Catalogue, justement devenu classique, de la collection de tissus provenant d'Égypte conservée au Victoria and Albert Museum. S'appuyant à la fois sur les variations du dessin, la combinaison des influences et les analogies de décoration avec les monuments datés, M. Kendrick a distingué trois grandes classes d'étoffes, correspondant à des périodes successives : la première (iv^e-v^e siècles) continue le répertoire et le coloris dits hellénistiques¹ ; la seconde (v^e-vi^e siècles) introduit dans ce répertoire, de plus en plus gauchement exécuté, des motifs et une tonalité inspirés par l'Asie, ainsi que des symboles chrétiens ; la troisième (vi^e-vii^e siècles) est franchement ouverte à l'influence sassanide et affectionne des représentations spécifiquement chré-

1. [Ne vaudrait-il pas mieux renoncer à ce terme ? La vraie fin de l'époque hellénistique est la bataille d'Actium.]

tiennes. Le cadre ainsi tracé, en même temps qu'il est logique, reflète manifestement les modifications du goût telles qu'on les observe, aux environs des mêmes époques, dans tout le pourtour de la Méditerranée. Son exactitude générale, et pour ainsi dire « de structure », est donc par là garantie : mais ce qui lui fait défaut, ce sont des points d'attaches chronologiques précis. M. Kendrick l'a placé tout entier après le iv^e siècle parce que les tableaux dits « de momies », qui sont antérieurs à cette date, n'en représentent jamais de personnages vêtus d'étoffes de ce genre et que la coutume de l'ensevelissement « en costume », qui nous a valu la conservation de tant de tissus, semble avoir commencé vers cette époque. Ce *terminus a quo*, qui prêterait du reste à discussion, une fois établi, il a échelonné ses catégories en périodes approximatives, d'égale durée et empiétant les unes sur les autres. C'était, par le fait même indiquer le caractère provisoire de la chronologie de son système, en attendant que la découverte d'étoffes datées par d'autres moyens que les critères purement théoriques qu'il avait établis vint ou la vérifier, ou la modifier, en tous cas la préciser.

C'est dans cette voie que le livre de Miss Lillian M. Wilson permet de s'engager pour la première fois. Le nombre restreint d'étoffes étudiées (cent quarante-trois numéros), toutes antérieures à la fin du v^e siècle, et la rareté des dates qu'il soit possible de préciser à vingt ans près, font que cette publication constitue l'amorce d'une révision des classements de M. Kendrick, plutôt qu'elle ne permet encore cette révision elle-même. D'autres documents, étudiés de la même manière, devront venir s'ajouter à ceux-ci, avant que cette révision ne soit possible. Mais déjà une première confrontation fait entrevoir des conclusions fort intéressantes et, disons-le tout de suite, qui corroborent en gros les approximations chronologiques de M. Kendrick.

Ainsi les pièces « de pourpre » reproduites par les planches (nos 65, 66, 68, 81), que l'application des principes de M. Kendrick ferait attribuer aux iv^e-v^e siècles, se trouvent en effet datées par leur contexte archéologique de cette période même, avec cette précision qu'il faut exclure la fin du v^e siècle. Une d'entre elles (n° 76, pl. VI) pourrait même remonter à la seconde moitié du iii^e siècle, permettant ainsi d'élargir par le début l'aire possible des étoffes de ce style. La modification la plus importante aux attributions chronologiques de M. Kendrick concernerait la seconde classe d'étoffes, rapportée par lui aux v^e-vi^e siècles : en fait toute une série de tissus de ce style, à motifs orientaux (nos 17, 72, 113) ou « hellénistiques » orientalisés (nos 64, 78, 82, 84, 86), qui appartiennent nettement à cette catégorie, sont datés archéologiquement du iv^e siècle ou, au plus tard, de la première moitié du v^e. Un fragment de tissu à symboles chrétiens

(n° 36), qui se rattache à la même classe, peut même être daté exactement, par les monnaies, de 383-408.

A l'intérêt de ces précisions chronologiques rendues possibles par la collection de Michigan, telle qu'elle est étudiée et présentée par Miss Lililan M. Wilson, s'ajoute celui du fait qu'elle constitue un *corpus* de tapisseries trouvées *in situ*, d'où l'on peut dégager les caractères de la fabrication locale de Karanis. Le dessin en est très stylisé, parfois plus fruste, mais souvent plus ornemental que celui des tapisseries d'Antinoé ou d'Akhmîm, qui forment le fonds des collections existantes. On souhaiterait seulement que quelques planches en couleurs permissent de se faire une idée de son coloris.

Étienne DRIOTON.

Thomas Whittemore. *The Mosaics of St. Sophia at Istanbul.* Preliminary report on the first year's work, 1931-1932. *The Mosaics of the Narthex.* Oxford University Press for the Byzantine Institute, Paris, 1933; 1 vol. in-4° de 24 pages, avec 4 tables, 1 plan et 21 planches. — Le dégagement des mosaïques de Sainte-Sophie de Constantinople, qui a été commencé au début de 1932, se poursuit activement et a permis la publication des premiers résultats obtenus. Les travaux de cette première période ont porté sur les voûtes du narthex, les tympans au-dessus des portes d'entrée de l'église et les arcs des fenêtres qui leur font face. Le grattage a été effectué uniquement par des moyens mécaniques, à l'exclusion de toute action chimique sur le plâtre qui recouvrait les parties cachées. Dans la décoration des voûtes, le plâtrage de Fossati comblait les parties défectueuses et continuait en peinture la décoration géométrique des fragments conservés. Dans ce même esprit, c'est avec des motifs empruntés à la décoration que les mosaïques nouvellement mises à jour avaient été surpeintes.

Les travaux entrepris par M. Whittemore et ses collaborateurs ont révélé de grandes croix au double trait au-dessus des huit portes latérales qui donnent accès à l'église. Le fond or de ces mosaïques est traité en lignes horizontales et espacées, mais l'inclinaison des tessères dans le sens du rayon visuel, cache ces intervalles au spectateur. Il est difficile d'admettre que cette technique ait été dictée par des raisons d'économie, et on peut se demander si l'artiste n'a pas recherché un effet de flou dans le fond, pour donner du relief au dessin des croix. Dans les arcs au-dessus des fenêtres, deux croix de même style et dans la même technique encadrent un médaillon, qui porte deux croix inscrites dans un cercle. Les grandes croix sont gemmées aux extrémités à l'aide de huit tessères plus grandes,

dont les couleurs et dimensions sont soigneusement notées sur une des tables annexées, où figurent aussi les dimensions des croix, les couleurs des traits, et les mesures exactes de toutes les parties des mosaïques découvertes.

Alors que la décoration des voûtes et des tympan latéraux semble dater de l'époque justinienne, la mosaïque au-dessus de la porte centrale est visiblement plus tardive. Elle représente Léon le Sage (?) prosterné aux pieds d'un Christ trônant en tunique blanche. Sur le fond or de la mosaïque se détachent deux médaillons circulaires : celui de gauche montre la Sainte-Vierge en buste, dans le geste de la Déisis ; celui de droite, un ange, également en buste, portant le bâton de messenger. Comme sur les autres mosaïques, le fond or est constitué par des lignes espacées, à peine interrompues aux contours des médaillons et de l'auréole crucigère du Christ. Par contre le dessin des personnages est exécuté en lignes serrées, dans la technique des mosaïques de l'époque macédonienne. Le procédé des lignes espacées n'est pas employé dans le bas non plus, où le fond est constitué par une large bande verte, surmontée d'une autre bleue. On serait tenté de croire qu'une partie du fond de cette mosaïque a été réemployée, et il faut attendre le résultat des analyses chimiques que M. Whittemore fait exécuter sur les échantillons de ciment qu'il a prélevés, pour être définitivement fixés à ce sujet.

H. E. DEL MEDICO.

Annual Report of the Archaeological Survey of India, 1928-29, publié sous la direction de H. Hargreaves, Officiating Director General of Archaeology in India. Delhi, 1933 ; in-4°, 195 pages, 64 planches. — Ce dernier rapport du Service archéologique anglais dans l'Inde fait ressortir, sous ses divers aspects, l'admirable activité de cette organisation.

L'abondance des matières dans ce volume nous contraint à ne parler ici que des quelques détails qui nous ont paru particulièrement intéressants.

Les fouilles ont continué à Taxila sous la direction de Sir John Marshall ; au « Block B' » (n° 11), quatre fragments de poterie émaillée ont été trouvés ; l'émail jaune qui les recouvre sur les deux faces fait remonter l'usage de la poterie émaillée dans l'Inde à l'époque scytho-parthe (p. 52). Les nouvelles excavations ont permis de préciser que les fortifications de pierre à Sirkap (*IV^e stratum*) furent construites par l'un des plus anciens rois « scythes », Mauès ou Azès I^{er} ; tandis que le *V^e stratum* avait été occupé par les gréco-bactriens (p. 62-64).

A Mohenjo-daro, les travaux ont surtout concerné la période

intermédiaire (I, II, III). M. Mackay s'est particulièrement attaché à débayer le « quartier des artisans » et à lui rendre son aspect primitif : le touriste peut, maintenant, déambuler dans les rues et entrer dans les maisons. Celles-ci sont couvertes suivant un mode très simple qui est à comparer avec la méthode de l'ancien Sumer et de l'Égypte, et avec les toitures modernes du Sind et de l'Iraq (p. 69). Nous ne parlerons pas ici des différents objets provenant de Mohenjo-daro et de Harappa ; la plupart d'entre eux ont été publiés dans le livre de Sir John Marshall : *Mohenjo-daro and the Indus Civilization*.

Au Bengale, trois sites principaux ont retenu l'attention de M. Dikshit : d'abord, la cité de Mahāsthān qu'on a voulu identifier avec Paundranagara ; aucune preuve iconographique ne vient à l'appui de cette thèse, mais les fouilles ultérieures permettront, peut-être, d'éclaircir le problème (p. 97). Ensuite, Pāhārpur où M. D. a trouvé les traces de chapelles datant des XI^e-XII^e siècles (p. 98). Enfin, le site de Gītagrām dans lequel on a voulu reconnaître l'ancien Kārṇasuvarṇa dont parle le célèbre pèlerin chinois Hiuan tsang (p. 99) ; seuls les restes d'un monastère bouddhique du VI^e ou VII^e siècle ont été découverts sur le Mont du Diable (p. 100).

Le grand stūpa (Mahāchaitya) de Nagarjunikonda a révélé une structure interne en forme de roue, caractéristique du type ancien. D'après une inscription, il fut fondé au III^e siècle de notre ère par la princesse Chāntisiri de la dynastie des Ikshvāku (Andhra de la Kistnā). M. Longhurst publie (pl. XLVII à L) quelques-uns des magnifiques bas-reliefs de l'école d'Amarāvati qui furent trouvés dans le même site ; il les décrit brièvement (p. 104, n. 1).

A Hmawza (Birmanie), M. Ch. Duroiselle a recueilli plusieurs documents épigraphiques ; ils prouvent que le pâli et le sanskrit existaient en Birmanie à une époque ancienne (VII^e siècle). M. D. communique également, dans le chapitre réservé à l'épigraphie, d'intéressants détails sur un don d'esclaves fait à un monastère suivant une inscription de 1224-1226 A. D. (p. 123). Dans le même chapitre, M. Yazdani signale l'importance historique des dix inscriptions musulmanes de Raichur.

M. Sahni consacre un article à l'examen des Édits rupestres d'Açoka trouvés près de Yerragudi ; l'édit mineur est écrit en style boustrophédon. Cette découverte est une nouvelle preuve de la suprématie d'Açoka sur une partie de l'Inde méridionale. (Traduction : p. 165 — Texte, p. 166-167.)

A propos des bas-reliefs de Bādāmi (pl. VIII et p. 168), M. Hargreaves rappelle que la première représentation connue de la vie de Kṛṣṇa a été trouvée à Mathurā (I^{er} ou II^e siècle de notre ère). Il compare l'iconographie de Bādāmi (VI^e-VII^e siècles) avec les scènes

krichnaïtes de Pāhārpur (vii^e siècle) et de Mandor (Rājputana, v^e siècle environ) [p. 169].

Un dernier article est dû à M. Majundar ; en se basant sur l'étude de l'écriture karoṣṭhi des monnaies de la famille d'Azès, il est amené à faire plusieurs conclusions : il suppose l'existence d'un Azès antérieur à celui qui a succédé à Azilisès ; il établit que l'« associé » de Spalirisès fut Azès I^{er} et non pas Azès II ; il estime enfin que les règnes de Mauès et Gondopharès doivent être séparés par une longue période de temps.

Pour terminer, mentionnons l'entrée de la Collection Pearse parmi les récentes acquisitions du Musée de Calcutta (p. 131 et ss.) ; elle réunit tous les types de monnaies de l'Asie occidentale, depuis les cylindres assyriens jusqu'aux sceaux indiens portant des légendes modernes (liste : appendice I, p. 185-194).

Jeannine AUBOYER.

Rudolf F. Burckhardt. *Der Basler Münsterschatz.* Bâle, Birkhäuser et Cie, 1933 ; in-8° de viii-392 pages, avec 263 figures (38 francs suisses). — M. Burckhardt, ancien directeur du Musée historique de Bâle, aura eu au cours de sa carrière une double satisfaction, amplement méritée. D'une part, pendant les années (trop courtes) où il a présidé aux destinées de son Musée, il a réalisé avec une patiente habileté le programme qu'il s'était assigné : identifier et faire rentrer à Bâle les pièces du trésor, si fâcheusement dispersées il y a cent ans, qu'on pouvait encore acquérir. D'autre part il a pu faire paraître l'étude approfondie de cet ensemble magnifique, à laquelle il a travaillé pendant plus de vingt-cinq ans. Aussi est-ce un agréable devoir de rendre à ses patriotiques et savants efforts l'hommage qu'ils méritent.

Le texte de son livre est d'une précision toute scientifique, mais il est agrémenté par une illustration abondante et très soignée. Après une introduction consacrée à l'histoire ancienne et à l'importance du trésor, M. B. a rappelé comment, par suite de la séparation de Bâle en deux cantons, la moitié de cet ensemble fameux fut mise en vente (1836). Puis il a étudié, en cinq chapitres : les pièces du trésor dont le lieu de conservation est actuellement déterminé (il y en a 62) ; les dix autres pièces connues seulement par des dessins ou des textes anciens, mais que l'on pourrait sans doute encore retrouver ; enfin les pièces que des écrivains modernes ont cru (à tort) avoir appartenu au trésor. A ce catalogue critique, qui comprend plus de 300 pages, fait suite une curieuse reconstitution de la manière dont le trésor était jadis exposé aux jours de fête, puis les divers inventaires, de 1477 à 1827. Des tables très exactes terminent le volume.

On comprendra qu'il soit impossible d'examiner ici en détail un ouvrage aussi étendu, où chaque notice comporte de nombreuses références.

Les lecteurs français verront avec un intérêt particulier les descriptions du célèbre devant d'autel en or (début du ^xⁱ^e siècle) et de la rose d'or (premier quart du ^{xiv}^e siècle), dont le Musée de Cluny s'enorgueillit depuis 1854. Et ils apprendront que le pied-reliquaire (daté 1450), aujourd'hui au Landes-Museum de Zurich, comprend dans sa décoration deux de ces précieux émaux translucides, cloisonnés sur or, qu'on sait maintenant avoir été fabriqués à Paris vers l'an 1300.

J. M. V.

TABLES

DU TOME III DE LA SIXIÈME SÉRIE

I

	PAGES	
Les fouilles en Asie Occidentale de 1931 à 1933, par G. CONTENAU.....	3	
La nécropole archaïque de Trebenischte, par N. VULIČ.....	26	
Un règlement militaire de l'époque macédonienne, par P. ROUSSEL.....	39	
Notes de numismatique et d'épigraphie grecques, par Louis ROBERT.....	48	
La fameuse inscription du Retable de l'agneau, par HULIN DE LOO.....	62	
<i>Variété : Voyages dans l'Anatolie septentrionale, par Louis ROBERT.....</i>	<i>88</i>	
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance : Camille Jullian. — Emile Chate- lain. — Jean Ebersolt. — Paul Richer. — Emmanuel Rodocanachi. — Le marquis de Fayolle. — Gustave Chauvet. — A.-M. Rutot. — José Ramón Mélida y Alinari. — Les fouilles de Petersfels. — Sépultures à bois de Cerf dans l'île de Hoëdic. — Un village néolithique de la vallée du Rhône. — Découverte d'une sépulture néolithique à Viry-Châtillon (Seine-et-Oise). — Volubilis préhistorique. — Du nouveau en assyriologie. — Aviation et archéologie en Grande-Bretagne. — Tombes à chambre de Mycènes. — L'archéologie en Grande Grèce. — Dans Alexandrie d'Égypte. — Archéo- logie suisse : Genava, XI (1933). — Archéologie genevoise. — Le César d'Acireale. — Mediolanum Santonum. — Le cimetière gallo-romain de Soings-en-Sologne. — La réapparition des mosaïques de Sainte-Sophie. — Une tablette de jeu de l'époque des Vikings en Irlande. — Le Groenland au moyen âge. — Hypothèse sur les fresques du Palais des Papes. — Le XIII^e Congrès international d'Histoire de l'Art.....</i>		<i>88</i>
<i>Bibliographie : Abbé Henri BREUIL. — J. H. PULL. — La troisième campagne de fouilles à Ras Shamra (printemps 1931). — Johannes FRIEDRICH. — Ernst LANGLOTZ. — Sylloge nummorum graecorum. — David M. ROBIN- SON. — Benjamin Dean MERITT. — Mededeelingen van het nederlandsch historisch Institut te Rome. — Memoirs on the American Academy in Rom. — E. T. LEEDS. — Maurice BUSSET. — E. CAHEN. — Emile ESPE- RANDIEU. — Wilhem von MASSOW. — Hans SCHMIDT. — Eleazar L. SUKENIK. — Kenneth John CONANT. — V^e Congrès international d'archéologie. — R. THOUVENOT. — J. MILLAS VALLICROSA. — Rodulfi Tortarii Carmina. — B. L. ULMANN. — Emile CHRISTOPHE. — L'Art populaire en France.....</i>		<i>125</i>
<i>Illustrations : Nécropole de Trebenischte; pl. I, p. 26 : masque d'or (fig. 1); sindale en or (fig. 2); corne à boire en argent avec ornements d'or (fig. 3); pl. II, p. 26 : coupe en argent à ornements dorés (fig. 4); épingles d'argent (fig. 5-7); bracelets en argent (fig. 8, p. 27); pl. III, p. 27 : casque de bronze, avec garde-joues décorés (fig. 9-10); pl. IV, p. 27 : cratère de bronze : ensemble et détail du col (fig. 11-12); détail de la volute du cra- tère de bronze (fig. 13, p. 28); Gorgone des anses du cratère en bronze (fig. 14, p. 29); masque d'or trouvé en 1932 à Trebenischte (fig. 15, p. 30); têtes d'épingles et pendeloques en or (fig. 16, p. 31); boucles d'oreilles en or : nécropole de Trebenischte (fig. 17-18, p. 32); pl. V, p. 31 : encensoir en bronze (fig. 19); sphinx d'applique en bronze (fig. 20); pl. VI, p. 31 : collier de verre (fig. 21); vases en verre polychrome (fig. 22-23); coupe attique : nécropole de Trebenischte (fig. 24, p. 33); tenaille (fig. 25, p. 34); fragment d'anse de vase (fig. 26, p. 35); pl. VII, p. 33 : trépied en bronze de Trebenischte (1933); pl. VIII, p. 37 : Ménade de Tétovo (1933), inédite. — Numismatique et épigraphie grecques : monnaie de Synnada (fig. 1, p. 48); monnaie d'Aigai (fig. 2, p. 54); inscription de Delphes (fig. 3, p. 58); monnaie de Sardes (fig. 4, p. 60). — La fameuse inscription du Retable</i>		

de l'agneau (fig. 1, A-B, p. 64 ; fig. 2, p. 66). — Voyages dans l'Anatolie septentrionale : le Lykos et Gördük Kale (fig. 1, p. 83) ; l'acropole de Tion, vue de l'Ouest (fig. 2, p. 93) ; acropole de Tion, vue du théâtre (fig. 3, p. 91) ; partie Sud de l'Acropole de Tion (fig. 4, p. 92) ; épigramme funéraire de Tion (fig. 5, p. 93).

II

Cilician Studies, par Einar GJERSTAD.....	155
Sur deux inscriptions doliaires de l'Afrique chrétienne, par William SESTON.....	204
Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (17 novembre 1933-27 avril 1934).....	215
Variétés : Le palais de Jézabel, par E. DHORME ; — Le Museo Civico de Rhegium, par E. POTTIER.....	231
Nouvelles archéologiques et Correspondance : Serge d'Oldenbourg (1863-1934). — Joseph Lot (1847-1934). — Les études préhistoriques dans le Centre-Ouest de la France. — Le Wessex pendant le néolithique. — Introduction à la préhistoire de l'Angleterre occidentale. — La civilisation des gobelets dans les Pays-Bas. — Villages britanniques de l'âge du bronze. — Une donation à l'Institut français d'Archéologie du Caire. — Hydre accadienne. — Berytus. — Une édition illustrée de l'Odyssée. — Recherches homériques. — Fouilles de Troade. — L'Aurige de Polyzalos à Delphes. — L'Athéna lançant la chouette, de Lord Elgin. — La nécropole de Comacchio. — En Thessalie. — Découvertes archéologiques dans le pays de Pount. — Le phare d'Alexandrie. — A Hermopolis-la-Grande. — Psyché et les rites dionysiaques. — Le théâtre antique de Naples. — Les villes suburbaines de Cologne Müngersdorf. — Le Codex Sinaiticus. — Les ateliers monétaires de Villeneuve-lès-Avignon. — Un nouveau recueil d'études byzantines.....	242
Bibliographie : Maurice EXTENS. — M. C. BURKITT. — Rhys CARPENTER. — Ugo RELLINI. — J. SAUTEL, S. GAGNIÈRE et L. GERMAND. — Victor BÉRARD. — E. CHASSINAT. — F. BISSON DE LA ROQUE. — M. ALLIOT. — W. R. DAWSON. — R. DEMANGEL. — Mario Attilio LEVI. — <i>Corolla Archaeologica</i> . — F. R. WEILBACH, E. DYGGVE. — A. G. DRACHMANN. — Lilian M. WILSON. — Thomas WHITTEMORE. — <i>Annual Report of the Archaeological Survey of India</i> . — Rudolf F. BURCKHARDT.....	266
Illustrations : Cilician studies : céramiques de Hüdüde (p. 156, 161) ; Souk Su tepesi (p. 164) ; Tirmir (p. 166) ; Kazanlı (p. 168, 170) ; Kabarsanin (p. 171, 173) ; Haçi Bozanin (p. 174) ; Kestelin (p. 179) ; İnçirlik (p. 180) ; Kapür (p. 182) ; Misis (p. 183) ; Jeniçe (p. 186, 187) ; localités diverses (p. 189, 190) ; map of Cilicia (p. 202). — Inscription du dolium de Tigava (p. 206). — Fragment de vase chalcidien (p. 238) ; mosaïque de Rhegium (p. 239). — Athéna lançant la chouette, collection Elgin (p. 255).	

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

CONTENAU (G.). — Les fouilles en Asie Occidentale de 1931 à 1933.....	3
GJERSTAD (E.). — Cilician Studies.....	155
HULIN DE LOO. — La fameuse inscription du Retable de l'Agneau.....	62
ROBERT (L.). — Notes de numismatique et d'épigraphie grecques.....	48
ROUSSEL (P.). — Un règlement militaire de l'époque macédonienne.....	39
SESTON (W.). — Sur deux inscriptions doliaires de l'Afrique du Nord.....	204
VULIČ (N.). — La nécropole archaïque de Trebenischte.....	26

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Edmond POTTIER

Membre de l'Institut,
Conservateur honoraire des Musées nationaux.

Raymond LANTIER et Charles PICARD

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. AUBERT. — A. BLANCHET. — R. CAGNAT. — J. CARCOPINO. —
FR. CUMONT. — CH. DIEHL. — E. ESPÉRANDIEU. — G. GLOTZ. —
P. JAMOT. — A. MERLIN. — E. MICHON. — P. MONCEAUX. —
S. DE RICCI. — L. ROBERT. — P. ROUSSEL.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME III

JANVIER-AVRIL 1934

PARIS (6^e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

—
1934

Tous droits réservés

PUBLICATION PÉRIODIQUE TRIMESTRIELLE

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	PAGES	
Les fouilles en Asie Occidentale de 1931 à 1933, par G. CONTENAU.....	3	
La nécropole archaïque de Trebenischte, par N. VULIC.....	26	
Un règlement militaire de l'époque macédonienne, par P. ROUSSEL.....	39	
Notes de numismatique et d'épigraphie grecques, par Louis ROBERT.....	48	
La fameuse inscription du Retable de l'Agneau, par HULIN DE LOO.....	62	
<i>Variété : Voyages dans l'Anatolie septentrionale</i> , par Louis ROBERT.....	88	
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance : Camille Jullian. — Emile Chate- lain. — Jean Ebersolt. — Paul Richer. — Emmanuel Rodocanachi. — Le marquis de Fayolle. — Gustave Chauvet. — A.-M. Rutot. — José Ramón Mélida y Alinari. — Les fouilles de Petersfels. — Sépultures à bois de cerf dans l'île de Hoëdic. — Un village néolithique de la vallée du Rhône. — Découverte d'une sépulture néolithique à Viry-Châtillon (Seine-et-Oise). — Volubilis préhistorique. — Du nouveau en assyriologie. — Aviation et archéologie en Grande-Bretagne. — Tombes à chambre de Mycènes. — L'archéologie en Grande Grèce. — Dans Alexandrie d'Égypte. — Archéo- logie suisse : Genava, XI (1933). — Archéologie genevoise. — Le César d'Acireale. — Mediolanum Santonum. — Le cimetière gallo-romain de Soings-en-Sologne. — La réapparition des mosaïques de Sainte-Sophie. — Une tablette de jeu de l'époque des Vikings en Irlande. — Le Groenland au moyen âge. — Hypothèse sur les fresques du Palais des Papes. — Le XIII^e Congrès international d'Histoire de l'Art.....</i>		95
<i>Bibliographie : Abbé Henri BREUIL. — J. H. PULL. — La troisième campagne de fouilles à Ras Shamra (printemps 1931). — Johannes FRIEDRICH. — Ernst LANGLOTZ. — Sylloge nummorum graecorum. — David M. ROBIN- SON. — Benjamin Dean MERITT. — Mededeelingen van het nederlandsch historisch Institut te Rome. — Memoirs of the American Academy in Rome. — E. T. LEEDS. — Maurice BUSSET. — E. CAHEN. — Emile ESPE- RANDIEU. — Wilhem von MASSOW. — Hans SCHMIDT. — Eleazar L. SUKENIK. — Kenneth John CONANT. — V^e Congrès international d'archéologie. — R. THOUVENOT. — J. MILLAS VALLECROSA. — Rodulfi Tortaril Carmina. — B. L. ULMANN. — Emile CHRISTOPHE. — L'Art populaire en France.....</i>		125
<i>Illustrations : Nécropole de Trebenischte ; pl. I, p. 26 : masque d'or (fig. 1) ; sandale en or (fig. 2) ; corne à boire en argent avec ornements d'or (fig. 3) ; pl. II, p. 26 : coupe en argent à ornements dorés (fig. 4) ; épingles d'argent (fig. 5-7) ; bracelets en argent (fig. 8, p. 27) ; pl. III, p. 27 : casque de bronze, avec garde-joues décorés (fig. 9-10) ; pl. IV, p. 27 : cratère de bronze : ensemble et détail du col (fig. 11-12) ; détail de la volute du cra- tère de bronze (fig. 13, p. 28) ; Gorgone des anses du cratère en bronze (fig. 14, p. 29) ; masque d'or trouvé en 1932 à Trebenischte (fig. 15, p. 30) ; têtes d'épingles et pendeloques en or (fig. 16, p. 31) ; boucles d'oreilles en or : Nécropole de Trebenischte (fig. 17-18, p. 32) ; pl. V, p. 31 : encensoir en bronze (fig. 19) ; sphinx d'applique en bronze (fig. 20) ; pl. VI, p. 31 : collier de verre (fig. 21) ; vases en verre polychrome (fig. 22-23) ; coupe attique : Nécropole de Trebenischte (fig. 24, p. 33) ; tenaille (fig. 25, p. 34) ; fragment d'anse de vase (fig. 26, p. 35) ; pl. VII, p. 33 : trépid en bronze de Trebenischte (1933) ; pl. VIII, p. 37 : Ménade de Tetovo (1933), inédite. — Numismatique et épigraphie grecques : monnaie de Synnada (fig. 1, p. 48) ; monnaie d'Aigai (fig. 2, p. 54) ; inscription de Delphes (fig. 3, p. 58) ; monnaie de Sardes (fig. 4, p. 60). — La fameuse inscription du Retable de l'Agneau (fig. 1, A-B, p. 64 ; fig. 2, p. 66). — Voyages dans l'Anatolie septentrionale : le Lykos et Górdük Kule (fig. 1, p. 89) ; l'acropole de Tion, vue de l'Ouest (fig. 2, p. 90) ; acropole de Tion, vue du théâtre (fig. 3, p. 91) ; partie sud de l'Acropole de Tion (fig. 4, p. 92) ; épigramme funéraire de Tion (fig. 5, p. 93).</i>		

Conditions de l'abonnement pour l'année 1934

Pour la France. Un an....	100 »	Pour l'étranger. Un an..	125 »
Les numéros 1, 2, 3, ch.....	30 »		
Le n ^o 4 contenant <i>L'Année épigraphique</i> .	40 »		

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

*Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être
admisses que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.*

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Edmond POTTIER

Membre de l'Institut,
Conservateur honoraire des Musées nationaux.

Raymond LANTIER et Charles PICARD

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. AUBERT. — A. BLANCHET. — R. CAGNAT. — J. CARCOPINO. —
FR. CUMONT. — CH. DIEHL. — E. ESPÉRANDIEU. — G. GLOTZ. —
P. JAMOT. — A. MERLIN. — E. MICHON. — P. MONCEAUX. —
S. DE RICCI. — L. ROBERT. — P. ROUSSEL.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME III

MAI-JUIN 1934

PARIS (6^e) (France)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

1934

Tous droits réservés

PUBLICATION PÉRIODIQUE TRIMESTRIELLE

PRINTED IN FRANCE

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	PAGES
Cilician Studies, par Einar GJERSTAD.....	155
Sur deux inscriptions doliaires de l'Afrique chrétienne, par William SESTON ...	204
Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (17 novembre 1933-27 avril 1934).....	215
<i>Variétés</i> : Le palais de Jézabel, par Ed. DHORME ; — Le Museo Civico de Rhegium, par E. POTTIER	231
<i>Nouvelles archéologiques et Correspondance</i> : Serge d'Oldenbourg (1863-1934). — Joseph Lot (1847-1934). — Les études préhistoriques dans le Centre-Ouest de la France. — Le Wessex pendant le néolithique. — Introduction à la préhistoire de l'Angleterre occidentale. — La civilisation des gobelets dans les Pays-Bas. — Villages britanniques de l'âge du bronze. — Une donation à l'Institut français d'Archéologie du Caire. — Hydre accadienne. — Berytus. — Une édition illustrée de l'Odyssée. — Recherches homériques. — Fouilles de Troade. — L'Aurige de Polyzalos à Delphes. — L'Athéna lançant la chouette, de Lord Elgin. — La nécropole de Comacchio. — En Thessalie. — Découvertes archéologiques dans le pays de Pont. — Le phare d'Alexandrie. — A Hermopolis-la-Grande. — Psyché et les rites dionysiaques. — Le théâtre antique de Naples. — La villa suburbaine de Cologne Müngersdorf. — Le Codex Sinaiticus. — Les ateliers monétaires de Villeneuve-lès-Avignon. — Un nouveau recueil d'études byzantines.....	242
<i>Bibliographie</i> : Maurice EXTENS. — M. C. BURKITT. — Rhys CARPENTER. — Ugo RELLINI. — J. SAUTEL, S. GAGNIÈRE et L. GERMAND. — Victor BÉRARD. — E. CHASSINAT. — F. BISSON DE LA ROQUE. — M. ALLIOT. — W. R. DAWSON. — R. DEMANGEL. — Mario Attilio LEVI. — <i>Corolla Archaeologica</i> . — Fr. WEILBACH, E. DYGGVE. — A. G. DRACHMANN. — Lilian M. WILSON. — Thomas WHITTEMORE. — <i>Annual Report of the Archaeological Survey of India</i> . — Rudolf F. BURCKHARDT.....	266
<i>Illustrations</i> : Cilician studies : céramiques de Hüdüde (p. 156, 160, 161) ; Souk Su tepesi (p. 164) ; Tirmir (p. 166) ; Kazanlı (p. 168, 170) ; Kabarsanin (p. 171, 173) ; Hacı Bozanin (p. 174) ; Kestelin (p. 179) ; İnçirlik (p. 180) ; Kapür (p. 182) ; Misis (p. 183) ; Jeniçe (p. 186, 187) ; localités diverses (p. 189, 190) ; map of Cilicia (p. 202). — Inscription du dolium de Tigava (p. 206). — Fragment de vase chalcidien (p. 238) ; mosaïque de Rhegium (p. 239). — Athéna lançant la chouette. Coll. Elgin (p. 255).	

Conditions de l'abonnement pour l'année 1934

Pour la France. Un an.... 100 » Pour l'étranger. Un an.. 125 »
 Les numéros 1, 2, 3, ch..... 30 »
 Le n° 4 contenant *L'Année épigraphique*. 40 »

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, rue Bonaparte, PARIS (6^e)

Téléphone : Danton 05-07

R. C. Seine 226.007 B

Ch. post. : Paris 1024-92

PRÉHISTOIRE

TOME II — FASCICULE II

SOMMAIRE : GUSTAV RIEK, *Les Civilisations paléolithiques du Vogelherd, près de Stetten-ob-Lonetel (Wurtemberg)*. — PAUL VOUGA, *Objets inédits des palafites du lac de Neuchâtel (Suisse)*. — P. BOSCH GIMPERA, *Relations préhistoriques entre l'Irlande et l'Ouest de la péninsule ibérique*. — *Tables du Tome deuxième*.

Un volume (23×28,5 cm.), pages 149 à 260, 2 planches hors-texte, 72 figures dans le texte, 1933..... 125 fr.

EXTRAITS DU TOME II — FASCICULE I

HENRY (FRANÇOISE). — **Émailleurs d'Occident**. — Un volume (23×28,5 cm.), 82 pages, 2 planches hors-texte, 46 figures dans le texte, 1933..... 90 fr.

JACOBSTHAL (P.) et NEUFFER (J.). — **Gallia Graeca. Recherches sur l'hellénisation de la Provence**. Un volume (23×28,5 cm.), 64 pages, 70 figures dans le texte, 1933..... 75 fr.

INSTITUT DE FRANCE
ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

FORMA ORBIS ROMANI

CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GAULE ROMAINE

dressée sous la direction de M. ADRIEN BLANCHET, membre de l'Institut

Fascicule III : Carte et texte du département de la Corse

préparés par M. Ambroise AMBROSI

Conservateur du Musée Corse de Bastia, professeur au Lycée Louis-le-Grand

Un volume (23×28 cm.), xi-26 pages, 3 figures dans le texte et 1 planche hors-texte, accompagné d'une carte au 1/200.000, sous couverture spéciale (38×58 cm.), 1933..... 50 fr.

Parus précédemment :

Fascicule I : Partie orientale (carte) et texte complet du département des Alpes-Maritimes, par M. Paul COUISSIN. — *Partie orientale (carte) du département des Basses-Alpes*, par le Comte Henry de GÉRIN-RICARD.

Un volume (23×28 cm.), viii-56 pages, figures dans le texte, 4 planches hors-texte, accompagné d'une carte au 1/200.000, sous couverture spéciale (38×58 cm.), 1931..... 70 fr.

Fascicule II : Carte (partie orientale) et texte complet du département du Var

préparés par M. Paul COUISSIN, avec la collaboration de M. le Dr A. DONNADIEU et de M. Paul GOBY terminés par le Directeur avec la collaboration du comte Henry de GÉRIN-RICARD

Un volume (23×28 cm.), xvi-78 pages, figures dans le texte, 4 planches hors-texte, accompagné d'une carte au 1/200.000 et d'un plan, sous couverture spéciale (38×58 cm.), 1932. 90 fr.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, rue Bonaparte, PARIS (6^e)

Téléphone : Danton 05-07

R. C. Seine 226.007 B

Ch. post. : Paris 1024-92

FORME ET STYLE

ESSAIS ET MÉMOIRES
D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

Vient de paraître :

ART SUMÉRIEN ART ROMAIN

PAR

JURGIS BALTRUŠAITIS

Un volume (18,5×24 cm.), 94 pages, 40 figures, 1934..... 15 fr.

Sous presse :

VIE DES FORMES ESQUISSE D'UNE MÉTHODE

PAR

HENRI FOCILLON

Un volume (18,5×24 cm.), d'environ 100 pages, nombreuses figures

AUG 16 1934